L'ENGOUEMENT DU NAZISME POUR L'HISTOIRE

Il y a 66 ans (en 1872) paraissait en Hollande un document que l'on intitula *Ura Linda Chronik*. Ce document, rédigé en ancien frison, aurait été transmis depuis des siècles de génération en génération. Il contenait des détails extrêmement importants sur la préhistoire et la civilisation de l'Europe nordique.

Dès la publication de ce document de vives discussions éclatèrent au sujet de son authenticité. Après de longues polémiques scientifiques on finit par tomber d'accord sur sa fausseté.

On se basa notamment, pour établir cette preuve, sur le procédé dont les faussaires s'étaient servis pour vieillir le parchemin, lui donner un aspect antique, sur le mélange qu'on y décernait de légendes germaniques avec des bribes de classicisme et des conceptions religieuses purement orientales, enfin sur le caractère complètement artificiel de l'ancien frison employé dans le texte.

L'*Ura Linda Chronik* était tombée, à la suite de ces controverses, dans le plus profond oubli et personne ne s'en occupait plus. Il fallut qu'un savant nazi, féru de l'histoire des premiers âges et imbu, bien entendu, de la supériorité de la race germanique nordique, vînt l'exhumer.

C'est au Dr Hermann Wirth, professeur de préhistoire à l'Université de Marbourg, que ce rôle était dévolu. Le Dr Wirth vient de ressusciter la fameuse Chronique, mys-

tification de philologues néerlandais, qui ne se doutaient certes pas à l'époque du bon tour qu'ils joueraient aux champions du racisme intégral.

Le Dr Wirth découvrit donc à nouveau l'*Ura Linda Chronik*, prit la peine de la déchiffrer et de la traduire en allemand pour la publier ensuite. Enfin le racisme germanique allait avoir sa Bible; le dogme de la supériorité de la race aryo-germanique et de sa « kultur » allait être étayé de documents irréfutables. Wirth se faisait fort de prouver que cette « kultur » n'était ni d'aujourd'hui, ni d'hier, mais qu'elle appartenait à la préhistoire.

Les anciens Germains, a-t-on coutume d'affirmer, étaient des barbares qui erraient, couverts de peaux de bêtes, dans leurs vastes forêts, en quête de gibier. Légende, légende! Les anciens Germains, ou plutôt les pré-Germains, formaient des peuplades civilisées.

Et Hermann Wirth, champion de la race germanique, édifia sur l'*Ura Linda Chronik*, toute une théorie, un nouveau système de la préhistoire, au centre de laquelle il situa les Germains.

Il fit mieux : s'appuyant toujours sur la chronique il jeta les fondements d'une nouvelle religion purement germanique. Le mouvement achrétien qu'il déclencha trouva immédiatement des adeptes par milliers, surtout dans la jeunesse nazie. Ne s'agissait-il pas de secouer les vieilles formules chrétiennes inventées par un non-aryen, donc un être de race inférieure?

Cependant des doutes surgirent au sujet de l'authenticité de l'*Ura Linda Chronik* et ce n'est pas sans scepticisme que le monde savant allemand accueillit la publication de cette bible originale. Le Dr Wirth n'est pas le seul à s'occuper de préhistoire en Allemagne et il est aussi des savants allemands dont la science n'est pas aveuglée par les billevesées nationales-socialistes.

L'émotion des milieux scientifiques prit une telle ampleur que l'on décida d'organiser une grande réunion publique où tous les savants pourraient exposer et défendre chacun sa thèse.

Cette discussion eut lieu dans la nouvelle Aula de l'Université de Berlin devant une salle archicomble, sous la présidence du professeur Friedrich Neumann, recteur de l'Université de Goettingue.

Dès l'abord M. Neumann déclara que la question n'était plus de savoir si l'*Ura Linda Chronik* est apocryphe ou authentique, mais de déterminer si elle est totalement ou seulement en partie apocryphe.

La discussion dura quatre heures. Le professeur Neumann dirigea adroitement et impartialement la discussion, la maintenant à un niveau très élevé.

Deux tentatives de sauvetage de la chronique furent entreprises par le professeur W. Wüst de Munich et le Dr Otto Huth de la ligue « Volkstum und Heimat » (race et patrie). Ils eurent la partie rude et leurs thèses, ainsi que celle de Wirth, qui prit ensuite la parole, furent facilement réfutées par les professeurs Neckel, Jacob et Hübner.

Ce dernier a ainsi caractérisé la chronique : « un faux bien conçu au service de l'utopie politique ».

On ne pouvait mieux s'exprimer au sujet de cette mystification que la science répudie pour la deuxième fois. Ajoutons que le verdict prononcé à l'Université de Berlin vient d'être ratifié par trois des principaux savants de Breslau.

Il n'y a plus que quelques incorrigibles partisans de Wirth qui croient encore à son authenticité. Et ce dernier y croit-il lui-même?

§

Mais il n'y a pas que la préhistoire qui intéresse nos voisins, l'histoire sous toutes ses formes, — l'histoire scientifique, la biographie romancée, le roman feuilleton simili-historique au même titre que le drame — connaît actuellement en Allemagne une vogue extraordinaire. Le public n'achète plus que des livres d'histoire, n'assiste plus qu'aux représentations de pièces historiques.

On est frappé, aux étalages des librairies, par l'abondance des gros bouquins d'histoire, les rééditions d'an-

ciens ouvrages classiques et aussi les traductions d'œuvres historiques étrangères, parfois d'œuvres vieilles de plus de deux mille ans.

Il s'agit surtout de Tacite ou d'une pseudo-biographie de Claude, dont l'auteur est un écrivain moderne anglais, Robert Graves. Cette biographie s'intitule « Moi, Claude ». Les livres de Gregorovius sur l'histoire de Rome et d'Athènes ont un succès effarant. Le public s'arrache aussi la biographie de saint François d'Assise par Henry Thodes et le fameux ouvrage de Jacob Burckhardt sur la Renaissance.

Il est curieux de noter que l'intérêt du public se porte de préférence non pas sur les livres modernes mais sur les ouvrages du passé, les ouvrages classés, qui inspirent toute confiance.

Emile Ludwig, l'écrivain allemand, aujourd'hui naturalisé suisse, avait sans doute pressenti ce goût du public allemand pour l'histoire lorsqu'il se mit à compiler ses vastes biographies, mais la vente des livres de Ludwig, dont le seul crime est d'être sémite, est interdite dans le Reich.

Le nazisme a recours à tous les moyens pour cultiver son idéal patriotique. La presse, la conférence et le film ne lui suffisent plus, son champ de propagande embrasse aujourd'hui le théâtre et surtout le théâtre historique. Les auteurs ressuscitent pour les besoins de la cause nationale tous les héros de l'ancienne histoire germanique.

Au théâtre de Magdebourg on donne *Drapeaux au vent de Dieu*. C'est un drame inspiré par quelques épisodes des jacqueries. A Weimar on représente une comédie, dont la figure principale est celle du faux empereur Tilo Kolup, qui joua un certain rôle à l'époque des Hohenstaufen. A Kœnigsberg la tragédie romaine de *Scipion* soutient les feux de la rampe.

A Dresde on joue le *Favori*, un opéra tiré d'une phase agitée de l'histoire anglaise, et le théâtre de Bochum représente un drame intitulé *Le Prince Louis-Ferdinand*.

Rappelons encore deux récentes premières : *La Marche*

de la Faim des vétérans et *Witikind*, dont la représentation a provoqué des incidents au théâtre de Hagen en Westphalie, et que nous analyserons plus loin.

La *Hermannschlacht*, ou la Bataille d'Arminius, le fameux drame de Kleist, qui connut un succès sans précédent pendant la période d'oppression napoléonienne, est de nouveau jouée, devant un public emballé, à la grande Comédie de Berlin.

Arminius? C'est un nom qui ne dit pas grand'chose à l'oreille des Français. Nos ouvrages d'histoire sont avares de renseignements sur son compte quand ils daignent lui consacrer quelques mots.

Et pourtant Arminius, qui est le nom latin du guerrier allemand Hermann (d'où Armand), incarne pour nos voisins le patriotisme et les vertus guerrières de la Germanie, dressée victorieusement contre l'envahisseur.

Hermann est un émule plus heureux de Vercingétorix. C'est à lui que revient la gloire d'avoir arrêté net l'invasion romaine au delà du Rhin.

Jaloux des lauriers de César, Auguste assigna pour but à ses généraux la soumission des peuplades germaniques. Ils combattirent tout d'abord les tribus établies entre le Rhin et l'Elbe et remportèrent quelques succès. Bientôt la domination romaine s'étendit jusqu'au Weser.

Mais les Germains du Nord-Ouest se soulevèrent à la voix d'Arminius. Varus fut envoyé contre eux. Ses trois légions furent anéanties dans la forêt de Teutobourg en l'an 9 avant Jésus-Christ. La forêt de Teutobourg, qui s'étend sur le Hanovre et la Westphalie, est formée d'une chaîne de collines boisées dont l'altitude n'atteint pas cinq cents mètres.

Ce désastre affligea profondément Auguste, qui s'écriait sans cesse dans ses insomnies : « Varus, Varus, rends-moi mes légions! »

Dès lors l'empereur renonça aux conquêtes lointaines et décréta que la frontière de l'empire s'arrêterait au Rhin et au Danube. Arminius fut assassiné en l'an 19.

Telles sont les données historiques d'où Kleist a tiré son drame qui fut représenté en 1809. Mais personne ne se trompa sur l'identité des personnages. Nul n'ignorait que Varus et les Romains figuraient Napoléon et les Français et que Hermann incarnait le héros appelé à libérer l'Allemagne. La *Hermannsschlacht* n'est pas autre chose qu'un tableau de la discorde où était plongée l'Allemagne après la bataille d'Iéna et un écho des multiples aspirations qui la poussaient à secouer le joug étranger.

Par sa pièce Kleist fut l'un des instruments du soulèvement national.

Aujourd'hui, comme en 1809, malgré les tentatives de rapprochement de Hitler, nous savons que l'ennemi c'est toujours la France, mais il est curieux de constater combien les préoccupations raciales ont trouvé leur répercussion dans la mise en scène et le maquillage des artistes.

§

La hantise, et aussi l'envie de notre pays, se retrouvent dans une pièce de Paul-Joseph Cremer, *Richelieu, cardinal-duc de France,* dont la première a été donnée avec succès au Théâtre municipal de Bochum.

La critique nous dit que ce drame constitue une suite de gobelins riches en couleurs, avec quelques scènes vivantes. Mais l'ensemble manque de vie, les scènes se déroulant sans animation et les types manquant de profondeur.

C'est une pièce toute en façade, sans vie intérieure. Les figures qui se déplacent sur la scène ne sont pas humaines, ce sont des idées, des abstractions que l'auteur n'a pas réussi à transformer en créatures de chair et de sang.

Que pense Cremer de Richelieu? A ses yeux c'est un grand politicien intransigeant, à la logique rigide, qui n'est poussé que par une volonté, nous dirions une idée-force : la puissance de la France.

Et pour que se réalise cette volonté, pour que la nation triomphante soit toute-puissante et à l'abri de tous les aléas, Richelieu n'a cure des moyens, tous lui sont bons :

guerres et intrigues, violences, ruses et méchanceté. Il n'y a que la fin qui compte : la gloire de la patrie.

En somme Richelieu ressemble, à s'y méprendre, à Adolf Hitler, qui est aujourd'hui le Führer, c'est-à-dire le duc de l'Allemagne, et dont on connaît les principes politiques : le mépris des faibles, le culte de la force et la brutalité. Qu'importent les massacres pourvu que la patrie en sorte plus forte et plus unie?

Il est curieux de constater que, pour glorifier Hitler et sa politique, un auteur allemand ait déguisé son personnage sous un masque français.

Le *Richelieu* de Cremer n'a rien de commun avec notre Richelieu. Ce n'est pas un drame historique, mais une pièce à thèse, voire une pièce à clef, les personnages historiques décelant des contemporains. Personne ne s'est mépris sur le sens des allusions du drame.

§

Le grand philosophe du nazisme est Alfred Rosenberg, dont le Saint-Siège a mis les livres à l'index. Rosenberg, qui est un Balte, naturalisé allemand, est un fervent du nordisme. Pour lui, tout ce qu'il y a de bien dans l'humanité vient du Nord, tandis que le mal est d'essence méridionale. Il prône donc la supériorité de la culture germanique et prêche le retour à la religion des anciens Germains.

La civilisation allemande était, croyait-on, de date récente, postérieure aux civilisations latine, grecque, égyptienne, phénicienne, assyrienne. Grave erreur! Au récent congrès de la préhistoire — c'est, nous l'avons vu par l'aventure de l'*Ura Linda Chronik*, la dernière marotte de nos voisins — Alfred Rosenberg a déclaré que les fouilles entreprises en Asie Mineure et sur les bords de l'Euphrate présentent moins d'intérêt que celles qui sont effectuées en Allemagne. Prochainement paraîtra une nouvelle histoire du peuple allemand qui, contrairement à l'usage, ne partira plus des Cimbres et des Teutons, mais remontera à quelques milliers d'années en arrière.

Rosenberg veut réhabiliter la vieille Germanie — Altgermanien — et les aïeux de Hitler, si tant est qu'ils étaient Germains. Il veut créer une nouvelle philosophie de l'histoire, basée sur la civilisation de ces pré-Germains. En bref il prétend atteler la préhistoire au char du nazisme, l'adapter à son idéologie.

C'est en s'inspirant des mêmes principes que Rosenberg s'en est pris récemment à Charlemagne, auquel il en veut d'avoir christianisé l'Allemagne. Il ne lui pardonne pas d'être Franc, — donc un ancêtre des Français, — ni d'avoir vaincu l'Allemagne.

La conquête de la Saxe, qui fut le dernier épisode de la conquête de la Germanie par Charlemagne, provoque l'ire de Rosenberg. La Saxe était, au huitième siècle, la partie de l'Allemagne actuelle comprise entre le Rhin et l'Elbe. Elle correspondait au Hanovre, à la Westphalie et à un certain nombre d'autres provinces aujourd'hui prussiennes.

Les Saxons — nous dirions les Allemands — étaient restés païens, malgré les efforts des missionnaires et adoraient une idole appelée Irmensul, présentée sous la forme d'un guerrier en armes. Depuis, l'idéal des Allemands n'a pas changé.

La campagne de Saxe fut effroyable. Elle dura plus de trente ans et il ne fallut pas moins de dix-huit expéditions pour triompher de la résistance des Saxons.

Le héros de l'indépendance saxonne fut Witikind, auquel vont toutes les sympathies d'Alfred Rosenberg et du nazisme. Plusieurs fois soumis il reprit à nouveau les armes. A la fin il se fit baptiser à Attigny et renonça à la lutte.

De part et d'autre la guerre revêtit un caractère sauvage. Les Saxons massacrèrent les corps de troupes isolés, les missionnaires, les commerçants qui s'aventuraient chez eux. Les Francs leur rendirent la pareille. Pour les épouvanter, Charlemagne fit égorger 4.500 prisonniers en un seul jour, puis il fit déporter des tribus entières en Gaule, à l'embouchure de la Loire et jusqu'en Italie.

§

Aujourd'hui les exploits de Charlemagne révoltent les nationaux-socialistes. Jusqu'à présent il était considéré comme l'un des plus grands empereurs allemands. Les historiens nazistes le renient : il n'est plus des leurs. C'est lui qui a arrêté l'évolution des Saxons, qui les a dépouillés de leurs libertés et de leur religion naturelle, qui a soumis l'Allemagne pendant des siècles au christianisme, c'est-à-dire à des influences étrangères.

Ils oublient ce qu'était la Saxe au moment où Charlemagne l'asservit : un pays couvert de forêts et coupé de marais, d'accès presque impraticable. On n'y trouvait point de villes, mais seulement des villages composés de huttes, perdus dans l'épaisseur des bois. Etait-ce là la civilisation nordique tant vantée?

La haine de Charlemagne affecte de telles formes que le Dr Gauch, qui appartient à l'état-major du « Führer » des paysans, Darré, a proposé au congrès des Amis de la préhistoire germanique la transformation du nom de « Karl der Grosse » — Carolus Magnus — en celui de Charles le bourreau, ou le boucher (Karl der Schlächter).

Il ne veut plus que l'on parle de « Karl der Grosse », empereur allemand, et il désire que l'on abandonne Charlemagne aux Français. L'appellation de « Karl der Grosse » constitue une profanation du germanisme et de l'idée raciale. Charlemagne est un « Welsch », un ancêtre des Français.

Et voici qu'un dramaturge nazi, Friedrich Foerster, entreprend de mettre au théâtre la tragédie saxonne. Le théâtre régional hessois de Darmstadt vient de donner la première représentation d'une pièce intitulée le *Vainqueur*.

« Le Vainqueur », c'est Charlemagne. Bien qu'il résidât à Aix-la-Chapelle — mais à cette époque Aix n'était-elle pas englobée dans la Gaule? — Charlemagne est traité d'étranger. Foerster en fait un homme violent, foncièrement méchant, un tyran colère, vindicatif, méprisant la

Germanie. Il avait la nostalgie du soleil de l'Espagne et de ses femmes!

Charlemagne est ignorant, ambitieux et cruel. Foerster ne voit en lui qu'un despote avide de luxure, de pouvoir et de conquêtes.

Il ne comprend pas la grandeur de la lutte gigantesque engagée entre les deux mondes chrétien et païen. Et comme il verse, lui aussi, dans le néo-paganisme germanique, il appelle le crucifix « la poutre portant l'homme mort ». Il déplore la disparition des chênes orgueilleux qui entraînèrent dans leur chute celle des âmes fières.

Foerster n'a réussi qu'une figure : celle de son héros, Witikind. Il en a fait un champion ardent et généreux des libertés et de l'idéal germaniques.

Bien entendu Charlemagne est figuré sous les traits d'un non-Germain — je dirais presque un non-aryen — à la chevelure d'ébène. Peu s'en faut que ses cheveux ne soient crépus!

Le succès de la pièce n'a pas été considérable. Ce n'est qu'à la fin du troisième acte que le public s'est échauffé.

§

Arrêtons-nous un instant à une autre pièce qui exploite ce nouveau filon dramatique et qui, cette fois, fait de Witikind le pivot de l'action. *Witikind* est une pièce curieuse, symptomatique de l'époque que traverse l'Allemagne.

Elle glorifie le chef saxon qui tint longtemps Charlemagne en échec et dont le national-socialisme a fait un héros. L'auteur du drame, qui a été donné avec l'approbation expresse du docteur Joseph Gœbbels, ministre de la Propagande du Reich, est M. Edmund Kiss.

Witikind met en scène la légende naziste de Charlemagne, bourreau des Saxons, apôtre de la latinité et de la chrétienté et ennemi irréductible et cruel du germanisme.

Pour expliquer la conversion de Witikind, l'auteur raconte que, sur la suggestion du pape, Charlemagne aurait concentré dans un camp sur le Rhin 60.000 femmes et

jeunes filles provenant des territoires saxons dévastés par la guerre et aurait menacé de les donner en butin à la lie de son armée — des Juifs, des Maures, des Arabes, des Asiates — « pour les souiller racialement » si le duc saxon ne se convertissait pas.

Cette « profanation de la race » ne put être évitée que par la conversion de Witikind qui jura, au surplus, de ne jamais divulguer la terrible menace qui avait pesé sur les femmes saxonnes.

L'œuvre pullule d'attaques contre la religion chrétienne. Voici deux passages significatifs : « Jésus de Nazareth est un Dieu commode. Un homme peut être un fripon sa vie durant et finalement obtenir son salut éternel grâce à la miséricorde divine. » Et : « Nous n'avons pas besoin de rédemption. Nous nous rédimerons nous-mêmes. »

Ce sont ces passages et d'autres du même genre qui ont causé les protestations de plusieurs jeunes catholiques : « Ne falsifiez pas l'histoire! » ont-ils crié. D'autres spectateurs ayant répliqué, la police et les sections d'assaut firent évacuer les stalles supérieures.

La deuxième représentation ne fut pas plus heureuse. L'émotion a été telle que la *National-Zeitung* d'Essen, qui est un journal nazi, a jugé nécessaire de protester en ces termes contre la pièce :

Les platitudes et les absurdités du drame, qui font dresser les cheveux, montrent que l'auteur n'a jamais tenté de sa vie de comprendre les enseignements du christianisme... Nous n'avons aucune raison d'injurier l'Eglise, ni de nous mettre dans notre tort devant les chrétiens pratiquants de notre peuple et ceux du monde entier. Le mouvement national-socialiste a fait résolument front contre les tendances communistes qui visaient à ébranler les fondations religieuses de notre peuple. Aussi n'y a-t-il pas lieu de couvrir aujourd'hui et d'approuver des déclamations dramatiques qui, au fond, ne sont rien moins que de la propagande athée plus ou moins camouflée.

Le docteur Gœbbels, qui semble bien compromis dans l'affaire, n'a pas réagi.

§

En revanche les érudits se sont émus. On voulait dépouiller le patrimoine historique allemand d'un de ses grands hommes? On prétendait contester les origines germaniques de Charlemagne et l'abandonner sans coup férir à l'ennemi héréditaire abominé?...

Huit savants, — sept historiens et un germaniste, — se réunirent donc en conclave afin de repêcher Charlemagne. Ce n'étaient pas seulement des savants chevronnés, des conseillers plus ou moins intimes, mais aussi de jeunes et ardents chercheurs, jaloux des gloires de leur pays.

Qu'est-il sorti de leurs conciliabules et de leurs fouilles? Un ouvrage qui s'intitule *Charlemagne ou Karl der Grosse?* qui a paru chez l'éditeur E. S. Mitter et fils, à Berlin.

Chaque savant a étudié le cas de Charlemagne d'après sa spécialité. Quelle est leur conclusion? Ils sont d'accord pour réhabiliter l'empereur. La personnalité de Charlemagne leur permet d'affirmer qu'il était Germain par ses mœurs et par son ascendance. Son grand mérite a été d'endiguer la marée slave qui menaçait de submerger toute l'Allemagne. C'est lui qui a donné sa base à la création d'une seule Allemagne.

Charlemagne est réhabilité Allemand. Selon ses défenseurs les faits historiques sont tels qu'il n'est pas permis de dire de lui qu'il fut le fondateur ou l'initiateur de la politique rhénane française!

Car les champions outranciers du germanisme sont allés jusqu'à affirmer que Charlemagne avait été le pionnier de l'idée et des prétentions française sur le Rhin!

Mais ce n'est là que la première partie de la thèse. Si l'on fait de Charlemagne un excellent Allemand on ravale son adversaire Witikind, ou Widukind, dont les nazis font un pur héros du germanisme, un ancêtre du grand Adolf. Tragique dilemme!

Mais qui donc était ce Witikind, que Charlemagne —

pardon Karl der Grosse — traita en chef de rebelles, alors que le nazisme lui accorde toutes ses sympathies, en tant que chef d'une tribu allemande insurgée contre son oppresseur étranger?

Les historiens ont compulsé et fouillé les archives. Ils n'ont rien trouvé de neuf ou d'original sur Witikind. En vérité on ne sait rien de précis sur lui.

C'est pourquoi Witikind, figure énigmatique, tentera toujours les poètes et les romanciers. C'est un personnage de légende, peut-être un mythe, tandis que Charlemagne, lui, est bien vivant. Il appartient à l'histoire et l'histoire atteste la grandeur de son règne et de ses exploits.

Charlemagne était-il Français ou Allemand? Faut-il dire Charlemagne ou « Karl der Grosse »? Le problème demeure, mais ce n'est pas nous qui l'avons évoqué.

La vérité, croyons-nous, c'est que Charlemagne, bien que de descendance germanique, comme ses ancêtres les Francs, qui avaient envahi la Gaule, était fortement latinisé. Il n'y avait pas encore de cloison étanche entre la Germanie et la France, que séparait le Rhin.

Et s'il fallait donner une nationalité à Charlemagne nous dirions qu'il était Belge, puisque sa résidence, Aix-la-Chapelle, relevait de la Belgique et que c'est surtout dans ce pays que les Francs saliens avaient élu domicile.

§

Après avoir répudié puis réhabilité Charlemagne, les nazis se sont mis en quête de nouveaux héros teutons et ils ont découvert Genséric, roi des Vandales, ou plutôt ce sont les Français qui l'on découvert pour eux.

Les Vandales, tribu mi-germanique mi-slave, habitaient primitivement la Pannonie, aujourd'hui province de la Hongrie. Poussés, comme les autres peuplades germaniques, par leur instinct migrateur, ils quittèrent en 406 les régions du Danube, à la recherche d'un habitat plus fertile et plus riant.

C'est ainsi que, semant des ruines sur leur passage,

ils traversèrent la Gaule et s'établirent quelque temps au Sud de l'Espagne. Ils ont du reste donné leur nom à l'une des provinces de ce pays (Vandalicie ou Vandalousie, d'où Andalousie).

Mais leurs compatriotes wisigoths — autre rameau de la race germanique — leur firent une guerre si acharnée que, finalement, ils se virent contraints de passer en Afrique.

Sous le commandement de leur roi Genséric, ils conquirent, en 429, toute l'Afrique du Nord, aujourd'hui française, puis ils attaquèrent les îles de la Méditerranée. Leurs razzias les poussèrent en Italie. Ils vinrent même jusqu'à Rome qu'ils saccagèrent impitoyablement. Le nom de Vandale est demeuré synonyme de destructeur stupide.

Toutefois la puissance des Vandales fut éphémère. Un siècle après leur établissement en Afrique ils furent soumis par Bélisaire. Bélisaire est ce général de Justinien, empereur d'Orient, qui, après avoir battu les Ostrogoths, en 555, s'était emparé de l'Italie, mais pour treize ans seulement, car en 568 d'autres tribus germaniques, les Lombards, occupèrent le Nord de la péninsule.

L'Empire d'Orient conserva l'Afrique du Nord plus longtemps. Néanmoins un siècle plus tard cette contrée lui était enlevée par les Arabes.

Quel fut le sort des Vandales? Ils subirent les mêmes vicissitudes que les diverses peuplades barbares qui s'étaient établies sur le sol de l'Empire romain décadent : ils ne tardèrent pas à disparaître en tant que peuple, se mélangeant avec les anciens habitants.

Il n'est pas douteux que du sang vandale coule dans les veines des Berbères marocains et des Kabyles algériens, dont la présence dans le Moghreb est antérieure à celle des Arabes. Bien qu'ils aient été islamisés, ne serait-il pas possible de retrouver dans leurs mœurs et leurs traditions certaines survivances vandales?

Tant il y a qu'un érudit professeur de l'Université d'Alger, M. E. F. Gautier, a entrepris de réhabiliter Gen-

séric et que son livre vient d'être traduit en allemand. La publicité fulgurante, qui s'étale dans la presse du Reich, nous apprend qu'il s'agit de la première biographie « détaillée et passionnante » du grand chef des Vandales et des Alains.

Ecoutons ce que disent de ce livre les journaux synchronisés :

Genséric, roi des Vandales et des Alains, fut le fondateur et le souverain incontesté d'un royaume africain et méditerranéen, l'un des adversaires les plus redoutables de l'Empire romain. Au ve siècle après Jésus-Christ Genséric assume le rôle de la Carthage punique, mais avec plus de génie et aussi plus de chance.

Aujourd'hui pour la plupart des Allemands ce n'est plus qu'un nom, derrière lequel on évoque la cruauté vandale et la rage de destruction.

Et pourtant c'est à tort qu'on le considère comme le destructeur de Rome. C'est là une abominable légende qu'il faut, une bonne fois pour toutes, dissiper.

Le mérite de tuer cette calomnie revient au savant français Gautier, qui a su exploiter sa parfaite connaissance de l'Afrique et de l'histoire pour reconstruire, sous une forme vivante, l'époque vandale.

« Peu nous importe, dit *La Gazette de Francfort,* que ce soit un Français qui vienne témoigner en faveur de cette nouvelle et poignante interprétation. »

L'édition allemande de l'ouvrage de M. Gautier est précédée d'une histoire des Vandales par M. Joerg Lechler, spécialiste de la préhistoire germanique, qui relate également leur grande migration par Mayence, la Gaule et l'Espagne, jusqu'en Afrique.

Mais le noyau du livre demeure la biographie de Genséric, dont les qualités d'homme d'Etat et les dons stratégiques sont mis en relief. Genséric — en allemand Geiserich — était un esprit d'une grande originalité qui aspira à réaliser de grandes choses avec un instrument imparfait.

« C'est une rare fortune, conclut la *Frankfurter Zei-*

tung, qu'il ait été possible de découvrir à nouveau pour l'univers et l'Allemagne une figure aussi considérable que celle de Genséric! »

Et maintenant à qui le tour? Odoacre, Attila, Théodoric ou Clovis?

AMBROISE GOT.

MONTRÉAL VILLE DES NEIGES

—

Une ville se marque dans le souvenir principalement par l'image que l'on eut d'elle à l'arrivée et celle qu'elle nous laissa au départ. Je débarquai à Montréal par un jour de neige, je la quittai par un jour de brouillard. Elle m'apparaît donc entre ces deux rideaux pâles, gris, hermétiques, grandioses, pendant du ciel à la terre. Et quel ciel! Et quelle terre! Non encore meublés, non encombrés, encadrant une scène neuve, libre, faite pour les grands spectacles. Seuls, la neige et le brouillard avaient assez d'ampleur pour s'adapter à cette scène, et Montréal, ville du Nord, pour y apparaître.

Je peux y avoir vécu vingt ans : la physionomie quotidienne qu'elle eut pendant vingt ans s'estompe entre cette neige et ce brouillard que je dois forcer à se dissiper pour en retrouver les traits. Et pourtant, ils forment un cadre digne d'une telle ville. Leur ampleur, leur double caractère de réalité et d'irréalité, de fixité apparente et de fantastique mobilité, forcent l'étranger à s'arrêter sur le seuil. Et lorsque cet étranger vient de France, ce seuil posé sur la terre indienne par des mains françaises a quelque chose de sacré.

Ce fut donc une vision d'hiver que j'eus d'abord de la ville. Elle me saisissait tout de suite entre ses rudes mains forgeronnes pour me façonner, me plaçait sur l'enclume de son sol rougi à blanc. Pour arriver en plein hiver à Montréal, il faut non seulement se cuirasser du dehors, mais surtout se mettre en état de résistance intérieure,

et le meilleur état de résistance est encore la curiosité.

A partir de New-York, c'est bien un Nouveau-Monde qui commence aux yeux étonnés de l'Européen. La nuit même change de couleur et d'objet : elle n'est plus faite pour dormir. Elle est aussi vaste que votre attente, et, il faut bien le dire, que votre crainte. Par la fenêtre du sleeper, on la regarde. Le train court sur une voie rectiligne qui semble monter d'un trait vers le Nord. La neige qui glisse sur la vitre, la neige qui s'amoncelle sur l'étendue et crée d'extraordinaires chemins pour lesquels il faudrait inventer le mot de *vastitude,* émeut par son silence, par ses façons inconnues. On entre dans un empire immense et froid, étranger, sinon hostile.

Pourtant, cet empire est encore celui des hommes. Dans le grand compartiment transformé en dortoir, on entend le souffle des dormeurs en arrière des rideaux verts aux amples plis qui rappellent un rideau de théâtre. La chaleur règne, les lampes sont voilées, les lits moelleux. Tout a des proportions nouvelles et le souffle humain émeut. L'ombre du veilleur mulâtre en uniforme blanc traverse à pas feutrés le corridor central, ou plutôt l'allée un peu funèbre qu'il forme. Inutile de lui poser des questions : l'ombre n'entend pas le français. Elle vous ignore. Elle est aussi muette que la neige. Elle a l'air d'être l'interprète incompréhensible de ce monde inconnu. Il n'y a qu'à se laisser porter jusqu'au Labrador si c'est nécessaire. Ce train marche comme la neige tombe, sans arrêt. S'il ralentit un moment, dans des gares invisibles, il repart sans cris. Il faut attendre le jour pour que la neige ait fini de vous tisser un chemin jusqu'à la ville. Vous aviez pris au Havre un bateau qui devait vous mener jusqu'à Montréal. Il vous a abandonné sur les quais de New-York, avec vos bagages mal ficelés, avec votre uniforme visible d'Européen, avec votre ignorance totale de cette autre face de la terre. Jusqu'à New-York, vous aviez une espèce d'assurance, un plancher sous vos pas. Dans les rainures du pont, il y avait encore quelques grains de sable français. Après New-York, il n'y a plus rien. Il n'y a que cette cellule ouatée dans laquelle la neige vous

enferme, et la leçon, et le recueillement, et, par-dessus tout, la menace de son silence.

Il n'y a que le vide et l'attente qu'elle crée en vous. Une fenêtre s'ouvre soudain sur un monde qu'on ne soupçonnait pas, qui met un frisson dans les veines et une fraîcheur émerveillée sur le visage. Un mât de vaisseau s'est effondré, et des couleurs nationales effacées. La neige vous revêt d'une sorte d'uniforme universel. On entre dans son laboratoire avec quelque appréhension. On vient de naître à l'espace, à une couleur unique, à une harmonie monocorde, à l'agrandissement subit de la terre, au rapetissement de soi. Les choses ne sont plus du genre masculin ou féminin : elles sont neutres. Vous devenez tout inconnu, toute impuissance, toute attente. A ceux pour qui la vie n'est plus ce qu'elle doit être : une perpétuelle attente, il faut conseiller de débarquer sans sou ni maille, en plein Canada d'hiver.

D'aucuns diront la grandeur des buildings qui ont frappé leurs yeux à leur arrivée sur le sol d'Amérique. Ce qui me frappa, ce fut la grandeur de la terre. Ce ne fut pas une énorme ville, New-York, géante aux jambes grêles, qui se dressa au pied de la passerelle du paquebot, mais, aussitôt après, un pays qui semblait vide, illimité, secouant à tous les vents la plume de ses ailes, qui courut le long du train, d'une haleine gelée. Un pays neuf, qui n'avait encore rien bâti, sur lequel il semblait qu'une race nouvelle dût se lever. Un pays qu'on allait voir, non pour le juger, mais pour le découvrir.

Si étonnant que cela soit, une ville sort de ces limbes blancs. Montréal se présente dans sa couleur hivernale, qui est d'un gris de granit, à l'architecture soulignée par les traits moëlleux de la neige. Contraste entre ce gris qui résiste au froid, qui impose sa volonté, mais trahit malgré tout la souffrance ou la mélancolie de la maison, et cette neige qui a quelque chose de radieux. La maison canadienne ne peut jamais désespérer à cause de ce fronton de rêve, de ce linteau clair au-dessus de sa fenêtre, de ce semis printanier sur son seuil.

La ville est toute en rues longues, comme peignées par

l'hiver, étirées par le vent. Et de même qu'il fallut traverser plaine après plaine, ou du moins ce qui, dans la nuit, prenait cette apparence, pour arriver à elle, il faut parcourir une interminable artère, où les milles s'ajoutent aux milles, pour arriver à la maison dont on cherche le numéro disparu sous la poudre du gel. Un passant vous conseillera d'aller tout « dret » ou de « virer de bord ».

Vous voici enfin au port! Un escalier extérieur à rampe de fer, qui manque d'esthétique, conduit à la porte d'entrée. Vous demeurez immobile un instant devant la poignée de porcelaine, qui est en réalité une sonnette, sur laquelle vous hésitez à tirer. Il vous faut tout apprendre de ce logis étranger avant d'y être admis, étudier avec circonspection jusqu'aux boutons de sonnette!

La pension de famille canadienne-française s'ouvre devant vous. Un parler à l'accent de terroir vous accueille. Vertu de ce parler : vous commencez à vous sentir rassuré, vous retrouvez un moyen de communiquer avec les êtres. Car il est curieux de constater que si la terre n'a pas de langage spécial, et qu'il y a toujours moyen de s'entendre avec les paysages les plus inconnus, il n'en est pas de même des vivants. Pour être accueilli par eux, il faut d'abord déchiffrer leur code ou leur enseigner le nôtre. Ici, les choses reprennent leur physionomie familière, vous disent oui avec l'accent normand, ou « il fait fret ». La porte, l'escalier ont pour objet comme dans tous pays de mener quelque part. Une chambre est une chambre. La chaleur du calorifère vous suffoque. La maison se garde par tous les moyens contre le froid, par ses tapis, par ses rideaux, par ses portes maintenues fermées. Vue de l'extérieur pour la première fois, elle frappe par son hermétisme. C'est ici que le mot *home* prend toute sa signification. Les Canadiens auront beau rire plus haut qu'ailleurs quand l'hiver emplume leur bonnet d'astrakan, c'est vers leur demeure qu'ils se précipitent, un frisson entre les épaules, comme si leur salut était dans un port intérieur, le port de leur maison, le port d'eux-mêmes, celui que possède chacun, le seul qui garantisse contre le naufrage.

Les passants paraissent étonnamment vivants, alertes, désintéressés de ce décor auquel ils sont accoutumés. Des femmes vêtues de loutre, de vison, de rat musqué, plantent fermement dans le trottoir onctueux leurs snowboots; des enfants engoncés dans le costume national : « tuque » rouge dont le gland pend gaîment sur l'épaule, bas rouges montant jusqu'aux cuisses, moufles rouges, ceinture de laine rouge ceignant à double tour le pardessus de molleton marine, se jettent à plat ventre sur leur « traîne sauvage » et descendent comme une flèche la rue en criant d'une voix aiguë ce « Track! » qui fait se ranger le passant. Ces petits enfants blancs au teint parfois décoloré par le long hiver ont l'air de jouer aux guerriers rouges.

Il faut rééduquer les sens dans ce pays nouveau. L'œil doit s'accoutumer à voir entre les flocons et l'oreille à entendre. C'est ici que le silence mérite l'épithète de ouaté. Silence d'où les bruits sortent avec une vibration étonnamment claire et, à la fois, étonnamment sourde. Silence, trame grise et unie où glisse le métal du son. On est émerveillé d'entendre le tintement argentin, multiple, joyeux, des clochettes de ces traîneaux qui sont en train de disparaître devant les autos de plus en plus envahissantes pour lesquelles la rue canadienne se vide de sa neige en plein hiver, se balaie à l'aide de fantastiques machines, se lisse comme de l'asphalte.

C'est à travers cette immense nappe de silence sur laquelle montent en rumeur sourde ou en joyeuse ripaille les bruits, à travers cette atmosphère nordique d'une poésie, d'un rêve et d'une vigueur que l'Européen ne soupçonne pas, parfois enveloppante et mystérieuse, parfois d'un cristal si transparent que l'œil a peine à le supporter, qu'il faut peu à peu prendre contact avec la ville.

Elle est bâtie sur une île du Saint-Laurent, au pied d'une montagne détachée de la chaîne des Laurentides, que Jacques Cartier appela le mont Royal, d'où la ville tire son nom de Mont-Réal. Cette montagne de faible altitude, couverte d'une végétation de préhistoire, a été

transformée en un parc unique au monde, où on a respecté la nature, tout en la soumettant aux nécessités urbaines. A travers les allées forestières, on atteint l'Observatoire, et c'est là qu'il faut venir pour avoir une vue d'ensemble de la ville entourée par la ceinture du Saint-Laurent. Elle n'a trouvé digne d'elle que ce cadre : une montagne et un fleuve. Situation privilégiée, et qui explique peut-être le tempérament de cette ville à la fois lyrique et positive, qui s'élance et se cramponne, s'aventure et se retranche, partagée entre le désir de se laisser porter par les eaux de son fleuve vers le large, vers l'Océan, vers ce qu'elle appelle « le vieux monde » avec un mélange de curiosité et de détachement, de secrète admiration et d'indifférence affichée, d'humilité et de supériorité, et celui de demeurer frileusement au pied de sa montagne, la face tournée vers le nord, à rêver de son passé de luttes sanglantes, de conquêtes, de défaites glorieuses. De ces hauteurs, les premiers colons pouvaient surveiller les denses forêts des alentours, distinguer les minces pirogues sur le fleuve. Le Mont-Royal épaule et abrite la ville. Le Saint-Laurent l'entoure d'une ceinture d'un blanc d'argent ou d'un bleu d'azur, selon les saisons, tout en lui permettant l'évasion. L'été, c'est un va-et-vient sur le fleuve de vapeurs qui desservent les villes riveraines, de cargos et de paquebots transatlantiques. L'hiver, on peut, dédaignant les ponts orgueilleux qui l'enjambent, le franchir à pied, en raquettes, en traîneau ou en automobile, à même les eaux glacées, sur une piste balisée de sapins qui prend le nom de « pont de glace » et que la voirie entretient, ratisse, arrose, aplanit comme une route ordinaire.

Il m'est arrivé de le traverser, aux approches de la nuit, quand il revêtait une grandeur tragique de steppe blanche, labourée par un cataclysme de fin de monde, bordée de glaces empilées ainsi que des vitres brisées d'immeubles géants, se dressant les unes contre les autres, s'agrippant, s'enchevêtrant dans un chaos invraisemblable. On ne sait à quel gouffre elles tentaient d'échapper, à quelle mort, à quel écrasement. La tempête, avec une violence

de rafale d'obus, les avait labourées, creusées, redressées. Aux endroits lisses, on eût dit qu'un cortège d'animaux fabuleux avait passé dessus pour les piétiner et former au milieu cette piste qui se perdait dans la nuit. Ça et là, l'haleine du fleuve montait par des trouées blanches. On avait l'impression d'un champ funèbre où les morts se battaient sous leur linceul, cherchant une place où s'étendre de leur long. Le soleil couchant promenait sa lanterne au fond de cet ossuaire. Dans le lointain, une petite machine électrique dont on distinguait mal la forme, peinte en rouge, roulait, semblable à une goutte de sang, sur le fleuve, poussant devant elle un soc qui le découpait par blocs. J'assistais à la récolte de la glace. Bottés jusqu'au ventre, des travailleurs se tenaient debout sur ces blocs flottants qu'ils guidaient avec leurs perches ferrées jusqu'à des chariots sur lesquels ils les chargeaient. Les grands chevaux patients reposaient sur leurs sabots aux lourds crampons, n'osant piétiner la glace. Ils se détachaient sur le socle blanc comme des chevaux de bronze. Des traîneaux revenaient, leur livraison faite, de la ville. Il semblait que pesât encore sur eux leur chargement, tant leur allure était lente. Ils défilaient au pas, l'un derrière l'autre, sur la piste balisée. Chaque attelage formait une masse puissante, composée du cheval à la robe sombre, du traîneau en forme de berceau antique, d'un bleu indigo violent, qui s'enlevait puissamment sur la neige, et de l'homme dont on ne voyait qu'une touloupe à crins noirs, la tête couverte d'une coiffure de même poil, retombant comme des sourcils luisants au-dessus des yeux, un profil aux traits durement, farouchement accusés, une peau basanée sous laquelle stagnait le sang métis. Le silence et la lassitude étaient répandus sur leur visage. Je croyais assister à un exode de moujiks remontant vers le nœud des tempêtes. Il y avait dans cette caravane ordonnée et lente, défilant dans ce désert, de la grandeur, une acceptation du mortel paysage.

§

Vu du haut de la montagne, Montréal ne donne pas

l'impression d'une ville américaine. Il est trop ancré dans le passé pour cela. Ce sont plutôt les villes jeunes — et les pays jeunes, les gens jeunes — qui ont envie de faire des acrobaties dans les airs pour en prendre à témoin le monde. Celle-ci se contente du sol, ce sol conquis à force de luttes et de travaux. Elle s'étend bien à plat sur son île, sur une longueur de trente-deux milles et une largeur de onze milles. Comparée à la plupart des cités américaines, c'est une ville ancienne qui possède ses quartiers de noblesse, son château de Ramezay, résidence des anciens gouverneurs français, son église marine de Notre-Dame de Bon-Secours qui commence à compter les siècles, de vieux quartiers qui étaient jadis le centre du commerce de pelleteries, sa Place d'Armes avec un monument à M. de Maisonneuve, son fondateur, portant sur le socle ces paroles gravées : *Il est de mon honneur d'accomplir ma mission, tous les arbres de l'île de Montréal devraient-ils se changer en autant d'Iroquois.*

Son architecture convient aux rafales qu'elle a à subir. Elle paraît ramassée sur elle-même, avec ses toits plats presque soudés les uns aux autres, évoquant, l'hiver, une Pompéi moderne à moitié ensevelie sous une coulée blanche. Tous bruits se sont éteints, à l'exception du grincement des trains entrant en gare, qui font l'effet de crics puissants occupés à la dégager. Ça et là des clochers — c'est la ville des clochers — des cheminées d'usines, quelques buildings audacieux qui comptent vingt étages, mais sont encore exceptionnels, de grands magasins, banques de style corinthien, gares médiévales, hôtels aux quatre mille chambres, énormes immeubles de rapport qui poussent d'un jour à l'autre, y compris les pelouses et les arbustes des jardins, mais se vident aussi d'un jour à l'autre, depuis la crise. Vue de ces hauteurs, la ville semble aussi sommeillante sous ses neiges que le cimetière marmoréen qui occupe un flanc de la montagne.

C'est le soir surtout, lorsque brillent les cordons rectilignes de ses lumières, qu'on se rend compte qu'elle est bien cependant de son continent, c'est-à-dire tirée au cordeau, avec des rues qui se coupent à angle droit, ainsi

que des jugements d'une logique rigide, et qu'elle n'offre pas les tournants, les sinuosités et les remous des agglomérations latines. Cette disposition devrait nous éclairer sur le tempérament d'un peuple qui aime savoir où il va, qui ne revient point sur un verdict ou une opinion, qui n'apporte pas, dans sa manière de voir ou de juger, la souplesse qu'on attend d'un autre. Elle prend l'apparence d'une vigne aux ceps lumineux alignés au pied du Mont-Royal. Au loin, vers le fleuve, les lumières tremblent, se nouent et se dénouent, s'étagent, reculent, donnent à la cité fantastique des plans, une perspective qu'elle n'a pas le jour. On la croirait prête à s'éparpiller à l'infini, si on ne la devinait encerclée par le bras inflexible du Saint-Laurent. Le promeneur nocturne, appuyé au parapet de l'Observatoire surplombant le vide, éprouve une sorte d'ivresse à humer l'air froid, à s'imprégner de silence, à se sentir, sur les bords de l'immense ruche, au cœur d'une nature qui garde toutes ses caractéristiques de grandeur, de force et de rudesse, comme si l'homme n'était jamais passé par là.

On entend parfois un galop sourd de cheval ferré à glace qui fait voler la neige sous ses sabots. Un cavalier, guidé par la blancheur d'une allée, arrive à toute allure, offrant une vision moyenâgeuse à cause de son passe-montagne rabattu sur ses oreilles et de la cuirasse de ses vêtements épais et hermétiques. On sent chez l'homme et sa monture une ivresse pareille, celle de galoper sans frein dans ce domaine désert de bois sombre et de neige luisante. Cet homme a respiré tout le jour l'épaisse atmosphère d'un bureau. Quelle autre ville au monde offrirait, enclavé en elle, pareil terrain sportif, pareille oasis de solitude et de vie sauvage?

Cette montagne vaut qu'on s'y attarde. Elle domine le souvenir ainsi qu'elle domine, orgueilleusement ou tendrement, la ville. L'été, quand l'asphalte des rues basses a des replis de vase séchée, elle rafraîchit des milliers de fronts brûlants. Même ceux qui n'ont pas les loisirs d'y monter regardent de loin sa masse de verdure. Elle donne au citadin une illusion de campagne toujours à

sa portée. Le rêveur l'aborde en secret aux moments où elle est déserte. Il peut errer des heures dans ses sentiers sans y rencontrer personne jusqu'à ce que surgisse d'un fourré un rôdeur d'aspect louche ou bucolique, ou qu'il entende sur le gravier le pas décidé d'une sportive qui, la canne à la main, son terrier d'Aberdeen à langue rouge et face noire trottant devant elle, fait du « footing » comme on dit si drôlement à Paris; ou bien encore un étudiant court vêtu qui s'entraîne à la course, en vue de quelque « compétition » intercollégiale, et trouve assez d'haleine pour vous jeter au passage le « Lovely morning! » qui se doit entre initiés de la montagne.

Le touriste s'y laisse voiturer, selon la saison, par des fiacres antiques ou des traîneaux pittoresques, attelés de vieux chevaux patients, menés par de vieux cochers canadiens-français a l'air à la fois jovial et mélancolique, jovial de par leur race même, mélancolique, car vieux fiacres, vieux chevaux et vieux cochers sont en train de disparaître. Malins aussi, les vieux cochers, connaissant leurs clients! S'ils promènent des Américains, comme c'est souvent le cas, ils s'arrêtent sur le terre-plein de l'Observatoire, désignent du bras tendu — on ne peut dire du fouet, car ils ignorent cet instrument des pays civilisés — le pont Victoria dont ils dénombrent les arches, le Ritz dont ils comptent les étages, l'Université MacGill qui en met plein les yeux avec ses bâtiments royalement séparés les uns des autres par leurs pelouses et leurs futaies. Ils savent qu'avec les Américains, il est toujours question de chiffres. Et de dates. L'Américain a un respect énorme et candide pour tout ce qui a l'air un peu plus vieux que lui. Et le cocher devient très habile à faire du vieux. Il ajoute volontiers à sa ville, à ses monuments, à son histoire, quelque quart de siècle, sinon un siècle entier. Le touriste ne sait pas par cœur la date du débarquement de Jacques Cartier.

L'hiver, le Mont-Royal devient une petite Suisse striée par les gaies silhouettes des skieurs. La neige n'est plus la neige, mais un glacis dur, luisant et balafré. Ce sont de joyeuses mêlées de jeunes gens et de jeunes filles qui

se ressemblent par le costume, l'adresse, l'endurance et la bonne humeur. Par les après-midis ensoleillées, c'est là qu'il faut chercher les élèves des écoles et les étudiants des grandes Universités, tâtant le terrain, cherchant à reconnaître les pentes les plus favorables pour les glissades les plus mouvementées ou les sauts les plus hardis et arrivant en avalanche jusque sous les pieds des chevaux, dans les allées cavalières. Le ciel applique sa coupole d'un bleu vif que l'œil a peine à soutenir sur cette ruche bourdonnante.

En plein jour, c'est encore de ce sommet qu'on se rend compte de l'extrême versatilité de la lumière. Parfois, le ciel est d'un bleu à faire crier d'aise, chanter de joie, d'un bleu de porcelaine chauffée à blanc, qui va se fendiller. Il paraît tout proche. Un enfant va le percer de la pointe de son ski. La montagne bombe le dos pour qu'on le touche du doigt. Ces jours-là, la ville est toute en joie extérieure. On compte un magasin à chaque pas et les odeurs de restaurants circulent dans les rues. On se cogne dans les trams aux minces chevaliers hermaphrodites du ski, — sont-ce des garçons, sont-ce des filles? — aux enfants portant, suspendue à leur bras, la paire de patins. La gaité tait boule de neige. La ville est alors d'une vitalité élémentaire, d'un aspect quelque peu animal à cause de ses fourrures, dénuée de mystère, de réserve, de restrictions, d'hypocrisie, une ville qui hivernerait dans une ruche pleine de miel. Une ville qui se précipite sur les amusements, qui s'engouffre dans les gueules serties d'or des cinémas, une ville qui ne sait plus marcher droit, qui se déhanche au rythme des tempêtes blanches, une ville qui déteste les nègres, mais qui, à ces moments-là, a leur façon de se tortiller de joie, une ville déversée, dirait-on, par-dessus la frontière américaine, qui rit à pleine gorge, a des éclats de voix qui feraient trembler les vitres à Londres, une ville où l'on compte autant d'autos que de maisons. Ville d'autos, par conséquent d'âmes migratrices, nanties du moins possible de bagages et de préjugés.

Ces jours de ciel verni, de soleil trônant et d'humanité prise dans un tourbillon de joie, ne sont qu'un des as-

pects de la cité, le plus chargé de couleur, mais le plus dénué d'intimité. Un aspect, non une atmosphère. Et il faut toujours en revenir, quand il s'agit de Montréal, à son atmosphère. C'est cela qui est à saisir, bien plus que ses traits, pour en goûter le charme. Il faut attendre que le temps s'y prête, car c'est, par excellence, la ville climatérique. Chaque fois qu'un conférencier français y était annoncé durant la saison des conférences, c'est-à-dire l'hiver, qui incite aux discours, j'ai toujours supplié le ciel d'envoyer à sa rencontre à la gare une belle fanfare de vent et de neige, même si le pauvre homme lui présentait une silhouette grelottante dans son mince pardessus au col relevé, et ne se hasardait qu'en hésitant sur ce trottoir plein d'embûches.

Certains jours, une neige ténue, une sorte de brouillard de neige que les Canadiens, qui ont d'heureuses inventions chaque fois que le vocabulaire français fait défaut, appellent « poudrerie », donne aux maisons cette patine spéciale aux pays du Nord. Elles sortent de la nuit avec une physionomie de rêve. On se demande quelles visions ont passé sur elles. Elles se racontent des histoires ignorées des hommes, des histoires graves, nobles et anciennes, sous leur délicat blason. La neige est la magicienne à laquelle cette ville obéit. Non qu'il neige tous les jours, mais qu'a le miracle à voir avec le « tous les jours? » D'autre cherchent le destin des hommes dans les lignes de leur main. Ici, peut-être faudrait-il se pencher sur le réseau d'empreintes qu'y laissent leurs pas dans la neige.

A peine les feuilles des érables sont-elles tombées qu'elle arrive, en fin d'octobre ou au début de novembre, par les merveilleux chemins de pourpre et d'or qu'elles lui préparent. La maison ne se défend pas encore contre elle. La fenêtre ouverte rêve sur le ciel bleu. Tout à coup, un pressentiment vous saisit, je ne sais quel frisson, qui doit être pareil à celui du ciel à ce moment. On n'ose dire : « Il neige! » car la neige n'aime pas ces déclarations péremptoires. On murmure : « On dirait qu'il neige... » d'une voix où il y a déjà du miracle. Et l'on

va d'un pas étouffé à la fenêtre à laquelle on tournait le dos. On n'a rien vu ni entendu. Elle s'est annoncée par ce frisson, par cette mise à nu de la sensibilité, par cet émerveillement enfantin du cœur. On entre dans la révélation de la neige ainsi qu'on entre dans la mer, en se sentant soulevé, happé par quelque chose de salubre. Elle tombe lentement, comme des larmes heureuses, sur le visage calme de la terre. La coupole immobile de l'espace se referme sur la mobilité à la fois prodigieuse et ordonnée des flocons. Ils défilent, aussi réguliers que les eaux d'un fleuve.

Ce ciel même revêt une splendeur qu'il n'avait pas dans la belle saison, et à laquelle ne peut prétendre celui de notre hémisphère, que je qualifierais de ciel *mince*. Il n'est qu'un couvercle, alors que le ciel du Nord est un grenier. Celui-ci se boursouffle pour contenir ses volumineuses provisions. Il y a là-haut des tourelles gonflées d'un prodigieux froment, un froment vermeil, incendié par les lumières de la ville, qui se décolore à traverser l'espace. La neige n'est blanche qu'en arrivant à nous. Blancheur et silence s'harmonisent. Elle est silencieuse parce qu'elle veut nous surprendre, sachant que son charme réside en grande partie dans la surprise. Une visite plaisante l'est d'autant plus qu'elle ne fut pas annoncée. La neige a besoin de pudeur pour descendre sur la terre. Les hommes ne sont pas les premiers à être informés de sa venue. Ils lèvent la tête et disent : « Il neige! » Mais elle est déjà en pleine activité et se moque doucement d'eux, et leur taquine le bout du nez. Les flocons arrivent en bataillons serrés. Ils ont déjà établi leurs quartiers sur la terre, répandu par brassées leur paille fraîche sur laquelle ils s'étendront pour la nuit, muets, serrés l'un contre l'autre.

Ils ne font pas toujours une entrée si sage. Ils n'arrivent pas toujours au bivouac de silencieuse façon. La neige a ses couleurs, ses températures, ses fièvres, son pouls, et la ville se modèle sur elle. Qui ne voit Montréal à travers la neige ne voit qu'une cité sans âme. Certains jours, neige et soleil se mêlent, flèches d'or et flèches d'argent se

mesurent. Coupole du ciel et clochers d'églises rutilent. D'autres fois, elle est rêveuse et bleue. Elle transforme la ville en une forêt aux avenues où l'on va comme dans un songe. Les passants n'ont plus de contours, plus d'angles, plus de destin. Ils ne sont plus ennemis. Leurs regards ressemblent à des flocons égarés. L'humanité devient comme un petit Chaperon en manteau bleu de nuit qui s'ouvre un chemin dans la forêt. Le nouveau venu au Canada a tort de lui opposer un visage renfrogné. La neige ne blesse que ceux qui lui présentent l'apparence d'un mur, ceux qui, pour lutter contre elle, se font rigides. Il vaut mieux se prêter à ses jeux, céder, plier, ainsi que font les graminées.

Atmosphère encore ces jours de tempêtes qui sifflent dans l'air comme autour d'une corniche de zinc. La chaussée se transforme en un patinoir luisant que les rafales traversent en courant sur leurs pointes. Aux carrefours, les gros policiers se frottent les oreilles de crainte qu'elles ne gèlent et battent vigoureusement des bras. Sans doute les choisit-on de ce volume au Canada parce que leur tissu adipeux est une protection contre le froid.

Les passants ont l'air prêts à s'engouffrer dans la première porte venue. Il semble que les rues rectilignes soient pleines de tournants traîtres où le vent fait des remous et vous avale comme un bout de papier. Le froid crée une fraternité. A chaque vague glaciale qui mord le visage, on sourit, la bouche ironique, l'œil en coin, pour voir comment le camarade qui passe prend ça. L'Anglo-saxon se dégèle enfin. Il consent à partager ce froid. Quand il est poussé hors de sa voie bien droite par le jazz désordonné de la tempête, il a un regard qui signifie : « *Well, well!* » à moins qu'il ne murmure un « *By Jove!* » sans façons. Il s'est trompé à lâcher un sourire qu'il est trop tard de rattraper. Dans ces moments, il n'y a pas à avoir plus de fierté qu'un cantonnier. Chaque physionomie confesse au passage : « Il fait froid! » Et on y apporte un mélange de bonne et de mauvaise humeur. Chaque silhouette ressemble à un arbrisseau tordu par la tempête, mais qui n'a de faible que le nom, car l'homme

du Nord donne dans ces circonstances une impression d'énergie, de plaisir à la lutte. Autrefois, les femmes affrontaient le temps dur avec une écharpe de laine nouée sur la bouche. De nos jours, elles mettent un peu plus de rouge.

On aurait tort de se représenter le Canada perpétuellement en proie à un climat rigoureux. S'il n'a presque pas de printemps, car ses dégels, qui transforment les rues en canaux de boue, sont interminables, si ses étés, qui éclatent brutalement, sont souvent d'une chaleur humide et étouffante, il connaît un automne d'un éclat auquel aucun pays du monde ne peut prétendre. Le ciel est, durant le jour, d'une luminosité extrême et flambe au moment du couchant à faire croire que là-haut une forêt brûle. Sur terre, les feuilles ont l'air de brûler aussi, tant elles sont de couleurs rutilantes. Si Montréal est la cité des neiges, c'est aussi la cité des arbres. La plupart des rues sont bordées d'érables centenaires sur lesquels la ville veille avec une affectueuse vigilance. Ils font courir entre les murs de fer, de pierres ou de briques, un souffle végétal qui vous donne un désir d'évasion. Car les arbres de la ville ne suffisent point. Ils ne sont là que pour transmettre l'appel des autres, ceux qui restent en arrière, la masse des arbres, la forêt nordique à peine entamée par les hommes, dont on peut trouver de grands lambeaux aux portes mêmes de la cité, et vers lesquels on se précipite, à chaque week-end, en bouclant fébrilement son pack-sack.

§

Montréal se vante à juste titre d'être la troisième ville française du monde. Pareille déclaration provoque je ne sais quel émoi au fond de nos cœurs, quelle admiration pour ce Montréal lointain demeuré envers et contre tout français. Il compte en effet un million d'habitants dont les deux tiers sont français. L'élément canadien-français occupe la partie est, les Anglais l'ouest, avec des infiltrations mutuelles. Il n'y a pas de ligne de démarcation

bien définie, et l'on passe d'un quartier à l'autre sans presque s'en apercevoir.

Chaque race a gardé sa langue, sa religion, ses coutumes. Dans ce Dominion britannique, les Canadiens, — du moins ceux de la province de Québec où ils sont en majorité, — à force de batailler pour la défense de leur langue, ont obtenu qu'elle soit officiellement admise, au même titre que l'anglais, et ce fait est remarquable. Les lois sont rédigées dans les deux langues. L'anglais est d'usage plus courant dans les affaires, mais la connaissance du français est une nécessité dans les bureaux, magasins, administrations. L'enseignement est bilingue dans les écoles, avec prédominance de l'anglais ou du français, selon la race à laquelle il s'adresse.

Canadiens-français et Canadiens-anglais vivent en bonne harmonie, tout en subissant cette loi commune à tous les peuples de se déprécier mutuellement à huis-clos. Ils se trouvent côte à côte dans la vie quotidienne aussi bien que dans les réunions officielles ou mondaines. Il n'est pas rare, dans un salon, que la conversation ait lieu alternativement dans l'une et l'autre langue, souvent même dans les deux à la fois. Les Canadiens-français s'expriment en anglais avec autant de facilité que dans leur langue maternelle, tandis que les Anglais ne sont, malgré leur bonne volonté et leurs efforts, à l'aise que sur leur propre terrain.

§

L'artère principale de cette curieuse ville aux deux visages, aux deux mentalités, est la rue Sainte-Catherine. Elle en est le résumé. Qui connaît l'une connaît l'autre. Ne soyons pas étonnés du nom qu'elle porte. Comme Montréal est d'origine catholique et française, la plupart de ses rues ont des noms de saints, ainsi que la plupart des petites villes et des villages de la province de Québec.

Cette rue Sainte-Catherine est encore plus longue que son nom. Pour la parcourir à pied, il faudrait partir le matin avec des vivres dans sa musette. Et pourtant, si l'on veut entrevoir le visage de deux peuples, il faut se

risquer dans cette rue. Elle n'a de saint que le nom. Son métier est de se vendre et de descendre jusqu'au trottoir. Elle n'a rien de la sagesse, de la résignation, de la mélancolie que semblerait indiquer son nom. C'est une hardie Sainte-Catherine d'outre-mer. Ses magasins font la roue pour attirer le client. Rue du négoce et du plaisir. Une banderole d'enseignes en lettres dorées se déploie sur un front de plusieurs lieues. Rue typique d'une grande ville aux deux manières d'être.

Du côté du levant, comme il convient, ceux qui furent les premiers, les Canadiens-français, qui s'enorgueillissent de maisons de pierre patinées par le temps, mêlées à des bicoques basses qui rappellent l'époque de la colonisation.

La rue est à l'image du fleuve, plate et d'une longueur démesurée, d'un déroulement rectiligne. Dans le quartier français, les maisons se baissent parfois pour patauger dans le ruisseau, les portes béent davantage, les enseignes se font plus naïves, plus familières ou plus hardies, les trottoirs fourmillent. On devient conscient de visages — visages latins — aux lignes plus mobiles, aux peaux plus pigmentées, aux yeux plus luisants, de corps féminins ondoyant sur des hanches plus basses et des mollets plus arrondis. Il y a des chapeaux de couleur, des chandails éclatants, des bas clairs, de petits souliers à hauts talons et à barrettes ligotant des cous de pied charnus. On ne peut ignorer l'élément féminin de la rue dont l'habillement proclame le goût individuel, non la loi de la masse. L'idéal de l'Anglo-Saxonne hors de chez elle est de ne pas attirer l'attention : celui de la Canadienne serait peut-être de ne point passer inaperçue.

Chaque boutique fait aussi preuve d'indépendance dans sa façon d'attirer l'œil, et entasse à la devanture les marchandises les plus voyantes. Le trottoir devient une table de cuisine où on a oublié des épluchures. Des odeurs de nourritures fortes s'échappent des restaurants qui affichent des prix modiques.

La rue offre un grouillement et, en même temps, une nonchalance latine. Des Grecs vendent de l'orangeade, des Italiens de la lingerie de soie rose, les Juifs toutes sortes

de défroques au rabais, les magasins d'alimentation de la viande frigorifiée, de la morue de Gaspésie, des conserves de Chicago, en même temps que des laitues frigides qu'on appelle *icebergs*, des fruits de Californie, des pommes rouges du Canada, les « fameuses » dont les marchands astiquent les grosses joues avec leur tablier avant de les ranger, par familles de douze, dans de petites bercelonnettes en bois de bouleau.

Les magasins de chaussures dominent par le nombre, vous renseignant ainsi sur le tempérament d'un peuple. Sainte-Catherine-est vacille sur des talons Louis XV, et les trottoirs claquent gaîment. A la vitrine jumelle, les souliers d'hommes délibèrent. Il est intéressant de lire dans les lignes des souliers. Ces souliers d'hommes, dans le voisinage de ces souliers de femmes, ont quelque chose de menaçant. J'ai remarqué qu'il y a presque toujours un bar à proximité d'un magasin de chaussures. Il leur donne une interprétation fâcheuse. Il se tient autour d'un bar des groupes inquiétants, plantés dans leur désœuvrement comme devant un baromètre qu'ils consultent. Le bar est-il la destination des souliers d'hommes de la vitrine? Ou visent-ils, si l'on peut dire, à l'étalage voisin, les petits souliers si peu résistants?

Un cinéma tous les dix pas, genre *Paramount*, ou plutôt que le Paramount a copié. Ici, il s'appelle le *Palace* ou le *Capitol*. Petits et gros souliers s'y rencontrent, sonnent l'heure du plaisir en même temps, chaque soir, sur le marbre ou la mosaïque de l'entrée, devant les guichets à dorures, et, arrivés au but, se posent côte à côte sur le sol feutré, tapissé d'ombre et de tiédeur. Odeur de bonbons à la menthe dans le vaste vaisseau, craquement des petits sacs de cacahuètes grillés, mastication de chewing-gum, insupportable martèlement des pieds au rythme du jazz. Pas de protestation possible : nous sommes en Amérique, pays où il faut extérioriser ses sensations, où le bruit règne, où chacun est maître chez soi, et chez soi, c'est partout où l'on se trouve. On tape du pied au cinéma, on siffle au théâtre si le rideau tarde à se lever. On ouvre le poste de T. S. F. dans son appartement, en rentrant à

une heure du matin, après une soirée. Un « club de nuit » peut mener dans votre voisinage un chahut infernal, disputes après boire, chants, rires — et s'il n'y avait que les rires masculins! — jurons de joueurs de cartes, cela peut durer jusqu'au matin. Inutile de vous plaindre : le club a sa « licence » et cela suffit.

Onze heures. Sortie des cinés. Couples. Assaut des hauts tabourets de l'*ice-cream parlor* où les sandwiches s'empilent sous des cloches de verre, où la limonade coule de récipients nickelés, où la « crème glacée » se débite par louchées. L'*ice-cream* joue un rôle considérable dans la vie nocturne et sentimentale d'un peuple. Il en reste toujours un peu sur les lèvres des femmes, marié au rouge gras. C'est sur le continent américain, Canada compris, que cet axiome est vrai : « Les émotions creusent ». Les déclarations d'amour sont remplacées par une boîte de chocolats. La boîte de chocolats est devenue une sorte d'entremetteuse enrubannée. Cela est si vrai que certaines boutiques ont pour devise : *Say it with candies*. Les appellations tendres, *Honey, Sweetheart*, semblent empruntées au domaine de la confiserie. Les peuples gourmands son ceux qui ne sont point gourmets. Comme celui-ci ignore la bonne cuisine, il se jette sur les friandises. Certains cafés sont divisés en petits compartiments meublés d'un banc d'église à deux places, d'une table étroite éclairée par une lampe à abat-jour discret. On y vient badiner, flirter, se dégonfler de l'émotion sensuelle ou romanesque du cinéma, en suçant avec lenteur la limonade aigre-douce à travers un chalumeau qui semble contenir toutes les délices de la vie.

En cherchant bien, on finirait par découvrir un ou deux libraires dans la rue Sainte-Catherine-est, qui vendent des livres de France, en même temps que ceux du terroir, d'un air mélancolique, car la saison ne vaut rien pour les affaires, « et personne n'achète de livres », et cependant, pour attirer le client, on distribue par-dessus le marché les vers d'un poète autochtone. Les poètes, dans tous les pays, viennent toujours par-dessus le marché.

A mesure qu'on avance vers l'ouest, la rue s'anglifie,

éclaircit sa peau, gagne en jambes, perd en poitrine. Elle allonge ses foulées, va au plaisir comme aux affaires et aux affaires comme au plaisir, par le plus court chemin. Elle présente une structure faciale qui n'est ni anglaise, ni française, ni américaine, mais essentiellement canadienne, qu'on reconnaît aussi bien rue Sainte-Catherine à Montréal que parmi les étudiants de la Cité Universitaire à Paris. Le visage d'un peuple a, comme sa langue, un accent spécial, et le visage canadien porte un accent de terroir si prononcé qu'on ne peut s'y méprendre. Il conserve les fortes caractéristiques des provinciaux. Energie, positivisme, délibération sont inscrits dans son coup d'œil, la barre de sa lèvre, la ligne de son menton. Les joues canadiennes sont confortablement assises à leur place. Un peuple sportif a besoin de dures et larges pommettes qui sont les boucliers du visage. Commerçant, il a besoin de faire face à toutes les éventualités. Car ce peuple, à le résumer d'une façon rudimentaire, est cela surtout : sport et commerce.

Je ne vis jamais à un Canadien de coup d'œil furtif ou de lèvre tremblante. Il n'est pas de ceux qui se retournent ou trébuchent comme s'ils venaient de manquer leur destinée en route. Tout est écrit d'avance sur cette sorte de visages; c'est pourquoi ils ont si peu l'air de chercher à lire les présages de la rue. Ils ne donnent pas non plus envie de se retourner : ce sont les passants les moins romantiques qui soient.

Les maisons de l'ouest s'étirent par le haut, comme si elles voulaient faire des haltères dans l'espace; les buildings se multiplient; banques et magasins se carrent sur d'énormes superficies. Les devantures et les façades s'ordonnent. A partir de la rue Bleury qui la coupe en deux tronçons, Sainte-Catherine est officiellement anglaise, et ne répond à son nom que si on connaît la manière de l'appeler, en cognant légèrement le heurtoir de la langue contre les dents. Un remous violent se produit au carrefour, à l'heure de la pleine foule, comme si deux races cherchaient à se dégager l'une de l'autre. Chacune essaie de trouver son orientation, de défendre sa nationalité, ce-

pendant que les journaux qui s'empilent à chaque angle du trottoir, à même le sol, par liasses carrées — journaux de trente pages — continuent à voisiner en bon accord, et que le vendeur ukrainien ou juif crie de la même voix nasillarde *La Presse, La Patrie, The Gazette, The Star.* Il n'a pas besoin de crier les innombrables productions américaines qui passent chaque jour la frontière. Elles se crient d'elles-mêmes, attirent l'œil par de retentissantes manchettes, annonçant le dernier affolement de Bourse, le dernier scandale politique, la plus récente orgie de Holywood ou un cas de pourriture sociale de Broadway, un lynchage de nègres, des condamnations par séries à la chaise électrique. Toutefois, il serait naïf de juger une nation par ses journaux, surtout ceux qui garnissent le coin des rues le samedi après-midi, au niveau du ruisseau. Elle n'en détient pas le privilège. Les Européens ont leurs cartes postales « illustrées », leurs livres « spéciaux » présentés aux étalages sous la croix d'une ficelle.

Des infiltrations françaises se produisent en territoire anglais, où nos propres compatriotes ont une tendance à s'installer. Le restaurant Madelon, tenu par un petit Breton de Quimper, la pâtisserie Kerhulu, — encore un nom breton, — Eugène, le coiffeur parisien, et Blanche, Paulette, Lucienne, couturières ou modistes qui font la traversée en première classe chaque année pour l'achat de modèles à Paris, s'installent dans la ville haute, à l'ombre des immenses caravansérails que sont les hôtels modernes. Les conférences de l'Alliance Française ont lieu au Ritz, et la troupe Gémier jouait il y a quelques années son répertoire au théâtre His Majesty devant un auditoire bilingue.

Le samedi soir, l'Armée du Salut tient ses rassemblements en plein air, à grands renforts de grosse caisse et harangue d'une bouche convulsée les passants qui s'arrêtent un instant au bord du trottoir, avec ce sérieux des Anglo-Saxons qui respectent toutes les convictions avant de poursuivre gaîment leur route, bras dessus bras dessous, le long de Sainte-Catherine nocturne qui appuie dou-

cement le front sur le ciel sombre, entre le double cordon des lumières.

Cette rue ordonnée, évangélisée, a moins de pittoresque, d'individualité, de vie extérieure. Elle s'enrichit de grands magasins, mais perd ses arrière-boutiques et leur odeur de vie familière. Toutes les races qui y ont affaire semblent appliquées à passer inaperçues. Il n'est pas jusqu'au blanchisseur chinois assis dans le tram, flanqué de son sac à carreaux bleus et blancs, qui ne revête une mine respectueuse des lois. Il a un veston, un faux col, il est en passe de devenir citoyen britannique. Mais il entre dans cette citoyenneté en chaussons de lisière, et son regard dérobé ressemble au geste du cambrioleur qui met des gants. Le touriste en quête de couleur locale est obligé de se rabattre sur le quartier français.

Les jours de congé, la ville basse émigre vers la ville haute aux opulents magasins et aux palaces de cinéma où autrefois les sous-titres étaient projetés dans les deux langues sur l'écran. Depuis le cinéma parlant, il a fallu opter, selon la clientèle. Les yeux de la foule ne montent pas plus haut que les vitrines des rez-de-chaussée ou les enseignes lumineuses placées bas, et la préoccupation de ne rater ni une solde de grand magasin, — qu'on appelle une « aubaine » — ni le sourire de Maurice Chevalier ou les jambes de Marlène, n'est pas faite pour spiritualiser les visages.

Cette population française qui pousse son flot bariolé en plein courant anglais a l'air d'être là en visite, en excursion, à la foire. Inférieure de stature, elle domine par sa vitalité, — c'est la race procréatrice, — par son exubérance, la couleur de son mouvement. Elle représente le refrain gai d'une chanson grise. L'autre s'allonge en ligne droite, fend de minces hanches et de jambes déliées le trafic, vous jette dans son sourire toute la cordialité, toute l'amitié même dont elle est capable, sa bienveillance paisible, son optimisme ingénu, mais elle ne se vide jamais à fond. Ni pour elle-même, ni pour les autres. Si l'Anglo-Saxon se fait si peu connaître, c'est qu'il ne se connaît jamais lui-même. Il n'a jamais l'air de dire, en

matière de sentiment : « Mettons-en un coup ! » Ce sportif qui s'entraîne à la course, dans les artères les plus fréquentées, en shorts des plus réduits, a la chair de poule devant le nudisme moral.

Nous voici enfin au bout de l'interminable rue Sainte-Catherine et éloignés, de quelque mystérieuse façon, du vrai visage de la ville. Car, c'est en la voulant décrire avec trop de minutie qu'on en perd de vue l'ensemble. Ainsi de la personnalité humaine dont on ignorerait à peu près tout si on se bornait à l'étudier de l'extérieur.

Ville unique, sur ce continent où les villes s'édifient du jour au lendemain par la féerie, on serait tenté de dire par la sorcellerie du machinisme moderne au service d'un peuple jeune et hardi, villes qui n'ont pas mûri lentement, qui passeront de mode, où les bâtiments de vingt, quarante, soixante étages vacillent déjà dans l'air, menacés par d'autres monstres qui auront autant d'étages de plus.

Celle-ci s'enracine dans le passé. De vieux canons rouillés sont enchaînés au pied de ses monuments. Elle eut ses héros, son histoire, ses légendes. Histoire glorieuse inscrite dans de vieilles tours, des pans de petits fortins édifiés par une poignée d'hommes, de pauvres églises qu'élevèrent pour s'y agenouiller les aventuriers du grand fleuve inconnu, et dans les maisons de pierre de structure paysanne des premiers colons.

En même temps que bien assise sur ses fondations séculaires, Montréal est résolument moderne. Elle regarde du côté de l'avenir. Elle étudie les manières d'être de ses voisines, de New-York principalement, copie leurs édifices publics et dresse de temps en temps en hauteur un bâtiment qui est un défi au rythme de son architecture. Rythme à la fois tumultueux et lent, comme celui de sa vie même qui mêle toutes les traditions, et, entre deux races solidement arcboutées, toutes les races, toutes les époques, toutes les influences — avec les trois dominantes, française, anglaise et américaine — et repose sur l'harmonie, parfois les conflits, de plusieurs civilisations. On peut s'y croire, selon les quartiers, à New-York ou à Lon-

dres, ou même dans quelque petite bourgade de la province de France, et surtout, selon les milieux, se trouver transporté dans le home d'un clergyman du Devonshire, ou chez un fermier de Normandie et plus facilement encore chez un nouveau riche d'Amérique qui s'y connaît en whisky, cigares, cafés de nuit et chorus girls. On peut se débattre, excédé, dans la foule la plus épaisse et se réfugier dans un square solitaire plein d'herbe, d'oiseaux et d'arbres.

§

Telle est la ville à laquelle je fus obligée de dire adieu. Elle choisissait pour moi la solution la meilleure : celle de la séparation brusque et totale en plein amour, de sorte que je l'emportais dans mon cœur comme une grande morte qui allait le remplir de son souvenir.

Je me revois sur un pont de bateau qui venait de larguer ses amarres. J'essayais d'en prendre, encore une fois, une vue d'ensemble. Elle se dérobait derrière un rideau de pluie ténue comme si elle eût voulu se résumer en moi d'une façon abstraite et ne laisser d'elle qu'une image spirituelle. L'eau du fleuve luisait, épaisse, d'une couleur et d'une composition indéfinissables, le cloaque habituel des ports. Je distinguais au bord du quai, dans la sombre barrière des gens venus saluer ceux qui partaient, quelques visages amis, un peu pâles, quelques silhouettes qui me disaient adieu par leur immobilité. Un groupe de passagers formé par les élèves de l'école de Grignan qui s'en retournaient en France après un rapide voyage d'études à travers le Canada entonna, au moment où on levait la passerelle, un chant. Le dernier lien avec le grand pays qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir venait d'être coupé mais leurs voix flottèrent au-dessus des eaux, rattachant encore deux souvenirs, deux cœurs, deux éléments d'une même race.

Le rideau de pluie devenait de plus en plus ténu, de plus en plus blanchâtre à mesure que nous nous éloignions comme si la ville voulait me laisser d'elle l'impression qu'elle m'avait donnée quand je l'avais abordée pour

la première fois : celle d'être décidément marquée par la griffe du Nord, et, en définitive, plus vouée à la douleur qu'à la joie.

Je la quittais en plein été, et, la veille encore, l'asphalte de ses rues mollissait sous la chaleur. Mais ce jour-là, dans ce brouillard qu'on eût pu prendre pour une « poudrerie » illusoire, elle semblait déjà aspirer à l'hiver. C'était lui qu'elle attendait pour se durcir, pour se blanchir, et c'était sous cette forme qu'elle voulait se continuer dans mon souvenir. Ville éternelle et pétrifiée à laquelle je reviendrais un jour, au bout de mon périple, dont la porte tournerait sur ses gonds ouatés quand j'aurais chuchoté mon nom. Elle me laisserait me coucher parmi ses ombres sur le flanc de sa montagne où s'abrite la plus grandiose nécropole du monde, d'où je dominerais encore son fleuve vagabond et ses maisons enracinées, et m'endormir dans les rafales majestueuses de la neige et des arbres qui réunissent dans le même sommeil ses vivants et ses morts.

MARIE LE FRANC.

VIVACES

—

JEUNES ARBRES

CERISIER

Le long des rameaux fiers, par touffes molles,
Les feuilles montent, toujours plus haut,
Plus haut,
Et comme elles sont lasses, elles pendent,
Et s'attroupent en commérages amicaux,
Longues et douces; mais leurs épaisseurs abondantes
Laissent percer des myriades écarlates.
Le ciel visé trois fois fait luire à larges bandes
Le tronc de cuivre lisse œilleté par anneaux.

FIGUIER

Il étale ses doigts plats de palmipède,
Toques à ailerons, coiffures de rois nègres.
Ses bras, grassement noueux, et tout nus,
Se tordent onctueusement, lourds de paresse,
Et les figues se gonflent à leurs aisselles,
Courbant leur pédoncule et confisant leur jus.

—

ET QUELQUES FLEURS

ROSE TRÉMIÈRE

Pudique et boutonnée jusqu'au menton,
Elle est curieuse aussi, comme un ecclésiastique;
Elle se hausse tant qu'elle peut, ouvre un œil rond,
Et reste là des heures, flegmatique.

Elle a de larges pieds campagnards.
Son rêve, par delà les murs évangéliques,
Va caresser le ventre fade des lézards.

GÉRANIUM A FLEURS

Il est empesé des pieds à la tête,
Et quand la brise souffle, il remue tout d'un bloc
Ses feuilles froncées fichées raide
Sur la creuse épaisseur de ses tiges en toc.
De toutes parts, il pousse des antennes
Droites, avec un pompon rouge au bout;
Et ces riches bouquets, sans parfum et sans goût,
Tendent le cou, offrant toujours leur splendeur vaine.

—

ONDEE A PARIS

La pluie prudente rêve avant de choir,
Nostalgie des neiges frêles;
Et les gouttes des toits s'écrasent plus grossières,
Clapotant sans vergogne à l'angle des trottoirs.

Les hauts talons bottiers, plus vifs qu'à l'ordinaire,
Trottent dans le silence mat;
Les voix n'achèvent pas les phrases; à suivre
Au détour au prochain climat.

Les roues gainées glissent et giclent,
Onctueuses en plein mouillis.
Mais l'ondée timide hésite
Et cesse sans le dire.

—

PRINTEMPS TARDIF

Mais le voici, tout poudroyant de primevères,
D'oiseaux aux cris filés vers les hauts toits,
De poussières légions qui vont éclore,
De garçons en vestons légers sur les trottoirs,

De midinettes duvetées à pleines gorges,
Et de pêcheurs à la ligne sans sabots,

Et de fenêtres consentantes et accoudées,
Le voici, en retard sur l'horaire,

Mais riche, les bras pleins et retroussés,
Trop riche, et c'est pourquoi il s'attardait, sans se presser,
Avant de décharger son barda sur les rives,
Et de siffler joyeux dans les pommiers en fleurs.

—

ARCHIPEL

La calanque a deux fosses vertes dans ses eaux,
Tout en bas, dans l'abîme escarpé du calcaire;
Et flottille amarrée à quelques encablures,
Sur le chagrin bleu mat de la mer de Jarros,
Rêve à de vains départs l'archipel solitaire.

La côte, bloc sauvage hérissé de poils raides,
Se jette à pic par mille criques sur l'étendue,
Tourment farouche soudain nivelé, bu
Dans l'immense tombeau étale.

Mais hissant ses deux mâts de roc, le vaisseau-amiral,
Puissant et long, fils des falaises,
Retrouve l'âpreté sans lutte, dur souverain
Des fluides plaines soumises.

Les risées fuient, blanches poussières,
Un vol de mouettes hume le vent,
Monte en tournant, puis se disperse,
Blancheurs perdues dans la lumière.

Pas une barque sur ces eaux tièdes,
Et pas un homme sur ces pierres.

C'est la nature intacte, ignorant sa beauté,
Et sa beauté n'est que matière inerte,
Altitude immobile, aveugle immensité
Eternelle, coude à coude inconscient
Des détails mornes de l'infini.

Et nous, nous recréons la nature sans forme,
Nous y taillons des mâts géants, tout un tribord,
Des poupes haut dressées, des ponts, des bastingages,
Et nous jetons tout frémissant vers le grand large
Le vaisseau de rochers, toutes ailes dehors.

—

LECTEUR DE BIBLIOTHEQUE

Courbe il busque son corps pénible
Vers le fardeau des tables longues
Et plonge aux miracles des langues
Pieusement ensevelies.

Son crâne chauve aux mèches fines
Surnage au désert ignoré;
Ses lèvres durement fermées
Hument le froment invisible.

Ses yeux, ah! ses yeux égarés
Un instant aux rumeurs barbares
S'illuminent pour un baiser
Aux immortelles sources froides.

Ses mains distraites fureteuses
Glissent au lustre des plein-veau;
Leurs doigts intelligents séparent
Des touffes de feuillets nerveux
Et jouissent gavés de découvertes rares.

—

BRUMES

I

Brume opaque brouet jaunâtre
Epaissi dans les reculs des rues gorgées,
Brassé d'haleines louches et de relents d'usines,
Décharge des cauchemars mal réveillés.

Le nez camus des autobus émerge
Du brouillis où les ombres naissent et meurent;

Et ces frontières jamais atteintes se trouent sans cesse
Au passage indéterminé des foules.

La ville invisible remue sans se connaître
Et rampe camouflée vers tous ses carrefours,
Mais les hommes font leur besogne accoutumée,
Les yeux fixés sur l'immédiat, comme toujours.

II

Brume vaporisée au ras des sols intègres,
Grise mais lumineuse aux fonds chantants,
Amusée à noyer les dessins du Corrège,
Rieuse dans l'entrelacs des rameaux éteints.

Elle gomme négligemment les fûts austères,
Et les souffle en fumée par les allées sans fin,
Amoureuse épanchée aux contours de la terre
Dans le songe d'une princesse au bois dormant,

Dormant des lames d'eau légères,
Sans fin jusqu'au bassin de nénuphars flottants,
Fumée dans les lointains toujours présents,
Brume immobile aux entreprises éphémères.

—

LA PINEDE MONTE LA GARDE

La pinède monte la garde au front de mer.

Devant elle, des joncs et des piquants décolorés,
Puis le sable stérile, fermé sur des troncs morts,
Dernière pointe de vie accomplie.
Ici meurt la vie.

Par-delà le sable informe la mer informe remue,
Et son balancement est triste; à perte de vue,
Sa masse indestructible et fuyante oscille,
Anonyme épaisseur éternellement vide;
Elle s'acharne stupidement, et ses milliards d'atomes
Inconsistants, secoués au ressac des hauts fonds,
Ecument dans la blancheur des mêmes bonds,
Glissent et coulent dans le luisant des mêmes lames.

Et toutes ces clameurs et tous ces grondements,
Trompeuse parodie de la vie drue et forte,
Tombent et se relèvent inextinguiblement,
Avec l'obstination des lourdes masses mortes.

La pinède, aux fûts tordus, usés et jaunes,
Hisse le vert assombri de son toit mousseux
En observation soucieuse à cent pas des dunes.
Elle vit, et se tend pour vivre, tassée
Sur son tapis d'aiguilles sèches, et chaque pin,
Couronné maigrement d'aigrettes souffreteuses,
A son histoire à lui, sa forme conquise;
Pas un n'a pris la peau du voisin.
Dans la sienne, héroïquement à lui, se creuse
Le souvenir recuit des mordantes bises.
La pinède mourra. C'est pourquoi elle vit
Fièrement, et brandit toute son âme anxieuse
Face à la mer sans âme où tout s'ensevelit.

RAYMOND-NAVES.

LE MOLOCH DE FREUD

—

Moloch mangeait les enfants, au son des tambours, dans le pays de Moab. Grâce à Freud, les rôles sont renversés et ce sont maintenant les enfants qui mangent les Dieux familiaux. Une grande découverte a été faite, celle des natives ténèbres ou règne la Libido et où s'élaborent les complexes. Et l'humanité a été dans la joie d'apprendre qu'elle était conduite par des complexes, conducteurs d'autant plus admirables que leur complexité était plus mystérieuse. A cet inconscient on a donné des pouvoirs immenses. On l'a fait roi du surnaturel. Ainsi toutes les recherches du métapsychisme ont trouvé leur solution. On sait désormais qui intervient dans toutes les manifestations demeurées inexplicables.

Il n'y a plus de difficulté. Il n'y a surtout aucun merveilleux. Tout ce qui a paru extraordinaire en matière de télépathie, de prophétie, d'apparitions de défunts, de phénomènes de hantise, est produit par une divinité nouvelle ou que l'on croit telle. Cette divinité est à la fois prestidigitatrice, illusionniste, douée du don d'ubiquité; elle connaît toutes les langues, lit dans les âmes à livre ouvert, revêt toutes les formes et doit posséder pour exerçer tant de facultés surprenantes une active, une pénétrante, une lucide conscience. Cette divinité, c'est l'inconscient.

Tout ce qui sur la terre est qualifié de merveilleux, c'est-à-dire tout ce qui relève de lois non encore connues, est produit par l'inconscient. Du moins, c'est ce que disent ceux qui goûtent la plénitude d'enivrement de cette conception. Car c'est un cas d'ivresse. Certaines conceptions troublent, pendant une période, la raison humaine. Et le

trouble s'exerce par l'influence du mot presque autant que par l'idée qu'il représente, peut-être en vertu de la magie des syllabes, liée à l'idée de puissance qui leur est associée. Il en a été longtemps ainsi pour le mot évolution. Du reste la magie de ce mot demeure encore. L'homme évolue. Il est fier d'évoluer. Le monde évolue avec lui. Mais il est le terme de l'évolution, du progrès. Il est roi de la création et une destinée radieuse lui est promise, grace à l'évolution. Je suis une créature évoluée, pense chacun. Les êtres évolués forment une élite et, dès qu'on a compris le mot évolution, on en fait partie et l'on se trouve, par le miracle d'un mot qu'on a pénétré et rabâché, au sommet de l'humanité.

Depuis une cinquantaine d'années, grâce au professeur Freud, la psychologie, celle de l'homme et celle du monde, a perdu définitivement son mystère. Freud a découvert l'inconscient, celui dans lequel Socrate puisait quand il voulait faire apparaître les vérités que chacun possédait à son insu, mais qu'il avait la sagesse d'appeler son démon familier, quand il en recevait un avertissement personnel. De l'inconscient, Freud a fait un Dieu, le Dieu de l'homme, et ce Dieu est promis à une longue existence parce que son créateur a eu la bonne fortune de le parer d'un nom troublant, inquiétant, — fascinant, comme disent les Anglo-Saxons. Il l'a appelé Libido.

La Libido explique tout. Et c'est très simple. Nous portons en nous notre Dieu de ténèbres. Ces ténèbres sont des ténèbres libidineuses. Bien qu'étant ténèbres, ce sont elles qui voient, qui nous dirigent, inspirent nos actes et sont causes de nos maladies. Enfants, hommes mûrs ou vieillards sont animés par un énorme, un incessant appétit de sexualité. Il semble même pour Freud et ses disciples que cet appétit soit particulièrement sensible chez les enfants en très bas âge. Dix-huit mois est un âge critique où se développe une curiosité éperdue, des désirs immodérés, des perversions étranges.

Dans la première époque infantile ce ne sont pas les tendances génitales partielles, mais les tendances sadiques et anales qui occupent le premier plan.

La curiosité de l'enfant est presque uniquement orientée vers la vie sexuelle des parents, affirme Freud avec autorité, étendant audacieusement à la généralité des hommes les expériences des cas morbides qu'il a eu à étudier en tant que médecin.

Et alors naît le complexe d'Œdipe, suivi des autres complexes. Là encore joue la magie des mots, le prestige de l'antiquité et celui du théâtre. Ce complexe devait avoir une prodigieuse fortune. Il a charmé, ébloui les psychologues. Il fait la délectation des esprits cultivés du monde occidental. Ainsi, chacun a en lui un peu de l'âme d'Œdipe! Chacun a aimé sa mère d'un amour incestueux et souhaité par jalousie la mort de son père! A peine si l'on formule quelques réserves. Car, d'après Freud, l'enfant de dix-huit mois, en vertu de son horrible jalousie sexuelle, de son sadisme inné, de ses suggestions anales, désire bien la mort de son père, mais après lui avoir fait subir le supplice de la castration.

Un peintre freudien, chargé d'une décoration d'église, devrait remplacer les anciens anges bouffis, les petites créatures célestes, les enfants à gros ventre, par les obscènes dévorateurs d'ancêtres imaginés par Freud. A la réflexion, il n'y aurait pas tant à faire. Il ajouterait des ongles aux extrémités des ailes, des crocs d'anthropophage aux coins des bouches innocentes. Et sans doute, grâce à sa connaissance de la symbolique employée par le Dieu Libido au cours des rêves, trouverait-il le moyen de visualiser par quelque monstrueuse et scientifique image, l'importance de l'influence anale.

D'après Ernest Jones, qui résume les travaux de Freud dans un énorme *Traité de psychanalyse*, cette influence anale est prépondérante sur le caractère. Le lecteur demeure stupéfait à la lecture des explications données dans cet ouvrage sur la manière dont se forment les tendances de chaque individu. On croyait d'une part que le caractère était issu de l'hérédité, combinée aux influences de l'éducation. Les Orientaux, plus sages, le faisaient provenir de l'accumulation des actes et des désirs de vies anciennes, produisant, par une réaction intérieure, l'as-

semblage de la personnalité. Les causes du caractère sont plus près de nous et sont plus tangibles. Si quelqu'un, par exemple, fait une trop grande place dans la vie à l'idée de justice et d'injustice, c'est que pendant son enfance il a été « séparé de ses produits d'excrétion, auxquels, contrairement à ce que fait l'adulte, il attache une grande valeur ».

Ces produits d'excrétion jouent pour M. Ernest Jones et pour les psychanalistes Brill et Federn, qu'il cite, un rôle immense dans le développement de l'enfant. Il les a aimés, il a voulu les garder, il en a tiré une joie qu'on n'imaginait pas et il porte en lui, toute sa vie, le contre-coup d'une injuste séparation, d'un arrachement que lui ont fait subir d'inexorables parents, jaloux de son bonheur!

M. Ernest Jones, après Freud, démontre avec une égale aisance que l'érotisme anal est la cause première de tout sadisme et de toute haine.

Evidemment, les psychanalistes prennent comme point de départ l'étude d'un cas de névrose. Mais ils généralisent rapidement et leurs études sont présentées de façon à faire croire que le cas de névrose n'est qu'un prétexte et que c'est la généralité de l'humanité qui est née sadique, incestueuse, érotomane, anale, et porte en elle sous son triple voile de ténèbres le Dieu voilé de la Libido, le Dieu aveugle aux prunelles de sang. Seuls les prêtres du Dieu peuvent soulever le triple voile. Mais si les prêtres des Dieux antiques demandaient aux croyants de passer une nuit dans le temple, les prêtres de la Libido ont posé comme principe que ceux qui veulent arracher de leur âme les horribles sources sadiques et excrémentielles doivent connaître un traitement dont la durée moyenne est environ d'une année.

§

On voit, à chaque instant, dans les théories de la psychanalyse, que pour exister sous la forme que lui donnent les psychanalistes, l'inconscient a besoin d'être conscient.

Freud s'est bien prononcé à cet égard, mais avec une certaine ambiguïté.

Ecartons la distinction de conscience supérieure et de conscience inférieure, a-t-il dit bien à tort, écartant par cette parole la seule explication lucide de tous les phénomènes qu'il expose. Cette distinction parait accentuer l'identité du psychique et du conscient.

Et il dit ailleurs :

Quand le rêve semble s'amuser à représenter le corps de façon symbolique, nous savons que ce n'est que le résultat d'imaginations inconscientes.

Or, le rêve se livre fréquemment à cet amusement. Dans quelle mesure « des forces obscures venues du fond de l'âme » peuvent-elles s'amuser? Et si dans leur amusement elles se servent d'un langage symbolique précis, spécial, inusité, uniquement sexuel et fréquemment obscène, on est bien obligé de penser que, pour avoir découvert cette symbolique surprenante, il a fallu que les forces obscures soient animées d'une certaine conscience.

Car, pour Freud et ses disciples, les rêves ont une grande importance comme révélateurs de l'être. Mais les psychanalistes ont fait table rase des anciennes conceptions relatives aux rêves. Pour eux les rêves sont uniquement l'expression de cette formidable Libido intérieure que nous portons en nous. Et leur symbolique est à la fois très compliquée et très simple. Toutes choses symbolisent les organes sexuels, mâles ou femelles. Les symboles dépassent même pour eux le cadre des rêves et s'étendent aux croyances, qui sont des sortes de rêves collectifs.

Ainsi les nains et les gnomes, les lutins du Folklore ne sont pas, comme on l'avait cru ingénument, les représentations des arbres et des sources et des forces de la nature (1). Ils n'ont d'autre origine que la conception d'un petit homme comique, qui est évidemment un phallus. Il en est de même du personnage populaire qu'est Polichinelle. N'a-t-il pas le nez crochu? Ce nez est un

(1) Ernest Jones : *Traité théorique et pratiquede psychanalyse*, Payot.

phallus. Et si ce nez ressemble à un bec d'oiseau, c'est que le bec d'oiseau est aussi un symbole phallique. Et puis ne manie-t-il pas un bâton?

D'ailleurs :

Les organes génitaux peuvent être représentés dans le rêve par d'autres parties du corps, le membre viril par la main ou le pied, le sexe féminin par la bouche, l'oreille ou même l'œil.

Et il en est de même pour un chapeau de paille, un tuyau de cheminée, un couloir obscur.

Les crayons, les porte-plume, les limes à ongle, les marteaux et autres instruments sont incontestablement les représentations symboliques de l'organe sexuel masculin.

Et aussi les ballons, les avions et les dirigeables Zeppelin, parce qu'ils ont la propriété de s'élever en l'air, sont pour cette raison d'aussi incontestables symboles du même organe!

Un exploit consistant à sauver sa propre vie figure l'acte de la génération avec la même évidence que la chute d'une dent a pour sens la castration.

Si, sur ce point particulier et à titre d'exemple, on se reporte au *Livre de l'interprétation des songes* d'Artemidore d'Ephèse, on voit que la perte des dents, selon la place de celles-ci, signifie perte d'un parent ou perte des biens ou maladie suivie de convalescence, sans aucune intervention d'opération ayant trait au sexe. Or, le livre d'Artemidore représente la coordination de tous les travaux de l'antiquité sur les songes, la comparaison avec un grand nombre d'ouvrages perdus et une expérience mille fois plus grande que celle qui provient de l'étude des névrosés de Freud (1).

Il serait vain de s'appuyer sur le seul bon sens pour contredire la théorie de la science des rêves de la psycha-

(1) A plusieurs reprises Freud a affirmé qu'il ne donnait pas la Libido comme origine de tous les rêves et a repoussé cette ignorante critique. Soit. Pas de tous, mais de presque tous. La science des rêves comporterait un vaste champ de discussion.

nalise. Le bon sens n'est pas une raison suffisante. Beaucoup de choses vraies vont contre le bon sens. Mais chacun, par l'étude de ses propres rêves, pourra se démontrer à lui-même que toutes les images nocturnes n'ont pas pour origine une appétence sexuelle intérieure, une occulte obscénité. Nous avons en nous d'autres puissances cachées. Et dans la vie quotidienne un grand nombre d'hommes peuvent contempler un tronc d'arbre s'élevant rigidement vers le ciel sans évoquer aussitôt un sexe mâle.

Les grandes erreurs ne remportent des succès éblouissants que lorsqu'elles renferment une part de vérité. Ainsi elles ont à la fois le prestige de la vérité et l'immense séduction paradoxale du mensonge. Freud, appliquant d'abord à la médecine la philosophie de Hartmann, a eu l'idée de donner, comme régent de cette immense force inconnue qu'est l'inconscient, le vieux péché théologique, la luxure, et cela dans un temps où l'on brisait les freins moraux et où chacun se reconnaissait le droit d'être luxurieux à son aise. Mais la luxure a six frères aussi vieux que l'âme humaine, qui réclament leur place légitime. Il ne suffit pas de l'avoir baptisée Libido pour lui avoir assuré un règne définitif. Une trop bonne étiquette est le signe de quelque charlatanerie, d'un tour de passe-passe en vue d'éblouir. Et déjà Adler a donné à l'idée de puissance, forme de l'orgueil, le sceptre que tenait la Libido.

Il y a une sorte de mystification philosophique à dire que l'homme est déterminé par un aveugle inconscient qu'ont fabriqué les mystérieuses obscénités de l'époque infantile où l'on bave et où l'on bégaie. L'inconscient vient de profondeurs infiniment plus lointaines que celles de l'enfance. Il compose le bloc de nos expériences passées, accumulées par nos vies mortes. Dans ces expériences, il y a nos désirs inassouvis, nos idéals, des tristesses de mauvais actes, des fantômes de bonnes actions. Mais l'inconscient atteint le conscient par lequel il est jugé et transformé. Certes, la lampe du psychanalyste est utile dans la mesure où celui qui en dirige le rayon

connaît exactement la vertu de la lumière et ne se laisse pas aveugler par elle au point d'en perdre la raison.

Mais l'erreur du porteur de lampe est de croire qu'il peut atteindre toutes les causes cachées dans l'inconscient. Le plus grand nombre de ces causes appartient aux vies précédentes. Elles n'agissent plus directement. Elles se sont muées en tendances et le psychanalyste ne peut ni les voir, ni les modifier.

L'extension donnée à l'inconscient, et le rôle que les métapsychistes lui font jouer dans les manifestations surnaturelles, vient du désir des soi-disant esprits scientifiques de nier toute vie après la mort. Ce désir est poussé jusqu'à la folie. Il faut dire que certaines apparences leur donnent raison. Comme si elle avait un goût de tromper la recherche humaine, la nature a voulu que des causes différentes produisissent des effets semblables. Ainsi il arrive que certains médiums, au cours d'une même séance, font usage tour à tour d'un inconscient bien organisé et des suggestions d'une entité extérieure à eux, sans qu'il soit possible de déceler le moment où la cause change.

L'erreur vient surtout de la confusion que l'on fait entre la conscience supérieure et la conscience inférieure. Notre conscience est enveloppée d'un psychisme ténébreux en bas, lumineux en haut. Bas et haut bien entendu ne correspondent pas à une division de l'espace, mais à une modification de la conscience. Et il ne suffit pas de jeter une lumière sur certaines parties des ténèbres de l'âme. Voir n'est pas transformer. La tâche de l'homme consiste à changer en esprit les primitifs instincts, les appétits de la vie et à les changer selon un modèle qu'il faut créer, car il n'existe pas dans la nature.

La psychanalyse, bornée à l'étude des névroses, était un excellent moyen de guérison pour des névrosés. Les admirateurs de cette méthode médicale ont voulu l'étendre à toute l'humanité. C'était trop. Peut-être les formes nouvelles qu'affecte la vie, et la manière dont elles agissent, vont-elles leur donner partiellement raison en désaxant les anciens hommes sensés, en les pri-

vant de leurs bases morales et en les obligeant à faire appel aux médecins de l'âme. Parmi l'écroulement des religions et la faillite des idéaux récents, la lumière que l'homme cherche si désespérément, il ne la trouve qu'en lui. Il devra ressusciter le Dieu intérieur. Connais-toi toi-même, disait l'antique parole.

Mais le Dieu intérieur ne repose pas dans le chaos informe du passé où se débattent les appétits animaux, les vieilles peurs des âges révolus. Quand le Bouddha enseignait que le plus grand ennemi de l'homme était l'ignorance, la force du désir, c'était, sous d'autres noms, de l'inconscient qu'il voulait parler. Plus tard, les Chrétiens l'appelèrent Satan et l'identifièrent avec le mal. Il ne faut pas oublier que Satan était nommé le « prince de la concupiscence » et que, dans les fêtes du Sabbat, il était représenté par la bête libidineuse, par le bouc. Dans l'ignorance du Bouddha, dans le Satan chrétien, les psychanalystes ont voulu voir les assises de notre âme. Ils ont fait dire son dernier mot au matérialisme du siècle dernier et l'éclat du paradoxe les a portés aux nues.

Mais ils reviennent en arrière. Le plus éminent d'entre eux, C.-G. Jung, vient de publier un article curieux. Dans son livre *Métamorphose et symboles de la Libido,* où se suivaient sans ordre, mais toujours avec intérêt, les Aztèques préhistoriques, les prêtres de Mithra, les héros de la Nouvelle-Zélande, tous les symboles, tous les serpents et tous les phallus, il avait semblé chercher un fil conducteur qui lui permît de sortir de la caverne de la Libido, où il s'était volontairement enfermé et où il se heurtait sans cesse à des bornes en forme de sexe. Ce fil conducteur, il l'a trouvé. Il a publié dans un grand hebdomadaire anglais un article, reproduit par la revue l'*Astrosophie,* où il indique comme remède à l'inquiétude présente, comme source de salut, la lumière que chacun porte en soi dans son inconscient. Et ce n'est pas la lumière de la Libido, pas plus que celle de la volonté de puissance. Le royaume des cieux est en vous, répète-t-il.

Dans les profondeurs du subconscient de chacun de nous, poussent sans cesse les efforts de l'homme céleste en nous pour exprimer et expliquer à notre conscient ses propres expériences spirituelles, afin que nous puissions les appliquer.

Ainsi, il y a un homme céleste caché dans les ténèbres informes de notre âme. Et M. Jung parle même de Dieu, qui n'intervenait pas jusqu'ici dans la psychanalyse. Il ne prêche pas encore le détachement, mais cela viendra. La psychanalyse, après avoir été portée sur les ailes de la mode, reprendra sa vraie place de méthode médicale pour des êtres d'exception. Chacun ne cherchera plus avec allégresse dans son enfance des fantômes d'amour incestueux. Chacun saura qu'il peut faire appel à un élément céleste et humain à la fois, qui l'accompagne avec la même fidélité que ses vieux instincts, un élément qui doit dominer ces vieux instincts et lui montrer le chemin de la perfection.

MAURICE MAGRE.

LE SÉJOUR DE KIPLING
AUX ÉTATS-UNIS

—

La mort de Rudyard Kipling a donné lieu dans tous les pays du monde à de nombreux commentaires sur son œuvre et sur sa vie. La publication posthume, il y a quelques mois, d'un volume de ses souvenirs autobiographiques, n'a fait qu'accroître cet intérêt. Il y a, dans la carrière de Kipling, de quoi étonner ceux qui ne sont pas au courant des détails de sa vie. La gloire lui arriva à un âge si précoce que les jeunes lecteurs d'aujourd'hui le mettent déjà au rang des « classiques », sans songer qu'il n'avait que soixante-dix ans à sa mort, en 1936. D'autres apprennent avec surprise que le conteur des Indes britanniques a épousé une Américaine et a séjourné plusieurs années aux Etats-Unis. Qu'il ait écrit les *Livres de la Jungle* dans les collines de la Nouvelle-Angleterre semble un paradoxe.

Il y a si longtemps que littérateurs, enquêteurs et conférenciers d'Europe viennent aux Etats-Unis que la visite de Kipling pourrait être passée sous silence, si lui-même n'avait été qu'un des nombreux successeurs de ce M. Violet de Chateaubriand qui « enseignait les beaux-arts aux Américains et portait la civilisation jusqu'aux hordes sauvages du nouveau monde ». Le cas de Kipling est différent : c'est dans la Nouvelle-Angleterre que, jeune marié, il établit son foyer, que naissent deux de ses enfants et qu'il écrit plusieurs de ses livres les plus célèbres. On sait peu de chose en France de ce séjour de quatre ans que fit Kipling aux Etats-Unis; les quelques

renseignements que donnent même des critiques réputés sont souvent remplis d'inexactitudes. Et pourtant l'œuvre de Kipling appartient maintenant à la littérature universelle. Ceux qui étudient sa carrière ne peuvent plus ignorer la période de 1892 à 1896, qui vit l'éclosion d'une partie importante de son œuvre et la cristallisation de ses idées « impérialistes », lesquelles ont exercé, en bien ou en mal, une si grande influence sur les destinées de notre époque. Nous voulons donc donner ici quelques précisions sur le séjour de Kipling aux Etats-Unis, rappeler pourquoi il s'établit dans la Nouvelle Angleterre, ce qu'il pensait de ce pays et le souvenir qu'il y a laissé.



Pour comprendre les raisons qui poussèrent Kipling à s'établir aux Etats-Unis, il faut d'abord rappeler le nom de Wolcott Balestier, écrivain américain oublié aujourd'hui. Celui-ci naquit en 1861 à Rochester, dans l'Etat de New-York, et passa une grande partie de son enfance chez ses grands-parents, Mr. et Mrs. Joseph Nerée Balestier, près de Brattleboro dans l'Etat de Vermont. Comme l'indique son nom, le grand-père n'était pas de souche anglo-saxonne; il était venu tout jeune de la Martinique et épousa plus tard une jeune fille originaire de la Nouvelle Angleterre. Après une carrière active dans les affaires à Chicago, il se retira dans la maison de campagne qu'il s'était fait construire dans le Vermont. Il avait appris à connaître et à aimer cette région pendant un séjour à la station thermale, réputée alors, mais aujourd'hui abandonnée, du docteur allemand Wesselhoeft. Son petit-fils, Wolcott, commença sa carrière littéraire à New-York. Il fut quelque temps employé à la Bibliothèque Astor, écrivit une biographie de J. G. Blaine, candidat à la présidence des Etats-Unis en 1884 et publia plusieurs contes et romans, parmi lesquels on peut citer *A Victorious Defeat* et *Benefits Forgot*. En 1888, un éditeur de New-York, John W. Lovell, envoya le jeune Balestier à Londres comme son agent d'affaires et son représentant. Celui-ci, grâce à son sens des affaires, et à

son don de se faire des amis, eut bientôt de nombreuses relations parmi les écrivains et les éditeurs anglais. Il s'associa avec Heinemann pour fonder la firme Heinemann et Balestier, qui lança *The English Library,* collection anglaise et américaine destinée à faire concurrence aux Editions Tauchnitz. Dans son bureau de Dean's Yard, près de Westminster, et dans la maison que tenait sa sœur Caroline, il reçut en 1889 un jeune auteur anglais qui rentrait des Indes en passant par les Etats-Unis : c'était Rudyard Kipling.

Les *Plain Tales from the Hills* et un volume de poésies, *Departmental Ditties,* avaient déjà attiré l'attention du public; d'autres contes sur les Indes étaient en cours de publication. Ce journaliste anglo-indien, âgé de vingt-trois ans, avait également écrit pour le journal colonial, *The Pioneer,* une série de lettres sur sa découverte de l'Amérique. Sous le titre *American Notes,* ces lettres furent bientôt réunies en un volume dans une édition non-autorisée publiée par des éditeurs américains peu scrupuleux. Plus tard, en 1899, l'édition « officielle et conforme à l'original » parut sous le titre *From Sea to Sea* (1).

Les Etats-Unis n'étaient pas entièrement inconnus à Kipling lorsqu'il débarqua à San-Francisco en 1889. N'avait-il pas, sur la route des Indes à la Californie, rencontré des touristes américains de types variés, et ne lisait-il pas les auteurs américains depuis longtemps? Des fenêtres du train qui longeait les rives du Sacramento, il reconnut les personnages des contes de Bret Harte qui semblaient l'accueillir. Plus au nord, le fleuve Colombia lui parut être le Mississippi, et il crut voir les lieux mêmes où Huckleberry Finn et Jim avaient campé. (Il devait, quelques semaines après, réussir à interviewer leur créateur, Mark Twain, qu'il appelle « notre

(1) Traduction française d'Albert Savine : *Chez les Américains* (Stock). Pour s'orienter dans la jungle de la bibliographie kiplingienne, il faut avoir surtout recours à la *Bibliography of the Works of Rudyard Kipling* (New-York, 1927), de Mme F. V. Livingston. Mme Livingston prépare actuellement un supplément qui comprendra une liste des traductions de l'œuvre de Kipling en trente langues.

maître à tous »). L'Américaine qu'il rencontra dans Yellowstone Park sortait des pages d'un roman de Henry James; les jeunes « misses » dont il fit la connaissance dans une petite ville de Pennsylvanie lui rappelaient les « Quatre Filles du docteur Marsh » de Louisa Alcott. Il y eut donc ces découvertes agréables de choses connues, mais il y eut également des rencontres et des incidents moins plaisants. Il est impossible de préciser le jugement que portait Kipling sur les Etats-Unis au moment de cette première visite, car ses opinions allaient de l'enthousiasme exubérant de la jeunesse à la susceptibilité chauvine de l'insulaire. Il maudit brillamment l'Amérique lorsqu'il trouva une édition non-autorisée d'un de ses livres (cette malédiction fut supprimée dans l'édition officielle de *Chez les Américains!*), mais il rédigea également un « traité moral » à la louange de la jeune fille américaine, et fit sur les Américains des remarques comme celles-ci :

Qu'on ne se méprenne pas en cette question. J'aime ce peuple, et s'il faut faire quelques critiques dédaigneuses, j'entends les faire moi-même.

Mon cœur est allé à eux de plus loin qu'à tous les autres peuples, et quand il s'agirait de ma vie, je ne saurais dire pourquoi.

Ils ont les angles saignant à vif, ils sont peut-être plus infatués que les Anglais, ils sont vulgaires d'une vulgarité massive qu'on pourrait comparer aux Pyramides si elles étaient revêtues de travaux en sucre comme les galettes de Noël.

Ils sont effrontés, ils ont le mépris de la loi au même degré que l'effronterie, mais je les aime, et je m'en aperçus en rencontrant un Anglais qui riait d'eux (2).

Le cœur de Kipling « alla » à Wolcott Balestier, le jeune écrivain et éditeur américain qu'il rencontra à Londres après sa traversée des Etats-Unis. Les deux amis

(2) *Chez les Américains*, p. 235.

collaborèrent pour écrire *The Naulahka,* publié en 1892 (3).

Ce « roman de l'Ouest et de l'Est » raconte les aventures d'un nommé Nicholas Tarvin de Topaz dans le Colorado, qui partit à la recherche d'un joyau d'une beauté fabuleuse, que possédait un maharajah de l'Inde. Kipling, avec sa connaissance des Indes et ses souvenirs récents du Far-West, et Balestier, avec son expérience plus mûre de l'Amérique et des Américains, composèrent ainsi un roman d'aventures du genre que le cinéma nous a rendu familier. Cette collaboration n'eut jamais de suite, car en 1891, pendant qu'il était à Dresde pour les affaires de *The English Library,* Balestier fut atteint de la typhoïde et y mourut, le 6 décembre, à l'âge de trente ans. Nul ne fut plus affecté de cette mort que Kipling, qui dit de son ami, dans des vers qu'il écrivit à sa mémoire :

Il avait à peine besoin de dépouiller son orgueil, ou de secouer la gangue de la terre,
Le même quand il partit vers Dieu ce jour-là, et le même pendant sa route depuis sa naissance,
En sa simplicité, en sa douceur, en son honneur et en sa pure gaîté (4).

Quelques semaines après la mort de Wolcott Balestier, les journaux annoncèrent les fiançailles de sa sœur Caroline et de son ami Rudyard Kipling. Leur mariage eut lieu à Londres en janvier 1892. Il était naturel que Mme Kipling songeât dans ces circonstances aux membres de sa famille qui restaient en Amérique et aux collines où son frère et elle avaient passé ensemble une partie de leur enfance. Ainsi, peu de temps après leur mariage, les Kipling s'embarquèrent pour les Etats-Unis à bord du paquebot *Teutonic.* Leur présence égaya la traversée pour au moins un de leurs compagnons de

(3) Traduction française de Mme Charles Laurent : *Le naulahka* (Ollendorf 1900). Le même, « traduit de l'anglais par Nelly Çarrère » (Albin-Michel, 1930), semble être la même traduction.

(4) Traduction française d'Albert Savine et Michel Georges-Michel, *Chansons de la Chambrée* (L'Edition française illustrée, 1920), p. 21.

voyage, le blasé Henry Adams qui fit ce portrait dans son autobiographie :

Le destin lui [à Henry Adams] fut bon dans ce voyage. Grâce à l'intermédiaire de Henry James, Rudyard Kipling, qui faisait son voyage de noces en Amérique, lâcha sur le passager le flot de sa gaîté et de son esprit comme s'il jouait avec un tuyau d'arrosage sur un bégonia assoiffé et flétri. Kipling ne pouvait savoir quel repos d'esprit il lui procura, lui à qui le repos était infiniment moins nécessaire; et pourtant, au milieu de toute cette joie, on sentait revenir le vieux rébus. Sans savoir pourquoi ni comment, Kipling et l'Américain ne faisaient pas un, mais deux; impossible de les coller l'un à l'autre... (5).

Ces paroles d'Adams, lues à la lumière des événements qui vont suivre, sont déjà un pronostic inquiétant.

Après un court arrêt à New-York, les Kipling se dirigèrent vers le Nord, laissant derrière eux la ville « avec son bruit et son tumulte, ses odeurs complexes, ses appartements surchauffés et ses habitants beaucoup trop énergiques ». Ils arrivèrent dans le Vermont dans la soirée du 17 février 1892. Le thermomètre marquait quinze degrés au-dessous de zéro. A la descente du train, le plongeon dans l'air glacial coupa le souffle à Kipling. Un traîneau l'emporta, enfoui dans des couvertures et des peaux de buffle. Tant de neige autour de lui était une révélation; — sans doute en avait-il vu auparavant, mais en petite quantité ou de loin, sur les sommets des Himalayas. Il a décrit, dans les *Letters of Travel* (6), l'impression profonde que lui fit ce trajet en traîneau, d'une « indescriptible beauté », au clair de lune, à travers une campagne ensevelie sous la neige.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux le lendemain matin était tout aussi beau : un paysage d'une blancheur étincelante et un ciel bleu-saphir, tels que la Nouvelle-Angleterre en prodigue à ses meilleurs moments. Ce fut appa-

(5) Henry Adams, *Mon Education; traduction française de R. Michaud et Fr Schoell* (Boivin et Cie, 1931), p. 136.
(6) Traduction française anonyme : *Lettres de Voyage* (Payot 1922).

remment le coup de foudre, car un mois après leur arrivée, les Kipling achetèrent à un parent le terrain d'une douzaine d'hectares sur lequel ils devaient faire bâtir leur première maison. Cet été-là, après un voyage au Japon, ils rentrèrent s'installer à « Bliss Cottage », une petite ferme près de leur nouvelle « propriété », pour y attendre la naissance de leur premier enfant et la construction de leur maison. C'est ici également que Kipling écrivit les premiers contes de la Jungle. A juger par les souvenirs si vivants qu'il rédigea peu de temps avant sa mort, les mois passés dans Bliss Cottage semblent avoir été les moments les plus heureux de son séjour en Amérique. Le nom même de « Bliss Cottage » (qui vient tout simplement du nom du propriétaire, M. Bliss) semble, sous sa plume, prendre la signification symbolique de la « Maison du Bonheur » (*bliss* étant en anglais le synonyme de « bonheur »).

En surveillant la construction de la maison, pour laquelle un ami avait dressé les plans, Kipling s'initia au plaisir de « jouer avec le bois, la pierre, le ciment et les autres choses délicieuses de ce genre ». Son père, John Lockwood Kipling, lui-même auteur et artiste, lui rendit alors visite. La tradition veut que ce soit lui qui inscrivît, sur la cheminée dans le cabinet de travail de son fils, les paroles de la Bible qu'on peut encore y lire : *La nuit vient dans laquelle personne ne peut travailler* (7). La maison, couverte de bardeaux gris, qui suggère les bungalows de l'Inde, fut baptisée « Naulakha », comme le joyau fabuleux du roman écrit par Kipling et Wolcott Balestier, — rappel d'autant plus touchant qu'elle était située là où ce frère mort avait lui-même joué autrefois.

En 1893, lorsque Naulakha fut achevé (les bibliophiles et collectionneurs d'autographes font remarquer que Kipling écrivait le nom de sa maison « Naula*kh*a », mais le titre de son roman « Naula*h*ka), la colline sur laquelle la maison se trouvait était un pâturage presque sans

(7) Pendant qu'il est jour, il me faut faire les œuvres de Celui qui m'a envoyé, la nuit vient, dans laquelle personne ne peut travailler. Evangile de Saint-Jean, IX, 4.

arbres. Aujourd'hui, le passant distingue à peine la maison, cachée derrière un rideau d'arbres et d'arbustes dont beaucoup furent plantés par Kipling lui-même. A un ami qui visita la maison en voie de construction, Kipling en explique ainsi le plan : c'est un navire. Les machines, c'est-à-dire, le chauffage et la cuisine se trouvent à l'arrière. Le cabinet de travail, qui donne sur la grande vérandah ou « pont », se trouve à l'avant. Les pièces de chacun des trois étages ouvrent à l'est; on y entre par de longs corridors qui longent le côté ouest de la maison où se trouve aussi l'entrée principale. Devant la maison, des prairies descendent en pente douce jusqu'à la route, et, très loin, à l'horizon, le mont Monadnock « pointe vers le ciel, pareil à quelque gigantesque ongle de pouce ». Kipling aimait beaucoup cette montagne qu'il appelait son baromètre. Quelques années auparavant, il avait trouvé dans un pastiche du style d'Emerson ce nom qui joua dans sa mémoire, jusqu'au jour où il tomba sur le poème d'Emerson évoquant Monadnock, ce vieux géant sage « absorbé par ses affaires célestes ». Ensuite, il fit la connaissance de la montagne elle-même, et donna enfin à un de ses propres essais le titre *En vue de Monadnock*.



Ce fut à Naulakha, en vue de Monadnock, que vécut et travailla Kipling jusqu'en août 1896. Quoiqu'il en voulût aux fâcheux qui venaient y troubler sa tranquillité, il était, pour ceux qu'il acceptait comme ses amis, le plus généreux et le plus charmant des hôtes. Nous avons connu nous-mêmes autrefois un d'entre eux, Miss Mary Cabot, et nous avons pu lire les lettres que Kipling écrivit à certains autres. Ce sont ces souvenirs et ces documents, aussi bien que les écrits publiés par Kipling, qui nous ont permis de faire ce récit de son séjour en Amérique.

Ceux qui le voyaient dans les rues de la petite ville des environs se souviennent de sa voiture impressionnante conduite par un cocher en livrée à la mode britannique, ou encore de l'aspect peu imposant de l'auteur lui-même que l'on prenait parfois pour un cultivateur

courbé par le travail des champs. Mais ceux qui étaient reçus à Naulakha en gardent un autre souvenir. Ils se souviennent tous de la conversation étincelante de Kipling qui parlait aussi facilement de rajahs lointains de l'Inde que de la société anglaise ou de la politique américaine. Ils se souviennent aussi de son regard puissant, caché derrière de grosses lunettes, qui ne laissait échapper aucun détail, ou bien de sa mémoire phénoménale qui faisait revivre avec tous ses détails un incident que tous sauf lui avaient oublié. Tantôt il lisait à ses invités quelques pages d'un conte ou d'un roman qu'il écrivait, tantôt il les enchantait en composant des vers à propos de rien, avec une verve intarissable. Avec la main gauche, il battait la mesure en les récitant aussi vite que possible, pendant que parfois il faisait des croquis avec la main droite. Mais il ne permettait pas qu'on transcrivît aucun de ces vers, même les plus réussis.

Le dimanche, Kipling passait souvent une partie de sa journée à écrire des cantiques plutôt que d'assister au culte où sa présence causait trop de distractions. Avant de détruire ces petits passe-temps dominicaux, il les lisait parfois à ses invités du lundi. Sans doute se trouvait-il, dans ces vers de circonstance, le germe de quelques-uns des poèmes qui ont fait depuis le tour du monde anglo-saxon. Une autre distraction, c'était une petite scène en miniature, sur laquelle Kipling manœuvrait les entrées et les sorties de personnages en papier, tout en discutant son ambition d'écrire une pièce. En effet, il composait de temps en temps des pièces pour ses amis; une des plus réussies fut un sketch pour le Réveillon, dont les personnages étaient les invités et où chacun devait se représenter soi-même.

Kipling ne passait pas tout son temps à l'intérieur de la maison, ni dans le jardin qu'il cultivait avec amour. Avec un de ses amis américains, « un homme de l'Ouest, aux gestes lents, à la voix calme... qui aimait les bois pour eux-mêmes et non par amour du carnage », il faisait en hiver de longues promenades en raquettes, pen-

dant lesquelles il discutait les mœurs des habitants de la Nouvelle-Angleterre, apprenait à connaître les animaux et les bêtes de la forêt vermontoise, et s'initiait aux noms indiens des montagnes et des rivières. Avec un autre ami, il inventa un jeu de golf sur la neige dont voici la description :

Nous jouions au golf sur la surface gelée de la neige qui avait deux pieds de profondeur et dans laquelle nous avions creusé des trous. Naturellement, nous perdions nos balles, jusqu'au jour où Kipling eut l'idée de les teindre à l'encre rouge. La première fois que nous les avons essayées, nous avons ensanglanté la plaine comme un terrain de rugby ou un champ de bataille; c'est alors que nous les avons fait peindre. Ce jeu de golf sur la surface glacée de la neige présentait quelques inconvénients, car les champs étant en pente, la balle roulait indéfiniment à moins d'être arrêtée par une clôture bien placée ou par l'adversaire. On faisait facilement une « crossée » de deux milles. La fonte de la neige découvrait de petites pelouses d'arrivée, comme des oasis et alors nos trous étaient des boîtes de conserves enfoncées dans la boue, cependant que nous évoluions avec des bottes de caoutchouc. Je me souviens, comme exemple de la courtoisie de Kipling, qu'un jour il a manqué exprès son trou, bien que n'étant qu'à un pouce de distance, me laissant la victoire, à moi que étais à cinq mètres et un coup en arrière. Après le sport en plein air, nous rentrions au cabinet de travail pour y prendre une tasse de thé et causer (8).

Il n'y avait pas de visiteurs à Naulakha avant le déjeuner. Dans le cabinet de travail, à l'avant de son « navire », Kipling travaillait tous les matins, de neuf heures à une heure. Pour entrer dans cette pièce, il fallait passer par une plus petite, « la chambre du dragon », où Mme Kipling se tenait avec son ouvrage. Pour elle, les heures de travail de son mari étaient sacrées; elle le défendait farouchement contre toute intru-

(8) Reverend C. O. Day, *Rudyard Kipling as seen in his Vermont Home*, article publié en 1899.

sion. Le travail accompli à Naulakha est en effet considérable. En premier lieu, il faut citer les deux *Livres de la Jungle,* dont quelques contes datent du séjour à Bliss Cottage. Kipling raconte, dans son autobiographie, comment « dans le calme et le repos de l'hiver de '92 », quand la neige était à la hauteur des fenêtres, sa plume « prit la direction » et commença à « écrire des contes sur Mowgli et les animaux, qui par la suite sont devenus les Livres de la Jungle ». En février 1893, Kipling donna à Miss Susan Bishop, l'infirmière qui soigna Mme Kipling au moment de la naissance de leur premier enfant, le manuscrit du conte intitulé *Les Frères de Mowgli.* « Vous le garderez, lui dit-il, jusqu'au jour où vous vous trouverez dans la gêne; alors vous le vendrez. » Ce moment arriva longtemps après, et les précieuses feuilles passèrent dans les mains d'un collectionneur, — un des rares manuscrits de Kipling qui se trouvent en dehors de sa famille. Ces contes devaient mûrir depuis longtemps dans son imagination. Peu de temps après son arrivée en Amérique, à un dîner de *Thanksgiving,* il raconta aux jeunes enfants présents les aventures des bandes de singes qu'il avait observés aux Indes, — description qui fit une impression profonde sur les adultes aussi bien que sur les enfants, qui ne se rendaient probablement pas compte que les aventures du Bandar-Log devaient bientôt captiver le monde entier. Ainsi, la genèse des contes de la Jungle se place à un moment de grand bonheur dans la vie de Kipling. Ces contes, qui enchanteront toujours les enfants, renferment aussi des idées de grande importance et un sens moral profond. Pour bien comprendre cet aspect-ci, il faudrait connaître les préoccupations de leur auteur au moment où il les composa. Par exemple, M. Chevrillon, dans sa belle étude sur Kipling, rassure ceux qui ont vu dans la république agitée du Bandar-Log une allusion à la France, en constatant que « l'auteur était aux Etats-Unis, autre peuple de nerveuse démocratie, quand il écrivit l'histoire merveilleuse des singes. »

Si les *Livres de la Jungle* s'inspirent dans l'ensemble

d'expériences antérieures au séjour de Kipling en Amérique, un autre livre, *Captains Courageous* (9), doit son origine au séjour de son auteur à Naulakha. Le médecin de la famille, le Dr James Conland, y venait souvent, d'abord en sa qualité professionnelle et ensuite en ami. Conland, d'origine irlandaise (ce qui est assez piquant, car Kipling ne manquait jamais l'occasion de médire des Irlandais), avait eu une jeunesse aventureuse, pendant laquelle il avait été matelot à bord des bateaux de pêche, caboteurs et navires au long cours. Kipling écoutait volontiers le récit de ses aventures, et fit même, en vue d'un roman, un voyage avec Conland à Boston et à Gloucester pour s'initier à la vie des pêcheurs de Terre-Neuve. Un ami, W. Hallett Phillips, lui envoya de Washington des cartes maritimes du Banc de Terre-Neuve et des monographies sur la pêche de la morue. Un autre ami, J. J. Finney, qui occupait une situation importante dans les chemins de fer, lui envoya les horaires et la documentation dont il avait besoin pour la dernière partie de son récit. De cette collaboration, naquit *Capitaines Courageux,* roman dédié au Dr Conland, à qui Kipling donna son manuscrit et dont il dit plus tard qu'il était « le meilleur ami que j'eus en Nouvelle-Angleterre ».

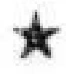
On trouve parfois, dans les ouvrages de Kipling publiés ensuite, quelques souvenirs de son séjour en Nouvelle-Angleterre. Il y a, par exemple, dans les *Just So Stories* (10) la Baleine qui ouvrit la bouche grande, grande, grande, et dit : « — Tout le monde descend pour Winchester, Ashuelot, Nashua, Keene, et toutes les stations de la ligne de *Fitchburg!* — Et juste comme elle disait *Fitch,* le Nautonnier sortit ». Nous-même nous ne lirons jamais ces lignes sans entendre la voix nasillarde du chef de train qui appelle les gares du réseau « Boston et Maine »; mais, chose amusante, nous nous sommes

(9) Traduction française de Louis Fabulet et Charles Fontaine-Walker : *Capitaines courageux : une Histoire du Banc de Terre-Neuve* (Mercure de France).

(10) Traduction française de R. d'Humières et L. Fabulet : *Histoires comme ça* (Delagrave).

aperçu que les paroles absurdes de la Baleine enchantent même les petits Français, pour qui elles ne sont que des vocables sans signification, tellement Kipling avait le sens de la magie des mots. A cet égard, il est beaucoup plus près qu'on ne le croit d'habitude de certains écrivains modernes, symbolistes, surréalistes et autres, qui tentent d'enrichir la langue en rompant avec un vocabulaire strictement rationnel.

Pendant cette période, la renommée de Kipling allait toujours croissant. En 1895, il réussit à faire établir un bureau de poste dans la ferme de la famille Waite qui se trouvait à un carrefour près de Naulakha. Il espérait même obtenir l'autorisation d'avoir une halte du chemin de fer à ce même endroit. Un des amis de Kipling racontait une histoire amusante à propos de l'empressement avec lequel les éditeurs recherchaient alors ses écrits : Edward Bok, rédacteur du *Ladies' Home Journal,* demanda à Kipling d'écrire un conte pour sa revue. Or, Kipling n'avait pas une haute opinion de cette publication quelque peu prude et, pensant décourager Bok, lui indiqua un prix exorbitant. A son grand étonnement, Bok accepta aussitôt et Kipling lui indiqua le manuscrit du conte intitulé *William the Conqueror* (11). Quelques jours plus tard, il reçut une lettre de Bok, qui demandait que le whisky et le champagne dont il était question dans le conte fussent remplacés par d'autres boissons, étant donné que les principes du *Ladies' Home Journal* interdisaient la mention de boissons alcooliques. Kipling répondit qu'un tel changement était impossible et qu'il fallait publier le conte tel quel ou pas du tout. C'est Bok qui céda et Kipling de raconter à ses amis comment il obligea le *Ladies' Home Journal* à se départir de sa rigueur puritaine.



Ce n'est pas cependant dans les livres les mieux connus que l'on trouvera les impressions les plus détail-

(11) *En Famine*, dans les *Bâtisseurs de Ponts;* traduction française de L. Fabulet et R. d'Humières.

lées de Kipling sur sa vie en Amérique, mais plutôt dans certains contes et surtout dans quelques articles réunis dans un volume publié en 1920, sous le titre de *Letters of Travel* (11 bis). Après avoir lu les essais *En Vue de Monadnock, Rien que d'un Côté* et *Feuillets d'un Carnet d'Hiver,* qui figurent dans ce volume, on ne peut plus accepter l'idée assez répandue — et que l'autobiographie semble confirmer jusqu'à un certain point, — que Kipling ne se plaisait point aux Etats-Unis. Il serait difficile de trouver, même dans l'œuvre d'auteurs américains, des pages plus justes ou plus enthousiastes sur l'hiver de la Nouvelle-Angleterre : la force d'un grand « blizzard », la « joaillerie splendide des grandes tempêtes de glace », les journées « bleues, immobiles, et sans un souffle », les paysages japonais en blanc et noir. Kipling se rendait compte, aussi, de la terreur et de la solitude que cette saison apportait aux habitants isolés de la campagne, faisant naître dans leur esprit inquiet des visions, de la haine ou de la crainte. Il jouissait du printemps tardif mais miraculeux, du « premier sang-dragon... entre les plaques de neige d'avril », et des autres fleurs sauvages qui se succédaient de façon si rapide. Il chanta dans un de ses poèmes la première « fleur de mai » (12) et déclara un jour à un ami qu'il ne songerait jamais à quitter Naulakha au moment de la floraison des anémones-sylvie. En automne, ce sont les érables « s'embrasant soudain d'un rouge de sang » qui suscitent son admiration, tandis que le premier été qu'il passa dans le Vermont lui fit dire que « la Nouvelle-Angleterre avait du sang de créole dans les veines ».

Il n'est pas surprenant de trouver chez l'homme qui décrivit avec tant d'amour les animaux de l'Orient un très grand intérêt pour les bêtes de l'Occident : « la marmotte qui courait dans les champs », « les écureuils rouges là-haut dans les hêtres et les hickories », et les

(11 *bis*) Traduction française anonyme : *Lettres de voyage* (Payot, 1922).

(12) *Mayflower*, ou *trailing arbutus* (Epigaea repens), petite fleur très parfumée, connue partout dans la Nouvelle-Angleterre comme un des premiers signes du printemps. Elle ne ressemble en rien à l'arbousier comme le croit le traducteur français des *Lettres de Voyage* (p. 127).

coqs de bruyère qui mangeaient les « checkerberries » (13) à la lisière de la forêt. Kipling apprit à reconnaître les traces du renard et du daim dans la neige et à distinguer le cri plaintif du racoon dans la nuit — « Brer Coon », ainsi qu'il l'appelle, se servant du nom familier employé par le vieux nègre Oncle Rémus. Car les personnages des récits de l'Oncle Rémus étaient de ses vieux amis (14). C'est Kipling lui-même qui nous le dit, dans une lettre charmante qu'il écrivit à leur auteur, Joel Chandler Harris, pour le remercier de son compte-rendu du *Second Livre de la Jungle :*

Je me demande si vous pouvez imaginer le succès de l'oncle Rémus, de ses bons mots, des maximes des nobles bêtes, et combien toutes ces histoires firent la joie d'un pensionnat anglais lorsque j'avais quinze ans. Nous engagions des batailles épiques (avec des chaussures et des traversins et autres instruments semblables) contre ceux que nous n'aimions pas, au cri de « Tra-la, la-la, la-la; moi manger pois; moi cueillir pois », et je me rappelle comment nous avons transporté de force dans un buisson de genêts un des bizuts uniquement parce qu'on l'appelait « Rabbit » avant que les contes de l'oncle Rémus envahissent l'école, et que nous étions sûrs qu'il aurait dû « naître et être élevé dans un fourré de ronces » et, ma foi, une touffe de genêts nous paraissait en être le plus approchant. Et il y a six ans, aux Indes, quand je rencontrai un ancien camarade de classe de ce temps-là, nous nous sommes surpris à réciter des pages entières de l'oncle Rémus qui s'étaient entremêlées avec tous nos souvenirs de pension (15).

Kipling aimait à rechercher dans le folklore de l'Inde, qu'il connaissait si bien, les prototypes des personnages

(13) Ce ne sont pas des « baies multicolores » (!) comme le croit le traducteur français des *Lettres de Voyage* (p. 130), mais les baies rouges d'une plante très caractéristique des forêts de l'Est de l'Amérique, *Gaultheria procumbens*, et que les Canadiens appellent « thé du bois ».

(14) Deux traductions françaises des contes de l'Oncle Rémus (parus en 1886) ont été publiés récemment : celle de F. Blein dans la collection « les Jeunes » (Editions « Les Œuvres représentatives », 1933) ; et une adaptation anonyme chez Nelson, 1932.

(15) Lettre datée du 6 décembre 1895, publiée dans *Life and Letters of Joel Chandler Harris*.

de l'Oncle Rémus. Ainsi, dans son imagination, Frère Lapin et Rikki-tikki-tavi et l'Enfant de l'Eléphant se donnaient la main, démentant ses paroles selon lesquelles l'Est et l'Ouest ne se rencontreraient jamais. La juxtaposition des noms de ces deux conteurs animaliers, l'un Américain, l'autre Anglais, ne manque d'ailleurs pas d'intérêt pour ceux qui cherchent les filiations littéraires. Nous avons vu avec quelle affection Kipling parlait des contes de Harris; comme témoignage de l'estime que Harris portait envers son jeune confrère, on voit encore aujourd'hui à Naulakha deux plâtres représentant Bagheera et Grey Brother, qu'il offrit à l'auteur du *Livre de la Jungle*.

Les animaux de la forêt américaine ne figurent qu'incidemment dans certains essais de Kipling, mais il consacra pourtant un conte entier, *A Walking Delegate* (1894), aux chevaux d'une ferme du Vermont. Ce conte, qui figure dans le recueil intitulé *The Day's Work* (titre qui rappelle, nous semble-t-il, l'inscription sur la cheminée du cabinet de travail de Naulakha), n'a pas été traduit en français (16). Il y perdrait d'ailleurs beaucoup de sa saveur, car les chevaux qui se trouvent réunis par hasard dans le pâturage vermontois viennent de plusieurs régions des Etats-Unis et chacun s'exprime avec l'accent de son pays dont il garde toutes les caractéristiques. Les uns, lents, finauds, mais pleins de bon sens, relèvent de la psychologie des cultivateurs du Vermont; un autre a toutes les allures d'un aristocrate déchu du Sud; un autre encore, ancien cheval d'omnibus à New-York, garde la verve désabusée du « faubourien » irlandais de New-York. Enfin, il y a le nouveau venu, celui-ci des prairies du Kansas, le *walking delegate*, c'est-à-dire le délégué syndical, qui arrive pour prêcher la Révolution à tous ses frères « opprimés ». Il les entre-

(16) La plupart des contes de ce recueil, écrits tous à Naulakha, ont pourtant été traduits, mais ils sont dispersés dans différents volumes français. Parmi ceux qui reflètent le séjour américain de Kipling, on peut citer : *Wilton Sargent... Américain* (An Error in the Fourth Dimension), traduction L. Fabulet et A. Austin Jackson; *007*, traduction des mêmes et R. d'Humières; *Un Beau Dimanche anglais* (*My Sunday at Home*) traduction d'Albert Savine et Michel Georges-Michel.

tient de leurs droits inaliénables, qu'ils semblent ignorer de façon choquante, et des torts de leur grand exploiteur et oppresseur, l'Homme. Il réussit enfin à soulever une émeute, mais non pas celle à laquelle il s'attend — c'est contre lui-même que les non-syndiqués s'unissent. Ils lui rendent la vie tellement insupportable qu'il n'est pas mécontent de quitter la ferme du Vermont pour tenter fortune ailleurs. Kipling n'aimait point que l'on cherchât un sens caché ou une clef à ses contes, ce qui explique sans doute pourquoi il dit catégoriquement dans son autobiographie, en parlant de cette histoire, que « tous les personnages sont tirés de la vie chevaline ». Malgré cet aveu, le lecteur averti ne peut manquer d'y trouver, non seulement de la couleur locale finement rendue et des allusions savoureuses à la vie de la région, mais aussi un commentaire pénétrant sur les événements de l'époque. Ce conte, publié pour la première fois dans le *Century Magazine* de décembre 1894, n'a point perdu de son actualité dans les Etats-Unis de 1937, comme le montre l'agitation ouvrière de ces derniers mois. Peut-être même que cette petite fable de la « vie chevaline » dans une ferme du Vermont pourrait se transposer dans une ferme normande ou gasconne, sans perdre ou de son sens ou de son actualité.

Kipling, tout en s'intéressant aux paysages, aux plantes et aux animaux de la Nouvelle-Angleterre, observait aussi les habitants de la campagne dans le voisinage de sa maison. « L'accent long et traînant du Vermont » ne cessait jamais de l'émerveiller. Lui-même eut quelquefois à le transcrire, soit dans une phrase d'un essai, soit dans un conte comme celui du *Délégué Syndical* que nous venons de citer. Il arriva même à en saisir le rythme et la saveur, car un de ses dons remarquables était une oreille affinée, très sensible aux nuances de parlers différents. On ne peut malheureusement pas en dire autant des quelques phrases où, dans son autobiographie, Kipling essaie de reproduire l'accent des campagnards qu'il avait connus autrefois dans le Vermont. Après quarante ans, il en avait perdu le

rythme, de sorte qu'il donne à ses voisins d'autrefois une langue stylisée et artificielle, qui sonne faux. Mais il reste toujours les écrits de 1895 qui sentent véritablement, ceux-là, le terroir.

Ces cultivateurs « à l'accent long et traînant » n'étaient pas indifférents à Kipling. Ce sont, a-t-il écrit, « des hommes peu commodes à contrecarrer, inébranlables, silencieux, ne répondant jamais directement aux questions qu'on leur pose, et aussi impénétrables que cet autre fermier oriental qui est le fondement même d'un autre pays. On ne parle pas d'eux dans les journaux des villes, on ne les entend pas beaucoup dans les rues, et ils comptent pour très peu dans l'appréciation que se fait l'étranger de l'Amérique. Mais c'est *eux* cependant l'Américain » (17). Ce sont en somme les mêmes que le poète américain Robert Frost devait plus tard peindre dans d'admirables portraits. On y songe plus d'une fois en lisant les pages où Kipling a noté en un mot ou une phrase la plupart des thèmes que Frost devait ensuite développer. Au moment où Kipling y habitait, cette région, qui a été depuis revivifiée par l'industrie laitière et le tourisme, atteignait le maximum de dépeuplement et de pauvreté. Il connaissait, par exemple, à vingt ou trente milles de chez lui, sur le chemin des Montagnes Vertes, des fermes délaissées « bâties dans un pays aride, gardées avec acharnement tant qu'il y eut quelqu'un pour s'en occuper, puis finalement abandonnées au flanc des collines, comme autant de chapitres terminés de lamentables histoires... » Il savait que l'Ouest et les centres industriels se peuplaient aux dépens de cette région agricole. Une génération auparavant, les fermiers fabriquaient chez eux leurs vêtements, leur savon, leurs bougies et préparaient leurs réserves de nourriture, mais maintenant, ils achetaient des vêtements de confection, des savons brevetés, du pétrole et des conserves. Rien n'amusait plus Kipling que la tribu de colporteurs et de charlatans ambulants

(17) *Rien que d'un côté* (1892), dans *Lettres de Voyage*, p. 124.

qui envahissaient le pays tous les ans pour y vendre leurs marchandises fantastiques : d'énormes biographies des Présidents à reliure rouge et dorées sur tranche, des Bibles de famille qui pesaient vingt livres, d' « authentiques » gravures sur acier, des « pilules électriques marque brevetée », des graines, des épingles et des épices! Kipling a fixé le souvenir de la visite printanière d'un de ces colporteurs, un marchand de graines, dans un délicieux poème intitulé « Pan in Vermont » (18).



Il existe donc dans l'œuvre de Kipling beaucoup de pages pour montrer qu'il appréciait, et aimait même, certaines des choses qui faisaient partie de sa vie en Amérique. Mais ce serait une erreur de penser que cette appréciation et cette affection englobaient tous les Américains et tout ce qui était américain. Certains aspects de la vie des Etats-Unis lui déplaisaient, et la franchise avec laquelle il exprimait son opinion soulevait parfois des rancunes. Il témoignait, par exemple, peu de sympathie aux estivants, qui arrivaient des « cités torrides de la Plaine », traînant derrière eux leur téléphone et leur télégraphe, parlant « d'y arriver » ou bien « d'être laissés en route ». Les foules de dames avec leurs kodaks, leurs nerfs, et leur habitude d'arracher l'écorce des bouleaux blancs pour en tresser des corbeilles à papier ornées de rubans bleus, l'horripilaient. Il en avait déjà rencontré de semblables pendant son voyage dans le Yellowstone Park en 1889. Il parle avec mépris de leur « Evangile de Hâte » et fait remarquer que ces touristes « s'en retourneront à leur ville, civilisés en partie, mais qu'ils redeviendront sauvages, grâce au fracas de mille guerres dont l'écho ne pénètre même pas jusqu'ici ».

Kipling n'avait presque rien de bon à dire de la ville de New-York. Il dénonçait la licence qui y régnait, la barbarie crasseuse, le gaspillage effréné, le manque de

(18) Le poème fut publié en 1902 dans une revue américaine. On le trouvera dans *Collected Verse*, où Kipling indique qu'il fut composé en 1893.

respect pour la vie humaine, le laisser-aller et la corruption. Le lecteur curieux trouvera toutes ces remarques peu flatteuses, y compris la référence à « cette auge longue et étroite » dans l'essai intitulé *Across a Continent* (19). Kipling gardait toujours également une certaine méfiance vis-à-vis de la « Grand-Rue », terme dont il se sert pour décrire la petite ville près de sa résidence. Il lui semblait que les habitants y vivaient « sur un pied d'effarante intimité »; il remarquait en plus que, quoique la Grand-Rue n'eût que peu de rapports avec des « étrangers » comme lui, elle savait tout, et beaucoup davantage — de ce qui se passait chez eux. Leurs vêtements, leurs animaux, leurs idées, les manières de leurs enfants, leur façon de traiter les domestiques et toute autre chose imaginable étaient rapportées, examinées, discutées et rediscutées encore de haut en bas de la Grand-Rue! Il se plaignait que la sagesse du Vermont n'envisageât pas toujours les problèmes d'autrui avec délicatesse et qu'elle fît souvent de tristes erreurs; mais il arriva néanmoins, en philosophe, à la conclusion que les villes de province se ressemblent plus ou moins dans le monde entier.

Comme beaucoup d'autres visiteurs européens, Kipling en voulait aux Yankees de ce qu'il appelait leur curiosité, ce qui n'était souvent pour les Yankees eux-mêmes que de la bienveillance ou de l'hospitalité. A ce propos, il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que cet auteur dont les écrits gagnaient le cœur des foules, goûtait peu l'adulation et le succès; il distinguait mal entre les simples fâcheux et les admirateurs de bonne volonté. A un moment, il trouva un système ingénieux pour répondre aux demandes d'autographes : il répondait par une carte postale imprimée qu'il enverrait sa signature autographe lorsque le correspondant aurait versé deux dollars et demi pour les colonies de vacances organisées par le *New-York Tribune*. Cette œuvre aurait reçu ainsi, dit-on, plus de deux cents souscriptions. Mais les reporters américains étaient sa vraie

(19) *Lettres de Voyage*.

bête noire. Il n'avait point oublié ceux qui l'accueillirent à son arrivée à San Francisco en 1889. On raconte encore des histoires plus ou moins fantaisistes sur les moyens trouvés par les Kipling pour dépister les reporters trop zélés qui voulaient pénétrer jusqu'à leur retraite de Naulakha. Des ennuis de ce genre ont été pour beaucoup dans les jugements que portait Kipling sur l'Amérique; ils l'ont d'ailleurs poussé à faire de ces remarques inconsidérées qui ont été citées trop souvent et à son désavantage. Un petit incident, une remarque insignifiante pouvaient, selon ses amis, fausser tout son jugement sur une question donnée. Ces amis savaient, mieux que personne, que Kipling était resté profondément anglais. C'était d'ailleurs un Anglais dont le patriotisme avait été aiguisé et accentué par une longue absence de la métropole. Ne se donnait-il pas toujours la peine, par exemple, de parler, non pas de la « Révolution américaine » de 1775, mais de la « Rébellion américaine »? Il semblait parfois que les Américains étaient demeurés pour lui des rebelles et qu'ils avaient le tort de ne pas se conduire en Anglais. Il distinguait mal chez ces rebelles le rayon d'idéalisme très réel que cachait souvent leur recherche effrénée de la richesse.

Avec une de ses amies américaines, Kipling aimait s'entretenir du « grand roman américain » qu'il rêvait d'écrire; mais cette amie ne pouvait que sourire intérieurement, car elle se rendait compte que Kipling, malgré son génie, n'avait pas la connaissance intuitive de l'Amérique que demanderait un tel projet. Elle aussi sentait revenir « le vieux rébus » dont parlait Henry Adams. Si ce roman resta toujours à l'état de rêve, Kipling fit pourtant un effort sérieux pour définir l'essence de l'Amérique dans un poème qui porte le titre *The American Spirit Speaks* (20). Ce sont des vers serrés, touffus, obscurs même, et dont le sens précis est difficile

(20) Il en existe une version française, dont nous citons quelques vers ci-dessous, dans *Les Sept Mers*, traduction de Jules Castier (L. Couard, 1920). Une autre traduction française des *Sept Mers*, de Maud Kendall et Daniel Rosé (Stock, 1924) n'est qu'une sélection faite dans l'original et ne comprend pas ce poème sur l'Américain.

à démêler. Pour Kipling, l'Américain serait un composé auquel le Celte aurait donné son cœur sensible et son adresse physique, le Gaulois son intelligence critique et son tempérament nerveux. C'est pourtant l'héritage anglo-saxon qui donne à l'Américain sa vraie valeur et qui le sauve :

Mais à travers son humeur si changeante,
Mon vieil humour [i. e., Anglo-Saxon] est son baume vainqueur,
Le démon cru qui, dans ses veines, chante,
En le raillant des hâtes de son cœur,
Qui lui fait fuir cette loi qu'il a faite,
Qui lui fait faire la loi qu'il fuit,
Tant qu'assailli par le doute, il apprête
Ses lourds canons — où nul doute ne luit...

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que ce poème sur l' « Esprit américain » figure dans le recueil *The Seven Seas.* La plupart de ces poèmes, composés pendant le séjour de Kipling aux Etats-Unis, chantent la gloire de l'Empire britannique. Ce séjour à l'étranger n'a-t-il pas contribué à renforcer les traits proprement anglais de Kipling, à le rendre plus conscient que jamais de sa « mission » de barde impérial? Dans un conte publié en 1895, *My Sunday at Home,* on trouve des mots bien révélateurs de son état d'esprit à ce moment-là. Le titre même en dit long sur ses sentiments. « Home », c'est l'Angleterre où il passait quelques semaines de vacances. Il lui est arrivé, par suite d'une aventure humoristique, de manquer la correspondance de son train dans une petite station de la campagne anglaise et de se trouver ainsi avec quelques heures à perdre. Au lieu de se morfondre dans la gare, il en profite pour se promener au hasard :

J'étais heureux de vivre, heureux de m'abandonner au cours du temps et de la fortune, de boire par tous mes pores la grande paix et d'aimer mon pays avec la dévotion que trois mille milles de mer, longtemps placés entre nous, avaient portée à son plus pur épanouissement. Et quel jardin paradi-

siaque c'était que cette terre féconde, accidentée, arrosée (21).

Cette nostalgie de la terre anglaise, que ressentait Kipling, fut puissamment renforcée par ses réflexions sur la situation internationale d'alors. Il accusait parfois les Américains de « sauvage orgueil de clocher qui pousse un cri aigu si un regard fixe ou un doigt vient à se diriger vers eux », mais lui-même pourtant s'effarouchait de la moindre critique de la politique britannique. Les rapports anglo-américains furent en 1895 particulièrement tendus. Depuis plusieurs années, la frontière entre le Vénézuéla et la Guyane anglaise était l'objet de controverses; en 1895, les Etats-Unis, à l'instigation du ministre de Vénézuéla à Washington, et sous prétexte d'appliquer la doctrine de Monroë, intervinrent dans la dispute avec sommation à l'Angleterre de régler la question par arbitrage. Devant le refus britannique, les Américains prirent eux-mêmes le parti de nommer une commission d'enquête. Dans un message au Congrès, en décembre 1895, le président Cleveland exprima de façon peu conciliante son intention de poursuivre le règlement de la question « par tous les moyens à sa disposition ». Le Sénat se mit à « tordre la queue du lion britannique », et une certaine partie de la presse donna libre cours à cette anglophobie latente qui est toujours prête, aux Etats-Unis comme en France, à éclater. On parlait couramment de la guerre.

Kipling fut profondémen. remué par ces incidents. En lisant les journaux, « il souriait doucement », selon le témoignage d'un ami, et « faisait dans son imagination la comparaison des flottes anglaise et américaine ». Une invitée qui déjeunait alors à Naulakha fit à la légère allusion à l'affaire du Vénézuéla. Kipling lui demanda avec quelque véhémence si elle se rendait compte que la « grande escadre blanche » (c'est-à-dire la flotte anglaise) pourrait en quelques jours détruire les grandes villes de la côte est des Etats-Unis. La dame répondit en

(21) PP. 26-27 de la traduction française d'Albert Savine et Michel Georges-Michel : *Un Beau Dimanche Anglais*, dans le recueil du même titre (Albin-Michel).

riant qu'elle ne le croyait guère possible. Là-dessus, Kipling furieux quitta la table. Vers ce même moment, il écrivit le 10 janvier 1896 à W. Hallett Phillips :

Ces maudites sottises à propos du Vénézuela (*this damned Venezuela rot*) m'ont rendu malade. Elles peuvent être admirables et pittoresques et patriotiques et tout ce que vous voudrez, mais elles ont fait à l'Amérique un tort tel qu'il lui faudra cinquante ans pour s'en remettre aux yeux du monde civilisé.

En janvier 1896, l'Angleterre avait également ses difficultés dans l'Afrique du Sud. A la suite du *Jameson raid,* l'Empereur Guillaume II d'Allemagne envoya son fameux télégramme de félicitations au Président Kruger. La nouvelle de cet incident ne fit qu'accroître l'émotion de Kipling. Il lui semblait que le prestige de l'Angleterre était atteint de deux côtés à la fois. Deux puissantes rivales, l'Allemagne et les Etats-Unis, se dressaient devant elle : le sort même de l'Empire était en jeu. A son ami, le professeur Charles Eliot Norton, de l'Université Harvard, Kipling fit part de ses inquiétudes personnelles : il était persuadé que la « mine » allait bientôt sauter, que l'Angleterre aurait affaire, soit avec l'Allemagne, soit avec les Etats-Unis, peut-être les deux ensemble. Et si « l'Armageddon » arrivait ainsi, lui n'avait aucune envie de se trouver enfermé dans un pays ennemi, loin du centre des événements. Il songeait, sous prétexte de s'absenter de Naulakha pour quelques mois, à s'installer définitivement en Angleterre. On se demande pourquoi Kipling, dans un tel état d'esprit, ne partit pas aussitôt. L'explication en est si simple, si humaine, qu'elle renferme une nuance d'humour : les Kipling attendaient alors la naissance de leur second enfant. Malgré les orages de la politique internationale, la vie continuait son train, une petite fille naquit en février 1896, Kipling travaillait ferme à son roman des *Capitaines Courageux,* le printemps devait bientôt faire éclore dans les bois de Naulakha les fleurs de mai et les anémones-sylvie.

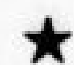
★

Si la guerre que Kipling craignait n'arriva pas ce printemps-là, il se passa pourtant un autre événement qui décida son départ des Etats-Unis. On a vu que Kipling ne s'adapta jamais tout à fait à la vie américaine, qu'il éprouvait une nostalgie toujours croissante de la patrie dont il devenait de plus en plus le prophète, et qu'il souffrait amèrement des attaques dont l'Angleterre était l'objet. Toutes ces considérations l'auraient poussé à rentrer tôt ou tard en Angleterre. Il suffit d'un incident, d'une malheureuse querelle de famille, pour cristalliser tous ses sentiments de malaise et précipiter son départ. Depuis des mois déjà, il était en délicatesse avec un beau-frère, son voisin. Celui-ci, charmant, galant, bon vivant, était également prodigue, coléreux, grand buveur, — bref, la brebis galeuse de la famille. Dans un de ses accès de colère, il somma Kipling avec menaces de retirer une remarque malveillante dont il se croyait l'objet. Kipling, qui en avait alors assez, résolut de régler la dispute par voie de justice, décision qu'il devait amèrement regretter. Le procès, mi-tragique, mi-comique, qui s'ensuivit, entraîna la pénible nécessité de laver son linge sale en public. Il n'était pas agréable de savoir ses affaires privées discutées tout le long de la Grand-Rue; il était encore plus insupportable à Kipling de voir ses déboires commentés par les reporters des grands journaux. Beatty Balestier n'obtint pourtant pas gain de cause; son procès fut renvoyé à la session d'automne. Mais Kipling ne resta pas pour le poursuivre. Un peu plus d'un an auparavant, il avait écrit, dans son conte *My Sunday at Home*, cette phrase qui annonce assez curieusement son propre cas : « J'ai constaté alors ce que j'ai souvent observé qu'un homme qui ne craint que peu une querelle avec un étranger a pourtant une peur profonde des opérations de la loi étrangère. » Dans les premiers jours de septembre 1896, Kipling, avec sa femme et ses deux enfants, s'embarqua à New-York pour regagner l'Angleterre.

Ce départ, dans des circonstances si malheureuses, ne se fit pas sans déchirement. Naulakha avait été le premier foyer des Kipling. C'était du reste une retraite idéale pour le travail : *The Jungle Books, The Day's Work, The Seven Seas, Captains Courageous,* — ce bilan en est la preuve. Le père de Kipling, ainsi que plusieurs de ses amis, craignaient son retour en Angleterre, estimant qu'il se mêlerait davantage aux affaires publiques et se consacrerait moins par conséquent à son art. A bord du paquebot qui l'emportait vers l'Angleterre, il écrivit à son ami Conland : « Je pense déjà avec regret aux belles matinées claires de septembre là-bas sur la colline. » Au cours des mois qui suivirent, il mande à cet ami de veiller à la construction de la nouvelle grange, de faire quelques tours de vérandah en pensant à lui, et avoue qu'il y a des moments où il a envie de prendre le premier bateau pour y retourner. De plus, plusieurs essais sont là pour témoigner de l'appréciation et de l'affection que Kipling éprouvait pour la beauté naturelle du pays de Naulakha.

Ce n'est pourtant qu'en janvier 1899 que les Kipling revinrent aux Etats-Unis. A peine débarqué à New-York, Kipling fut frappé d'une maladie grave dont il faillit mourir. Pendant plusieurs semaines, ses amis aux quatre coins du monde attendaient avec angoisse de ses nouvelles. La mort qui l'épargna emporta néanmoins un de ses enfants, la petite fille qui était née en 1892, à Bliss Cottage. Les Kipling avaient-ils songé à revisiter Naulakha, si la maladie et la mort n'étaient pas venues bouleverser leurs projets? Quoi qu'il en soit, ils repartirent au mois de juin pour l'Angleterre sans l'avoir revu. Cette fois-ci le départ fut définitif. Naulakha ne pouvait plus l'attirer. A des souvenirs déjà pénibles, était venu s'ajouter celui de l'enfant mort qui y avait couru nu-pieds dans le sentier du jardin et joué dans un wigwam que son père lui construisait dans le bois. En 1904, Naulakha fut vendu à une amie américaine qui elle aussi l'avait vu construire, et qui y avait été souvent invitée. La maison existe toujours, ancrée solidement à son co-

teau, et rappelle au passant que Kipling habita autrefois ce pays. En évoquant, quelques mois avant sa mort, le souvenir de ce lieu qu'il n'avait pas revu depuis quarante ans, il pouvait dire que c'était bien « une maison », mais non pas « la maison de nos rêves ».



Quoique Kipling ne revît plus les Etats-Unis après 1899, il ne rompit point avec ses amis de là-bas. Certaines de ses amitiés revêtent même une importance dans l'histoire de la période d'avant-guerre. On sait l'attrait puissant qu'exerçaient les écrits de Kipling, — notamment le poème *The White Man's Burden* où il prêche la « mission civilisatrice des Blancs » — sur les impérialistes américains de la fin du siècle, parmi lesquels Théodore Roosevelt. Or Kipling connut et admira Roosevelt, dont il fit l'éloge dans un poème, *Great Heart.* Le tournant du siècle qui vit l'essor de l'impérialisme américain (politique dénoncée aujourd'hui par un autre Roosevelt) vit également une sérieuse tentative de rapprochement anglo-américain. Kipling connut l'un des principaux artisans de ce rapprochement — John Hay (ministre des Affaires étrangères de 1898 à 1905, sous McKinley et Théodore Roosevelt) dont il avait fait la connaissance pendant son séjour aux Etats-Unis et qu'il voyait souvent alors que Hay était ambassadeur en Angleterre en 1897. On sait de plus que c'est avec l'aide de M. et de Mme Kipling que Cecil Rhodes mit au point son projet de fondation qui envoie tous les ans depuis 1902 à l'Université d'Oxford des boursiers des Dominions et des Etats-Unis, les *Rhodes Scholars* qui, eux aussi, ont aidé à resserrer les liens du monde anglo-saxon. Ce sont autant d'indices fragmentaires, peu précis, difficiles à démêler, mais qui permettent de croire que, lorsque toutes les archives seront ouvertes, on verra que Kipling a exercé par son action personnelle autant que par le rayonnement de ses écrits, une influence capitale sur l'opinion internationale d'avant-guerre.

Il est possible de suivre à travers les œuvres de Ki-

pling la courbe de ses opinions sur les Etats-Unis depuis 1899, — courbe qui trouve son aboutissant dans l'autobiographie rédigée dans les derniers mois de sa vie (22).

Nul contact direct n'est venu renouveler ses idées sur les Etats-Unis, son œuvre ne s'est plus enrichie de couleur locale américaine. Certains détails de la vie de là-bas, — certains griefs et rancunes aussi — restent très vivants dans son esprit. Il jugera toujours les actes des Etats-Unis au point de vue de la politique anglaise impérialiste et conservatrice. Tant que les Etats-Unis n'interviennent pas dans la Grande-Guerre, Kipling les jugera sévèrement; après 1917, il chante l'ancien héritage commun, l'enfant prodigue rentré dans le bon chemin. Pour la politique idéaliste de Wilson et ensuite pour l'isolement américain de l'après-guerre, il n'aura que des paroles dures et amères. Dans tout ce qu'écrit Kipling sur les Etats-Unis, on trouve toujours certaines généralités dont le point de départ date de son premier voyage en 1889 et qui s'accusèrent avec le temps. Le mot qui revient sans cesse dans tous ses jugements, c'est *lawlessness,* l'absence de loi, la licence. En somme, Kipling ne pardonna jamais aux Américains de vivre en dehors de la Loi, c'est-à-dire de la Loi telle que l'entend le Tory anglais, la Loi de la Jungle, le code de la *public-school* anglaise.

En 1922, lorsque les journaux américains prenaient Kipling vivement à partie, à cause de certaines de ses remarques sur le rôle des Etats-Unis dans la Grande-Guerre, un journaliste de New-York protesta : « A quoi bon nous tourmenter s'il est un insupportable Tory? C'est pourtant lui qui écrivit *Le Livre de la Jungle.* L'avez-vous tous oublié? » On pourrait poser ici une question analogue. A quoi bon s'arrêter sur tous ces détails du séjour de Kipling aux Etats-Unis? Le vrai récit de Kipling en Amérique n'est pas celui d'un mortel

(22) Cette autobiographie, avec le titre *Something about Myself for my Friends Known and Unknown,* parut en Angleterre et aux Etats-Unis au début de 1937. Une traduction française est en voie de préparation.

qui se disputa avec un voisin, mais plutôt l'histoire de Mowgli, de Kim, de Rikki-Tikki, du Chat-qui-s'en-va-tout-seul, et de toute leur tribu, dans l'esprit et dans le cœur des Américains. Mais ceci, pour se servir de la phrase de Kipling, « est une autre histoire ».

HOWARD C. RICE.

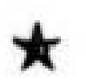
NATURE AUX CENT VISAGES

—

Si les peintres ont coutume d'élaborer leur pensée sous forme d'images, n'est-il pas téméraire de la part de l'un d'eux d'oser traduire ses idées, verbalement cette fois.

Mais, notre langage articulé est cependant le plus direct, le moins obscur, ne fut-ce que passagèrement, pour éviter les ambiguïtés lorsqu'il s'agit de définir ce sujet immense et mystérieux que nous appelons la Nature.

C'est, d'avance, demander l'indulgence de mon lecteur, si je lui déclare que je ne suis pas un savant ni un métaphysicien, l'artiste gardant la prérogative de caractériser par des réflexions issues de son idéation particulière ce que l'analyse scientifique même ne saurait assez pleinement concrétiser.



A l'issue de la morte-saison, l'hiver semble, à certains jours, permettre au Renouveau l'avance de l'heure à l'horloge du Temps, et beaucoup d'entre vous, évoquant les prémices de la Vie renaissante dans les bois et sur les champs, pensent nostalgiquement à leurs vacances hors de notre Cité studieuse ou factice. Cet entretien sera donc une évasion.

Nature aux cent visages! Je viens ici évoquer ta présence sous un titre chargé de l'anxieuse interrogation de l'homme descendant de la même création dont pourtant son âme unique le sépare.

« Pourquoi? » balbutie l'enfant dès ses premiers mots,

invoquant, accusant après une accumulation d'observations tacites, ce droit de regard qu'aucun être vivant n'a, sauf lui, réclamé avec cette impérieuse et générale curiosité.

Vous vous souvenez de l'exergue de Rudyard Kipling dans son livre de la Jungle : « Gosier de Milan, Main de Singe, Œil d'Homme ». Insatiabilité de la curiosité humaine!

L'œil humain, sa rétine reflétant l'univers sur les lobes d'un cerveau exceptionnellement développé au sommet de son échine verticale, quelle antenne capable d'être sensibilisée par les phénomènes extérieurs, de transmettre à la précieuse substance cachée, à ses circonvolutions inquiètes, matière à réflexion! Vite, la raison s'en empare, analyse, déduit, erre, divague ou affirme et se complaît en traductions logiques ou hardies; pensez à la réceptivité supérieure d'un être pareillement doué pour percevoir les bruits, les saveurs, les odeurs, le toucher des choses avec un système nerveux transposant ses sensations en autant de délectations spéculatives.

Et pourtant, il y a des degrés dans cette aptitude d'intellectualité.

Vous avez observé ceux qui vivent hors nos murs, ces hommes au visage basané, hâlé par vents, soleil et marées, et vous les avez interrogés.

« Quel beau pays que le vôtre! » leur avez-vous dit.

Penché sur les mancherons de sa charrue, le laboureur a levé un regard surpris : « Ah! oui, on vient de loin ici pour se reposer, mais pour celui qui sème le blé, la terre est rude ». Les chevaux et l'homme à ce moment se profilaient sur les rais d'un vaste couchant, plus coloré qu'une palette de Claude Monet à la fin d'une ardente séance.

Ailleurs, vous avez rencontré un berger et son troupeau piétinant entre d'alertes chiens noirs. Vous avez pu envier tout bas son existence si proche de la grande liberté, puis risquer votre question. Sans éluder positivement sa réponse, il a envisagé la chose avec indifférence, un peu de l'hermétisme de ses bêtes dont les

yeux reflètent des lointains inconnus et aussi l'immédiat de leur humble conscience.

Le peuple des champs ignore que vous voulez dérober le feu du ciel et n'a cure de votre ferveur devant les nuages et les fleurs des chemins. Pour lui, cela ne répond ni à un besoin, ni à un profit.

Du moins, en vous enfonçant sous bois, vous avez cru en rencontrant le braconnier, vous avez espéré que ce chasseur-né, nettement plus libre, courant la nuit dans la forêt mouillée, épiant ses silences et ses rumeurs, trahirait quelque perspicace impression de la vie sauvage. La conversation a dérivé rapidement. Il s'est cru épié et vous a menti, raconté qu'il cherchait la trace d'un renard qui lui volait ses poules. Il se soucie bien d'ailleurs de cette Nature qui lui balafre le visage et les mains, rivale receleuse du gibier qu'il convoite.



Héritiers d'une humanité plus inquiète, il vous est arrivé de regretter la campagne quand vous étiez à la ville et de perdre, en vacances, progressivement, le goût des livres et de leurs pensées. Vous vous laissiez vivre et, peu à peu, l'ambiance du plein air vous dérobait à vos veilles méditatives. Vous faisiez de la culture physique... J'ai éprouvé cela au cours de longs mois en pleine Nature et si je me suis cependant voué à l'étude exclusive de la vie, j'ai souvent dû à la contrainte des villes une préparation, comme à vif, à une réceptivité plus subtile.

Pour tous, certes, la Nature, c'est l'ample comédie aux cent actes divers. Mais, à vrai dire, c'est tout d'abord l'imbroglio; l'idée de chaos en est le premier stade, celle de cosmos n'apparaît qu'ensuite.

Ecoutons Fabre lorsqu'il dit : « Un ordre souverain régente la matière. »



Vaste fut pour moi la révélation de ma toute première visite aux galeries de zoologie de notre célèbre Jardin des Plantes. La vie de la Nature, je l'avais sentie à tra-

vers mille excursions dans les sites où elle est particulièrement libre. J'avais aussi peint les pensionnaires de la ménagerie et observé leurs mouvements dans les limites atroces des cages. J'avais exploré, en chasseur d'images, les bois et les marais de ma contrée, Perche et Vendômois, noté ce que j'avais vu.

Mais lorsque, ce jour-là, à l'orée de mes dix-sept ans, je me hasardai à gravir seul un des perrons de l'immense galerie, je ne sais quel destin me poussa à continuer d'un trait le grand escalier jusqu'aux paliers du second étage et à ne pénétrer qu'à ce moment dans les promenoirs intérieurs dominant l'immense carré du rez-de-chaussée : un spectacle énorme capta mon attention. Pourtant immobile, cette foule de grands quadrupèdes et de cétacés, tout en bas, foisonnait en un étrange troupeau.

A considérer la population de ce hall dans son entier, de cette hauteur, les raccourcis de chaque bête vue en surplomb lui prêtaient une obscure tendance au mouvement; je réalisais moins leur fixité que ne s'évoquaient pour moi la mobilité des muscles roulant sous les peaux; des charpentes osseuses raidies sous le poids de chacun émanait un mouvement simultané. Les animaux déambulaient comme, sur l'ordre de ce magicien de Noé, avaient fait leurs ancêtres, en un fleuve identique détourné du cataclysme du déluge.

Ce devait être un peu ainsi. Les parois du vaisseau contenaient aussi les Oiseaux, les Reptiles et les Poissons, et tout près des éclairages supérieurs se tenaient les insectes multicolores.

Je parcourais les flancs du bâtiment, passant des Coraux aux cocons soyeux, des nids aux coquilles, des Zoophytes aux chenilles. Les Singes et les Fauves, les Oiseaux des îles et les Migrateurs aux ailes aiguës, les Argus et les Casoars, salle après salle, étalaient leurs nuances, leurs bigarrures, leurs étranges beautés de Faune lointaine.

J'étais l'homme sage, *homo sapiens*, en déroute de toute sa logique, au milieu de l'impromptu de cette cohue,

de ses apparitions inattendues et de sa saveur neuve de création quaternaire.

Ici, les Insectes aux pinces effrayantes, de savante et cruelle construction, les Poissons glauques et les Cétacés, rigides et rapides sous-marins, armés de scies ou d'espadons tordus comme un câble, là les nodosités écailleuses des Ophidiens, ailleurs les Ecureuils volants, les Iguanes crétées et plastronnées d'un bouclier rétractile, les Pélicans goîtreux, les Autruches aptères aux jambes musculeuses; l'énorme population présente me montrait son empire, ses puissances.

Le miracle de l'aile, de la nageoire, de la course dans les sables ou à travers les rocs abrupts, éclatait devant mes yeux comme une totale évocation des terres sauvages par cette animalité débordant l'humanité jusqu'à l'enserrer de son nombre, de sa menace et de l'étendue même de ses solitudes de Jungles, de Forêts et d'Océans.

Scrutant le visage de chaque bête, je voulais arracher son secret, celui de son instinct et, qui sait, au travers de ces rudes indications d'une face noire de Gorille ou d'une prunelle d'Aigle, derrière l'apparat du Tragopan ou d'un Sphinx, lire une intelligence ou l'intention d'une pensée individuelle.

Les défauts des montages anciens me frappaient moins que la tenue générale des ordres et des classes que ma vision dispersait. Ce qui était fané, étiqueté de grands noms, m'imposait le respect de ce cheptel sacré; mais surtout, je le sentais vivre.

La lumière apaisée du soir, le silence de cette turbe qui, debout, semblait prête à fléchir sur ses membres pour dormir ou à bondir dans la nuit attendue, libératrice de la faim ou du rut, ma solitude dans ce hall qu'animaient seules mes réflexions d'adolescent, tout ce concert muet de formes, de cuirasses, de peaux tachetées ou barrées, de duvets et de plumages, toutes ces écailles, toutes ces carapaces, m'accompagnaient de leur sereine étrangeté, de leur logique éternelle, jusqu'au moment où une voix ébranlant les salles sonores monta,

se répandit et s'éteignit avec les cinq coups de l'horloge. On fermait.

De cette foule, je passai à celle du dehors, l'esprit hanté de formes neuves dont les marques et les allures ne me quitteraient plus. Je venais de prendre contact avec un groupement formidable, présenté par un architecte auquel je prêtais du génie.

La multiplicité des formes animales venait de m'apparaître au paroxysme. Chacune avait son visage que sa mémoire rappelait comme un nom, le seul qui suffise avant qu'intervînt jamais la connaissance de chacun sur place dans les solitudes lointaines d'où les avaient rapportées les voyageurs.

Au cours du temps qui suivit, je verrais aussi, plus claires sous leur vraie lumière, les hardes de Ruminants comme celles des Cerfs de nos forêts, les manades demi-sauvages des bœufs et des chevaux camargues, les tornades des Flamants et des Etourneaux, les colonies, des oiseaux du Nord; dans les villes mêmes, par le cinématographe, je connaîtrais, comme en rêve, les mœurs des Serpents et des Oiseaux mouches; partout, par fragments, le développement de tout ce que le vieux hall m'avait fait pressentir s'exalterait jusqu'à la vie sauvage elle-même.

VISAGES

Il y a visage dès qu'il y a physionomie. Avant le visage, il y a le geste. La matière trouve l'expansion de sa vie par le mouvement, premier acte et première manifestation de l'être animé. La grimace de la vie est un geste originel de l'âme. C'est souvent aussi le portrait vivant et lisible d'une idée.

Dans la perfection si appropriée qu'il possède de par sa vie sans complexité parfois presque automatique et mécanique, chez l'insecte par exemple et chez des êtres inférieurs, si l'animal semble n'avoir que des gestes et des expressions limitées à un minimum nécessaire, répondant à des sentiments très simples, les expressions,

pour limitées qu'elles apparaissent, pour sobres qu'elles soient, suffisent, par leurs nuances, à l'individu, pour trahir ses sentiments intimes, pour échanger avec un conjoint ou un compagnon de migration ou de chasse les termes d'un langage déjà multiple et complet.

L'animal sait d'abord ressembler à la matière. Dans un site perdu de la forêt, le Grand-Duc immobile sur une souche moussue, cligne des yeux; et à chaque fois qu'il les ferme, il paraît n'être qu'une nodosité de l'écorce rayée et irrégulièrement tachée.

Qu'il vous fixe, de son étrange face rayonne une force imprévue. La prunelle noire, sur le champ or rouge de son iris, centre l'œil grand ouvert dans sa fascinante physionomie. Aussitôt les détails de la figure tout à l'heure crispée comme le nœud d'une branche, deviennent une énigme éclairée qui nous appréhende; les sourcils dessinent un arc anguleux sur leur arcade; le bec courbe plonge dans le bas de la face barrée par le fermoir en demi-cercle des mandibules velues; les cornes de plumes ornant le front figurent deux oreilles dressées ou couchées alors que l'ouïe, en réalité, se tapit plus bas dans sa conque sensible et voilée.

Le manteau, fauve, flammé ou chevronné de brun, passe inaperçu au milieu des troncs et des roches.

Même immobile, toute la face évoque d'un rappel hominien une fantaisie sauvage que nous ne pouvions nous attendre à rencontrer en fin fond de cette solitude forestière.

Voilà ce que le luisant de deux prunelles, même immobiles, peut projeter du sein de la matière. Il n'y a eu que l'écart des paupières dévoilant un regard effrayant. Le geste s'est limité à un cillement.

A une autre extrémité très lointaine, le geste primitif de l'amibe tend à s'accomplir vers la segmentation, celui des rayonnés n'a encore qu'une physionomie générale, comme une projection décorative.

Cette première conquête du mouvement à travers l'espace suivant deux dimensions seulement de l'étendue, place l'animal à un stade immédiatement supérieur à

celui de la plante inerte encore et qui ne se meut que dans la lente expansion de sa croissance. Plus tardive viendra la conscience. La plante, plus lentement que l'œuf de l'oiseau, accomplira son épanouissement et les métamorphoses initiales de l'insecte sont déjà, en réalité, une suite de velléités de l'animalité indépendante.

La plante, fixée au sol, croît comme seule la vie organique peut se développer. Sa chimie est toute puissante. Elle filtre les sucs qu'elle absorbe; germination accomplie, le brin d'herbe pointe à l'air libre avec lequel il fait désormais ses échanges d'oxygène et d'acide carbonique.

La plante aura-t-elle une physionomie? Un épanouissement du moins dans un organe culminant : la fleur sera en effet dans ce cycle l'avant-dernier mot, mais sublime. Le fruit sera le dernier terme et la graine qui en tombera s'enterrera de nouveau pour recommencer et perpétuer cette genèse.

En quoi donc la fleur représente-t-elle pour nous la figure du végétal, elle, et non le fruit? Par les propriétés physiques de la fleur qui contient les organes de reproduction de la plante, la comparaison pourrait être nette avec le couple d'oiseaux qui engendre l'œuf déposé dans le nid. Le fruit est le nid de la graine. La fleur est le signe le plus élevé de la vie des plantes.

Le nom des choses ne suffirait pas pour nous en traduire l'image; il nous faut les déterminer par un de leurs organes dans le monde végétal; c'est la fleur qui contient sous les pétales les prémices du stade final. Sa chute nous annonce que la courbe de la vie annuelle s'infléchit, sa période héliotropique étant révolue, son retour au sol commence avec la gravitation de la graine incluse dans le fruit.

De même que le visage de l'animal se tend généralement vers la lumière, vers l'air chargé d'oxygène, celui de la plante s'épanouit à son plus haut stade en une table de parfums et de pollen tendue au vent et au toucher captateur de l'insecte, tous deux messagers de sa fécondation. Au-dessus de l'ovule, la fleur est le cadre du désir de la plante, l'expansion vitale la plus expressive

de sa personnalité. Et toujours, dans le sens le plus général, la fleur est la beauté du végétal; ses feuilles peuvent parfois être des organes prépondérants mais notre désillusion est fort grande quand une inflorescence vient comme dans l'Arum, l'Euphorbe ou les Orobanches donner le change à notre attente. Les Fougères aux crosses déroulées ne pouvaient que parler de respiration, les fleurs nous parlent d'aspiration, d'éclat de la vie.

La fleur est un visage ouvert. A nous de nous laisser toucher par lui pour y comprendre une de nos propres idées.

Et le visage entrevu dans l'herbe des bois ou du marais aura parlé.

Autre est la physionomie des animaux inférieurs et je veux déjà dire des insectes. Souvent masqué comme chez beaucoup de Coléoptères, le visage ne peut transmettre aucune expression communicative. C'est la forme générale, l'étrangeté de la tête et de ses organes de préhension, quelque ornement bizarre ou la coloration précieuse des élythres qui parlera en particulier. C'est là que notre regard posera sa question.

Au fond, ce que nous appelons visage, c'est ce que nous voyons, ce que nous choisissons de caractéristique et d'essentiel de la silhouette générale, du faciès. Si la tête du quadrupède, de l'oiseau, de l'insecte, fait modillon sur l'architecture générale, la fleur, quand c'est celle de l'Orchidée (Ophrys), de l'Orobanche, de l'Ortie, est le motif choisi par l'homme — artiste puisqu'il choisit par fantaisie, pour sa délectation, un motif spécial et sort de la science. La feuille même peut être physionomique plutôt que la fleur, formant motif; dans le lierre, c'est elle que nous regardons comme figure de la plante, dans le jonc aussi, cette fois si différente; et les feuilles, ainsi, ne seront pas oubliées, même mortes. Les feuilles de l'automne, les jonchées colorées peuvent-elles, pour nous, être des indifférentes?

Nous vivons, non dans la science mais dans la féerie.

Certains, la plupart, sont des visages, c'est-à-dire que leur forme est nuancée des expressions d'un caractère

entier. Le visage du Lion, le museau du Renard, la tête de l'Aigle, nous permettent de lire le caractère profond jusqu'à en faire l'emblème d'une vertu, d'une passion, d'une idée générale. L'œil du Rossignol, celui du Rouge-gorge sont si émouvants qu'après leur chant on y lit encore toute l'animation du musicien, toute l'exaltation pathétique que reflétait tout à l'heure l'inépuisable création ou le lied si tendre de ces bardes sylvestres.

Descendant dans la série, nous trouverons un reflet dans le Lézard, si vif avec sa gorge plissée et mobile sous la rigide fixité qui rappelle ses terribles voisins, les Serpents. Ceux-ci, par la muette contraction de la mâchoire, par l'implacabilité du regard se caractérisent tout à fait à part. C'est un monde muet qui nous prévient sur les formes des Poissons. Le mutisme est devenu complet : la mer est un élément dont les profondeurs sont intensément peuplées, mais d'êtres sans voix. Poissons, crustacés, mollusques ont des physionomies fixes, totalement inexpressives.

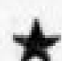
Les insectes ont un masque d'autant plus inexpressif que l'œil est un énorme prisme immobile où vient se fixer sur de multiples facettes le panorama ambiant.

Les rayonnés ont plutôt une forme végétale et c'est leur mouvement encore qui les garde à l'animalité, comme leur indépendance, quand leur construction a un rythme qui les associe au règne végétal.

Les fleurs et les inflorescences seraient-elles en comparaison des êtres précédents douées d'un visage? Notre sensibilité ne veut pas le nier; reconnaissable, distinctif, souvent plein d'un charme prenant, leur épanouissement, leurs rassemblements parleraient encore d'expression, mais quelle extension déjà depuis que la face du fauve et surtout celle des singes sont venues marquer par leur accent les sentiments précis de la brute et l'évasion de l'instinct vers l'intelligence.

Caricaturiste quelquefois aussi, la nature semble accabler sa propre beauté de traits burlesques ou grotesques, de marques qui soulignent la goinfrerie, le rut et tous autres péchés capitaux de l'humaine nature. Ce sont là

des motifs à faire méditer les moins contemplatifs des hommes, les moins mystiques aussi quand les fleurs après ce défilé de masques viendront à leur tour évoquer mille primitives passions, mille emblèmes du poison ou de la candeur. Le chapiteau de l'Ortie, l'œil de la Pensée ou des petites Véroniques, l'étoilement des Camomilles, les étrangetés des Orchidées, parlent. Ecoutons, tendons notre esprit vers elles, ces petites, songeons qu'elles sont visages, à ne pas craindre de voir jamais leur expression pâlir devant le charme des Gemmes. Mais, cependant, ne ramenons pas ces traits aux nôtres seuls si nous voulons respecter notre modèle, l'envisager dans sa plus large portée.



En écoutant le chant du Rossignol, l'emprise de notre raison scientifique a trouvé sa défaite; un disque ne peut donner l'idée de cette mise en scène. La science est à bout de souffle dans ses expressions définitives. Nous passons. Nous sommes dans l'art le plus expressif. Déchargées des ténèbres hivernales, nos nuits attendaient cela pour être belles. Deux mois, de la fin avril à juillet sont emplis de ce chant dont les nuits des tropiques ne résonnent point. Les arts de ces pays-là ne se dégagent pas avec la limpidité merveilleuse que connaissent ceux de la Perse, de la Grèce, de l'Italie et de la France, patries du rossignol. Poésie, Plastique, Peinture, Musique et Architecture.

Cette cathédrale, la Nature, qui renferme tous les arts, renferme tous les styles : le grotesque le plus bas (Singes : Papio, Hamadryas), les êtres les plus informes et les plus lourds, des espèces vraiment infirmes et sans beauté (Axolotls) ou douées à un degré suprême d'une harmonie de formes ou d'aptitudes comme certains amphibies, bons voiliers et qui peuvent aussi bien nager que marcher (Cygnes), dont la beauté de lignes évoque une idée, dont la pariade est magnifique (Paons, Faisans), ou le chant sublime (chant de couleur, chant musical).

Tous ces styles que nous regardons, qui nous pénètrent de leurs harmonies respectives, tous ces modes de

formation, de création, même en évolution, sans arrêt dans la durée, mais dont nous ne pouvons saisir que les stades fixés pour une longue période dont les modalités transformistes nous échappent, tous ces stades hideux ou magnifiques dans les parties ou l'ensemble de leur harmonie nous dévoilent comme le caractère même de leur impresario à telle heure de la création. Sous quelle humeur créa-t-il l'Oiseau-Mouche, délicieux être, merveilleusement coloré, minuscule joaillerie destinée à vivre du suc des fleurs épiphytes, les orchidées même? En même temps, avec une langue étirée aussi, des quadrupèdes aux formes étranges et gauches, le Tamanoir et le Tamandua qui engluent les fourmis terrestres ou arboricoles des mêmes régions.

Sous quelle jovialité énorme fit-il le Papion sauvagement coloré, férocement décoré comme une idole barbare? Par quelles nuances de fantaisie décorative furent peints la pintade vulturine, les Calaos, le Jaribu, quand dans les mêmes familles il y eut des types plus frustes et plus humbles?

Pourquoi le Rossignol eut-il cette livrée simple et les Perroquets ces atours bruyants et discordants?

Variété infinie, harmonies en tout cas qui correspondent au caractère de l'individu créé de toutes pièces en accord avec son intimité et avec son milieu.

La science ne peut nous renseigner assez sur ce qui s'est passé. Mieux vaut nous laisser prendre, à partir de ce qu'elle nous enseigne, à une intuition de l'universel devant lequel nous contemplons, nous nous recueillons, nous nous absorbons assez pour entendre un peu mieux la voix profonde que la nôtre, ni celle de notre raison ne peuvent dominer.

L'homme des villes, si inquiet, si nécessairement enclin à accroître sa culture, aspire-t-il à se rapprocher de la Nature? S'il l'entrevoit comme un repos, il y cherche peut-être un courant comme un oiseau migrateur, en tout cas un contact plus étroit avec ce que sa vie pratique floue et contraint.

N'est-ce pas ce même retour à la vie contemplative

que nous savons adoptée avec un instinct plus complètement voué à une pensée surhumaine par ces sages orientaux qui vont s'absorber dans la solitude? Notre scientisme ne domine pas leur extase.

Mystique bonheur de sentir au delà même de la Nature, de sortir des contingences pour plus de clarté sur ce pressentiment projeté au delà des bornes du sensible.

Comme au centre d'une forêt primitive, une impression vous saisira, cette fois sans forme, toute poésie, sans rythme et sans mots, plus large que tous ces termes qui n'étaient que de multiples visages avertisseurs.

Sentiment de plus d'espace et de plus de durée nous entraînant vers un état d'âme qui semble ne pas tant nous appartenir que venir au devant de nous du fond de l'horizon par delà la courbure du sol ou de la mer.

La multiplicité des images nous a indiqué cette voie si grande qu'elle n'a plus d'objet?

Si, un seul qu'à travers ces Cent Visages, malgré la vie qui nous en écarte par mille apparences, par mille facticités de notre raison aux théories biaises et limitées, nostalgiquement, grâce à un naturel retour vers la cause première des phénomènes, nous avons appelé Dieu.

ROGER REBOUSSIN.

L'ŒUVRE DE JÉROME ET JEAN THARAUD

—

Quelques lettrés, — un petit monde de professeurs, d'étudiants et d'amateurs, qui gravitait autour des *Cahiers de la Quinzaine*, — connaissaient vers 1900 les frères Tharaud. Ils savaient qu'ils étaient d'Angoulême, que Jérôme avait passé par Sainte-Barbe, qu'il s'était lié à Normale avec Charles Péguy et Louis Gillet, que Jean, son cadet, préparait l'Inspection des Finances au temps où il abritait le stock des *Cahiers* dans sa chambre du Quartier latin, et parfois y hébergeait leur directeur. Rien d'étonnant à ce que *Le Coltineur débile*, premier essai des deux frères, eût paru à la librairie Bellais, c'est-à-dire chez Péguy, — Bellais n'étant qu'un prête-nom.

A sa sortie de Normale, Jérôme Tharaud avait été nommé lecteur de français à l'Université de Budapest; mais en 1904, on le trouve revenu à Paris pour y vivre l'existence incertaine et hasardeuse de l'intellectuel peu fortuné. Il écrit des articles placés difficilement, et corrige au petit bonheur les devoirs du cours Raguet, comme il l'a raconté lui-même avec humour. Charles de Peslouan, l'un de ses amis, saisit alors l'occasion de le faire entrer chez Barrès, auquel il va servir de secrétaire pendant dix années, — lui et son frère Jean, s'entend. Les Tharaud dès lors sont interchangeables; il est licite de parler d'eux au pluriel ou au singulier.

En 1906, leur nom est brusquement tiré de l'obscurité et révélé au grand public par le prix Goncourt décerné à *Dingley, l'illustre écrivain*, une nouvelle, en somme, plutôt qu'un livre, mais d'une rare perfection.

★

Quelques années plus tôt, quand la guerre du Transvaal mettait l'immense empire britannique aux prises avec une poignée de paysans hollandais, les Boers, devenus colons au Cap, on avait pu voir dans les cafés de Budapest le petit professeur français penché, chaque soir, sur les magazines dont les photographies lui permettaient de se transporter en imagination à l'extrémité sud de l'Afrique. Il n'est plus alors le jeune intellectuel ami d'une douzaine d'étudiants, juifs pour la plupart; il oublie la table de sapin verni de sa modeste chambre, où s'alignent les éditions classiques et se superposent les notes de cours. De goût nomade et aventureux, Jérôme Tharaud chevauche par la pensée dans le Veld; ou si l'on préfère, il y délègue à sa place un héros imaginaire qui tient de lui-même et de Kipling passionnément admiré.

Un cheval qui saigne, l'irritation des hommes contre un ennemi invisible, un coup de vent sur les sables, la recherche d'un gué, les discussions entre les cavaliers pour reconnaître à la marque des fers quel régiment a déjà passé là, le vol des oiseaux de proie, les dialogues des chevaux au piquet, les propos des officiers, et dans les rares engagements qui coupent d'un peu d'émotion la monotonie des jours, le plaisir de contempler la paix traîtresse du paysage, les Kopjes couverts de rochers, de broussailles et de chardons argentés, où l'obus qui éclate fait fleurir un léger nuage pareil à un pommier en fleur, voilà les aliments de ma vie.

Tandis que l'orchestre joue *Le Beau Danube bleu*, Tharaud se transporte en esprit dans les camps anglais du Transvaal, ou parmi ces Boers dont les chariots attelés de dix paires de bœufs ressemblent aux chariots francs du ve siècle. Télévision? Seconde vue? Le phénomène de suggestion, la cristallisation qui se produit en lui sous le coup de fouet d'un aventureux désir, rappelle le cas de Rimbaud écrivant *Le Bateau ivre* dans une honnête maison bourgeoise de Douai sans avoir jamais

vu la mer, inspiré uniquement par les gravures du *Magasin pittoresque* placées sous ses yeux.

Un premier manuscrit de *Dingley* rapporté de Hongrie par Jérôme Tharaud, refait avec la collaboration de son frère Jean, fut suivi de plusieurs autres avant que le prix Goncourt ne couronnât une version qui n'était pas encore le texte définitif. Tous deux s'acharnaient à la poursuite de la perfection, il n'y a pas de livre qu'ils aient travaillé davantage (1).



Cependant, insoucieux d'élargir leur succès en exploitant la même veine, les Tharaud se reprenaient à tel ancien projet inspiré par leur terroir natal et bientôt suivi d'autres. L'Angoumois, le Périgord, le Limousin, ces trois provinces voisines, allaient leur fournir la matière de trois livres.

La Tragédie de Ravaillac est un de ceux qui semblent avoir été le plus longuement médités. On peut en faire remonter l'origine à leurs souvenirs d'écoliers, à leurs vacances d'étudiants sur l'abrupte colline d'Angoulême où ils retrouvent leur mère, à leurs promenades en Charente, le pays de « l'eau-de-vie la plus parfumée du monde ». Ne se sont-ils pas penchés parfois, eux aussi, sur le gouffre de Magnac-sur-Touvre, comme l'étrange illuminé? Ils ont compris l'âme de Ravaillac, autre gouffre insondable, âme plus torturée d'interrogations et de doutes sur sa mission, que son corps ne le sera dans le suplice de l'écartèlement infligé au malheureux régicide.

La Vie et la Mort de Déroulède, autre livre d'histoire, mais chronique contemporaine, cette fois, fut dicté aussi dans une certaine mesure aux Tharaud par le sol natal, d'autant mieux compris et aimé qu'ils avaient vu autre chose. Le poète des *Chants du soldat,* l'animateur de la Ligue des Patriotes, les intéresse, pris au point de dé-

(1) Trois éditions parues successivement aux Cahiers de la Quinzaine, chez Pelletan, et chez Plon, représentent les principaux « états » de *Dingley.*

part, comme Charentais; outre que Barrès les encouragea vraisemblablement à écrire sa biographie.

Elargissant le cycle proprement français de leur œuvre, on verra un jour Jérôme et Jean Tharaud écrire *Mes années chez Barrès* et *Notre cher Péguy,* livres où s'avère leur art du portrait, témoignages d'une valeur inestimable sur l'élite de l'époque.

La Maîtresse Servante, paru en 1911, révéla un nouvel aspect de l'auteur de *Dingley,* l'âme paysanne après l'âme errante et nomade. « Nous autres, gens de la campagne... », nul doute qu'il ne reprenne volontiers à son compte cette expression du héros du livre. Dix lignes suffisent pour l'affirmer :

Venez voir les dernières flammes d'une cuisine en Limousin. Hâtez-vous. C'est une chose qui meurt et qu'on ne reverra jamais plus. Sans doute, bien longtemps encore, on verra se perpétuer dans nos campagnes une vie assez pittoresque; longtemps encore on entendra le claquement des sabots sur les dalles, mais ce qui flottait dans nos cuisines d'intime et de familial s'en va chaque jour un peu avec la fumée des toits.

L'aventure contée est celle d'une intelligente et fine ouvrière de Paris, emmenée en Limousin par son amant, le hobereau qu'elle a connu étudiant au quartier latin, et là-bas, au contact de la mère du jeune homme, reprise par les vertus ataviques de la race : dévouement, religion, paix et joie découlant de l'obscur travail quotidien.

Vous connaissez nos prés : même au cœur de l'été, ils crient sous les pas comme une éponge; l'eau, retenue à fleur de terre par un sol de granit, y court partout en rigoles, et souvent l'on trouve au milieu une nappe étincelante, un étroit réservoir carré qu'on appelle chez nous une serve, peut-être pour indiquer qu'un source est là prisonnière. Mariette m'a souvent fait penser à ces sources captives : elles sont là fidèles, abondantes, toujours prêtes pour les soins domestiques, et l'on y voit le ciel.

Une seconde fois, on cria au chef-d'œuvre. Et dans la piquante revue intitulée par lui *Les Guêpes,* Jean-Marc Bernard se fit l'interprète de l'admiration unanime; prophétisant à la façon des devineresses, et jouant sur les mots, il déclara voir « tout l'avenir dans les Tharaud ».

★

Mais quand on les fête de la sorte, déjà les deux frères se sont engagés sur une autre piste. Ce qui intéresse maintenant l'auteur de *Dingley,* à les revoir dans son souvenir, ce sont ces Juifs qui s'essayent en Europe centrale « à leur rôle historique d'intermédiaires entre l'Occident et l'Orient, de colporteurs de sentiments et de pensées ».

Aux Cahiers de la Quinzaine, il a déjà publié sur ce sujet une nouvelle, *Bar-Cochebas,* mais il pressent qu'on peut tirer autre chose de cette riche substance. Jérôme Tharaud dit un jour à Jean qui, venu le voir à Budapest entre 1900 et 1904, y avait entrevu les étudiants juifs de l'Université : « Il y a aussi les juifs sauvages, comme les appellent leurs propres coreligionnaires. Repars donc là-bas, puisque tu es plus libre que moi pour l'instant. Enfonce-toi dans la plaine d'Europe centrale, je serais étonné que tu n'y assistes pas à des scènes curieuses. »

Comment le cadet des Tharaud, ainsi délégué par son aîné à une attentive prospection, découvrit les ghettos de Hongrie et de Pologne, un passage essentiel de *Quand Israël est roi* nous l'apprend :

Naguère, — je veux dire il y a vingt ans, — j'étais allé dans les Carpathes..... quand tout à coup se découvrit à mes yeux du monde dont Bœdeker ni Joanne ne m'avaient jamais parlé. De fois à autre j'apercevais dans un sentier des paysans slovaques, coiffés de bonnets de fourrure et vêtus de peaux de mouton, avec d'étonnantes braies rouges, serrées autour des jambes par des cordelettes de cuir; des paysannes habillées de peau, elles aussi, jambes nues ou chaussées de bottes, un mouchoir brodé sur la tête, des tresses de cheveux pendant sur la poitrine, et qui fumaient de longues pipes noires. Et dans les petites stations où notre train s'ar-

rêtait, à ces peaux de moutons, à ces fichus de couleur, à ces braies écarlates, se mêlaient tout à fait étrangement des gens de noir vêtus, chapeaux noirs, caftans noirs, bottes noires et boueuses, tenant tous à la main de vieux sacs de voyage, se bousculant pour grimper dans les wagons, comme si devant eux ç'avait été la roue de la fortune qui glissait sur ces rails, et qu'il fallût la saisir. Tous, ils portaient des barbes non coupées qui flottaient sur leurs vêtements, de longues barbes noires ou rousses, et des papillotes assorties, tire-bouchonnant sur leurs joues.

. . . .

Oui, quel souvenir inoubliable, cette apparition d'Israël pataugeant dans la boue, le long de cette voie ferrée, sous un ciel nuageux traversé de rais de lumière, comme dans une image de l'Ancien Testament! Montagnes, forêts, rochers, tous ces âpres parages d'une beauté grandiose quoiqu'un peu monotone m'intéressaient maintenant beaucoup moins que cette foule noire, avec ses yeux de feu, ses bottes qui laissaient voir les orteils, et ses tristes lévites crasseuses. Plus j'avançais dans mon voyage, plus ma surprise grandissait, jusqu'à devenir opprimante. Dans les petites villes où je m'arrêtais en passant, je visitais des rues, des logis empestés, des synagogues où l'on implorait Dieu avec une furie indécente; j'entrevoyais des vies comme jamais je n'avais imaginé qu'il pût en exister de semblables... Evidemment il y avait là quelque chose d'unique au monde...

Faire revivre pour lui-même et pour ses lecteurs un de ces extraordinaires milieux, nous introduire dans la familiarité des rabbins miraculeux et des bizarres croyants qui les entourent, tel est maintenant l'objectif de Tharaud, et le livre qu'il écrit va s'intituler *L'Ombre de la Croix*. Troisième aspect de son talent, troisième révélation plus surprenante encore que les deux premières. Œuvre unique! L'exil d'Israël, son installation précaire en Europe, l'inquiète pensée du Juif errant toujours orientée vers Jérusalem à travers d'incertaines conditions d'existence, apparaissaient pour la première fois dans notre littérature. Si l'on était contraint de

choisir un seul livre dans le bagage considérable de l'écrivain, ne serait-ce pas celui-ci, d'un caractère à la fois si nouveau, si humain et si vrai, qu'il faudrait le plus jalousement disputer à la destruction?



Mais avant que *L'Ombre de la Croix* n'eût paru, éclatent successivement deux guerres : celle des Balkans en 1912 — à titre de prélude — et la guerre mondiale.

La Bataille à Scutari, c'est le reportage d'un correspondant de guerre doué d'une culture générale peu commune, prodigieusement intéressé par ce qu'il voit, mais à son gré trop souvent contraint de piétiner à l'arrière. « Je me fais l'effet, écrit-il, d'être une sorte d'huissier de la guerre, un de ces tristes agents d'assurances qui s'en vont dans les villages constater les sinistres, et emploient leur journée, en attendant le train, à jouer au billard dans le café du lieu. »

Jérôme Tharaud est destiné à éprouver encore, beaucoup plus tard, cette même sensation d'interminable attente à Addis-Abéba et sous les murs de Madrid, ainsi qu'en témoigneront *Le Passant d'Ethiopie* et *Cruelle Espagne*. N'empêche que, dès Scutari, il a réalisé dans une certaine mesure son vieux rêve du temps de *Dingley,* et que ce n'est plus d'après des photos qu'il travaille. Patience, d'ailleurs : il va prendre une part effective comme combattant à une bien autre mêlée.

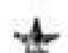
En octobre 1914, les Tharaud ont revêtu l'uniforme du fantassin français, la capote d'un bleu sombre qui va tourner au clair azur. Ils font partie du même régiment territorial qui se bat successivement en Flandre et en Champagne, à l'ombre de la cathédrale d'Ypres et de celle de Reims. L'espoir ne les quitte pas durant ces pénibles mois, alors que l'artillerie fait rage et que pleuvent les obus. « On est étonné, écrivent-ils dans *Une Relève,* d'échapper à ces rafales, mais on ne peut se résoudre à croire que, depuis qu'on est au monde, tous vos pas

toutes vos actions, tout ce que vous avez aimé, pensé, senti, ait pour aboutissement d'être écrasé dans ces ténèbres. »

Voici, en effet, que l'éclatante lumière du Maroc enveloppe les deux frères, appelés à Marrakech par Lyautey en 1917.

Ce n'est pas leur premier contact avec Ismaël. Avant guerre, au retour d'un voyage en Algérie, ils ont déjà écrit, et dédié à Péguy, *La Fête arabe,* où s'exprimait un vif regret que la civilisation musulmane fût en danger de disparaître. « Est-ce donc un mal inévitable, disaient-ils, que toute colonisation se fasse ainsi par la violence et la ruse, et aboutisse en fin de compte à l'expropriation du vaincu? »

Lyautey, par bonheur, est dans les idées qu'eux-mêmes soutiennent, puisqu'il a préservé autant qu'il a pu, en tout domaine, l'originalité des autochtones. Les Tharaud lui seront de précieux auxiliaires par les livres qu'ils vont écrire : *Marrakech, Rabat ou les heures marocaines, La Nuit de Fès,* — suivis plus tard du *Chemin de Damas,* des *Cavaliers d'Allah* et des *Grains de la Grenade.* Série éblouissante où, tel Delacroix transporté de Paris en cette même Afrique du Nord, ils se révèlent d'excellents peintres orientalistes. La fête arabe, presque éteinte en Algérie, brille encore de tout son éclat au Maroc. Ils nous la font voir, et, retraçant l'intelligente conquête, écrivent en même temps l'une des pages qui font honneur à l'histoire de la France moderne.



Marrakech leur révéla la noblesse d'Ismaël, fils d'Abraham, — qui le croirait né de la servante et non pas de l'épouse? — mais décidément, Israël les intéresse davantage.

Presque autant que la Palestine, l'Afrique se prête à une confrontation entre ces frères ennemis, confrontation favorable à l'Arabe seulement au premier aspect. Un ghetto marocain, sans doute, est « un des lieux les plus affreux du monde »; cette juiverie misérable et

affairée contraste avec la civilisation islamique, « d'un caractère aisé, insouciant, ami du plaisir et du repos ». D'où vient donc qu'après avoir été séduits comme ils le furent par l'existence magnifique des grands chefs marocains, les Tharaud soient si pressés de retourner aux rabbins et à leur pouilleuse clientèle? C'est que ceux-ci sont des êtres à psychologie plus compliquée et plus profonde, héritiers de la Bible, de la Torah et du Talmud, quand l'Arabe n'a que le Coran; c'est surtout qu'ils atteignent parfois d'étranges cimes. La sublime notion du dévouement, de l'immolation volontaire, leur demeure familière ainsi que le prouve, dans *L'Ombre de la Croix,* l'histoire du petit Rüben donnant sa vie pour prolonger celle de son grand-père. Nous tous qui l'avons lue, nous avons aimé l'enfant juif, innocente et pure victime.

Ce livre avait paru en 1916. Son succès durait encore — il n'est pas près de finir! — quand Jérôme et Jean Tharaud retracèrent l'aventure d'une communauté juive d'Ukraine, qui, par crainte d'un pogrom possible, s'inflige à elle-même le désagrément d'une garnison de cosaques pendant deux semaines. *Un Royaume de Dieu* est une œuvre qu'on pourrait dire « unanimiste », une tragicomédie dont la plupart des acteurs sont au second plan, et où la communauté, plus importante que le chœur antique, fait figure de personnage principal.

Les Tharaud semblent nés pour comprendre Israël, — ses qualités ainsi que ses défauts, — et nous l'expliquer. Quelle insatiable curiosité ils ont des Juifs! Comme ils savent les dépeindre!

La Rose de Saron met sous nos yeux des portraits qui valent ceux des rabbins d'Amsterdam peints par Rembrandt; mais au lieu de quadragénaires en pleine vigueur ou de vieillards extatiques, il s'agit surtout ici des faméliques étudiants de ces pauvres séminaires que sont en Europe centrale les *yéchiba.*

Voyons deux d'entre eux, « maigres lévriers sur les pistes du Talmud », se restaurer chez un riche coreli-

gionnaire alors que Rabbi Eléazar vient de prédire l'imminente venue du Messie.

Tout le long du repas, il ne fut question, bien entendu, que de la prédiction du rabbin. Si Tache d'Encre avait eu pour deux liards de bon sens et un juste souci des intérêts de ses entrailles, il eût fait comme moi, il aurait approuvé notre hôte. Mais il ne m'aimait guère, et pour me contredire, et aussi pour faire briller sa connaissance du Talmud, il s'acharnait à ruiner chez Méïr, non pas certes l'espoir du Messie, que nous portons tous dans le cœur, mais l'idée qu'il fût possible de calculer d'une façon précise la date de son apparition. Méïr, qui n'était pas savant, l'écoutait avec inquiétude, et, comme un naufragé qui cherche des yeux sur la mer une épave où s'accrocher, il me jetait des regards désespérés. J'accourais à force de rames! Moi non plus je n'étais pas en peine de citer des rabbins, d'inventer des arguments, d'invoquer des textes vrais ou faux. Nous étions là, comme deux coqs attachés l'un à l'autre, qui du bec et de l'ergot se faisaient voler les plumes. Méïr suivait notre combat avec la passion d'un ignare qui guette l'argument favorable à son désir, et tous les mouvements de quelqu'un à qui l'on voudrait arracher le trésor qu'il vient de trouver. Si Tache d'Encre semblait l'emporter, la tristesse couvrait son visage. Dès que je prenais le dessus, la joie revenait sur sa figure, et je voyais tomber un bon morceau dans mon assiette.

L'intérêt de *La Rose de Saron* balance celui de *L'Ombre de la Croix*, et c'est tout dire. Le cœur est moins touché, sans doute, mais quelle riche pâture pour l'esprit!

De même la *Petite histoire des Juifs*, livre où se démontre l'aisance des Tharaud à se mouvoir dans le cercle des idées et à nous y entraîner. Rien d'obscur : ce sont gens qui savent allumer leur lanterne. Rien de pesant : ils nous livrent la quintessence de ce qu'ils ont dès longtemps digéré. Du nouveau à foison sur des choses antiques et inconnues. Des vues ingénieuses et curieuses pour nous délasser des vues profondes, s'il en était besoin.

Ce qu'ils disent de Charlie Chaplin, Juif singulièrement représentatif de l'espèce, est bien joli. Ils se servent de son fameux film, *La Ruée vers l'or,* pour jeter dans l'esprit du lecteur un flot d'amusantes images. En l'occasion, l'aventure de Charlie, c'est celle d'un *schlémil,* le maladroit du ghetto, mais qui finit par vaincre les obstacles accumulés sur sa route, et réussit à force de ténacité.

Voyez-le qui s'avance avec ses longs pieds plats et ce fameux petit chapeau rond qui ne quitte jamais sa tête (jamais un juif ne se découvre), et qu'il rejette sur son crâne avec le geste familier qui est celui d'Israël depuis des siècles. Où s'en va-t-il ainsi dans la neige? Où voulez-vous donc qu'il aille? A la conquête de l'or. Où cela? Dans un pays effroyable, à travers mille périls contre lesquels il n'a, pour se défendre, que sa badine, cette badine qu'il ne quitte jamais non plus, et que je vois entre ses doigts, mince, fragile et souple, si faible en apparence, comme le symbole même de la force d'Israël.

Quel être obtus, après avoir lu la *Petite Histoire des Juifs,* ne les connaîtrait? Et pourtant, Tharaud a voulu la récrire sous une forme plus concrète. Luttant avec les poètes populaires et les imagiers d'Epinal, il refait à son tour la vieille complainte du Juif errant; mais pour varier un peu, il intitule son œuvre *La Jument errante.*

Ce conte fantastique, à la manière du Balzac de *La Peau de chagrin,* nous introduit dans un sordide et merveilleux domaine où — par quel sortilège? — tout devient à l'instant acceptable et plausible. Nous sommes aux côtés de l'auteur dans les rues juives de Varsovie, « bordées d'immeubles à trois ou quatre étages, avec frontons, balcons, pilastres, chapiteaux et corniches, tout un luxe décoratif en misérables matériaux qui s'effritent et s'écaillent ». Un rassemblement s'est formé sur la voie publique autour d'une charrette où un grand gaillard au poil roux met une oie en loterie, et fait rire tout le monde. « Il n'y a que le pauvre cheval, qui, lui, n'a

pas envie de rire! Comme il baisse tristement la tête! Quels pauvres yeux il fait! On dirait qu'il a honte des boniments que tient son maître... Mais qui s'intéresse au cheval? »

Si, quelqu'un pourtant. Tharaud a reconnu la pauvre bête « aux yeux si tristes et si humains ». Il devait fatalement la rencontrer un jour. « C'est la jument du conte juif, le Prince d'Israël transformé en bête de somme par les maléfices d'Asmodée; celle qu'éternellement les enfants chassent à coups de pierre de la prairie communale, parce que la prairie communale est réservée aux bêtes chrétiennes du village; c'est elle qui conte ses malheurs à Isrolik le fou, un de ces revenants du ghetto à qui la faim donne toujours des songes un peu hallucinés... Et moi aussi, serais-je devenu un halluciné du ghetto? »

Il est ensorcelé, en tout cas, et nous de même. Nous suivons la jument, nous l'écoutons dérouler la légende et l'histoire d'Israël, ses incessantes persécutions et pérégrinations, ses malheurs et ses espérances, ses illusions et ses désillusions, ses délires prophétiques et ses enthousiasmes dangereux. La victime d'Asmodée, plus clairvoyante qu'on ne le croirait, décrit le mal héréditaire des Juifs, l'effroyable maladie dont, dit-elle, « nous portons en nous le germe, et qui consiste à vouloir à tout prix que les gens et les choses soient autrement que la nature et le temps les ont faits. Déjà nos Prophètes étaient ainsi. Mais ce qu'on admire chez les Prophètes, est quelquefois moins admirable quand on en voit de près les effets ».

Combien les Tharaud doivent approuver cette réflexion!

L'après-guerre, en effet, les conduisit à mener dans l'Europe troublée les enquêtes dont la première fut *Quand Israël est roi.* L'ère s'était ouverte alors d'un messianisme virulent, — proprement révolutionnaire. Si les Juifs paysans d'Ukraine, de Pologne et de Hongrie, « n'avaient aucune idée du rôle que jouaient dans cette

agitation leurs coreligionnaires des villes, qu'ils méprisaient d'ailleurs, comme des gens qui ont coupé leurs paillis, renoncé au vieux caftan, et dit adieu pour toujours aux usages des ancêtres », il n'en est pas moins vrai que Bronstein-Trotsky se place à l'origine de la révolution russe, et que l'éphémère révolution hongroise fut l'œuvre du groupe israélite qui avait Bela Kun pour chef.

Quelques semaines avaient suffi pour jeter bas, à Budapest, le vieil ordre séculaire. Des gens qui n'éprouvaient ni scrupules ni regrets à sacrifier un monde auquel ils demeuraient profondément étrangers, avaient tout bouleversé pour reconstruire à leur guise. Une Jérusalem nouvelle s'élevait au bord du Danube, sortie du cerveau juif de Karl Marx et bâtie par des mains juives sur de très anciennes pensées. Depuis des siècles et des siècles, à travers tous les désastres, le rêve messianique d'une cité idéale, où il n'y aura ni riches ni pauvres et où régneront la justice et l'égalité parfaites, n'a jamais cessé de hanter l'imagination d'Israël.

Les ruines accumulées à Budapest de novembre 1918 à mars 1919, quel spectacle pour l'ancien professeur de l'Université quand il revient en Hongrie dans l'été de 1920! Et qui eût été mieux qualifié que lui pour nous conter « l'expérience sociale » dont résultèrent ces ruines?

Quittant la « Jérusalem nouvelle », les Tharaud voulurent voir ensuite l'antique Sion d'où sortirent tant de prophètes, Sion qui maintenant rappelait à elle ses fils des extrémités de l'univers.

L'an prochain à Jérusalem est une enquête sur Israël divisé entre les tenants de l'ancienne Loi et les Haloutzim « rasés comme des porcs », et plus encore sur le conflit d'Israël et d'Ismaël, entré en Palestine dans sa phase violente. L'auteur ne prétend pas à arbitrer cette situation complexe; mais après qu'il a décrit mieux que personne la mosquée d'Omar, ravi par la beauté de cet édifice « étincelant comme un geai bleu », où le voit-on

s'attarder? Au mur des Pleurs. Il y formule en son esprit un jugement définitif sur les deux races parentes et ennemies auxquelles il s'intéresse depuis longtemps; il y établit une hiérarchie.

...Je n'arrivais plus à comprendre que le jour de mon arrivée j'aie pu me dire un moment : « Quel plaisir trouver ici quand là-haut, sur l'esplanade, autour de la mosquée d'Omar, là-haut, il y a le paradis! J'y montais encore bien souvent sur le vaste terre-plein dallé ou couvert d'herbe rousse, et toujours mes yeux s'enchantaient de cet ensemble si harmonieusement arrangé par le hasard, de ces fontaines où l'eau ne coule plus, de ces marches ensoleillées où traîne toujours quelque babouche, de ces cyprès et de cette mosquée où les pierres des hommes ont l'air de s'être transformées en rubis, en émeraudes, en choses brillantes qui ne connaissent ni la douleur ni la mort... Mais la rêverie que les hommes poursuivent dans ce bel endroit ne vous attache pas longtemps, car elle manque par trop de mystère. Cette pensée d'Islam est tout de même un peu courte. C'est une morale pour Bédouins. Et quand on le compare à la Bible et à l'Evangile, comme le Coran paraît plat! On se lasse de ce précieux décor où, derrière un voile de prières, on voit danser Schéhérazade. Il semble qu'on ait perdu son ombre, le sentiment d'un certain poids que tout Occidental porte en lui et qui lui tient l'esprit debout.

Remarquons-le, ces dernières lignes des Tharaud marquent par surcroît la prééminence, à leurs yeux, de la civilisation occidentale ou chrétienne sur la musulmane et aussi sur la juive. Partis de la colline où s'élève la cathédrale d'Angoulême, c'est vers elle qu'ils se retournent maintenant du haut de la colline de Sion.

Ils n'en seront pas moins impartiaux pour cela dans leurs récentes enquêtes sur les conflits sociaux où la question de la race sémite intervient : *Vienne la Rouge* décrite sous la dictature juive, puis inversement l'offensive d'Hitler contre les Juifs, *Quand Israël n'est plus roi.*

★

Nul livre des Tharaud n'est médiocre. « Avec eux, on n'est jamais volé », me disait un de leurs admirateurs qui achète régulièrement tous leurs ouvrages. Pour ma part, j'ai pu négliger l'un ou l'autre de ces livres au cours du présent essai : est-il nécessaire de dire que ce n'est point par indifférence?

La Chronique des Frères ennemis, par exemple, qui date de leurs débuts et dont le style est influencé par celui d'Anatole France, sait « rendre sensible comment en quelques années un petit groupe humain peut changer de religion, changer d'âme, et comment un bouleversement d'une portée aussi universelle que la Réforme de Genève fut l'œuvre d'un homme, sans doute, mais aussi le résultat de petits événements tout locaux... ». *La Randonnée de Samba-Diouf,* aventure d'un noir jeté dans la grande guerre, témoigne d'un don universel de sympathie. *Les Bien-Aimées,* roman qui résume les expériences sentimentales d'un jeune Versaillais, démontre un talent souple et multiforme, jamais prisonnier d'une formule ou d'un procédé.

Enfin, quand on lit leurs enquêtes et récits de voyage, on comprend aisément que la presse quotidienne, utilisant leur don de voir et de faire voir, ait pris coutume de les envoyer en tous lieux du globe, un jour aux Indes par la voie des airs, une autre fois en Ethiopie, et récemment sur les divers fronts de la *Cruelle Espagne.* Ils s'y prêtent sans nulle crainte du risque : « C'est dans notre famille une vieille habitude de mourir sur les chemins du monde. » Peu s'en fallut, par le fait, qu'un tank russe débouchant à l'improviste de Madrid encerclé n'envoyât Jérôme Tharaud rejoindre dans l'autre monde son frère le colonial, dont il a parlé d'une façon si émouvante dans *Paris-Saïgon.*

Les Tharaud ont de quoi nous combler. Merveilleux chasseurs d'images, ils sont aussi d'habiles manieurs et peseurs d'idées, cet or subtil. On cherche en vain le dé-

faut de leur cuirasse, le talon qui ne fut pas plongé dans les eaux du Styx. Les dons du cœur et de l'esprit leur sont échus en partage; mais comme ils ne sont jamais ennuyeux, les sots ne les disent pas profonds.

Chose rare, après tout, ces écrivains font honneur à l'art d'écrire. Et veut-on savoir comment ils le pratiquent? Que ce soit dans leur petit hôtel de Versailles ou dans leur propriété de Bretagne, ils commencent par approcher leur sujet au moyen de longues conversations, ils se l'assimilent et l'approfondissent de la sorte, clarifiant la pensée par la nécessité de l'expression au fur et à mesure qu'elle se présente. Vient un moment où l'un des deux se met à leur table de travail — une table trictrac du XVIII[e] siècle, — et où il jette sur le papier les premières phrases de l'œuvre naissante.

Physiquement, ils ne se ressemblent pas : Jérôme chauve et petit, les yeux lumineux, bons, et parfois malicieux; Jean plus grand, brun de cheveux et de peau, l'air un peu espagnol. Moralement, sont-ils pareils? ou plutôt complémentaires? Eux seuls le savent. Ce sont, en tout cas, des Français d'ancienne et gentille espèce, gentilshommes, hobereaux même pourvu qu'on dépouille ce mot de tout caractère péjoratif, car nul n'est plus sociable et plus gai qu'eux. Ils ont amené à la surface, à la conscience et à l'expression, des sentiments, des goûts et des amours qui sommeillaient souvent depuis des siècles dans les profondes campagnes des provinces; à la fois ruraux et nomades, ils sont bien les fils de ces gens du moyen âge attachés à leurs vignes, à leurs champs, et qui partaient cependant pour Jérusalem.

Que vont-ils écrire maintenant? Sans doute, poursuivant leur cycle d'Ismaël, continueront-ils *Les Mille et un jours de l'Islam*. Sans doute aussi entreprendront-ils encore, et nous conteront-ils d'aventureux voyages. *Alerte en Syrie,* ce précieux avertissement, n'est pas leur dernière enquête.

Mais ne compléteront-ils pas leur cycle français tant que subsiste une France authentique, en grand danger

d'être submergée sous le flot croissant des naturalisations? Après *La Maîtresse servante,* il y a place encore pour d'autres chefs-d'œuvre du même genre. Qu'il nous soit permis de les espérer!

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

VIE DE MON PÈRE[1]

—

IV

LE PEUPLIER DU FAUGA

Dans le train, sur la ligne de Toulouse à Boussens, tous les ans, quand nous allions à Luchon, mon père, dès que nous venions de quitter Toulouse, s'installait à la portière de gauche du wagon, et, surveillant le paysage entre l'abaissement et le relèvement des fils télégraphiques, il me disait :

— Viens près de moi. Nous allons voir si mon arbre est toujours là.

A l'horizon, dans le jour d'été rayonnant et l'odeur du train charbonneux, les collines déroulaient mollement leurs courbes gracieuses; et sur la crête de l'une d'elles, à la hauteur de la station du Fauga, négligée de l'express, on voyait en effet un arbre : un peuplier droit et se découpant sur le ciel, tout petit dans l'éloignement, mais remarquable, solitaire, visible de toute la plaine et reconnaissable au front dégarni du mamelon. Le seul peuplier, à coup sûr, qui eût poussé dans ces parages; en sorte qu'il n'y avait pas à s'y méprendre, le peuplier du Fauga, c'était celui-là et nul autre, ce plumet de tambour-major isolé à fin d'horizon, sur une crête dénudée, dans le ciel bleu.

Cet arbre devait être vieux, et, vu de près, considérable. Il était là depuis toujours. Du moins, c'est ce que je supposais dans mon enfance, chaque fois qu'emportés

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 955 et 956.

par le train rapide, mon père me le montrait de son doigt tendu. Il existait déjà du temps de la petite enfance de mon père, et c'était déjà ce vieil arbre qu'un de ses oncles désignait par jeu au jeune voyageur, quand le train les emportait, eux aussi, de Toulouse, vers les montagnes de la Barousse.

— Henri, attention! Nous allons voir *ton* arbre!... Le voilà!

Pourquoi le peuplier du Fauga était-il devenu l'arbre de mon père? Pourquoi cette prise de possession d'une image, et ce simulacre? Jamais mon père ne s'est arrêté à la station microscopique du Fauga; jamais il n'est allé, de près, voir son arbre. Il se contentait de chercher du regard et de saluer de loin, une fois l'an, au cours de ses jours, ce jalon laissé dans une cervelle enfantine par le changement du décor sur le bref passage d'un train. Il lui avait suffi qu'une voix chère, un jour d'autrefois, lui eût fait malicieusement ce cadeau fictif. — « C'est ton arbre, tu sais bien, là-bas, l'arbre tout seul... Il est à toi! Parfaitement!... » D'année en année, en ses retours à ses jeunes sources, un enfant rêveur se fait un prestige de l'arbre fidèle qui l'accueille ainsi qu'un signal sur ses terres. Pour moi, comme pour mon père en son enfance, le peuplier du Fauga, chaque été, figurait une sorte de poteau-frontière des vacances et de la région du bonheur. Et moi aussi, je l'ai regardé longtemps avec tendresse, avec impatience à l'aller, et mélancolie au retour. Cette mélancolie que mon père avait parfois à retrouver, à remémorer les heureux souvenirs de sa jeunesse et le temps de ce qui n'était plus. Si gai pourtant, si décidé à être heureux, à ne point se créer de tourments inutiles, il savait qu'on ne vit qu'une fois, — « C'est embêtant! » — et je ne doute pas qu'il n'ait eu, sur ses collines imaginaires, plus d'un peuplier du Fauga, symbolique et tourné peut-être au fétiche.

A la fin, déjà vieillissant, quand nous reprîmes tous les deux, une dernière fois, le train de Luchon, il me sembla que mon père n'était plus si curieux de revoir

son arbre. Nous l'aperçûmes tout de même — sans l'avoir guetté, au dernier moment.

— Il est toujours là, dit mon père, en riant, presque soulagé. C'est idiot, mais cela me ferait quelque chose, si un jour je ne le voyais plus.

Puis, un peu plus tard, brusquement : — « Ça vit longtemps, un peuplier? » Et de rire, de me voir rire, l'ayant deviné. — Tel était mon père, possesseur imaginatif d'un arbre inconnu, à bout d'horizon. Et tels sont les dons de la poésie, qui n'assure que d'irréels biens. — Que voulez-vous qu'on fasse, avec des gens comme ceux-là? Des rêveurs; des sages peut-être. Mais des possesseurs du monde, non pas. — C'est d'ailleurs beaucoup mieux ainsi.

V

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Une chose qui m'intriguait beaucoup était de voir venir à la maison un homme qui portait sur son dos, dans un haquet, une plaque de pierre blanche soigneusement enveloppée, que mon père disposait aussitôt sur sa table. Puis, d'un crayon gras, bien noir, il commençait à dessiner dessus, directement. C'était la coutume, au *Charivari*, de n'user que de ces pierres lithographiques qui ont fourni à Daumier et à Gavarni l'occasion de si beaux dessins où les blancs, les noirs et les gris ont tant de force et de douceur. Mon père m'a souvent dit qu'à l'époque de ses débuts, quand il allait à la vieille imprimerie du journal, rue du Croissant, il y voyait encore les presses calées de morceaux de ces anciennes pierres qui avaient servi à Daumier, et il a plus d'une fois regretté de n'avoir pas songé alors à s'en faire céder quelqu'une, encore chargée des coups de crayon magistraux du grand artiste. Mais ce n'étaient déjà que des débris. Les pierres coûtaient cher, et, le tirage achevé, elles étaient poncées, pour resservir une autre fois. Par la suite, l'usage de la pierre lithographique s'est perdu,

et les dessins exécutés à la plume sur le papier furent reproduits en photographie sur de minces clichés de zinc, plus favorables aux grands tirages, au détriment de l'art. Mon père commença alors à exécuter ses dessins à l'encre de Chine sur ce papier, avec des plumes minuscules. Il faisait son encre lui-même, et je le vois toujours, avant son travail, préparant avec soin sa provision pour la journée, avec un bâton noir de Chine, entouré de papier d'argent et couvert de bizarres inscriptions d'or. Il en crayonnait une soucoupe, à coups réguliers, puis sur l'assiette recouverte, du médius légèrement humecté d'eau, il délayait le crayonnage, jusqu'à obtenir, de goutte en goutte, un beau liquide homogène, à la fois fluide et bien noir, qu'il recueillait alors dans un godet; puis, y trempant la plume, il dessinait.

Son dessin n'était pas très pur. Il le savait, et que ce n'était pas là son affaire. A la pureté du trait, il suppléait par la vie extraordinaire et le caractère amusant qu'il donnait aux petits personnages innombrables qu'il faisait converser entre eux, comiquement, sur tous sujets, selon que l'actualité, la verve et la réflexion lui en fournissaient la matière. En a-t-il mis au jour, de ces petits bonshommes sans prétention, mais d'une drôlerie si divertissante, et d'une philosophie si juste, dans ses cinquante ans d'observation et de caricature! Il ne s'épargnait pas la peine, n'en ayant point à travailler, si régulièrement à sa table, sans l'aide d'aucun secrétaire, et s'amusant encore, la tâche quotidienne faite, à illustrer en marge quelque conte, à laver une preste aquarelle, à enlever à l'huile un paysage, dont il ne faisait aucun cas, et qu'il ne montrait guère, croyant que ce n'était pas son métier. Il y en a pourtant de jolis. — Sans parler de ses articles et de ses chroniques, et du tout venant, de ses albums de voyages et de ses croquis à la diable, jetés sur un coin de table, à la demande de chacun! Je n'ai jamais vu tant de facilité, ni si bon cœur à la besogne. Il la compliquait à plaisir. Il avait pris, dès ses débuts, l'habitude d'envoyer d'abord au *Charivari*, à l'*Illustration*, une série de croquis bâclés au crayon, sur

la légende écrite à l'encre : de quoi faire deux pages de dessins où il n'en fallait qu'une. Le journal lui renvoyait les projets choisis marqués d'une croix; la plupart revenaient ainsi réservés. Mon père exécutait alors les meilleurs à la plume, et le déchet allait à ses tiroirs. Je lui ai fait souvent le reproche de s'épargner si peu qu'il faisait en somme son travail en double, en s'en remettant au choix de ses directeurs. — « Bah! me disait-il, ils prennent ce qu'ils veulent; comme cela, je n'ai pas d'histoires et je suis tranquille. »

Il tenait qu'il ne lui coûtait rien de dessiner — tout le travail étant dans la légende, dans l'idée et le dialogue prêté aux acteurs de ses comédies. M'abusé-je en disant qu'il y excellait? Je n'en veux pour témoins que les innombrables lecteurs, de tous âges, de toutes conditions, qu'il a fait rire, sourire ou réfléchir, un demi siècle, amuseur doublé d'un moraliste, observateur sans fiel et sans méchanceté des cocasseries de la vie et du ridicule éternel de la vanité, de la sottise et de la déraison universelle. On le louait, il était ravi, et il s'étonnait, étant le plus simple et le plus modeste : heureux comme un enfant d'un compliment, et d'apprendre qu'il était aimé. Il ne se croyait qu'un mérite : c'était, pour un caricaturiste, de n'avoir jamais fait un dessin ou une charge contre personne, ni mêlé le moindre grain d'amertume ou de cruauté à son ironie, à sa souriante malice. Et je ne crois pas, en effet, qu'aucun de ses traits ait jamais causé de peine à quiconque. Je n'en sais qu'un qui soit un peu rude et emporte avec soi le morceau. C'est un Prudhomme solennel, engoncé, plein de lui-même, qui donne un sou à un petit garçon. « Mais, grand-père, dit l'enfant, qu'est-ce qu'on peut faire aujourd'hui avec un sou? » — « La charité », dit gravement l'autre. — Si Forain avait trouvé cela, qui vaut Chamfort, le mot serait célèbre. Encore n'est-il pour humilier personne; mais c'est tout le procès de l'avarice et du pharisaïsme. Je le rappelai un jour à mon père. Il s'étonna qu'il m'en souvînt, lui-même l'ayant oublié. — « Ah! me dit-il, c'est bien possible. J'en ai tant fait!...

Mais vraiment tu trouves cela bien?... » Puis, à la réflexion il se mit à rire. « Oui, au fait... c'était assez drôle. » — Il ne se trouvait en rien admirable. — « Je travaille, disait-il; c'est tout... » A quelqu'un qui lui demandait : « Mais comment faites-vous pour trouver tout le temps quelque chose? » — il répondit tranquillement, avec une sincérité parfaite : « C'est bien simple : je regarde les gens; et ils parlent. » Ainsi fait, il ne lui a manqué qu'un système pour se donner figure de philosophe; et un sens plus avisé de l'exploitation pour passer pour un fort penseur. Son esprit sans calcul était tout de verve, et il dépensait ses trésors en monnaie courante. Trop riche pour jamais faire fortune.



Un jour, pendant la guerre, dans l'ennui sans espoir d'un cantonnement, sur la Somme, j'évoquais devant un camarade avec qui j'échangeais des confidences, les jours délicieux et perdus — si vraiment perdus, perdus à jamais! — de la paix, et les heures heureuses de mon adolescence, dans notre campagne de Nesles. Je parlais de mon père à cet ami. Je lui disais notre affection, notre entente, la gaieté constante de cet homme charmant, et l'atmosphère de rayonnant bonheur qu'il créait, sans y penser, autour de lui. Je disais surtout son invention perpétuelle, son incapacité de rester en place, et tous ces amusements qu'il suscitait sans fin dans le petit groupe dont il était l'âme et l'animateur, guignols, marionnettes, théâtre d'ombres, fêtes d'enfants, revues, mascarades — afin que la maison fût gaie, et que l'on fût heureux autour de lui; car tel était son amour de la vie qu'en rendant la sienne si agréable, de surcroît, il avait l'air de se procurer de nouvelles raisons de l'aimer. — « Je vois ce que c'est, dit mon compagnon quand j'eus fini : une maison d'imaginatifs. »

Oui, c'était bien cela, sans doute; mais encore et par-dessus tout, la maison de mon père, à Paris, à Nesles, c'était la maison de l'amitié. Ouverte à tous venants,

accueillante et pleine d'une continuelle bienvenue, la sociabilité y florissait et s'y trouvait chez elle. Sortant peu, devenu assez rapidement casanier, et polarisé en quelque sorte autour de sa table par un travail qui ne cessait pas — mon père n'était bien que chez lui, et il avait ainsi besoin de ce qu'on lui apportait du dehors. Il va de soi que les vieux amis étaient toujours bien accueillis à la maison, et que le retour de l'un d'eux, éloigné un temps, était l'occasion d'exclamations, de bras levés et de veaux gras. L'amitié est de se voir souvent, tous les jours, et de vivre ensemble, si l'on peut. Il y avait les amis d'amis, auxquels il suffisait de prononcer un nom aimé, même autrefois, pour être reçus par mon père comme les messagers de la fidélité. Je crois que les figures nouvelles lui plaisaient particulièrement, comme autant de sujets d'espérance, curieux qu'il était d'imprévu et désireux de plaire, d'être aimable et de s'ouvrir à tous. J'ai rarement trouvé plus parfaite affabilité, jointe à une plus grande horreur du monde, où l'on ne va que pour se faire voir, et par vanité. Mon père en était exempt, comme de toute morgue et de toute hauteur. Simple, amusant, en frais pour le premier venu, excellant à retrouver des amis communs, des points de contact, à ménager les terrains d'entente; tout en souvenirs, en anecdotes, en bons mots, il fallait que l'arrivant fût séduit, conquis et charmé, fût-ce le voisin, le facteur et le maçon, ou le visiteur inattendu, venu demander un autographe ou placer du vin. Je n'ai connu que des visages souriants et des fronts déridés chez tous les gens que je voyais ainsi converser fût-ce cinq minutes avec mon père. Il était lui-même bon public, et si naturellement confiant et facile à vivre, qu'il trouvait toujours bien, au premier abord, les gens qu'il voyait pour la première fois : excellant à tirer de chacun le meilleur. En dépit de ces dispositions, il arrivait parfois que le nouveau venu ne rendît pas, ou se découvrît à l'usage un raseur, un charlatan ou un mauvais bougre. Enthousiaste, mais plein de bon sens, mon père le jugeait aussitôt, et je le voyais revenir, navré : — « Rien à faire,

c'est un.....! » Il disait le mot, court et cru, tout à trac — presque avec chagrin, mais sans se tromper, ayant fait à chacun assez grand crédit pour le juger et le vider. Affable et poli de manières, le langage de mon père était quelquefois truculent, tout égayé de cette verve gasconne amie des mots colorés et sonores, qui font image et ne craignent pas la verdeur. Cependant, aimant les images, il ne s'enivrait jamais de mots — comme tant de méridionaux à la Roumestan, qui ne pensent que quand ils parlent. Mon père si jeune et si fantasque avait aussi l'esprit le plus positif et le plus réaliste. Il aimait à trouver le fait ou l'idée sous le mot, et à moi-même, dans mon adolescence poétique, il m'a souvent rendu service, en me demandant : « Qu'est-ce que ça veut dire »? sur des vers que je lui montrais, et dont il n'entendait pas le sens — mais qui n'étaient pas toujours de moi. — M'en a-t-il assez dégonflé, de ces baudruches où je me plaisais! N'étant pas d'humeur tyrannique, une fois dit ce qu'il pensait, il rendait la main et laissait le champs libre à ma fantaisie. — « Après tout, si tu trouves ça beau, et si ça te fait plaisir... »

J'ai marqué nos contestations, nos discussions affectueuses. Si vif, si emporté, si pétulant, il était toujours le premier à revenir, et c'était chaque fois pour proposer quelque divertissement, causerie, jeu ou promenade, ou annoncer la venue d'un tel. — « Haumont est là! » — ou : « Voilà Maurice de Lambert! » Levé tôt, dès huit heures à sa table, le crayon ou la plume aux doigts et penché sur le papier blanc, la tête un peu de biais et l'esprit dispos, prenant de l'avance à toute heure et toujours ménageant l'imprévu, la vacance ou le dérangement, il était disponible à tout moment, toujours prêt. — « Je te fais vingt points au billard », ou bien : « Est-ce que tu tiens dix sous à l'écarté? » Et le tour de bridge, le soir. Occasion superbe de fureurs, si je ratais l'impasse ou négligeais de forcer en troisième. « En troisième on force, sacrebleu! Il y a des règles écrites au plafond! » Ou bien, passant au piano, il lisait une partition d'un bout à l'autre, *Sigurd*, *Faust*, *Carmen* ou

Manon, et les folies charmantes d'Offenbach, arrangeant, accompagnant le chant à sa manière, avec la saveur d'un croquis, donnant de l'ensemble une idée juste, la couleur et le mouvement. Parfois, il prenait un livre et faisait la lecture à haute voix, d'une nouvelle ou de beaux vers. A moins que, sifflotant, il ne rangeât ses photographies ou mît sur fiches ses lectures. — Quelqu'un arrivait : et les anecdotes fusaient, ou la discussion sur le fait du jour.

Dans la journée, aux instants de loisir, il bâclait une pièce pour le guignol dont il avait fait les décors, habillé les poupées, réglé la chute d'eau, le changement à vue, le ballet et la partition. Ces préparatifs prenaient trois semaines, un mois : la maison sens dessus dessous et chacun collaborant à l'ouvrage. La représentation n'avait lieu qu'une fois, à la joie des enfants grands et petits du voisinage. Les enfants adoraient mon père, si près d'eux et toujours prêt à se mêler à leurs jeux. La représentation donnée, on mettait en chantier une nouvelle pièce.

Les jours de solitude, avant les vacances qui ramenaient à Nesles voisins et amis (dès les premiers jours de printemps, avant même Pâques, mon père s'installait à la campagne, et, six mois de Nesles devant lui, il avait l'impression que la vie commençait, que l'éternité venait de s'ouvrir) — il y avait pour lui mille occasions d'employer son esprit vacant, son irréfrénable amour de la vie, son activité. Le voilà dans le petit bois, près du Sausseron, sur un pliant, devant son chevalet, esquissant une preste aquarelle, ou quelque vive pochade à l'huile. D'autres fois, je le vois, à la fin du jour, dans l'allée, en manche de chemise et sarclant les mauvaises herbes. C'est Candide, si sage au jardin. J'arrive. — « Ah! te voilà! Mais viens donc respirer! Etre à la campagne pour rester enfermé toute la journée dans sa chambre, c'est idiot! » — Quelquefois, c'est lui qui m'appelle. J'entends sa voix sonore et chantante. — « Viens prendre l'air! Allons faire un tour... » J'apparaissais, je le trouvais guêtré, fin prêt, sur la terrasse,

humant ses fleurs, désignant le tulipier, le ciel tendre, le coteau d'en face, dégarni.

— Les bourgeons pointent. Ça y est! Dans huit jours, il y aura des feuilles. Regarde. On voit déjà le nuage vert sur la colline...

Cher père, docile à ses rêves, et se faisant de ses désirs, toute sa vie, une réalité : non, le moindre nuage vert ne se distingue pas encore sur la colline, la terre est couleur de peluche et d'étoupe, et les bois ne sont qu'un fouillis de brindilles nues. N'importe! Mon père a déjà vu le nuage vert. — « C'est délicieux. Toi, tu n'aimes pas la campagne! » Je m'indigne. — Huit jours plus tard, quand les bourgeons auront éclaté, et qu'une légère gaze verte, en effet, couvrira la haie et le rideau de saules au long de la rivière : « Qu'est-ce que je te disais? Tu ne veux jamais me croire! Il y a huit jours que tout est vert! » — Et puis, cessant de contempler, actif et prêt à entreprendre :

— Ecoute, voilà : j'ai une idée...

« J'ai une idée »... Une? rien qu'une? Il avait dix idées par heure. Et comme cela jusqu'à son dernier jour. — Quand l'idée était d'une promenade, nous filions d'un bon pas, sur le plateau, vers les bois du prince Murat, ou du côté de la vieille ferme de Launay, ou nous faisions le tour de Verville : tout en causeries, en échanges et en souvenirs. Je les ai entendus mille fois, ces souvenirs de mon père. Le fond en demeurait le même, d'une extrême fidélité à soi, aux siens, à ses beaux jours, à tout ce qui restait présent, de sa vie passée, dans son cœur. Jamais le conte ne ressemblait au précédent. Chaque fois l'historiette ou le récit prenait une couleur nouvelle, d'un trait oublié revenu, ou d'une fantaisie de cette mémoire imaginative. — Et moi qui ai aussi de la mémoire, je le reprenais sur ces embardées dans un même cercle, connu et chaque fois renouvelé. — « Mais non, ce n'est pas ça... Tu m'as dit que... » — Il consentait : « Je t'ai dit cela? C'est bien possible... » Shéhérazade avait moins de variété dans l'esprit : elle inventait toujours de nouveaux contes. La variété de mon père était

inépuisable, sur les mêmes sujets. Il réinventait à plaisir, riche d'un fonds prodigieux, sans cesse accru de connaissances, de lectures et de souvenirs. Je ne me suis jamais ennuyé une minute avec lui.

Nous revenions, aérés, dispos, affamés. — « Qu'est-ce qu'il y a pour le dîner?... » Mon père était gourmand, fou de cuisine toulousaine et bordelaise, et ma mère, élevée dans le Midi, et soucieuse que tout fût parfait à la maison, surveillant la table, en femme d'autrefois, avait, avec les vieilles recettes familiales, le génie des coulis et des sauces, des mets longuement mijotés dans les plats de terre et les casseroles de cuivre, couvertes, les rôtis à la broche au charbon de bois, — le cassoulet étouffé deux jours sur la cendre, le lièvre à la royale, et les émincés de veau au madère. — Splendeurs d'antan! — Tout était simple et tout était bien. Ouverte, accueillante aux amis retenus au dernier moment (que ce fût celui de mon père ou le mien), la maison était bonne à tous, sans snobisme et sans apparat. Ce qui faisait plaisir à mon père, et autour de lui, suffisait. On était heureux dans son voisinage, jusqu'aux domestiques qui faisaient partie de la maison, femmes de chambre et cuisinières qui restaient dix, quinze ans en place, et ne la quittaient que pour se marier ou pour mourir.

Gai en présence d'autrui, et comme rebondissant sur lui-même pour plaire, — entre nous, dans l'intimité, ou tout seul, entre ses dessins et ses livres, mon père riait peu, sauf d'une drôlerie venue d'elle-même; réfléchissant, suivant son rêve, l'extériorisant — soumettant sans fin le trait observé à la pierre de touche sans défaut du bon sens et du vrai. — S'il se taisait, amenuisant en lui une légende, ou aiguisant un mot, et notant une idée à suivre, pour sa prochaine *Illustration.*

Tout cela, ce mélange; cette fantaisie, ce bon sens; cette gaieté, cette raison; cette vivacité et cet équilibre; ce labeur et cet art merveilleux de vivre; ces dons et cette application, cette constance : tout était tiré de soi. Mon père n'avait reçu des siens que leur affection. C'est l'honneur de l'artiste, de ne rien devoir qu'à son

seul travail, accompli gaiement, dans ces métiers de l'esprit, qui paient mal, et au jour le jour. Un bourgeois, c'est le mot décrié aujourd'hui, le synonyme de richesse et d'égoïsme. Que de bourgeois français, pourtant, qui ne vivent que de leur travail, soucieux du rang et de la seule dignité de la vie, sans rentes, ni héritage à espérer, ni retraite, ni fonction d'Etat, ni prébende! Contents de maintenir sans sottise ni méchanceté ce qu'ils aiment, de faire vivre les leurs autour d'eux; de servir, de jouer leur rôle. — Une grande joie, dans la vie de mon père, ce fut pour lui, vers la quarantaine, d'acquérir cette maison des champs qu'il avait à Nesles, et autour de la bien modeste demeure, pleine de bibelots et de vieux meubles, ce vaste jardin, mi-bois, mi-prairies, orné de fleurs devant la terrasse, où il eut la sagesse de vivre six mois de l'année, la seconde moitié de sa vie. — Nesles! la douce vie qu'il nous y a faite! Je pense à chacun de ces brins d'herbe, à ces millions de traits de plume ou de crayon qu'ils représentent. Je les aime, du labeur qu'ils disent, et de la joie candide qu'ils ont apportée à mon père. Qu'il était heureux, devant ses arbres et son potager, se faisant des biens chimériques, dans son imagination juvénile, de mille fantaisies charmantes! Je le vois, frappant du talon le sol de son pré : — « Ce jardin n'est pas grand, me disait-il un jour, pour amuser d'une idée imprévue mon enfance — mais réfléchis qu'en somme, en profondeur, il est immense. Ce jardin est à nous exactement jusqu'au centre du globe, et nous avons pour voisin mitoyen, dans le sous-sol, un type qui habite aux antipodes, la tête en bas, et dont le jardin, de son côté, rejoint le nôtre, sans contestation ni chicane. C'est magnifique! » Il faisait encore des comptes superbes. — « A dix mille francs par an de jardinier, d'impôts et de semences, cela met l'œuf à trois francs cinquante, et le canard à cent vingt-cinq francs. Mais j'ai pour sept mille francs de plaisir! Et je ne compte pas les légumes : douze poires, quatre abricots dans les bonnes années, des épinards tant qu'on en veut si on les aime, et quarante mille groseilles! »

★

Bien souvent je me suis étonné et je m'étonne encore, dans mes lectures ou dans l'observation d'autrui, de découvrir qu'il y a des enfants qui non seulement n'aiment pas leur père ou leur mère, mais les détestent, ayant souffert d'eux et les tenant pour des tyrans. Voir la haine de Stendhal pour son père, alors que Stendhal pouvait aimer. J'ai d'ailleurs quelquefois noté le cas d'un père tendre et d'un fils dur, et cette monstrueuse idée m'a si longtemps scandalisé que j'ai fini par l'étudier dans un roman, dont on me dit le sujet valable et le fait vrai. Mais c'est, je crois, l'exception (sauf affaire à de mauvais bougres); et le cas plus fréquent serait, à mon sens, d'un despotisme paternel. On voit de ces êtres imbus d'eux, autoritaires, qui croient bien faire en imposant à leur progéniture leur volonté, leurs croyances, leurs vues, n'admettant pouvoir se tromper à cause de leur misérable avance, et ne tolérant pas d'être repris, jugés ou discutés. C'est briser toute confiance, condition des rapports humains.

Ayant longtemps vécu si heureux, par le fait des miens, les aimant, en étant aimé, m'entendant pleinement avec eux, je m'aperçois que j'ai joui de ce merveilleux privilège : j'ai été un enfant heureux. Ce n'est pas nécessairement être gâté : j'ai été tenu dans mon enfance, autant qu'un autre, et je puis le dire, élevé d'une façon stricte, dans un sens formel du respect, de l'obéissance, de la convenance et du devoir. Je n'en faisais pas à ma tête, et ma mère, d'un esprit juste, assurait la première place, dans la maison, à mon père : c'est lui qui travaillait pour nous. J'acceptais cette loi naturelle. Elle ne se tournait pas contre moi; je ne me heurtais pas à ses angles. J'étais, je me sentais aimé, et si naturellement que l'amour composait un ordre. Mais s'il faut pousser plus avant dans l'analyse de ce qui a fait le bonheur de mon enfance et de ma jeunesse, dès que j'ai atteint l'âge de voir et le pouvoir de réfléchir, à cette pointe de

l'adolescence où la vie éclate, où le caractère se fait et s'impose à l'être, j'ai su, j'ai compris à quoi tenait ce rare et parfait bonheur, aussi insensible que l'air qu'on respire, et aussi vivifiant que lui : je n'ai jamais senti le poids de l'autorité paternelle, et je n'avais conscience que de la présence auprès de moi d'un être supérieur, et admiré autant qu'aimé. Il n'a jamais forcé la voix pour me dire : *Fais ceci, pense de la sorte,* ou *je veux!* J'étais pénétré de sa raison. Elle avait pour moi, si simple, si souriante et si douce, et mêlée à tant de gaieté, le prestige et l'indiscutable pouvoir des forces naturelles, le vent, la chaleur, la santé et la fatalité de ce qui est. Je trouvais à mon père une force extraordinaire, et cette découverte l'eût bien étonné le premier, si je lui en avais fait part. Il n'estimait point à vertu ce qui lui était naturel, et son talent même ne lui en imposait nullement : il en jouissait, comme de sa bonne humeur et de sa santé, ainsi que d'un don. Cette force résidait en son libéralisme, grâce à quoi, dégagé dans mes entournures, aisé dans mes pensées et dans ma rêverie, soutenu sans aucun sentiment d'entrave ou de lisière, je me développais à côté de lui, tranquille et dégingandé, comme un jeune poulain dans un pré, qui de lui-même, quittant herbage et galopade, revient amicalement à son maître dès qu'il apparaît et marche vers lui.

Cette liberté matérielle et morale, c'est le premier bienfait que j'ai recueilli de mon père, à qui je sais assez gré de ce que je lui dois pour discerner aussi dans quel ordre. La liberté : clef du bonheur. Elle permet à l'homme d'être soi. Sans le chercher, sans le vouloir, mais parce que c'était dans sa nature, et son besoin le plus profond, mon père m'a donné, avec profit, cet exemple d'une vertu si rare aujourd'hui : le respect d'autrui et de sa pensée, le respect de l'existence et de l'autonomie d'autrui. Je crois que retraçant ici son visage, je n'ai pas encore une seule fois prononcé le mot d'intelligence. Il était très intelligent. Pour moi, cela veut dire apte à tout comprendre, même le contraire de soi. Il m'acceptait, moi son enfant, pareil à lui et différent;

indolent, rêveur, dans la lune, chimérique ou silencieux; mais pourvu d'une âme, d'un esprit, d'un cœur; capable d'être enfin, selon mes devenirs, comme la vie voudrait. Il était un peu fataliste, croyait au hasard, à la chance, au bon grain, aux vents heureux, aux bonnes terres. Sa sagesse était de savoir qu'il dépend assez peu de soi qu'autrui fructifie ou dégénère. Il n'aimait pas les fruits forcés, ni les cerises en janvier, ni les fleurs monstrueuses et les raisins géants. Cela sans esprit de système, ni doctrine, ni dogme d'aucune sorte. Cet homme doué d'imagination, de fantaisie et d'illusion ne vivait pas dans l'illusion. Incapable d'aucun mensonge; le réel et le vrai comptaient seuls pour lui, comme le feu brûle, comme l'eau mouille et le froid gèle. Si on lui faisait compliment d'un dessin qu'il savait mauvais, il remerciait de l'intention, et le dessin demeurait mauvais à ses yeux. Il ne savait point gré à la flatterie d'embellir ou d'atténuer : il lui suffisait de savoir le *vrai* d'une chose pour que le vrai continuât d'être, seul, absolu, inchangeable et ineffaçable, comme le sang aux doigts de Macbeth. Cette notion du vrai en soi, senti en soi, aveuglant, réel, implacable et non réductible, c'était encore une grande force : la source de son scepticisme aimable et calme, contre les duperies et les snobismes, les affectations et les illusionnements; une façon de préserver l'inaliénable vérité. N'être dupe de rien, ni de soi, ni des autres. Une cause de parfait équilibre, d'indulgence aussi. Et quelle économie de temps! Il est bon de porter un tel sens prémoniteur des mauvais chemins et des fausses voies. « N'allez pas là-bas : impasse et cul-de-sac. »

Ne pas se tromper. Ne pas être dupe. Grand avantage. Ne pas se tromper sur soi-même. Grande occasion de sagesse. — J'ai puisé dans l'exemple sans effort de mon père ce quotidien enseignement : qu'il n'y a rien de bon, d'exagéré, de surfait ou de contrefait. Son libéralisme tenait à cette conviction que l'on ne peut pas grand'chose pour obliger quiconque à être autrement qu'il n'est, qu'il faut rendre la main, louvoyer sans cesse entre les écueils, prendre le courant, sauver sa barque de la sorte; et selon

sa mesure, aider ainsi autrui à l'occasion, et, par-dessus tout, ce qu'on aime.

Je faisais ce que je voulais. Matériellement, la question ne se posait pas : j'étais un enfant, ma liberté jouait dans un cadre. La liberté morale seule compte et m'est d'importance. Dès que j'ai commencé à penser, à désirer, à voir les choses, j'ai bénéficié de ces rênes lâches à mon col; j'ai su mes limites : il n'y a de chevaux qui bronchent et se couronnent que ceux constamment tenus sur le mors. Je ne veux pas dire que j'étais laissé à l'aventure, ou traité en Emile, à la Jean-Jacques. Libéraux, mon père imaginatif et ma mère rêveuse étaient sans utopie, ayant la tête sur les épaules. Ils ne me passaient point de sottises, ni de mensonge pour les cacher. Les leçons que je recevais de mon père étaient simples. Si bon, si affectueux qu'il fût, il avait, franc Gascon, le propos vif et impulsif. « Bougre de cornichon », ou : « espèce d'animal, me disait-il si j'étais à reprendre : regarde un peu! » Et sans plus, de me placer devant l'évidence et le fait : « Là, voilà! » Rien de mou, ni de lâche, à cette formation d'expérience. Et si j'éludais, ou me couvrais, en me dérobant, j'étais doucement ramené sur l'obstacle, sans envie de tricher ni de mentir. « Là, tu as vu? » Impossible de ne pas constater le désastre ou la conséquence. L'entretien reprenait, de la grande personne à l'enfant, mais c'était déjà d'homme à homme.

Que ferais-je dans la vie? Je n'en avais aucune idée; nulle disposition, sauf à la contemplation et au rêve. Mais à treize ans, lâché billes et soldats de plomb où j'avais eu jusque là mes délices — tout à coup je me trouvai plongé dans la littérature, n'ayant plus aucun goût qu'à lire. Je crois que j'ai commencé par Dumas, dont il y avait les trois cents volumes à la maison. Puis je donnai dans Victor Hugo, dont, enfant, dès 1902, j'avais acquis et lu scrupuleusement, l'un après l'autre, par fascicules, tous les livres, dans la petite édition Rouff, du Centenaire. Et déjà je mettais en drame *la Chanson de Roland* ou *le Massacre de la Saint-Barthélemy*. Mon père vit sans trouble l'avenir que je me préparais. Il apparaissait sans con-

teste que je ferais de la littérature. Projets d'enfant n'engagent à rien. Les miens déjà m'engageaient. On s'en aperçut bien à la maison, quand de bon à rien que j'étais, je me mis passionnément à travailler, c'est-à-dire à écrire des vers, du matin au soir. Le feu avait pris. Mon père intervint, et ce fut l'occasion de la première conversation sérieuse que j'eus avec lui, dont je me souviens, dont les termes me sont demeurés présents à la mémoire.

— Tu feras ce que tu voudras, me dit-il. Je t'aiderai. Mais je te préviens, la poésie ne nourrit pas son homme, et il faut beaucoup travailler dans notre état.

Ce « je t'aiderai » si simplement dit, je l'ai encore dans l'oreille. Mon père est assis sur son divan, dans son grand cabinet de Nesles. Nous causons. C'est un frère aîné qui me parle, avec un sérieux tranquille, affectueux, sans solennité, sans condescendance. « Il faut beaucoup travailler. » Simplement. Et moi, je l'écoute, heureux d'être traité en homme, et le cœur gonflé de fierté. Depuis, pensant à cette scène, si simple, j'ai retrouvé en moi la pensée de mon père, tandis qu'il me parlait. « Moi, songeait-il, on m'a laissé faire ce que je voulais; et cela n'a pas si mal réussi, en somme. Ce petit, il faudra aussi le laisser faire ce qu'il veut. Autant que je pourrai, je l'aiderai. »

Puis nous avons parlé d'autre chose. Rien n'urgeait. Nous avions le temps. A deux ou trois années de là, je fis mes débuts au *Charivari* paternel. Barrès venait d'être élu à l'Académie, et je l'admirais. Je fis une petite note sur lui, fervente et naïve, que le *Charivari* imprima : ce fut la première fois que je me lus dans un journal. J'avais seize ans et je préparais alors mon bachot, à la campagne : on m'avait retiré du lycée, ma santé n'était pas trop bonne. Le numéro du *Charivari* où avait paru mon article me combla d'orgueil quand je le reçus. Deux jours plus tard, le courrier du soir m'apporta un livre : c'était *Un Homme libre* de Barrès, avec une gentille dédicace, « en souvenir de son premier article » — et la carte cornée de l'écrivain. — Stupeur et tremblement de joie. — Mon père avait découpé mon écrit, et l'avait envoyé à Barrès,

qu'il avait rencontré autrefois au *Voltaire*, dans les jeunes années 80. Il ne l'avait point revu depuis, et il lui rappelait leurs lointains débuts, en lui adressant « le premier article de mon fils, votre admirateur ». Barrès était venu, en personne, apporter son livre rue de Calais, avec sa carte. Il m'a dit depuis qu'il avait tenu à accomplir lui-même cette démarche, qui le ramenait au vieux quartier de ses vingt ans, ayant habité rue Chaptal, près de la maison de Renan, dès son arrivée à Paris.



« Je t'aiderai. » Oui, mon père m'a aidé. Non qu'il ait jamais rien demandé pour moi, n'ayant jamais rien demandé à personne. Mais j'étais son fils, et je portais son nom. Me voilà né, par lui, aux lettres et au journalisme, le pied à l'étrier. J'ai gagné ma vie, tout de suite. Je dis ma chance et mes débuts sans souci du lendemain immédiat, grâce à lui. — Il me querellait quelquefois, à cause de mes vers, où des singuliers rimaient avec des pluriels, et où la césure, nonchalante, partageait un mot. Querelles héroïques! Je faisais un peu le jeune coq, droit sur ses ergots et crêtant son rouge. — « Après tout, fais comme tu veux; cependant Hugo, Baudelaire et Gautier rimaient bien. » Ou encore : « C'est curieux, cette obstination. Vous appelez cela des assonances? » — Je lui lisais les *Moines* de Verhaeren, et les *Odelettes* de Régnier. Il convenait de leur mérite. « Ma foi, oui, c'est très bien. » Mais mon père était plus libéral que moi, et il ne m'obligeait pas à me délecter dans les *Nuits d'hiver* de son vieux Murger, qui avaient charmé sa jeunesse.

L'aide que j'ai reçue de lui, elle n'était pas de recommandation à un directeur, ni d'antichambre dans un journal. Lorsque, si fier de ma démarche indépendante, j'apportai ma première chronique au *Gil Blas* : « Comment va votre père? me dit dès l'abord le vieux Périvier. Je l'ai fait débuter au *Figaro*, lui aussi! » L'enseignement paternel valait mieux encore : cette critique objective, cette discussion sans arrêt, ces jugements nets, de tous les jours, de toutes les heures, à table, au billard, dans

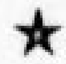
les champs. J'avais l'esprit vague, imprécis, tout à « ce charme de sentir » dont Bossuet s'étonne, et, bercé d'un de mes rêves à l'autre, plus soucieux d'être ému que de faire le point. Et mon père était toute intelligence, toute clarté, clairvoyance et lucidité. Il avait cette honnêteté de l'esprit qui va droit au fait et au but, quitte à pirouetter et à rire, si le but est déficient. Je le voyais fixe à sa tâche, sans ambition vulgaire, ayant sacrifié tout à l'indépendance, à sa liberté. Sans attache, travaillant chez soi, esclave seulement de l'heure et du courrier. Je lui dois l'amour du travail, le goût de la belle encre et du beau papier, le goût de l'effort continu, et par là même moins pesant; le besoin exquis de la précision et de l'exactitude; le respect de la vérité d'autrui; le devoir rempli, mais sans phrase. Et, aussi, contrepoids à ces obligations, par l'exemple de sa fantaisie et des plaisirs imaginaires, qui allègent, il m'a, sans y songer, enseigné l'art de se faire, en toute chose, de la poésie, une sorte de ballon d'oxygène propre à la traversée de la vie — j'allais écrire : des égouts. Ce libéral était un sage, et ce sage avait su choisir. En dépit de l'humour, son esprit, observateur exact du réel, avait sa rigueur et, absolument, sa droiture. Un fait qui m'a beaucoup frappé, dans mon enfance, le voici. C'est au temps de l'affaire Dreyfus. Mon père était un bon bourgeois français, fils de bourgeois provinciaux, à sympathies orléanistes; lui-même libéral et républicain, sans fétichisme ni rancune et sans le moindre parti-pris, patriote, assez cocardier, ayant l'amour de la gloire militaire et des nobles traditions nationales. Dès les premiers jours, comme tout le monde, il avait cru à la culpabilité du capitaine Dreyfus, jugé, condamné par ses pairs. L'affaire était nette et réglée. Le 1er septembre 1898, un jeudi, nous déjeunions, mon père et moi, chez un ami, à Villemonble. Nous sortons, après le déjeuner. Sur la petite place du bourg, un crieur de journaux passe, son paquet de feuilles sous le bras. Une grosse manchette tire l'œil : le colonel Henry s'est suicidé. Je vois mon père et son ami s'arrêter, mon père les bras levés : « Alors ça, par exemple!... Dans ces condi-

tions... » Sous entendu : « dans ces conditions, si l'accusateur convaincu de faux se coupe la gorge, c'est que Dreyfus est innocent, et le procès à réviser. »

Ce fut, je crois, l'immense opinion du pays, bouleversé par ce grand drame judiciaire, et qui rapidement passa du terrain juridique et du point de fait au terrain politique et à une question de doctrine et de philosophie. J'étais un enfant au début de l'Affaire. Je n'en perçus alors que l'essentiel, au changement d'opinion que j'avais enregistré chez mon père. On ne parlait que de cela, et des incidents romanesques développés au cours de l'enquête. Plus tard, je m'intéressai vivement à ce drame, quand il était déjà retiré de l'affiche, et, ayant lu les pièces innombrables du débat, je compris la position prise par mon père : l'acceptation de l'innocence fondée sur l'indignité du principal accusateur; mais aussi le conflit douloureux, pour un patriote, devant le déchaînement des passions qui firent tant de mal à la France. Je n'ai jamais eu de partisanerie politique. Je n'ai encore de colère et de ressentiment que contre ceux, de quelque côté qu'ils se trouvent, qui perdent la partie par leur faute et donnent tort à ce qu'ils représentent de juste, d'utile et de valable; les fous, qui ne savent pas manœuvrer et se jettent volontairement dans l'abîme, en vous y entraînant avec eux. L'affaire Dreyfus, engagée de bonne foi sur une erreur, entretenue dans cette erreur reconnue, qu'avec un peu plus de sagesse on eût pu limiter et réparer dès le suicide du colonel Henry, fut pour moi le premier exemple de la méchanceté des passions, et la première preuve de la folie criminelle des hommes, à vouloir avoir raison contre l'évidence, à assurer par là le triomphe de l'adversaire, de ses vues, de ses ambitions. Il y avait l'affaire de la culpabilité ou de l'innocence de Dreyfus; l'innocence de fait établie; il y avait la fureur aveugle des antidreyfusards. Il y eut, par contre-coup, le dreyfusisme, et ses suites, contre l'intérêt de la France. La question ainsi posée, comment prendre parti pour ceux qui défendaient l'intérêt de la France en s'appuyant sur un mensonge, ou pour les exploiteurs intéressés d'une vérité dé-

tournée et devenue bélier entre leurs mains? Mon père avait nettement discerné le caractère passionnel de ce débat. Je partage encore cette vue, confirmée par la connaissance des textes et l'examen attentif du procès, du dossier de Rennes, et des campagnes assassines auxquelles il a donné lieu des deux parts. Cet examen a commandé depuis le choix que j'ai fait de n'appartenir, en politique, à aucun parti. J'y ai gagné d'être traité de jacobin par les gens de droite, et d'homme de droite par les gens de gauche. Si j'étais seul dans cette inconfortable position, je me contenterais de chercher le vrai, successivement, dans les faits, non dans les doctrines. Mais nous sommes encore assez nombreux, en France, je le crois, à penser de la sorte; condamnés d'ailleurs pour cela à avoir tort aux yeux du plus grand nombre. Le libéralisme se meurt. Il implique l'esprit de finesse et le respect des droits d'autrui. Les mystiques ne veulent avoir affaire qu'à des partisans, c'est-à-dire à des automates. Au moment où j'écris ces lignes, la raison n'est plus de ce monde. Il ne veut plus d'indépendants. Ce n'est pas la preuve, hélas! que ce soit l'indépendance qui ait tort. — Tout ceci, c'est encore mon père; car c'était sa façon de voir, le fond de sa philosophie humaine, fondée sur l'observation quotidienne et l'examen du comportement universel. Sous le trait caricatural où il a exprimé, en ironiste et en moraliste, la vérité d'homme qui était en lui, j'aperçois sa philosophie, qui dégage peut-être encore une leçon. « Le flot nous porte; nous n'empêchons rien. Et si nous nous mettions en travers des choses, il n'y a pas lieu de penser qu'elles iraient mieux que si nous n'intervenions pas. Il s'agit seulement de faire de tout notre cœur ce qui dépend de nous, ce à quoi nous sommes commis. Ne pas se perdre en chimères. Travailler. Aimer, être aimé. Et croire que la vie est bonne, si les hommes sont méchants, bornés, sujets à l'erreur, aux passions et au ridicule. » Mon père n'avait pas l'esprit métaphysique; il n'était pas religieux, tout en respectant la croyance et la religion des autres, et celles où avaient vécu ses parents. Il gardait au fond de lui-même l'espérance. Je l'ai vu souvent, par

les nuits d'étoiles, contempler longuement l'inconnaissable, et scruter l'infini des mondes vivants qui nous entourent. Il n'y trouvait pas matière à sourire; dans la création, il ne voyait que l'homme de comique. Sa raison terrestre se refusait à penser que la sublime organisation de l'univers fût l'unique effet du hasard, et que le mystère pût être vide. Ceci reconnu, il se taisait, et faisait sienne l'humble et sereine prière de Fontenelle : « Mon Dieu, s'il est un Dieu, sauvez mon âme, si j'ai une âme. » Et pour moi, je dis comme lui.



...Jamais, en écrivant, je n'ai moins eu, comme en ces pages, l'assurance qu'elles pourront être lues. Ceci n'est que pour vingt personnes. Je remplis ici seulement un devoir, j'obéis au besoin d'exprimer — pour quelle improbable durée? — ce qui me tient au cœur le plus au monde : avant la dispersion inéluctable, et que ma pensée s'évanouisse, que ce qu'il survit de mon père en moi et que j'étais seul à savoir, soit dit, confié, et sauvé peut-être. Ce n'est qu'une équation personnelle que je livre, ces rapports d'un père et d'un fils, ou d'autres enfants et d'autres pères peuvent trouver quelque harmonie avec les leurs; et peut-être une consolation, à voir combien la mort sépare peu, quand il dépend d'un cœur fidèle qu'elle soit surmontée et vaincue. J'ai cette conviction profonde : les morts vivent, tant qu'il y a des vivants pour penser à eux.

Ai-je dit plus qu'il ne m'appartient? En parlant comme je le fais du meilleur ami de ma vie, ce n'est pas en fils que je le loue. Je voudrais n'avoir été qu'un témoin, qui rapporte ce qu'il a connu et aimé. Lequel de ses vieux compagnons survivants ne souscrirait pas à mes dires? Quand mon père est mort, les témoignages que j'ai reçus d'eux; ce concert de regrets, d'éloges, d'affection dont ses amis m'ont entouré, m'assurent que ma piété ne me trompait pas. Dans les premiers moments, si durement frappé par la douleur, je n'avais pas pleuré encore. Mais un de ceux qui l'avaient aimé m'a fait éclater, d'un

seul mot qui pénétrait l'âme et résumait tout : « Il était bon. »

VI

LE 10 AOUT

Je ne devrais pas publier cela. Mais quoi? Qui ne le pourrait sentir? Voici ma vérité profonde, le moment où je suis devenu un autre homme. Jusque-là, lui présent, j'étais un enfant protégé. Il me quitte, et me voilà homme : un être seul, alourdi, vulnérable; désormais, le premier à partir. Il faut tout dire, de ce qui, dans l'homme, est de tous. Je n'ai pas fini de presser l'éponge. Bienfait suprême de mon père : que je dise comment il est mort, et de nouveau, je le sens, je le sais, autour de cette ombre, mes amis, ses amis, sont là. Avec moi. Je ne suis plus seul.

Depuis longtemps, la pensée est entrée en moi qu'il viendrait un jour où je ne l'aurais plus. Il était si vivant, si sain, si robuste, que cette pensée ne pouvait naître d'elle-même. Il fallait, pour me l'insuffler, une circonstance fortuite. J'en sais la date, exactement, et l'occasion. C'était pendant la guerre; je me trouvais au front. Mon père est tombé, glissant sur une marche, en descendant d'un train qui n'était pas encore arrêté. Il n'a aucun mal, mais il s'est retrouvé assis, sur le quai, les deux jambes à côté des roues. Il m'écrit l'aventure — avec un croquis — et en la lisant je frémis. « Et s'il était mort? » Je vivais alors au danger, dans cette dure insouciance de la mort sans cesse présente à mes yeux, en ces jours inhumains. Mais l'idée que mon père avait pu mourir, et mourrait un jour, dès cette heure s'implanta en moi — et je n'ai cessé d'y penser, depuis lors, follement, et avec terreur.

Des années ont passé, la paix est revenue, et l'on a vécu, ou cru vivre. Nous avons repris l'espérance; la vie semblait bonne, des fils me sont nés. Mon père les a vus, avec joie, grandir, le connaître, parler, jouer aux jours d'été, comme moi jadis, dans sa prairie. Il s'est fait un délice

de ce renouveau. Nous étions heureux. Puis il y a eu le premier signe. Il allait très bien, il était fort, intact, alerte, toujours gai. La maladie entra, d'un coup, sournoisement. Rien de très grave en apparence. Lui-même ne percevait rien à son état; il ne souffrait point, n'était aucunement diminué; l'esprit net, présent et précis, il travaillait comme à l'ordinaire, mais le cœur déjà faiblissait. A la grimace du médecin, je compris, avec épouvante. Mon père entretenait pourtant en moi l'illusion. Il s'exaspérait du régime et du lit : bouffonnant des médecins qui le soignaient, et de lui-même, accueillant le docteur d'un sourire, avec son affabilité accoutumée, et le déridant de ses anecdotes, aussitôt la consultation terminée. Il continuait à travailler, s'indignait qu'on l'empêchât d'aller chercher ses livres et ses documents dans la bibliothèque; crayonnant sans fin ses légendes avec bonne humeur ou traçant ses petits croquis, toujours aussi prestes, dans son lit, sa planche à dessin sur les genoux. De temps à autre, il me disait, en hochant la tête, dans un bâillement énorme : « Je m'embête! » Puis une fois, avec cette exagération comique dont l'outrance est une façon pudique de n'avoir pas l'air de prendre soi-même au sérieux l'inquiétude sur laquelle on souhaiterait d'être, tout de même, rassuré : « Je suis aux portes du tombeau! » Voit-il son état, me demandais-je? Non. Il disait cela, naguère, pour un rhume, — et cette fois encore, je le sentais plus désireux d'entendre ma protestation que vraiment soucieux de son cas, dont, ignorant la médecine et ne souffrant point, il ne discernait heureusement pas la gravité. « Les vies heureuses ont des morts courtes », dit Ruskin. Celle de mon père fut telle. Quand je l'ai perdu, une idée au moins me sauva dans mon désespoir : mon père qui aimait tant la vie n'a pas souffert, il n'était pas diminué, et il ne s'est pas vu mourir. Il a travaillé jusqu'à son dernier jour, exactement; préoccupé sans plus d'être malade et de ne pouvoir vaquer librement, à sa guise, au milieu de ses livres et de ses papiers, devant sa table. Il était toujours en avance, et soucieux de ne pas la perdre, aimant se trouver disponible à l'occasion. Après sa mort,

l'Illustration a pu donner pendant deux mois les dessins qu'il avait préparés pour elle. — Il est mort le jeudi 10 août 1933, à dix heures du soir. L'après-midi, j'étais près de lui, dans sa chambre. Il somnolait, ayant mal dormi la nuit précédente. Il s'éveilla et m'appela. — « Ecoute, prends un crayon et du papier; je vais te dicter quelques légendes. » Il m'en dit cinq ou six, d'un trait, toutes spirituelles et bien venues. Celle-ci, entre autres : « Ce sera, me dit-il, un type, dans son lit, qui dicte ses dernières volontés à sa femme. Tiret : Troisième classe, ni fleurs ni couronnes! Et la bonne femme, sèche, acariâtre, vaniteuse : Tiret. Pas du tout. Première classe, fleurs et couronnes, avec des discours! Tu as toujours été le même, tu ne penses jamais à ta famille! » — Puis, il ajouta, l'œil tourné vers moi, mi-interrogatif, mi-amusé : « Ça va? » — « Excellent! » lui dis-je. — Un moraliste, jusqu'au bout, qui se vengeait de la sottise et du ridicule, en l'épinglant. Pensait-il à lui-même, quand il caricaturait ce moribond? Je suis sûr que non. Le soir même, à huit heures, il demandait au médecin : « Enfin, docteur, vous me permettez de me lever demain? » Il est mort à moins de dix heures, subitement.

J'avais passé, entre huit et neuf, un moment à côté de lui, devisant à notre coutume, lui très présent, curieux de toute chose. J'étais allé la veille à la bibliothèque de Pontoise, rechercher des documents pour un article sur notre village. Je lui racontai ma journée, mes petites trouvailles, qui l'amusaient. « Tu devrais faire un livre avec cela. » Puis il me mit sur telle ou telle piste. « Il y a ceci... N'oublie pas cela... » Derniers conseils pleins de sens et d'exactitude, l'esprit prompt, la mémoire vive. — Il me dit qu'il allait dormir; et lui ayant arrangé ses oreillers, je le quittai. — Nous nous embrassions, le matin en nous retrouvant, et le soir en nous séparant. La seule fois que je n'embrassai pas mon père, ce fut ce soir-là. Il m'avait demandé de pousser une table auprès de son lit, ses livres à portée, afin de lire, s'il s'éveillait. Je ne pouvais l'atteindre, à travers la table. Nous nous serrâmes seulement la main par-dessus avec un regard de

confiance et d'amitié. J'eus le sentiment qu'il valait mieux ne pas lui donner l'impression d'une arrière-pensée, en dérangeant l'installation que je venais de faire, pour lui donner le baiser du soir. Trois quarts d'heure après, de ma chambre, j'entends un pas précipité sur la route. Je comprends avant qu'on m'appelle. J'accours, mais pour voir retomber sa tête, les yeux déjà clos, entendre un soupir. Ce fut tout.



Je garde un souvenir extraordinaire des deux nuits où je l'ai veillé. Nuits sans heures, sans mesure et comme hors du temps. J'étais assis dans le petit fauteuil au pied du lit, ne pouvant quitter ce visage, surveillant ce profond sommeil, cherchant à m'incruster ses traits paisibles dans l'esprit, comme si j'avais peur de ne pas l'avoir regardé assez, de ne pas le connaître assez, — et qu'un jour il puisse m'arriver de ne pas le retrouver tout entier. Quelle prodigieuse invraisemblance, l'être aimé qu'on a vu si vif et de qui l'on attendait tout, immobile, replié en soi et ne s'occupant plus de vous! — Il est présent encore, et déjà très loin, muet, indifférent, insensible, appartenant déjà à un autre monde, et plus rien de notre vie ne comptant pour lui. La paix qui l'enveloppe me le prend, bien plus encore que sa mort. Où est-il parti? Il nous laisse, quand nous avions besoin de lui encore — et lui n'a plus besoin de nous. — Je me dis, cherchant à comprendre, à fixer pour moi cette heure solennelle, dépouillée de tout ce qui n'est pas lui, remplie seulement de sa mort et de notre deuil : « Voilà. Maintenant mon père est mort. C'est fini. » Je sens s'élargir en moi, immensément, un sentiment d'une intensité extraordinaire, de malheur, de vide, d'absence, et de cette éternité d'absence qui commence. Que sera l'avenir sans lui? Y a-t-il même un avenir? Je ne distingue devant moi qu'une longue nuit, des jours impossibles, où il ne sera pas. — Au contraire, tout ce qui fut, où il a été, dont il eut sa part; sa vie, la mienne à la sienne emmêlée, avec une force irrésistible m'envahissent, et un kaléidoscope étonnant

se met à tourner sans fin dans ma tête, brassant toutes les images vivantes de lui vivant, qui hier encore étaient nos souvenirs communs, et, de lui à moi évocables, les multiples aspects de la partie antérieure de sa vie qui se continuait sans rupture, mais qui à présent sont passés avec lui de l'autre côté de l'infranchissable, et qui font désormais plus partie de lui mort qu'ils ne sont à moi. — Les images mortes de mon père mort : dont il ne m'entretiendra plus, et qui vont peu à peu pour moi devenir vagues, se défaire, sans recours et sans rémission, pour mon constant appauvrissement. — Tout me paraît absurde, saugrenu, et tout revient en moi m'assaillir dans un désordre scandaleux : les petites choses mêlées aux plus grandes, l'important et ce qui ne l'est pas, le grave, l'émouvant et le bouffon à la fois; mille circonstances puériles, choquantes en présence de la majesté de la mort; contre la médiocrité desquelles je m'insurge, odieusement rempli que je suis de vétilles restituées en vrac par la mémoire surexcitée, comme par un raz de marée bouleversant — alors que je voudrais, dans ce dialogue avec ce mort que l'on m'enlèvera demain, entendre son grave conseil, son amour, sa leçon suprême; fixer en moi, à jamais, l'importance unique de ce muet colloque essentiel; recevoir de lui peut-être même une consolation inespérée — comme si je m'attendais lâchement à l'entendre soudain, du fond de la mort, me dire : « Tout est bien. Je suis *là*. Apaise-toi. Je te vois, je t'entends, te protège. Console-toi. Ne pleure pas. La mort n'est rien. Je ne te quitte pas! »

. . . .

...Parfois, je le regarde, et je m'étonne alors soudain de le voir là : tranquille, calme et comme dormant, les yeux clos, baigné d'une paix prodigieuse; si grave et si noble, si solennel, si changé en solennité, revêtu d'une dignité majestueuse, lui qui ne fut jamais que simplicité, familiarité, gentillesse, lui qui considérait le silence comme une indélicatesse, un manque de bonne grâce et de courtoisie. — Cette idée stupide soudain : qu'il n'était pas fait pour la mort, que la mort n'est pas faite pour

lui! — Je le regarde et je le vois : devant moi, si près que je n'ai qu'à tendre la main pour le toucher — quand j'étais si loin avec lui vivant, ailleurs, dans le fond profond des années et des jours, en mille circonstances et en mille lieux où nous avons été ensemble, où nous parlions — où je continuais avec lui notre continuel dialogue... Mais déjà c'est moi seul qui parle. Il n'a plus de voix pour me répondre. Toutes choses deviennent imprécises, de ce monde qu'il portait en lui, dont sans cesse il me faisait part, sur quoi je ne pourrai plus l'interroger, — et qui disparaît soudain avec lui!...

. . . .

...Je suis sorti dans le jardin. Nous sommes en août, le soleil rayonne, tout serait magnifique si j'avais des regards pour voir, un esprit libre pour sentir — mais tout m'a paru si nouveau, si étrangement nouveau, distinct et délié de moi, dans ce monde vidé, déserté. — Mon pas a fait bruire le gravier de la terrasse; le jardin s'étale sous mes yeux, voici la prairie, la haie, la colline, et le vent dans le tulipier, les fleurs dans l'allée, et l'oiseau dans l'arbre, le petit train qui passe en ce moment; toutes ces choses familières et décolorées — et sur elles, cette immense absence et cette immense dépossession. — Puis la cloche de l'église a sonné. Elle sonnait pour lui. C'est la première fois que je l'entends sonner pour l'un des miens. — J'ai perçu cela nettement, et que désormais je ne pourrai jamais entendre cette cloche sans qu'elle me résonne dans le cœur, et ravive à jamais mon deuil. — Mon pas lourd, tout à coup. L'écran qui me cachait la mort est tombé. A moi maintenant. Le plus grand de mes fils a couru vers moi, m'a pris dans ses bras. Lui aussi, avancé d'un cran. Des parents, des amis sont venus. Comme on est faible, vulnérable! — Ce que veulent les autres pour vous, il faut l'accepter. N'importe quoi d'humain est une aide : un regard, une voix, la pression d'une main — mais personne ne peut rien pour moi. — Pourtant, cette compassion m'émeut : ces larmes d'autrui sur mon père... Il était aimé. Quelqu'un me dit : « Il était bon. » Bienfaits continués de mon père! Voilà le premier

que je lui dois après sa mort : s'étant fait si bien aimer d'eux, ces amis sans nombre qu'il me donne, pour m'entourer et pour me soutenir quand il me quitte.

Nous l'avons mené au cimetière. Nous avons traversé le village ensoleillé. Tous ces gens affligés, ces fleurs, ces cloches qu'il aimait entendre; ce recueillement et cette gravité; cette simplicité dans la mort, comme dans sa vie; les paroles d'adieu d'un ami, dites sur sa tombe. — Le retour dans la maison vide.

Je la découvre aussi, cette maison sans lui, comme le jardin au premier jour. Son bureau m'apparaît glacé, où j'entre machinalement et me surprends à l'interpeller comme d'habitude : « Papa! » — Cette fois sans qu'il me réponde. On le dirait seulement sorti. Tout atteste encore sa présence. Il est partout. Voici ses livres, sa table surchargée, ses papiers crayonnés, la boîte à couleurs, la palette non faite, où les essais de tons chatoient, et par le mélange et la touche, disent sa main; les lettres reçues dans ces derniers temps, qu'il n'a pas classées. — Son chapeau pend à la patère, et sa cape de bure; et sa canne au porte-manteau.



...Tout a été long et difficile. Je passe les jours de détresse et d'enlisement. Il y a quatre ans de cela, ce mois-ci. Je tais ce qui n'est qu'à moi seul. Mais la douleur aide l'âme à penser aux autres. C'est pour les autres que j'écris ce qui me reste à dire — et sinon La Consolation, — tout au moins les consolations qui ne me sont venues que de sa pensée.

J'ai rangé, à petites journées, ses papiers, classé ses dessins, de vieilles lettres, ses albums, ses photographies, le journal où, de jour en jour, près de cinquante ans, il a enregistré les menus faits, sans phrase, de sa vie. Je savais que je pouvais le lire. Il m'a toujours dit que ce serait pour moi, sachant que je goûterais là quelque douceur à le retrouver, dans ces pages, lui, moi, nous, à l'ombre de nos jours défaits. Il avait raison. Tout ce qu'il a touché de sa main, de son regard ou de sa pensée

me le rend. Au début, ce m'était encore un sujet infini de peine, et maintenant, il n'y a plus là pour moi que de la douceur. Tout ce qui me vient de lui, sans cesse, m'aide à vivre. A présent, je sais qu'il a beau n'être plus là, je ne l'ai pas perdu. J'avais cru le perdre. Je l'ai retrouvé. J'ai repris possession de lui. Il est en moi tout entier. J'écris ceci pour me le fixer à moi-même; et pour rendre réel aux autres, qui sont dans la peine, ce qui est pour moi consolant.

Non, les morts ne nous quittent pas. Le moment de la séparation est atroce, et l'épreuve semble excéder la force humaine. Après, à la longue, ils reviennent. Il a fallu s'organiser avec eux, composer avec la douleur. Il s'agit de penser à eux, de savoir leur être fidèle. Leur bon secours dès lors ne chôme pas. Leur absence, leur présence en nous ne dépendent que de notre résistance à l'oubli. On a pris d'autres habitudes avec eux. Le dialogue, un instant supposé rompu, se poursuit. — Depuis que mon père est mort, il ne m'a pas quitté un seul instant; il vit en moi et moi en lui; il m'est continuellement présent.



Aux premiers temps, j'allais le voir, chaque jour, après mon travail, au cimetière — dans ce petit cimetière où, si longtemps je n'avais pas voulu entrer, sachant bien, ne sachant que trop qu'un jour ils m'y précéderaient, lui et ma mère, et que je me ferais de ce triste champ un lieu de misère et de retrouvailles, peut-être encore de tendresse. — C'était vrai. Ce cimetière de village, entre des prairies et des bois, à l'abri de ses quatre murs tapissés de lierre, dans l'ombre des arbres et le cri heureux des oiseaux, n'est pas si horrible ni si amer que je m'en étais fait une idée. D'une visite à l'autre, en portant les fleurs de son jardin sur sa tombe, il me semble que mon père m'attend, et cet entretien de chaque soir avec lui me fait prendre en affection cet étroit coin de terre où il a voulu dormir. — La mort, qui m'a toujours fait une épouvantable horreur, à présent ne m'épouvante

plus. La paix que je trouve auprès de mon père, dans ce cimetière campagnard, a pour moi sa consolation. Mon père qui aimait tant la vie, et qui m'avait appris à vivre, m'apprendra aussi à mourir. Moi aussi, quand je serai là, près de lui et près de ma mère, je connaîtrai la paix peut-être. Il m'a montré comme il est simple de mourir. Comme il m'a tout facilité, durant sa vie, il me facilitera le passage, quand ce sera mon tour. Il m'a apprivoisé à la mort.

Cependant, je m'aperçois que je me suis insensiblement détaché de cette tombe. J'y retourne encore, mais c'est en obéissant à un rite. Mon père n'est plus là, depuis que j'ai repris possession de lui, en moi.

Il est en moi, il va, vient, circule avec moi désormais. Mon deuil n'est plus triste. Nous ne sommes plus séparés qu'en apparence. Ses images tendres m'attendrissent; ses images plaisantes m'amusent. Je me prends à sourire en me rappelant une plaisanterie qu'il a faite, un mot qu'il disait, une de ses anecdotes, son sourire, une de ses manies, ou même son accent. Il est partout où je suis; et partout pour moi, dans ce petit pays où il a vécu plus de trente ans, et était heureux. S'il était mort à Paris, je le chercherais vainement. Les villes mangent leurs morts. Dans ces petites campagnes immobiles, rien n'offense, ne couvre ni n'offusque leur souvenir. Ici, chacun a gardé son image, l'aime encore, me parle de lui. Mon père est mort dans sa maison. Quelques instants avant de mourir, de son lit, il a vu le jardin, la prairie, les arbres, les fleurs qu'il aimait — et son dernier jour, dans ce radieux et funèbre 10 août, aura été encore pour lui un beau jour. — Et moi, j'ai la chance que les aîtres où il a vécu et où il est mort, où ma mère a vécu et est morte, sont demeurés les miens. Puissé-je y mourir comme lui, au même âge, entouré des miens comme lui, la tête nette et bénissant à son exemple une longue suite de jours d'amour, de travail et de bonheur derrière moi...

★

Il est partout. Je le retrouve dans toutes les circonstances de notre vie. Au Rouzet, les soirs de vendanges en septembre, à Luchon avec ses amis, à Toulouse, heureux de sa jeunesse retrouvée, respirée à tous les coins de rue; à sa table, la tête de biais et dessinant, dans un nuage bleu de cigarette; à Nesles, trente années de suite — et tel soir d'été, dans mon enfance, en 1900, où je le vois, après une journée de Paris, rentrer par la porte d'en bas, et remonter, joyeux, à travers le jardin. D'autres fois, je vais le chercher à la gare, ou bien c'est lui qui vient à ma rencontre. Quelle certitude, de lui à moi, de moi à lui, dans notre affection, notre plaisir à être ensemble! Son interrogation alerte, dès l'abord : « Comment va? Quelles nouvelles? Bonne journée? » — Sa joie, quand la nouvelle est heureuse pour moi : le soir où je lui dis : « J'entre au *Temps* », ou lui annonce que Calmann accepte mon premier roman. — Comme il m'a aimé! — Une image, entre autres, me touche. J'ai quatorze ans, j'ai grandi trop vite, ma santé n'est pas excellente, et l'inquiète. On m'a mis au vert pour une année, chez le curé du petit village de Livilliers, à sept kilomètres de Nesles. La séparation obligée a été, pour tous, douloureuse. Un dimanche d'hiver, je vais de Livilliers à Nesles, voir les miens, de passage dans la maison fermée. Le soir, à quatre heures, il me faut partir, seul, à pied. Le jour tombe vite et il a neigé. Je remonte la route de Pontoise, assez bravement, le cœur gros. Mais de la terrasse, mon père me guette avant que je disparaisse au tournant, petite silhouette enfantine, sous mon capuchon, dans la neige et sous le ciel sale. — Plus tard, il m'a rappelé ce départ, et cette impression si triste qu'il en reçut. Nous étions de nouveau réunis. — « Qu'est-ce que tu pensais? » lui demandé-je. Il me répond : « Je me disais : le pauvre bougre! » — Puis plus tard encore, il y a eu la guerre, où je suis parti, volontaire, sans égard à ce que je laissais derrière moi, comme tant d'autres, dans l'angoisse et le désespoir. Un jour, en

avril ou mai 1917, je suis venu du front, en permission, à l'improviste, épuisé de fièvre et de bronchite. Un raccord de train m'a facilité l'arrivée à Nesles, en surprise. On ne m'attendait pas. Je voulais me donner cette joie d'apparaître aux miens sans avoir pu les prévenir. J'arrive, je monte sur le balcon du cabinet où je sais que travaille mon père. Mon pas sonne dans l'escalier de bois. J'étais couvert de boue, défait, hirsute, j'avais une barbe de six semaines, ma musette en besace au dos, un bâton; j'avais bien l'air du pauvre que j'étais. A travers la vitre, mon père a relevé la tête, il m'a vu, ne m'a pas reconnu tout de suite. Puis le sang ne lui a fait qu'un tour, et les bras levés : « Comment?... Ah! mon petit! » — J'étais si défait, si minable, que malgré la joie du retour, il n'a pu retenir ses larmes, lui que je n'ai jamais vu pleurer. Mais après nos embrassements, il m'a dit : « Va vite te couper cette barbe, que ta mère ne te voie ainsi! »

Tout de moi était bien pour lui : fier de mes chances, s'affligeant de mes peines, si j'en avais. — Rien de tout cela qui ne soit naturel, après tout. Mais il m'importe de le dire, et que je n'ai eu de lui que du bonheur. Bonne entente, amitié, tendresse. Et je voudrais que ces mots n'eussent jamais servi, pour s'appliquer dans un sens neuf, avec une complète intégrité, à ce qui m'est venu de lui, saintement, pleinement et uniquement. A ce qui me reste de lui, intact, chaleureux et pur, malgré les années d'absence et de solitude sans lui; à ce que je lui dois, qui m'est devenu consubstantiel, quand je retrouve en moi tant de choses qui étaient siennes : ses manies, ses goûts, ses idées, un peu de sa philosophie, les mêmes préférences, le culte des mêmes souvenirs, — je voudrais pouvoir dire sa sagesse, sa bonté et son indulgence. — Il n'est réellement mort que pour les autres.

ÉMILE HENRIOT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Duhamel et nous; Librairie Bloud et Gay. — Emile Verhaeren : *A Marthe Verhaeren,* 219 lettres inédites présentées par René Vandevoir; Mercure de France. — Pierre Brisson : *Du meilleur au pire* (A travers le théâtre), Gallimard. — Amélie Fillon : *Alfred Mortier,* La Caravelle. — Noël Bureau : *Croisières,* Librairie Le Soudier.

Duhamel et nous, tel est le titre de l'un des *Cahiers de la Nouvelle journée* qui groupe les hommages de M. Paul Claudel, Jean Soulairol, B. Amoudru, Jacques Madaule, Robert Cornilleau, Marguerite Borderie, Maurice Carité, Paul Archambault, Pauline Le Cormier et Pierre-Henri Simon. Tous se donnent comme écrivains chrétiens. A ce titre ils reconnaissent à l'œuvre de M. Georges Duhamel l'intérêt le plus vif.

Le mot « chrétien » pourrait à lui seul suggérer un infini de méditations. Il a des sens restreints et précis et il a des sens étendus, un peu vagues et riches de clair-obscur. Par l'un de ses sens il peut exclure un esprit, par un autre il peut lui faire accueil. Je me souviens que Renan revendiquait à sa manière le titre de chrétien par le seul fait qu'ayant consacré sa vie à une recherche désintéressée, il l'avait orientée vers une fin idéale et non vers l'âpre poursuite des biens de la Terre. Au sens large le mot chrétien pourrait signifier d'abord l'esprit de charité, d'attention affectueuse au prochain, de sympathie chaude et vigilante et la tendance à mettre sa joie dans la joie des autres. Il impliquerait un goût d'abnégation de soi, voire d'oubli de soi, joint au souci primordial d'enrichissement intime, la vie de l'âme et sa qualité secrète comptant avant toute autre chose. On pourrait

aller jusqu'à dire qu'au sens élargi le mot chrétien représente à la fois une disposition anti-individualiste puisque le moi et l'intérêt personnel doivent être refrénés et une disposition individualiste, puisque le salut de l'âme personnelle est la fin suprême, celle auprès de qui toutes les autres tâches sont d'ordre secondaire.

Ce que M. Paul Claudel loue en M. Georges Duhamel, c'est un homme fraternel à tout frémissement de la chair humaine. Attitude qu'il oppose à celle des écrivains naturalistes qui voulaient être des anatomistes impassibles. Pour M. Claudel, M. Georges Duhamel est l'homme qui a senti vibrer sous son scalpel l'âme des martyrs de la guerre :

L'âme de tous ces martyrs qu'il a interrogés avec le fer, elle lui a répondu. C'est elle désormais qu'il cherchera au travers de tous ces ambulants, de tous ces visages usés par l'expérience et élaborés par le destin que la vie pousse à sa rencontre.

M. Jean Soulairol rapporte une conversation avec M. Duhamel. Elle nous apprend que la « philosophie des poètes » a influé plus vivement sur lui que la philosophie des philosophes. « Tout a été envisagé en moi du point de vue poétique. » M. Amoudru étudie M. Duhamel comme critique des poètes. Il le montre à l'égard des symbolistes à la fois accueillant et réticent. S'il convient que le symbolisme « a rendu à la poésie sa fraîcheur et son mystère », et qu'il en a « enrichi et multiplié les timbres », il constate aussi que « ses éternelles allusions semblent désuètes à des générations éprises de franchise directe ». Et voilà qui explique la préférence donnée à Walt Whitman sur Mallarmé.

Ce que M. Jacques Madaule discerne au plus haut point chez M. Georges Duhamel, c'est le don de communion et c'est en poète qu'il définit ce don. De même qu'il est des oreilles plus sensibles à la gamme des nuances sonores, M. Georges Duhamel révèle une sorte de sens musical intérieur qui réagit vivement et finement à toutes les nuances de la souffrance éparse autour de lui. Et M. Madaule cite ces mots si lourds de signification et qu'il emprunte à la *Vie des Martyrs :*

Voici l'heure où l'on peut douter de tout, de l'homme et du

monde et du sort que l'avenir réserve au droit. Mais on ne peut pas douter de la souffrance des hommes.

Mme Marguerite Borderie porte toute sa vibrante attention sur *La Possession du Monde* et elle loue en M. Georges Duhamel le guide qui montre les magies et les richesses de la solitude et qui fait briller les charmes de « la vie lyrique ». N'oublions pas, nous rappelle M. Robert Cornilleau, que la sensibilité poétique de M. Georges Duhamel est fermement rattachée à la terre, car le poète est d'abord un médecin. « Au fond, toute l'œuvre de Duhamel est un long cri de pitié, arraché par la vue des hommes à un médecin intelligent et compatissant qui a la sensibilité d'un poète. » M. Maurice Carité s'intéresse à Duhamel « voyageur et avocat de l'humain » et il nous apporte un bouquet de citations fort expressives. « Je me sers des machines, dit M. Duhamel, autant qu'un homme de mon siècle. Je fais mon possible, et c'est difficile parfois, pour rester le maître de ces machines et n'en pas devenir le serviteur ébloui. » C'est devant Salavin, le curieux héros de roman, que s'arrête et s'interroge M. Paul Archambault. Il l'aborde et l'examine en psychologue subtil et en moraliste qui accuse la portée humaine de cette singulière physionomie. Il résume ainsi les erreurs de Salavin : « prétendre se surpasser sans se délimiter : prétendre transcender la condition humaine sans l'assurer ».

Mlle Pauline Le Cormier s'est réservé *Duhamel et le Cercle de famille*, et elle nous offre des considérations délicates sur *les Plaisirs et les Jeux* et sur *la Chronique des Pasquier*. Elle rencontre en passant la question de l'autobiographie et du roman. C'est un gros et curieux problème. L'autobiographie est une des tentations les plus périlleuses et l'une des facilités apparentes les plus traîtresses du roman. Elle expose le romancier aux pires erreurs, car elle l'incite à confondre l'intérêt qu'il a pu prendre à certains faits et à certains êtres à titre individuel et les raisons profondes qui créent l'intérêt du lecteur pour les faits et les êtres. En règle générale, c'est la part d'autobiographie dans un roman qui a chance d'en être la partie la plus faible. Aussi bien lorsqu'un vrai romancier utilise un épisode de sa vie propre, il ne lui demande qu'un support pour la vraie création romanesque.

C'est d'ailleurs ce qu'à fait M. Georges Duhamel dans *le Désert de Bièvres*. Se défier à l'extrême de l'autobiographie et donner cependant la sensation d'autobiographie, voilà qui pourrait agréer à un romancier. Aussi bien, le plus intéressant de soi-même qu'on exprime dans un roman, c'est ce qu'on y révèle de façon involontaire.

M. Duhamel devant Dieu, question suprême sur laquelle s'est exercée l'esprit aigu de M. Pierre-Henri Simon. Il voit d'une part dans l'œuvre de M. Duhamel un esprit étranger à la métaphysique, limité à la morale, voire une sorte d'agnostique qui aurait pu s'inscrire dans la lignée d'Anatole France. Mais il voit aussi chez plusieurs des personnages significatifs de l'œuvre une inquiétude, une « volonté de dépassement » et une étrange aspiration qui ressemble fort à « une recherche de salut ».

Ainsi tentation de la sainteté chez Salavin, obscur besoin de rédemption chez Laurent Pasquier, obscur regret du verbe de Dieu chez le juif mystique Justin Weill, appel de l'amour et de l'espérance dans le cœur dévasté de Renaud Censier : on peut dire que les personnages principaux de Duhamel, loin de s'apaiser dans une sagesse facile, vivent et agissent dans un climat héroïque. Que dis-je? dans une perpétuelle tension de l'âme vers un Dieu qu'ils nomment même quelquefois par son nom. Mais il est frappant que tous, ils échouent dans leur quête du parfait et presque chacun des récits de Duhamel se présente comme le procès-verbal d'un échec.

§

M. René Vandevoir nous présente deux cent dix-neuf lettres inédites de Verhaeren à celle qui fut sa fiancée, puis sa femme (**A Marthe Verhaeren**). C'est un véritable poème de l'amour conjugal qui nous est offert par ce précieux livre. On goûtera la riche préface de V. Vandevoir toute empreinte de ferveur et dont certaines pages ont de l'éclat et de l'ardeur. Il nous relate les étapes de la vie du poète et plus encore la vie de son âme aux diverses phases de sa vie. Et il trouve des notes intenses pour dire les périodes désespérées de cet esprit livré à de tragiques tortures et pour dire les périodes triomphales où le poète a conquis sur ses tourments l'ivresse exaltée. J'ai goûté particulièrement les pages qui peignent la

vie rayonnante de Verhaeren dans sa modeste retraite du Caillou-qui-bique parmi les splendeurs naïves du coin de terre qu'il aimait. Et j'ai beaucoup goûté les curieux rapprochements entre les Lettres d'amour et les Poèmes qui s'éclairent et se vivifient mutuellement. On se rend compte à quel point Marthe Verhaeren fut pour le poète la médiatrice entre son âme et l'Univers. C'est à l'ombre de ces mains féminines que fleurit dans l'âme du poète l'immense émerveillement que révèlent ses poèmes dédiés à la tumultueuse beauté du monde. L'amour qu'il portait à Marthe Verhaeren, le poète eut le bonheur de le sentir dans sa vie comme un perpétuel et inflétrissable miracle. Au point que bien des pages de ces lettres sont de véritables hymnes.

Dès les premières Lettres, on sent avec quelle fougue le poète se donne à cet amour :

Il n'y a au monde que l'art et l'amour, tous deux sont infinis. On peut s'y perdre et s'y noyer — eh bien tant mieux : il n'y a que les fort qui sachent fièrement, violemment, contre vents et marées, là-bas, très loin, où jamais les prudents et les sages ne se hasardent, casser leur navire.

Le poète a passé par des crises terribles, il se croyait irrémédiablement désenchanté et revenu de tout. Et voici que par la magie de cet amour tout recommence à neuf, la vie reprend une saveur jeune et merveilleuse qu'elle ne devait plus quitter. Grâce à cet amour, Verhaeren put vivre avec sa pleine saveur son double rêve de fraîcheur naïve et claire du matin et d'amant inapaisé de l'impossible et de l'infini.

Aimons-nous avec le moins d'apprêt possible; comme nous pouvons, simplement, au rebours du monde, avec naïveté presque.

Et encore :

Je voudrais être dans la vie de nous deux, clair et sans ambage et naïf comme un enfant.

Mais cet amant de la tendresse la plus ingénue et la plus naïve se définit aussi « un être extraordinaire, un convoiteur de bonheur surhumain, un créancier de l'impossible ». A ce titre, il s'apparente aux « folies mystiques » et incarne le rêve qui s'en va toujours « au delà de tout ciel et de tout paradis ». Et il écrit :

Les esprits médiocres ont inventé que le « mieux est l'ennemi du bien. » Allons donc, la raison d'être de tout haut sentiment, c'est l'infini.

§

Quel esprit nerveux et vivant nous révèle M. Pierre Brisson dans le recueil de ses chroniques théâtrales : **Du meilleur au pire.** Il y a là une verve qui coule de source et qui sait être aussi mordante que brillante. Les pièces classiques les plus connues et sur lesquelles on croit avoir tout dit, M. Pierre Brisson les aborde crânement, à neuf, et à ses risques et périls élabore des jugements originaux. M. Pierre Brisson possède une connaissance directe et informée de l'humanité, il possède aussi une humeur capricante et indépendante, à la fois respectueuse de vraies valeurs et dégagée de tout conformisme. Et l'on sent que l'intelligence, dans ses jugements vivement dardés, aime se donner le frisson de l'aventure. Qu'il s'agisse du *Misanthrope*, de *Polyeucte* ou de *Bajazet*, M. Pierre Brisson sait trouver un angle de vision personnelle. Parfois même il va plus loin : après nous avoir présenté le portrait du Don Juan de Molière, il compose le portrait d'un Don Juan tel qu'il aimerait le concevoir lui-même, et ce portrait est fort intéressant. On prend plaisir à voir esquisser une Célimène en qui la part de l'ingénuité est faite plus grande que celle de la rouerie.

Les roueries qu'emploient Célimène manquent si bien de prudence qu'elles ressemblent à des enfantillages. Elle ignore le calcul, elle suit son instinct qui n'a d'autre loi que le caprice et le besoin de séduire. Elle vit dans l'heure qui passe avec une joie pleine d'innocence et c'est bien ce qui la rend tout à fait redoutable.

Pour Alceste amoureux de Célimène, M. Pierre Brisson trouve une bien jolie formule :

Il la juge, il s'emporte, il voudrait la repétrir de ses mains et il oublie que, pareille à Eliante, il cesserait sans doute de l'aimer.

Si j'avais à examiner le cas d'Alceste, j'aimerais mettre en jeu une structure de personnage comique qui règne vraiment dans le théâtre de Molière. Le comique de Molière, dès qu'il s'agit du comique lié aux caractères, est à la fois un comique de la personnalité et un comique de la méprise sur le réel.

Il y a des dissonances entre l'Alceste réel et le type humain qu'il croit être et qu'il croit manifester. Mais surtout sa manie conduit son esprit à de fausses estimations des réalités où il vit. L'attitude d'ensemble qu'il prend dans le milieu élégant, futile et rivé sans appel à une certaine manière de prendre la vie, est déjà une irrémédiable méprise.

Sur Shakespeare, sur Ibsen ou Pirandello, M. Pierre Brisson abonde en remarques pénétrantes et suggestives. Je mets les recueils de chronique théâtrale de M. Pierre Brisson dans le rayon des livres auxquels je me promets de revenir, parce qu'ils représentent le témoignage d'un esprit fort personnel et fort nourri d'expérience humaine.

§

Alfred Mortier, prétend Mme Amélie Fillon, n'a pas eu de son vivant sa part légitime de gloire. Elle se propose de faire connaître son œuvre fort variée, où elle discerne des éléments de valeur durable. Alfred Mortier fut poète lyique, écrivain de théâtre, érudit, versé dans les lettres italiennes, moraliste qui savait trouver d'expressives et incisives formules et enfin critique d'une ample curiosité. Voici comment Mme Amélie Fillon donne une vue d'ensemble sur la culture d'Alfred Mortier :

Culture classique d'abord par les études de lettres et de droit; culture artistique par l'exercice de la musique; connaissance de langues ensuite, grâce à laquelle Alfred Mortier a pris un contact direct avec les littératures étrangères comme avec le génie particulier de diverses races. Que Mortier connaisse parfaitement l'anglais, l'italien; qu'il ait lu Shakespeare, Gœthe, Machiavel dans leur langue, voilà qui l'a fort enrichi. Qu'il ait appris le difficile dialecte padouan pour traduire Ruzzante, qu'il connaisse le provençal pour avoir passé sa jeunesse à Nice, voilà qui l'a mis en contact avec un filon direct par lequel il a la révélation d'une humanité intacte et non déformée.

Avec une intelligence fort compréhensive, Mme Amélie Fillon suit l'effort d'Alfred Mortier dans les directions les plus diverses. Elle nous invite à nous interroger devant cette œuvre et à l'examiner avec attention et équité. Tout écrivain sincère et qui a consacré sa vie à une œuvre a droit, lorsqu'il

a accompli sa carrière terrestre, qu'on pèse à nouveau la valeur de ses tentatives. Le livre de Mme Fillon nous incite à regarder à neuf l'œuvre d'Alfred Mortier. Il va falloir repérer les moments les plus heureux de son inspiration, reconnaître le plus original et le plus durable. Certaines pièces de théâtre d'Alfred Mortier connurent d'ailleurs le succès. Sa résurrection du dramaturge padouan Ruzzante lui valut des suffrages de qualité. Un volume comme *Quinze ans de théâtre* abonde en observations incisives et piquantes, en aperçus fort suggestifs sur maints problèmes; certaines pages de critique, comme celles sur Pirandello, sont pénétrantes et accusent une belle finesse nuancée de jugement. Et le critique chez Alfred Mortier se doublait d'un moraliste aux formules denses et vives et aux traits acérés. Pour ce grand lettré aux multiples curiosités, la littérature était d'abord une volupté de choix, et, en la servant avec zèle, il allait du même coup vers son plaisir.

M. Noël Bureau a pris part a des **Croisières**, ce qui est le fait de beaucoup de nos contemporains, mais il en a rapporté des gerbes de visions qui ont de l'intensité et de l'accent, ce qui est beaucoup moins fréquent. Servi par une langue à la fois ferme et souple, serrée et gracieuse, dense et agile, il sait faire chanter sous nos yeux avec la même sûreté les rêves des brumes nordiques et l'allégresse brutale des lumières méridionales. Sur tous les spectacles il ouvre des yeux ingénus et ravis de poète et, à chaque vision neuve, on dirait que pour lui la vie recommence à neuf. Toute terre qu'il foule de son pied lui étale à la fois ses magies visibles et en résonance secrète ce qu'il a rêvé d'elle. Au pays d'Orient, il ouvre ses yeux bien nets, mais il voit aussi le pays de féerie des *Mille et une Nuits* qu'il connaît bien puisqu'il l'a exploré au temps de son enfance. Dans la cour d'une mosquée, il a cherché son ami Aladin, et il l'a bel et bien vu. Comment ne l'aurait-il pas vu puisqu'il l'apportait avec lui? Le grouillement bigarré d'une rue, les nobles jeux du soleil sur des architectures de marbre, l'ample ivresse cosmique qu'insuffle dans la chair et l'âme l'infinie respiration des océans monotones, M. Noël Bureau fixe tout cela avec le même bonheur. Et j'ai relu plusieurs fois la page 33 qui avec une vivacité

tourbillonnante et des rythmes tendus et souples évoque soixante danseuses catalanes dans l'atmosphère suffocante et enfiévrée d'un beuglant de Barcelone.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Cécile Périn : *La Coupe*, C. A. Högman. — Amélie Murat : *Vivre encore*, « Editions de la Cigale ». — Jeanne Marvig : *La chanson de Toulouse*, « Editions de Tolosa ». — Anne : (Exercices d'Anne) *le Pavillon*, « les Argonautes ». — Anne Tranchard-Méré : *Images du pays de Comté*, Impr. Millot frères, Besançon. — Marthe Boidin : *Jeux de Merlin*, Le Divan. — Marise Querlin : *Lotus mort*, « Notre Temps ». — Madeleine Gautier : *Les Patiences du Ciel*, José Corti. — Yvonne Delahaye : *La Lampe du sanctuaire*, éditions Corymbe. — Jane Langlade : *Reflets*, s. n. d'éd., Beyrouth.

Une douzaine de recueils avant celui-ci, **la Coupe**, nous ont enseigné le respect de Cécile Périn et de son art de poète. Elle s'est retirée, retraite en sa mélancolie, songe à son destin, mais n'en méconnaît pas la beauté. La jeunesse, l'amour dont la brusque brisure l'anéantit, un temps, elle s'en souvient, elle en revit, elle y sourit toujours. N'a-t-elle pas, purs garants de la beauté des choses et des âmes dont elle est ou fut ravie, les fleurs, leurs parfums, leur éclat coloré, les oiseaux qui pépient et dont les ailes frémissent au bord de la coupe, le réconfort des amitiés, l'affection des enfants qu'elle a vus naître et qui l'environnent de leurs jeux? N'a-t-elle pas la lumineuse sérénité des paysages paisibles où s'écoule désormais sa vie, et la présence, quoi qu'on en pense, des grands et chers disparus?

O destin, sois loué pour les fleurs et les livres,
Compagnons que tu mis dès l'aube entre mes mains;
Sois loué pour la grâce et l'éclat des jardins,
Sois loué pour les mots où l'esprit peut survivre;

Pour l'amitié qui vint fidèlement s'asseoir
Dans la chambre, discrète, attentive, attendrie;
Pour l'amour, chaude fleur que nul vent n'a flétrie,
Et pour l'enfant levant ses grands yeux pleins d'espoir

Ressuscitez, traversez l'ombre, clairs visages,
Qu'un suprême reflet vous fasse encore briller
Tous ceux que j'ai chéris m'ont aimée...

Ce cri essentiellement féminin qui déchire la brume épais-

sie des chagrins supposés résume la fierté de sa vie, et la redresse toute à vouloir « rendre hommage au Destin qui fut bon ». La sagesse qui la soutient n'est point sévère ni morose; elle s'enchante aux charmes les plus doux des paysages provençaux, aux sites aussi revus ou hantés dans le passé; elle aime chanter encore et ressusciter dans toute la joie de ses enchantements : au premier rayon qui dore la colline, des fils d'arc-en-ciel sont tendus dans la lumière par l'araignée, la libellule danse tandis que dans l'azur expire en se fanant une étoile;

Voix de source, d'oiseau?
Une flûte qui vibre?
Un cristal qui se brise?
Une bulle qu'irisent
D'invisibles pinceaux?
Qui glisse? Nul ne sait...
Fée ou Sylphe, sans doute.
Qui rêve? Moi, peut-être,
Et moi seule j'écoute.

Je ne puis m'empêcher de signaler que ce beau recueil de vers souples et irisés est orné d'images décoratives dont la beauté est extrême et infiniment captivante par Andrée Karpelès. Cette union parfaite de deux collaborateurs est assez rare pour ne pas négliger d'en faire ici l'éloge.

Hélas, c'est une lutte amère et dure, pour la femme, qui longtemps s'est crue destinée au bonheur, attendue par le bonheur terrestre que sa présence peut solliciter, fonder et assurer, après avoir assisté à l'effondrement de ses espoirs et de ses illusions, à la rupture de prometteuses apparences, à l'éloignement d'un être chéri, à la mort de la sœur confidente, après s'être abandonnée au sort, avoir été prête à chercher un refuge, sinon dans l'exil et peut-être le suicide, dans la béate confusion de la somnolence religieuse, c'est une lutte amère et cruelle de se vouloir redresser, saisie des deux mains, malgré la solitude définitive et la persistance des souvenirs douloureux qui rongent le cœur, la pâle illumination des fêtes de la vie, autour de soi, dans le bonheur des autres, dans la joie fleurie des jeunes, dans la beauté indifférente, des spectacles du travail humain et des éclo-

sions de la nature. **Vivre encore,** c'est à quoi, de toute la soif de son âme, Amélie Murat aspire; elle se sent vivante puisqu'elle vit et qu'elle arrivera peut-être à transformer en un visage de sérénité, ou du moins de résignation accueillante, les féeries dont elle eût tant joui, et qui se perpétuent autour d'elle.

La faiblesse d'une poésie de cette nature, qui se fonde sur un dessein trop délibéré, tout de sensibilité en son désastre et se veut tendu, c'est de faire appel au concours de la pensée en vue de rassurer un destin défini, et non pas une vue désintéressée; à chaque instant il y a conflit entre les deux courants, le sensible a l'avantage, mais le poète se raidit, et ne consent pas à ce que son pas fléchisse au moment où il doit aboutir à exprimer son vouloir ou sa vue du futur; un déséquilibre disloque l'élan, et, au beau milieu d'un essor d'élégie passionnée ou chagrine, quelque chose intervient, qui n'est pas à sa place. Je préfère de beaucoup l'art plus uni d'Amélie Murat lorsqu'elle se satisfait de peindre des petits métiers ou quelque tableau de vie intime, comme, au présent recueil, *Indignité* ou cette si navrante et frileuse et douce Solitude : « J'entends, chez les voisins, la femme qui chantonne... »

Déçue, non pas : elle a le cœur trop haut placé pour qu'il consente à la déception; lasse peut-être, Jeanne Marvig n'explore plus les monts et la forêt, ne court plus vers l'enchantement des pays lointains ou chimériques, ceux où elle aurait vécu « avec les Dieux et les Héros ». Non, d'une ardeur apaisée, elle se recueille aux allées ombreuses de son jardin; son regard va de ses rosiers au ciel et aux jardins, aux pierres, aux monuments, aux maisons vieilles et vastes, aux rues, aux souvenirs de sa ville. Elle chantera **la Chanson de Toulouse.**

Ton ciel, Toulouse, est un jardin...

ou encore :

Toulouse est un jardin où chantent des jardins

Toujours, partout, et de poème en poème des jardins, des fleurs odorantes, des pelouses, autour de grands hôtels silencieux, auprès des églises, dans la « plaine en or », aux rives

de la Garonne, au parc des Sports, qui s'est illustré d'avoir érigé, en hommage aux sportifs morts pour la patrie, le portique où l'Héraklès Archer de Bourdelle bande son arc, magnifiquement, dans son geste énergique de délivrance...

Toulouse, sœur brûlante et pieuse d'Athéna,

voue à ses poètes morts des stèles ou des monuments de piété. Jeanne Marvig les exalte. Le dernier disparu, si jeune encore, Marc Lafargue, que tout le Languedoc avec les lettrés de la France entière ont récemment honoré d'une pierre votive et de leur ferveur fidèle :

Tu ne porteras plus le deuil muet des fleurs
Ni le regret de la nuance et des couleurs,
Car tout ce qu'adora ton cœur vibrant d'artiste
Dans « la belle journée » aux couchants d'améthyste,
Au rythme régulier du temps mystérieux,
De jeunesse et d'amour frémira sous tes yeux.

De la même façon Jeanne Marvig célèbre la mémoire injustement oubliée d'Armand Sylvestre qui eut mieux que des moments heureux de lyrisme original et de talent pur et sensuellement grave, et aussi, et je remercie l'auteur d'avoir attaché mon nom à la dédicace de son noble poème, l'enfant de Toulouse, arraché si jeune à l'espoir des Muses et à l'attachement de ses amis, Ephraïm Mikhaël, dont revivent au milieu d'un joli jardin au centre de la cité

Une attitude, une pensée, un fier visage,
La main qui sut fixer le rêve et la douleur...

Toulouse, ville des jardins, des fleurs, des beaux ciels et des pieux souvenirs, je rêve à vous, et, par le prestige de l'art de Jeanne Marvig, je m'imagine, ô ville que je connais à peine, qu'un poète doit y vivre d'une vie profonde et pure, au bercement de vos rythmes célestes et de tous vos chants d'oiseaux !

On se souvient de l'éclat comme impromptu et parfois tourbillonnant de *la Florida, surtout de la Ballade de la Dame qui viendra,* il est à craindre que les **Exercices d'Anne** dans **le Pavillon** prétendent à atteindre un ton plus haut, plus soutenu. Ce serait fâcheux. Malgré quelques réussites de courte

durée obtenues par le concours d'un heureux hasard, j'ai peur que l'auteur mystérieux de ces livrets ne possède point une technique assez forte et resserrée pour tenter de ces choses. Parfois une énumération de mots et d'objets brillants chatoie comme les improvisations d'autrefois; alors la rencontre est agréable :

Seras-tu rose ou bleu, incarnat ou nacré,
Radieux et vermeil, lumineux et doré,
Vêtu de neige ou d'eau, de soleil ou d'azur,
De branchage, de fleurs, de pourpre et de verdure,
De printemps ou d'été, ou d'automne, ou d'hiver,
Et m'apporteras-tu dans des corbeilles pleines
Des fleurs, des fruits, du blé, des grappes, ou des graines,
Du raisin de la vigne, ou des rameaux séchés?

Cela affole un peu l'imagination, par l'abondance tourbillonnante, et c'est d'une jolie invention.

Images du Pays de Comté, Anne Tanchard-Méré s'applique à y faire tenir et vivre les aspects de paysage, de rêve ou de légende de son beau pays :

Quand glissera la nuit grise
Sur le vieux bourg endormi,
On verra poindre à demi
Des feux dans l'ombre indécise.

C'est dans ces rythmes doux et brefs que l'auteur satisfait le mieux; il y est plus à l'aise que dans l'alexandrin qu'il a, semble-t-il, beaucoup de mal à soutenir d'une suffisante matière. Les vers n'admettent guère, ils sont faits pour chanter, un trop flottant remplissage.

La production féminine est inépuisable. Pas plus que celle des hommes elle ne dépasse souvent le niveau moyen et ne se révèle indispensable. Du moins peut-on être sensible aux recherches de rythme ou d'images, si mal définies soient-elles encore, que tentent dans **Jeux de Merlin** Marthe Boidin, Marise Querlin dans **Lotus Mort,** Madeleine Gautier, qui se veut libre de toutes contraintes, dans **les Patiences du Ciel,** Yvonne Delahaye, patiente orthodoxe des vieilles règles dans **la Lampe du Sanctuaire,** et Jane Langlade dans **Reflets.**

Elles en sont encore à conquérir une technique qui soutienne ou justifie les élans de leur lyrisme. Il serait intéressant d'assister à leurs efforts et de soutenir en chacune d'elles les élans contenus de leur persévérance.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Binet-Valmer : *L'Héritage*, Flammarion; *La Princesse nue*, A. Fayard. — Francis Carco : *L'homme de minuit*, *Blumelein 35*, Albin Michel. — Maurice Genevoix : *Bernard*, Flammarion. — Marcel Aymé : *Gustalin*, Gallimard. — C. J. Odic : *L'ombre à la Barraquer*, Correa. — Armand Lunel : *Jérusalem à Carpentras*, Gallimard.

Le cas est bien curieux que M. Binet-Valmer nous expose de la façon dramatique, quasi scénique, qui lui est propre, dans son nouveau roman, **L'Héritage.** Au bord de la tombe, un grand écrivain, qui n'est pas sans quelque ressemblance, au moins physique, avec François de Curel, Hilaire de Broutis, apparenté à l'un des plus puissants industriels de France, s'inquiète de l'avenir de son œuvre. Qui, non seulement héritera d'elle, mais l'entourera de la chaleur d'admiration, d'affection à laquelle elle devra de survivre à son auteur, d'exercer encore son action sur les hommes, après la mort de celui-ci? Hilaire a deux enfants, sans doute; mais l'un est un brave garçon, à qui manque la flamme; l'autre, un dévoyé. Ce dernier s'est lié avec une ex-grande dame russe, chassée de son pays par la révolution marxiste, Olga Niasemski, et dont il a fait la connaissance dans une maison de rendez-vous... C'est l'étrange, la complexe créature déchue, à la fois mythomaniaque et sincère, canaille et désintéressée, sensible, séduisante, qui, ayant révélé au maître déclinant une profonde intuition de la valeur de son œuvre, recueillera le précieux legs, pour le transmettre, elle-même, plus tard, à son enfant, encore en nourrice, couvé par la plus pittoresque des vieilles filles... Ainsi, c'est en dehors ou à côté de sa riche et puissante famille, par la voie de la bâtardise, qu'Hilaire trouve le moyen d'assurer le salut à son patrimoine littéraire... Les lois sociales et morales, valables pour la transmission des biens temporels, argent liquide, industrie, domaine, etc... ne sauraient être invoquées lorsqu'il s'agit d'ouvrir la succession de richesses spirituelles. Le plus digne de recueillir de telles richesses

n'est pas même le plus honorable, mais seulement le plus compréhensif... Jalouse de l'immortalité assurée par le génie d'Hilaire à l'une de ses plus émouvantes héroïnes, Olga voudrait qu'il l'incarnât, elle aussi, dans une œuvre. Mais le romancier mourra avant d'avoir réalisé le vœu de la jeune Russe. N'importe : Catherine, l'héroïne en question, c'est *la femme,* donc, encore Olga. Pour l'essentiel, Olga se retrouvera en cette créature, faute d'avoir pu s'en distinguer par quelques-uns des traits de caractère qu'elle a en propre. Il semble qu'il y ait, dans *L'Héritage,* un accent lyrique. On y discerne, en effet, de ces cris déchirants où un écrivain révèle le plus intérieur de lui-même, de ses préoccupations, de ses ambitions... La prière d'insérer, qui accompagne ce roman, parle de Fatalité. Cette déesse, à laquelle M. Binet-Valmer a voué un culte, qui ne s'est pas démenti au cours des quelque quarante volumes qu'il a écrits, a bien, ici, quelque chose de providentiel. Mais ne disputons pas sur les mots : « J'ai perdu Dieu », dit, au début de *L'Héritage,* Hilaire de Boutis, en s'adressant à un chanoine de ses amis...

L'action de cette fatalité, M. Binet-Valmer l'illustre, d'autre part, dans un récit historique, **La Princesse nue,** où il retrace avec verve, éclat, émotion, la vie de Maria-Paoletta Buonaparte, la future princesse Borghèse qui a posé nue pour le sculpteur Canova, ainsi que l'a rappelé Théophile Gautier dans deux vers de ses *Emaux et Camées.* Comme son génial frère, à la *libido dominandi,* cette jolie femme fut en proie à une fureur érotique dont la mort seule la délivra. Dans son très perspicace, très intéressant *Bonaparte peint par lui-même,* M. François Duhourcau a judicieusement insisté sur le tempérament névropathique du héros. Il est évident que l'ambition de Napoléon fut de caractère paranoïaque. Selon M. Binet-Valmer, l'avidité passionnelle de la seconde de ses sœurs procéda d'une exaspération de l'instinct sexuel, qui prit la forme de la nymphomanie, mais qui avait les caractères d'une aspiration vers l'absolu. Elle aussi, l'infini la tourmentait. Et peut-être attendait-elle de l'amour le repos, la paix?...

Une sombre poésie fataliste se dégage du nouveau roman de M. Francis Carco, **L'Homme de minuit**, qui a pour cadre

la rue de la Gaîté, une des voies de Paris les plus dignes, avec celles de la butte Montmartre, de tenter le pinceau d'un peintre réaliste des vieilles capitales gardant encore, dans leurs « plis sinueux », quelque chose du romantisme de jadis. Près d'un music-hall où deux acrobates excentriques, de genre anglais, Jim et Jimmy, exercent leurs talents, une vieille clocharde a été étranglée. C'est Jim qui a fait le coup, autant pour voler à la malheureuse son magot que pour satisfaire une envie sadique. La police le soupçonne, mais elle abandonnerait sa piste, faute de preuves, s'il ne perdait la tête, en se sentant épié. Lui-même se livre, en quelque sorte. Son trouble, l'inquiétude de sa conscience, en grandissant peu à peu, finissent par le perdre, après l'avoir fait, par mille indices, se trahir à la mère de Jimmy, au mari de sa victime, à la caissière d'un café, à un journaliste besogneux... « L'homme traqué », cher à M. Carco, la justice ne le poursuit pas dans le ciel allégorique du tableau de Prud'hon, mais du haut des nuées où s'ouvre l'œil que voit partout Caïn... *L'homme de minuit* n'est pas un roman policier, encore moins un roman crapuleux (à peine y trouve-t-on une courte allusion à l'assassinat commis par Jim); ce n'est pas non plus, à vrai dire, un roman d'analyse psychologique, mais un roman de caractère moral et sentimental. Il y a des êtres voués au malheur, condamnés à se perdre, et qui ne peuvent vivre en paix avec le crime auquel leur instinct les a poussés. Ils sont doubles, ou plutôt leur sang ne leur a pas trempé l'âme qu'il fallait qu'ils eussent. J'ai fait allusion, tout à l'heure, à un journaliste à la côte, par qui Jim se laisse souvent dominer. Ne faut-il pas voir en ce personnage inconsistant, dont le rêve est d'écrire un roman à la Dostoievski sur les cheminements obscurs du remords dans des esprits inaptes à se comprendre, une pâle hypostase de M. Carco? Il est planté au milieu du drame comme une chandelle dans un souterrain, pour en éclairer de façon vague le mystère; pour lui donner un sens poétique diffus, grâce à ses méditations fumeuses... Il prend le caractère d'un symbole, en tout cas; et l'atmosphère qui enveloppe les gens parmi lesquels il évolue a presque plus d'importance que ceux-ci, malgré le soin que M. Carco a mis à décrire Jim et Jimmy dans l'accomplissement de leurs savants exercices.

Le destin tient les ficelles des pantins de ce théâtre d'ombres, et c'est le décor qui donne sa signification profonde à leurs silhouettes.

M. Carco a recueilli et mis au point, d'autre part, dans **Blumelein 35,** les confidences du lieutenant S. de Barrière, officier de renseignements au service de l'état-major pendant la guerre... Blumelein 35 est, ici, une espionne qui « travaille » pour l'Allemagne, mais dont on ignore tout, et notre agent Wilhelm, le premier, envoyé outre-Rhin pour essayer de la démasquer. Cette dangereuse ennemie de notre pays n'est autre, cependant, qu'une certaine Juliana, qui fut son amie d'enfance, et qui est sa fiancée... On devine quel drame le déchire (drame, en vérité, cornélien) quand, après avoir soupçonné la jeune fille, il acquiert, enfin, la certitude de sa culpabilité. L'histoire est accidentée de péripéties qui en rendent passionnante la lecture.

Bernard, par M. Maurice Genevoix, semble avoir filtré le sensible en le recomposant en intelligible, et durant l'opération, une partie de ses aromes et fluides s'est évaporée. Plus encore que les précédents volumes de la série « Un homme et sa vie », *Bernard* comporte un plan remarquablement bien venu, une charpente avec adresse agencée, un développement logique, des situations bien établies et des caractères ayant du relief. Les « morceaux » sont fort travaillés, le paysage sylvestre d'une exactitude sobre. Mais il manque à tout cela une certaine vertu émotive. C'est que la justesse, l'élégance comme on dit, en mathématiques, d'un théorème résolu selon les règles, imposent à cette œuvre d'un maître écrivain quelque chose de leur froideur. La faute n'en revient-elle pas, enfin, pour une part au moins, au sujet lui-même? Une industrie campée comme l'étaient les châteaux-forts aux temps d'une autre féodalité; le moderne féodal énergique, et chef-né; son héritier plus tendre que lui, et appelant la décadence du fief... Je préfère infiniment M. Genevoix attaché à des sujets moins voisins des problèmes sociaux; dans des récits plantés rudement en pleine nature, ou bucoliquement parfumés d'idylle, attendris de souvenirs d'enfance... Mais sa sincérité demeure entière, et ses dons sont indéniables.

Gustalin, par M. Marcel Aymé, c'est la vérité de chez nous,

à travers la vérité d'une nuance locale (Franche-Comté), la vérité paysanne. Quelque chose de tranquille et de bien assis comme une eau dans son enfonçure... Elle est close sur son herbier et sur sa faune, cette mare. Tout ce qui s'y introduira de l'extérieur en ridera le dessus, en soulèvera les vases, que ce soit la perruche mondaine Sarah Jouquier ou Marthe, la fille des bois (bûcheron n'est pas rural). Puis tout reprendra sa paix, sa continuité, sa rumination et sa lente besogne écrasées, sauf que Gustalin, le chimérique, aura été enlevé, le temps d'un rêve, par la bourrasque. Il manquait de lest pour bien tenir à son milieu, qui lui fera la grâce de le reprendre en le méprisant : poète, feignant. Aucun livre actuel, à mon humble avis, n'est aussi près de la glèbe que celui-ci, et n'en exhale aussi âcrement l'odeur; aucun n'est moins littéraire. Mais M. Marcel Aymé est un bien bel artiste.

La Barraquer, de **L'Ombre à la Barraquer** par M. C.-J. Odic, est une de ces poupées dont on se toque à mort, et dont on ne connaît pas plus le mécanisme intérieur qu'elles ne le connaissent elles-mêmes. A moins d'être philosophe, mais alors on s'en désintéresse; bien à tort, puisqu'elles détiennent le mot de l'univers. Un des affolés qui se tuent pour elle (il y en a deux) reste, de l'au-delà, attaché à son sillage, et ne s'évanouit qu'après l'avoir expliquée. Rien d'ésotérique dans ce récit; mais une terrible et indulgente lucidité. Ce mort, assez niais de son vivant, y voit clair, aigu, de ses limbes — parce que dépouillé de son corps, sans doute. Mais il voit pittoresque. Et il sait conter, grâce au truchement de l'auteur. Un roman donc, où celui-ci transparaît... N'importe : M. Odic est quelqu'un.

Et voici **Jérusalem à Carpentras,** par M. Armand Lunel. Un petit monde qui meurt : les petits ghettos du comtat Venaissin. Là, sous la tiare, la symbiose judéo-catholique avait réussi. On suivait chacun son rite, après quoi l'on commerçait ensemble avec bonhomie. Il y a là trois nouvelles d'une étonnante saveur de terroir. De terroir, je dis bien : on songe aux Juifs alsaciens d'Erckmann-Chatrian, si fortement enracinés.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

W. Drabovitch : ***Les Réflexes conditionnés et la Psychologie moderne;*** **préface de L. Lapicque; Actualités scientifiques, Hermann. — A. Fessard :** ***Propriétés rythmiques de la matière vivante;*** **Nerfs myélinisés et non myélinisés; Actualités scientifiques. — Daniel Auger :** ***Rythmicité des courants d'action cellulaires chez les végétaux et chez les animaux,*** **Thèse, Faculté des Sciences de Paris.**

Le récent livre de W. Drabovitch, **les Réflexes conditionnés et la Psychologie moderne,** relèverait plutôt de la rubrique « Psychologie », mais celle-ci est tenue par l'auteur même. Je saisis l'occasion de dire le bien que je pense de son livre, et je le fais d'autant plus volontiers que je me suis toujours beaucoup intéressé aux travaux du grand physiologiste russe Pavlov sur les réflexes et les mécanismes cérébraux. Je crois avoir été le premier à faire connaître en France les travaux de l'Ecole russe sur les « réflexes conditionnés » : je leur ai consacré à la Sorbonne des conférences en 1909 et en 1910; j'en ai longuement parlé dans mon livre : *La nouvelle Psychologie animale*. Chargé de mission en 1913, j'ai visité à Saint-Pétersbourg les laboratoires de Pavlov, j'y ai assisté à des expériences remarquables, et je suis revenu enthousiasmé par l'ingéniosité des méthodes appliquées, par la précision des résultats escomptés, et aussi par l'ardeur de tous ces jeunes groupés autour du Maître, qui cherchaient, en physiologistes, à résoudre les mécanismes de l'activité cérébrale.

Drabovitch s'intitule « ancien élève de J.-P. Pavlov »; il travaillait sous sa direction en 1913-1914, mais, jusqu'aux dernières années de la vie de son maître, il a vécu dans l'intimité de sa pensée; il a gardé les lettres où Pavlov interprète tel ou tel point de sa théorie en réponse aux objections et demandes d'explication.

Certes, on connaissait le phénomène de « salivation psychique » avant Pavlov. Masson-Oursel a même fait connaître un vieux texte (commentaire à une doctrine philosophique de l'Inde antique) où il est déjà question de la salivation *à la vue seule* d'un fruit acide si on l'avait goûté auparavant. Mais, par la longue série ordonnée de ses expériences, Pavlov a créé « une *nouvelle méthode* d'exploration *objective*, expérimentale, du fonctionnement du cerveau *sans le léser* ». On a reconnu ainsi la capacité des chiens de distinguer la différence

entre deux excitations voisines, et en particulier la remarquable finesse de l'ouïe de ces animaux (1/8ᵉ de ton!)

Vers 1913, on reprochait vivement à Pavlov d'abuser du point de vue d'analyse et de négliger celui de synthèse. A cela, le physiologiste russe répondait :

Vous ne vous rendez pas compte, probablement, de ce que c'est le cerveau. Nous avons entre nos mains une méthode nouvelle, méthode efficace. Mais notre objet est si compliqué et si délicat qu'il nous fallait — et il nous faudra encore — des années et des années pour débrouiller, pour *analyser* cet écheveau. Si vous voulez de la synthèse *tout de suite,* vous n'avez qu'à vous adresser aux psychologues et aussi aux physiologistes qui prennent chez eux leurs théories.

Drabovitch fait observer qu' « à ce moment Pavlov se sentait tout à fait étranger à la psychologie, même expérimentale, et s'enfermait farouchement dans sa tour de la physiologie pure ».

Plus tard, Pavlov s'est montré moins intransigeant :

Certes, une expérience de laboratoire n'est pas la vie, elle est comme on dit « loin » de la vie. Mais si on a recours aux expériences, c'est précisément pour se débarrasser de l'énorme complexité de la vie, pour essayer de voir clair en simplifiant, en analysant. La science ne s'empare du complexe que par fragments, par morceaux.

Dans une de ses lettres, Pavlov écrit vers 1930 :

Je consacre maintenant un certain temps à la psychologie... Je lis et je constate que beaucoup de choses trouvées par les psychologues, nous les observons, nous aussi, dans notre domaine. Seulement, chose étrange! les psychologues guerroyent entre eux à cause de ces choses. Tandis que chez nous les différents faits découverts vivent en paix côte à côte. Exemple frappant : hostilité entre les associationnistes et les « gestaltistes ».

Pavlov avoue encore que ses *Leçons,* parues en 1927, ont déjà bien vieilli! Et il faut reconnaître que, au moins dans les dernières années de sa vie, Pavlov ne négligeait nullement « le point de vue du *système,* de la *totalité* ».

Il y a lieu d'ailleurs, comme le fait observer Drabovitch, de tenir compte des types de mentalité des savants. Pour les uns, les « totalités », les « systèmes », les « touts » expliquent les

« parties » ou les phénomènes « inférieurs ». Pour les autres, c'est l'inverse : les phénomènes élémentaires expliquent les touts. Mais, toujours, en science, on commence par l'analyse, on continue par des synthèses provisoires; puis c'est le va-et-vient, la « navette » entre l'analyse et la synthèse. C'est ainsi que les diverses sciences se sont érigées.

Drabovitch décrit, d'une façon fort claire, les divers types d'expériences effectuées devant lui au laboratoire de Pavlov. Il insiste en particulier sur la formation des réflexes conditionnés à la *douleur,* ce qui permet de comprendre la psychologie des martyrs. Pavlov et ses élèves ont réussi à susciter chez les chiens des phénomènes hypnotiques, tels que la catalepsie. Grâce à ces travaux, l'hypnotisme et la suggestion trop abandonnés, surtout en France (où la réaction contre l'emballement pour l'hypnotisme a été très forte), sont redevenus actuels.

Suivant les sujets en expérience, l'élaboration des réflexes conditionnés se fait plus ou moins facilement; cela dépend de l'état de l'écorce cérébrale. Chez les enfants atteints d'idiotie ou d'imbécillité, à corticalité cérébrale morphologiquement insuffisante, les réflexes sont difficiles à obtenir et demeurent fragiles. Les hommes à « écorce énergétiquement bien chargée » savent résister à l'oppression; au contraire, chez les « timides », les « faibles », l'inhibition venue de l'extérieur ne rencontre pas de résistance. D'après Pavlov, la suggestion est un réflexe conditionné humain, des plus typiques.

On doit à Drabovitch d'avoir montré expérimentalement qu'il y a une relation entre les réflexes conditionnés et la « chronaxie ».

Chaque muscle, chaque nerf, chaque cellule, est plus ou moins sensible à la *durée* de l'excitation; autrement dit : « chaque élément anatomique compte le temps avec une unité qui lui est propre » (Lapicque); la chronaxie est la *mesure expérimentale* de cette rapidité vitale, de cette sensibilité à la durée de l'excitation des éléments des tissus. La chronaxie des nerfs et des muscles séparés du cerveau est dite chronaxie de *constitution;* mais il y a aussi une chronaxie de *subordination*, qui est fonction de l'action des centres cérébraux. Il était vraisemblable que les phénomènes qui se passent dans l'écorce

cérébrale fussent susceptibles de modifier la chronaxie. Précisément Drabovitch a constaté que pendant le réflexe conditionné, il y a *diminution notable* (près de moitié) de la chronaxie, tant des muscles fléchisseurs que des extenseurs.

Dans les conclusions, je relève la phrase suivante :

Quand les savants futurs auront décrit les processus physico-chimiques, la danse d'électrons, correspondant à une pensée créatrice, ce n'est pas cette pensée qui sera « supprimée » parce que « réduite » aux mouvements d'électrons, ce sont ces mouvements qui seront érigés au rang des mouvements *rationnels* et *créateurs*.

La « métaphysique matérialiste », dialectique, ajoute l'auteur, doit être rejetée aussi bien que la métaphysique et la sociologie spiritualistes.

Parmi les questions de physiologie générale du système nerveux, une des plus importantes paraît être celle des **Propriétés rythmiques de la matière vivante,** exposée dans deux fascicules récents des *Actualités scientifiques*, par A. Fessard.

L'auteur décrit, d'une façon quelque peu confuse, la longue série de ses expériences personnelles — fort délicates — qui lui ont permis de mettre en évidence des « pulsations électriques » dans les nerfs isolés de Vertébrés et d'Invertébrés, mais en se plaçant dans diverses conditions *artificielles* de stimulation.

Pour n'être pas utilisée dans le fonctionnement naturel des conducteurs, cette capacité d'automatisme n'en est pas moins une propriété importante de la substance nerveuse, donnant lieu à des manifestations aux aspects multiples, susceptibles d'obéir à des lois régulières.

Déjà Daniel Auger avait établi une comparaison entre la **rythmicité des courants d'action cellulaires chez les végétaux et les animaux**, ayant réussi à déceler dans les tiges de certaines plantes aquatiques, les *Chara*, la propagation d'ondes pulsantes; et il avait conclu :

Ce qu'il nous paraît important de marquer, c'est que les phénomènes rythmiques ne jouent aucun rôle connu dans les tissus des végétaux, alors qu'ils trouvent une place si importante dans les tissus des animaux.

Dans de telles questions, on doit laisser de côté les considérations finalistes, d'utilité. Il faut retenir ceci : la matière vivante est dans un équilibre peu stable; quand les causes perturbatrices n'ont pas un effet mortel, l'équilibre se rétablit en général par une série d'oscillations qui s'amortissent. Ces oscillations s'observent facilement chez beaucoup d'organismes à la suite d'une variation d'éclairement.

GEORGES BOHN.

PRÉHISTOIRE

Paul Wernert : *L'anthropophagie rituelle et la chasse aux têtes aux époques actuelle et paléolithique.* Paris, Masson, 8°, 12 p. — Dr A. Pons : *Le rite funéraire de la décollation.* Paris, Nourry, 8°, 24 p. — A. Glory : *Au pays du grand silence noir,* Ed. Alsatia ,Paris, in-12 carré, 275 p., XVI pl. — Baron de Loë : *Belgique ancienne; catalogue descriptif et raisonné des Musées d'art et d'histoire de Bruxelles. III, la période romaine.* Bruxelles, Vromant, in-4°, 371 p., 160 photos.

S'il est un domaine dans lequel on ne doit s'engager qu'avec la plus grande prudence, c'est bien celui de l'interprétation des coutumes préhistoriques. Notre mentalité moderne, et même celle d'il y a deux ou trois mille ans dans le bassin méditerranéen, nous empêche de nous mettre à la place des « primitifs », et des plus éloignés surtout, de nos ancêtres préhistoriques. Même nos enfants arrivent déjà au monde avec des tendances évoluées; en tout cas, si on rejette totalement l'hérédité psychique, dès les six premiers mois nos enfants sont dans une atmosphère affective et culturelle qui les éloigne rapidement de leur primitivité supposée.

La seule méthode interprétative possible est donc la comparaison avec des peuples encore situés socialement dans des conditions à peu près semblables à celle des Néolithiques et des Paléolithiques. Même avec cette méthode, il faut se garder d'aller trop vite et trop loin;il faut éviter surtout d'extraire un ou plusieurs détails des ensembles complexes dont ils font partie, en ne faisant alors que des comparaisons formelles : un même geste d'un bout à l'autre de l'Humanité se détermine et s'explique de plusieurs manières différentes. Un Français instruit est probablement l'homme qui est le plus éloigné des modes de sentir, de raisonner et d'agir des « primitifs » ; mais sa souplesse native et acquise lui permet

aussi de mieux se mettre dans leur peau qu'un Allemand ou un Anglais.

C'est pourquoi je recommande, non pas tant pour le petit fait spécial étudié, que pour l'attitude scientifique et la méthode comparative, le mémoire de Paul Wernert sur l'**Anthropophagie rituellle** et celui du Dr A. Pons sur le **Rite funéraire de la décollation.** Le Dr Pons, auteur d'une thèse intéressante sur *les Origines de l'embaumement dans l'Egypte prédynastique,* 1910) rappelle que les rites funéraires égyptiens entraînaient la séparation de la tête et du tronc, la tête devant subir une préparation particulière. Il donne une liste détaillée de ces têtes embaumées séparées, trouvées dans les tombes.

Le fait curieux est que certains textes anciens présentent le dépècement et la décollation comme des rites favorables et même nécessaires; alors que d'autres les regardent comme des péchés et même comme un châtiment du mort. Il n'est pas très facile de comprendre le sens de cette contradiction; elle n'est sans doute qu'apparente. En tout cas, la séparation de la tête comme rite funéraire n'est pas spéciale à l'ancienne Egypte. Le Dr Pons en donne un certain nombre de parallèles; et je puis en ajouter une bonne demi-centaine, avec descriptions plus détaillées que les siennes.

Or mes dossiers prouvent, ce qui n'apparaît pas nettement dans la liste sommaire des parallèles du Dr Pons, que le même rite varie énormément de sens : 1° selon les populations considérées (par exemple Nègres du Congo et Malais de Bornéo); 2° d'après l'âge; 3° le sexe; 4° la position sociale du défunt. Enfin la décollation apparaît même comme une punition sociale générale en Europe sans égards pour les éléments énumérés à l'instant; il semble cependant qu'on n'ait décapité judiciairement qu'au-dessus d'un certain âge (puberté?).

Quoi qu'il en soit, la grande diffusion de ce rite spécial fait que la découverte par les préhistoriens de crânes isolés ne peut être expliquée par une théorie simpliste; et qu'il faut surtout se garder de voir partout dans les inhumations avec décollation voulue un équivalent de nos coutumes médiévales.

L'argument de prudence est renforcé par le mémoire de Paul Wernert sur la chasse aux têtes actuelle. Il existe sur ce sujet une énorme littérature, largement indiquée en note par l'auteur, et nécessairement résumée. Ici aussi, j'ai de longs extraits; ce sont les concomitantes qui seules expliquent le sens interne du rite, avec ou sans momification ou dessèchement. De même, les découvertes préhistoriques énumérées et analysées par l'auteur (cas intéressants en France et en Moravie) peuvent donner lieu à plusieurs interprétations. La plus sage est sûrement celle de Paul Wernert lui-même : il ne s'agit pas de cannibalisme alimentaire au cours du Paléolithique supérieur, mais de rites funéraires, sinon identiques à ceux des « sauvages » actuels, du moins situés dans le même plan psychique et social.

Le **Pays du Grand Silence noir** n'est pas l'Afrique nègre : c'est le pays des cavernes. Mais comme on a l'électricité et les lanternes d'auto, c'est plutôt un monde éblouissant. Du moins c'est ainsi que nous le présente l'abbé Glory, spéléologue réputé et préhistorien, fouilleur de grottes, cavernes et abris sous roche. La lecture de son livre est vraiment passionnante et donne envie de se joindre à lui et à son ami, M. de Joly. Mais il faut tant de qualités physiques et morales, tant de connaissances scientifiques, énumérées p. 261-263, que mon envie restera sûrement latente. Aux préhistoriens je signale spécialement le chapitre IV sur les momies découvertes dans les grottes et sur diverses « énigmes troublantes de la préhistoire ». Le folklore savoyard s'enrichit aussi de quelques observations nouvelles sur les deux grottes de Mandrin aux Echelles. La description des merveilles de la grotte d'Orgnac, dans l'Ardèche, est vraiment réussie. Lire aussi les recherches sur le type de stalagmites représentant la Vierge à l'Enfant, spécimens authentiques, mais rares.

Avec le nouveau volume du baron de Loë nous revenons à des périodes plus proches; mais on doit se rappeler que la **Domination romaine en Belgique** pas plus qu'en France n'a éliminé les techniques et les croyances antérieures. L'auteur, dont j'ai analysé ici les deux volumes précédents, le sait; et le lecteur peut être assuré de n'avoir pas affaire

ici à un spécialiste qui couperait le temps en petits morceaux. Sans doute, la forme d'un catalogue impose des limites; mais l'ancien conservateur des musées de Bruxelles sait situer, par des commentaires critiques et comparatifs, les divers objets de la science générale. De plus, le premier chapitre, modestement intitulé : « Notions préliminaires », est ce qu'on a de mieux comme tableau d'ensemble de la Belgique avant et pendant la domination romaine. A mon sens pourtant, trop d'hypothèses de Camille Jullian ont été transposées de la Gallia à la Belgica. Pour tout ce qui concerne la vie matérielle et l'organisation sociale, le véritable point d'appui sera le grand *Manuel* de Grenier, chez Picard, en voie d'achèvement.

Il est difficille d'analyser comme il le mérite un ouvrage de ce genre. Je signale quelques objets ou faits typiques sans prétendre épuiser leur liste : car mon voisin trouvera peut-être d'autres objets plus intéressants que ceux qui me frappent. P. 49-54, puits à cuvelage de bois avec photos; p. 57, mosaïques en petits cubes de verre et en laitier de verre de nuances diverses; p. 64-66, gigantesque bâti en bois, probablement un *cobier* de marais-salant; p. 84-85, beau spécimen de chambre souterraine à murs parfaits, avec niches; or les Romains ne construisaient pas sur caves; la maison gauloise ou « celtique » au contraire comprenait une pièce creusée dans le sol; destination inconnue. P. 90-97, tumulus de Tirlement; étrange accumulation d'objets disparates; p. 103 et 104, lézard en cristal de roche et bloc d'ambre ciselé; p. 144-145, fiole en verre rougeâtre violacé, imitant une grappe de raisin; technique vraiment étonnante; p. 150-151, vases décorés d'animaux au galop volant, scène de chasse. L'urne cinéraire de la figure 73 semble porter un visage humain en relief stylisé du type dit néolithique. P. 173, matrice à estamper, en bronze, avec tête de Méduse, sûrement à caractère magique; j'ai une plaque en bois savoyarde avec quatre fois cette tête, probablement moule à gâteaux. P. 175, mors en bronze ciselé : une merveille. La collection de fibules émaillées trouvées en Belgique est très riche. P. 301-302, Epona en bronze; déesse-jument gauloise; p. 305, main votive du dieu phrygien Sabazius, très belle;

p. 313, statue en calcaire du pays; pêcheur accroupi; véritable art populaire local. Il y a naturellement beaucoup de monnaies, de clefs, de fibules, de statuettes, d'inscriptions mais qui paraissent appartenir au fonds commun de l'Empire. Spécifiques seraient seulement beaucoup de petits objets. Le commerce et les fonctionnaires ont apporté en Belgique des objets d'un Orient même assez éloigné; je n'en vois pas d'Afrique.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Clément Charoux : *Ameenah* (The Printing Library, Maurice). — Lucien Delmas : *Tu seras colon* (Aloccio, Tunis). — René Pottier : *Henry Duveyrier* (Plon). — René Guillot : *Frontières de Brousse* (Ed. du Moghreb, Casablanca). — René Maran : *Le livre de la Brousse* (Fayard). — Jean Paillard : *Ghana, ville perdue* (Les Œuvres Françaises). — Armand Hayel : *Chansons des Iles* (Denoël). — René Bouvier : *Sainte-Hélène avant Napoléon* (Sorlot). — Roland Lebel : *Histoire de la Littérature coloniale* (Larose).

L'île Maurice est à l'honneur. « La Société des Romanciers et Auteurs Coloniaux », présidée par Pierre Mille, a obtenu récemment de M. Delbos, ministre des Affaires étrangères, de quoi fonder un *Prix des Ecrivains de langue française à l'étranger,* ceux dont le français est la langue maternelle et qui ne sont pas de notre nationalité se trouvant souvent, pour ce dernier fait, écartés des prix de littérature. Le jury est composé de MM. Louis Bertrand, Gabriel Hanotaux et l'Amiral Lacaze de l'Académie française, Pierre Mille, président, Pierre Bonardi, Robert Delavignette, André Demaison, Henri Gourdon, Georges Hardy, Marius et Ary Leblond, André Lichtenberger, Julien Maigret, Robert Randau, Stanislas Reizler, Jean Vignaud. Il a été heureux de décerner un tel prix cette première fois à un Mauricien, Clément Charoux : son subtil, frais, aromatique roman **Ameenah**, avec finesse et même tendresse d'observation, fait valoir les grâces, l'amorosité et la candeur de la race indienne qui constitue les quatre cinquièmes de la partie colorée de la population de l'île et contribue très heureusement à sa valeur. Clément Charoux n'a pas moins de talent comme poète et chroniqueur; ses autres livres et ses articles font apprécier la ferveur et l'éloquence de son action constante en faveur de la France et de sa littérature. Le jury a entendu honorer

avec lui la noble école d'écrivains qui florit aujourd'hui à l'île Maurice : Savinien Mérédac, Robert-Edwart Hart, Arthur Martial, Rivet, tant d'autres; et il a exprimé sa satisfaction que ce prix fût remporté par un auteur de l'ancienne Ile-de-France au moment où celle-ci élevait un buste à Bernardin de Saint-Pierre et fêtait les 150 ans de *Paul et Virginie.* Tous ceux qui visitent l'île Maurice, admirent avec émotion l'enthousiaste fidélité de ce pays pour l'ancienne patrie politique qui est toujours la patrie de leur esprit, de leur âme, de leur idéal, et goûtent, avec une sensibilité avivée de gratitude, la beauté de la race restée si intimement et expansivement française dans la splendeur des paysages à jamais illustrés par nos auteurs. Et quelques-uns prennent la résolution de marquer, à leur égard, une aussi permanente fidélité des écrivains européens à célébrer tant de dons physiques, intellectuels et moraux : de mérites et d'honneur.

Quand de l'autre extrémité de l'Afrique, en Tunisie, un jeune écrivain, Lucien Delmas, envoie à Paris un roman, **Tu seras Colon,** le choix même de ce titre signifie une autre forme du sentiment de l'honneur qui a coopéré, avec le reste du génie de notre nation, à créer l'Empire Français. Le principe de celui-ci est l'égalité des races, opposée au racisme, et il entraîne à une collaboration entre elles dont la peinture est le fond de cette charmante œuvre où se synthétise le puissant effort de 50 années laborieuses, si fécondes! Le héros du livre triomphe par la peine, la ténacité, l'expérience acquise : le travail à la française est une épopée de courage, de modestie et de science; et la lecture du roman idylliquement didactique sera aussi fructueuse aux Arabes désarçonnés par la présomption du Destour qu'aux étrangers ignorant l'ampleur de l'effort français comme la bonne grâce des rapports entre les Tunisiens et nos colons.

Le nouveau livre de René Pottier, **Un prince Saharien méconnu,** inscrit d'autres leçons dans son récit qui dessine une des plus hallucinantes tragédies (synthétique, elle aussi, de tant de drames du sacrifice français en Afrique). René Pottier, peintre et ethnographe du Sahara, a recueilli partout des documents et confidences sur l'enfance, la vocation (en partie saint-simonnienne), les voyages, les écrits, les

malheurs de celui qui s'était consacré à nous faire connaître les Touaregs, à les rapprocher de nous. Epuisé de fatigue, il dut recourir à la collaboration de Warnier pour la rédaction de son livre (qui fait toujours autorité) et fut trahi par ce médiocre. Après avoir participé à la guerre de 1870 avec un cran bien français, le grand voyageur se vit accuser de responsabilité dans le massacre de la mission Flatters; déjà blessé de la conscience que la Métropole ne savait pas utiliser tempéraments, activités, science de ses apôtres, il se tua. La correspondance inédite entre lui et le Père de Foucauld restera parmi les plus beaux écrits où s'élève en flamme pure la spiritualité des héros de l'âme française. De Fromentin à Psichari, quelle grandeur dans cette école littéraire du Sahara qui se pare encore de tant de belles œuvres : des Diégo et des Guillot!

Après *Ras el Gua,* étincelant et frénétique roman saharien qui faillit à une voix emporter l'an dernier le Grand Prix de Littérature Coloniale, René Guillot donne **Frontière de Brousse.** On est aussitôt plongé dans l'ardente sécheresse de cette banlieue du désert où tant de razzias, de rapts, de crimes se perpètrent avec une inconscience zébrée par les éclairs de la démence. Nul n'a dit avec tant de pénétration, de lyrisme presque mallarméen, de poésie valéryenne, les sinistres splendeurs de cette vie d'incendie solaire, de guerres carnassières, d'animalité visionnaire, d'épidémies pustuleuses, de sentiments à la fois sordidement primitifs et eschyliens. On aimerait parfois un style moins elliptique, des sujets plus formulés, un fraternel recours aux substructures de l'Histoire, la fréquentation des livres profonds des Gautier et des Delavignette pour une puissance plus épique; mais on peut déjà saluer en René Guillot un écrivain de la plus grande race.

Tel est aussi René Maran dont se lance une édition populaire du **Livre de la Brousse.** Il faut signaler aux lecteurs des deux mondes ce chef-d'œuvre où, dans un style riche et transparent qui réverbère en finesse les plus éclatantes lumières, l'Afrique Noire apparaît avec ses mystères, ses parfums, ses instincts, sa puissance brutale.

L'imagination n'est pas seule à gonfler les jeunes voiles

latines, harmonieuses, de **Ghana ville perdue** et retrouvée par Jean Paillard : cet entraînant roman d'aventures administratives et militaires tire son plus magnétique attrait d'une connaissance passionnée du passé et de l'avenir de notre Afrique Occidentale à laquelle l'auteur a déjà consacré *Périple Noir* et d'autres essais toujours originaux et vibrants. Quoique trop rapide, l'intrigue tire ses ingénieuses inventions de quelques-unes des plus significatives affaires de notre colonisation ou des mystérieuses légendes dont verdoient les alluvions du Niger. Les types du fonctionnaire et de l'officier y sont tracés avec une sûreté où s'illuminent un sincère hommage à nos droits, une fière revendication de nos devoirs.

M. Armand Hayel enveloppe les **Chansons des Iles** d'un long, murmurant, aimable récit dispersé de ses souvenirs de voyages. Impressions plus que tableautins, anecdotes plus qu'évocations : il tisse ainsi une mélodieuse tapisserie de Gobelins exotiques dessinés par quelque Dufy qui aurait débuté dans la marine au long cours. Les voluptés y sont moins criminelles que chez Mac-Orlan. M. Hayel a peu lu, lui. A la lecture il préfère la guitare, et il égrène indolemment les chansons en transcrivant leur musique. Les Antilles, les Mascareignes, Tahiti nouent des mains lascives dans un traînant ballet.

C'est de l'inconnu de l'Histoire que René Bouvier dresse une — désormais inoubliable — **Sainte-Hélène avant Napoléon** (1502-1805). L'auteur s'affirme un de nos plus importants écrivains coloniaux par l'ampleur de son œuvre érudite qui nous offre à la fois de grandes figures ressuscitées des aventures portugaises ou espagnoles, de romans psychologiques originaux et révélateurs de créateurs d'industrie en Indochine (*Thi-Cau*), des études économiques où l'investigation artiste des races déduit des directives hardies et fécondes (*Richesse et misère du delta tonkinois*, etc.). Ce haut économiste est un poète de la vie anecdotique des mondes méconnus. Vous lirez avec charme le curieux essai, inspiré des documents quasi inédits, où il reconstitue l'étrange passé de l'île-cercueil. L'existence picaresque de Machado qui, après avoir été traître et renégat aux Indes, torturé atrocement en punition, se réfugia à cette escale soigneusement

cachée par les Portugais et y abrita sa solitude de Robinson mutilé, bientôt embaumée par les aromes de la sauvagerie atlantique, est d'un intérêt plus riche que celui d'aucune des *Mille et une Nuits.* Ce n'est pas seulement l'imagination qui est charmée par les découvertes de René Bouvier, savant amoureux de vieilles cartes imagées et de portulans héroïques : c'est un sens mystérieux de l'Humanité aussi riche en prodiges érémitiques qu'en monstruosités.

Nous ne voudrions point terminer cette chronique des questions coloniales sans rappeler la nécessité de posséder, pour mieux apprécier tous livres et approfondir les plus différentes questions, **l'Histoire de la littérature coloniale** de Roland Lebel. Cette œuvre, magistralement, inventorie les richesses insoupçonnées de notre geste exotique, assemble un nombre incroyable de personnalités savoureuses, en inscrit les biographies dans une habile mosaïque de traits sûrs et de formules suggestives, embrasse tous les genres et, par ses fines analyses de livres, éclaire les affaires économiques autant que les problèmes politiques. Elle fait patiemment et lumineusement honneur à l'ensemble de la critique.

MARIUS-ARY LEBLOND.

LES REVUES

Hippocrate : Elie Faure et la critique littéraire accusée à son sujet par M. Octave Béliard. — *Le Bayoll :* la culture française en Louisiane; Gaston Chérau au Texas; un colon qui ne passe pas l'océan; un poème sur l'électricité. — Naissance : *Cocktail :* de M. L. Nils Persson : « Cupidonnades » et « nous ». — *Yggdrasill :* un sonnet de d'Annunzio. — Mémento.

En ces jours d'une confusion qui prostitue les plus nobles idées et voit trop de réputations surfaites, c'est une joie forte, de rencontrer — **Hippocrate** (avril) — le bel article de M. Octave Béliard sur Elie Faure. Il commence l'hommage de la postérité à l'œuvre du bel essayiste que son temps a mal connue. Une des fautes capitales de cette époque contre elle-même et contre l'avenir de notre pays résulte de l'abus immoral d'une publicité qui fausse tout. Elle laisse dans l'ombre un Elie Faure. Elle en empêche maints autres de donner leur mesure. Elle prodigue les honneurs, qui dotent d'une autorité dangereuse sur l'opinion, des songe-creux à

masque de penseurs. Elle ne fait rien pour accroître l'audience d'esprit vraiment libres et généreux tels qu'un Elie Faure. Quand cette publicité prend la forme trompeuse de critique littéraire ou de critique d'art, elle commet sciemment des crimes contre l'esprit, grâce à la complicité d'écrivains à la plume vendue. Ils n'ont en rien contribué à la renommée universelle de l'*Histoire de l'Art* d'Elie Faure qui a forcé les misérables barrières d'argent dressées pour la protection des charlatans... Si je me laisse aller à l'indignation et qu'elle indispose ou qu'une bassesse l'impute même à des déconvenues personnelles, qu'on veuille bien lire cette page de M. Octave Béliard :

Elle [*l'Histoire de l'art*] fait partie, tout autour du globe, du mobilier de l'artiste et ceux qui l'ont lue ont assurément reconnu que sa portée va beaucoup plus loin que le titre ne le promettait. Mais étaient-ce seulement les artistes qui devaient la lire? Elie Faure eut le droit de croire qu'après cette glorieuse introduction, sa pensée ne cesserait plus de rayonner et que, s'étant affirmé avec tant d'autorité, il n'aurait plus à se défendre contre l'indifférence. Pourtant une critique littéraire au service de tant de médiocres et de tant d'écrits sans nécessité a généralement négligé d'annoncer les naissances successives de livres fouillés en profondeur et riches d'expression qui furent la récolte d'un esprit dont l'*Histoire de l'Art* avait été les semailles. Elie Faure était muré dans sa solitude, n'était le camarade de personne, on ne le voyait nulle part, alors que tant de vanités se démenaient et se bousculaient pour accrocher le regard. Avec une orgueilleuse modestie et sans amertume, il a toujours attendu ce qui ne viendra que plus tard, le retrait des vagues, qui le montrerait debout comme un rocher aux arêtes de diamant. Montherlant, déjà cité, s'est étonné qu'un livre comme *la Sainte-Face*, l'un des plus beaux — je dis, moi, le plus beau — de ceux de la guerre ait été inaperçu, ou presque. Il y a bien quelque explication à cela. C'est pour *la Sainte-Face*, je crois, que Souday inventa le mot « bellicisme » et il n'en fallait pas plus. Tout le monde ne sait pas comprendre que la guerre, odieuse et révoltante quand on la regarde, peut être l'occasion d'une éblouissante surprise quand on s'y regarde, quand on sent ses artères battre, son cœur bondir, son âme tendue, quand on risque l'aventure de mourir. Mon cher Elie avait une horreur profonde de la guerre; il y porta une âme humaine et déchirée par la douleur universelle, ainsi que depuis, lorsqu'il avait déjà

la mort en lui, il voulut porter son aide fraternelle à l'Espagne malheureuse et survoler périlleusement la sierra de Guadarrama. Mais son œuvre est d'introspection et, jusque dans l'enfer, il recueillait l'enivrant bénéfice de se découvrir et de mesurer ses forces.

Il avait assez de grandeur pour se reconnaître dans tous les hommes; et le secret de son isolement fut peut-être que bien des hommes n'en avaient pas assez pour se reconnaître en lui. Son anarchisme fut d'être sincère et lucide parmi ceux qui ont peur d'y voir clair en eux-mêmes et autour d'eux. Il laisse, dans le genre qu'on nomme « essais » depuis Montaigne, des livres capitaux qui font le tour de la pensée, qui ne refusent aucune pensée audacieuse, principalement dans l'ordre sociologique auquel il soumet tous les autres.

§

Je viens de recevoir la lettre que voici, datée du 13 mars, venue de Houston, Texas, Etats-Unis d'Amérique et signée : Jules A. Vern :

> Je me suis permis de vous envoyer cette semaine quelques exemplaires du « Bayou », de la Gazette et de mes Ballades du Texas. Vous y trouverez des renseignements sur notre Petit-Théâtre-Français, fondé il y a cinq ans et qui a déjà donné une trentaine de pièces, la plupart inédites. Le *Bayou*, notre revue littéraire, ne publie que des articles ou poèmes inédits.

Il s'agit là de jeunes hommes associés pour maintenir la culture française et le souvenir français en Louisiane. Leur Petit-Théâtre « a représenté *L'Arlésienne, Seul* d'Henri Duvernois ». Son « organe mensuel » « La Gazette » annonce l'entr'acte de 15 minutes et invite les spectateurs à lire **Le Bayou**. J'en ai sous les yeux le n° 5. C'est un fort cahier d'environ 80 pages d'un texte dactylographié et très lisible après multiplication.

Une rubrique intitulée « Au fil de mon bayou » — « bayou » signifie : rivière — signée « Le Boucanier », évoque le passage à Houston du regretté Gaston Chérau lors du voyage aux Etats-Unis, où il trouva la mort

« Quatre jours inoubliables », écrit Le Boucanier à propos du séjour dans sa ville du puissant écrivain du *Monstre*. Un petit chien lui avait donné son affection. Le rédacteur écrit avec émotion et gentillesse :

Le petit chien, tout joyeux, sautait sur lui. Et lui, être infiniment bon, n'osait bouger, par crainte des centaines d'autos rapides qui glissaient à deux pas leur promenade mortelle sur la route bitumée. Un geste, et le chien, apeuré, se serait jeté sous une voiture. Chérau restait donc là, immobile, oubliant les rendez-vous et les choses à voir... et devant l'impassibilité de toute une architecture neuve et audacieuse, dans tout ce bruit grondant des gens qui vont vite : cette grande intelligence qui veillait sur un tout petit chien inconnu. Je n'ai jamais aussi bien senti qu'à ce moment-là la grandeur et la suave douceur de la race qui s'éteint...

Voici le vieux cimetière de West-Gray, tout frais sorti de son oubli, enfoui parmi les bicoques nègres et les marchands de « barbecue ». Voici la « dague » espagnole à laquelle Chérau se piqua le pouce. Voici Lyons Avenue, le samedi soir, ce samedi où nous allâmes, à deux heures du matin, nous imprégner de la nostalgie d'une race mystérieuse, dans un bal-guinguette pour gens « colorés »,vision hallucinante de halètements et d'ondulations syncopées. Un tableau féerique : le crachat rouge d'une locomotive en rut dans un brouillard de vapeurs. Et puis, tel qu'il avait coutume de le faire, à Paris, Chérau attablé devant un frais demi... chez « Napoléon ». Chérau, journaliste, avait trouvé là un fameux « papier ». « Napoléon », extraordinaire, mystérieux, ahurissant, nous contait ses aventures. Et puis, voici Chérau, naturaliste. Nous sommes au « zoo ». Il s'attarde à chaque cage. A chaque animal il donne un nom. Il romance la vie de chaque oiseau. Il les aime, il les comprend. Le gardien-dompteur du zoo, Hans Nagel, comme les oiseaux, comme nous autres, à son tour est envoûté. Que ne ferait-il pas pour Chérau? Voulez-vous un opossum blanc à yeux roses? En voici un. Des serpents à sonnette? Poussant d'un pied dédaigneux ces messieurs les reptiles qui se glissent, mortifiés, dans leur paille sèche, Nagel saisit un superbe rattlesnake qu'il fait baver à plaisir.

Nous voici à Galveston, au bout du chemin des écoliers. Cinquante milles en quatre heures : il y a tellement de jolies choses en route... tant de beauté. Je ne m'en étais pas encore aperçu... Mais l'âme de Chérau embellit le paysage. Houston, encore. La scène du Petit Théâtre-Français, doublement chère dès lors. Puis, quelque part, à Houston, je ne sais plus où. Il est trois heures du matin. Qu'importe. Des conseils : « — Soyez clair. Il y a une seule façon de s'exprimer. Une seule. Naturellement. Simplement. comme ça vient. Et quand vous l'avez dit, c'est tout. Ne pesez pas. Simplement, comme ça vient. Quand ça vient... Et soyez bon... »

Le train. La poignée de main forte et chaude. Le dernier re-

gard. Les beaux yeux si clairs, si profonds, qui vous scrutent et lisent votre âme. Les beaux yeux si bons...

Et puis l'attente... Le silence...

Et tout-à-coup, la nouvelle au téléphone, brutale. « Chérau est mort » Chérau est mort... à Boston... en Amérique! Le regard si bon... Les beaux yeux si clairs, si profonds...

Dans ce numéro, M. Jules A. Vern traite de « Propositions originales d'un Français au Général Sam Houston, 1842-1843 ». C'était un ancien receveur des finances. Il voulait fonder à Paris une société de colonisation du Texas. Il recommande ensuite la création d'assignats au Texas; puis, l'établissement d'une « carte géologique » de l'Etat. Pour dresser celle-ci, il demande dix mille piastres. « La gloire, en France, passe avant l'argent », observe-t-il. Après, il a l'idée d'une « sucrerie nationale du Texas », cela le 18 février 1843 et à Dunkerque. Au même lieu, le surlendemain il envisage la fondation d'une « Banque Nationale du Texas ». Un mois plus tard, il suggère la création d'une monnaie de cuivre; en avril, celle d'un journal; fin mai, la concession de terres en faveur de vignerons bourguignons ruinés qui planteraient des vignes près de Bastrop; enfin, le 28 juin, aux vignobles proposés, Bibos substitue la culture de l'olivier. Et c'est là une histoire bien divertissante. Son narrateur lui oppose le souvenir des nombreux Français qui, eux, tentant fortune au Texas, payèrent de leur personne. « Leur courage ne fut point leur moindre vertu », écrit M. J. A. Vern.

Il signe : Jean Sulver des poèmes d'un accent fort original et : Da, des « vers cassés » dont ce qui suit donnera le tour curieux :

> Je suis la fée Electricité.
> Ma baguette, c'est un poteau électrique.
>
> La Terre,
> ce taureau qui tourne en rond,
> est piquée de mes poteaux.
> banderilles
> dont elle ne se débarrassera jamais.
>
> Le plus beau paysage?
> Je te le barre

de traits horizontaux
et verticaux.

Sur les plus belles routes de campagne,
je pose mes portées métalliques
où les oiseaux font les croches
et chantent,
prenant comme diapason
le zon zon
des fils téléphoniques.

La Voix lactée?
Je la raie du ciel.

Je suis l'araignée
qui étend ses fils sur les villes prisonnières
et qui absorbe les hommes.

Ils m'ont captée :
Je les ai asservis;
toute la civilisation est prise dans mes fils

et ils ne savent même pas ce que je suis.

NAISSANCE :

Cocktail « arts et lettres », 2, rue du Plâtre, Paris IVᵉ. Directeur : M. Edouard Charton. Cette revue « se trouve chez Albert Messein ». Elle est née en mars, sans programme, sous les auspices de l'aimable M. Fortunat Strowski, de l'Institut. Son n° 1 compte 16 pages. La poésie est représentée par un sonnet de M. Luc Béguin : « L'Ecueil ». M .Nils Persson publie des notes d'une lecture amusante, témoin ces lignes :

CUPIDONNADES

Chaque fois que je tombe amoureux, je me demande par où cela me prend : le petit tireur de fléchettes frappe toujours ailleurs et c'est toujours au bon endroit.

Parfois c'est la poitrine qui s'élargit au point qu'elle pourrait tout contenir, l'aimée, les autobus, la lumière et le chant des oiseaux. On se sent tout léger comme une Montgolfière.

D'autres fois le cœur, siège de tout génie, semble irradier de la joie en fusion qui court par tout le corps et vient mourir sous la peau en picotis voluptueux.

Dans le cas du choc au ventre, c'est de l'émotion indigeste qui

ne passe pas. Cela vous cloue là tout bête, avec une colique de trac et des éructations de mots stupides.

Quand l'Amour frappe aux reins, l'œil devient luisant, l'ombre cornue de Pan empourpre le visage et la mâle vigueur bat dans chaque veine. Les muscles possesseurs se contractent et se bandent. Une bête d'airain se barde de mon corps.

Le grand coup sur la tête vous fait partir, le nez dressé en coupe l'air et des claironnades d'allégresse plein la tête. Rien ne peut retenir, ni les fléaux du monde ni même la mort du petit chat.

Le second n° de *Cocktail* compte 30 pages et il a paru en avril avec une « introduction » de M. André Maurois qui croit apprendre du nouveau à la jeunesse en constatant ceci par exemple:

Les âges de la vie sont comme des saisons.

Cette fois, M. Nils Persson signe : Louis Nils Persson. Et il est l'auteur de cette déclaration que M. Maurois pourrait lui envier :

NOUS

Français nous fûmes, Français nous sommes et Français nous serons. Nous avons recueilli une langue géniale, nous la ferons mûrir en nous et nous la remettrons aussi pure et belle à ceux qui nous suivront. Avant tout, elle habillera notre pensée. Quand nous n'aurons rien à dire, nous nous tairons. Nous ne voulons plus de ces assemblages de mots qui étonnent. Nous avons assez de l'air confiné des formules hermétiques, génitrices de larves scrofuleuses, nous ouvrirons toute grande la porte à la clarté et à la vigoureuse santé.

Nous voulons être honnêtes et faire tout simplement notre métier de probes ouvriers. D'aucuns façonnent le rail ou le ciment armé. Ils ont, pour de nouveaux usages, utilisé les matériaux que leurs pères leur avaient laissés. Comme eux, nous reprendrons la belle et pure langue et nous lui feront bellement dire tous nos besoins nouveaux.

En nous est un rythme qui veut s'exprimer, différent chez chacun et en tous personnel. Nous le laisserons éclore sans vouloir imiter. Chacun de nous ira où son génie l'appelle, martelant sa phrase comme elle chante en lui, pour exprimer ce que son cœur ou sa raison lui auront dit.

Dans ce fascicule, M. Edouard Charton publie des « notes

pour un roman sur la jeune fille moderne ». Par raffinement, il les a exprimées au futur. Et c'est fort bien ainsi; car il y est question du « visage éternel de l'amour », du « véritable amour ». Mais, ces notes procèdent par détours ingénieux, choisis par une intelligence très fine du sujet complexe entre tous.

De M. Didier Maillard, un pastiche de Marcel Proust, très réussi.

De M. Gaston Fleuri, « membre de l'Institut d'Egypte », un bref article intitulé : « Primaire » où se trouvent cette définition et cette conclusion :

Un primaire est un individu incapable de déduire, des réalités, les suites logiques qu'elles comportent.

La France est malade d'une pléthore de primaires; il appartiendra aux jeunes générations de lui rendre la santé et de la remettre dans son état normal.

§

Yggdrasill (25 mars) accompagne un bel adieu de M. H. Bédarida à Gabriele d'Annunzio, de la publication des quatre sonnets du poète que *Figaro* publia le 5 mai 1915 et que l'auteur a négligé de recueillir dans un des volumes de son œuvre.

Nous recopions ci-dessous l'un de ces sonnets. Les vers en ont beaucoup vieilli, certes nous ne les reproduisons pas ici pour leur mérite d'art. Ils y ont place en protestation contre le ton habituel de dénigrement à l'égard de notre pays, qui a été trop souvent celui de la presse italienne où rien ne s'imprime sans la permission de M. Mussolini.

France, France la douce, entre les héroïnes
bénie, amour du monde, ardente sous la croix
comme aux murs d'Antioche, alors que Godefroi
sentait sous son camail la couronne d'épines,

debout avec ton Dieu comme au pont de Bouvines,
dans la gloire à genoux comme au champ de Rocroi,
neuve immortellement comme l'herbe qui croît
aux bords de tes tombeaux, aux creux de tes ruines,

fraiche comme le jet de ton blanc peuplier,
que demain tu sauras en guirlandes plier
pour les chants non chantés de ta jeune pléiade,

ressuscitée en Christ, qui fait de ton linceul
gonfanon de lumière et cotte de croisade,
« France, France, sans toi le monde serait seul. »

§

MÉMENTO. — *Revue des Deux Mondes* (1er avril) : « Hitler et l'Autriche », par M. Philippe Barrès, qui dépeint ainsi le maître actuel de l'Allemagne :

Je regarde l'homme, sa carrure, son poids, l'épaisseur de la main, la rude nature de la peau, de la moustache, du cheveu, le nez fort, légèrement boursouflé d'une paire de petites verrues, le mystère du regard et ce cou qui peut donner de l'air à l'une des voix les plus puissantes du monde. Et je me rappelle un instant, tout à l'heure, dans le cortège où, voyant une faute du service d'ordre, qui repoussait la foule trop loin, il se tourna debout de sa voiture vers celle de son adjudant Bruckner, hachant à grands coups de mâchoire des paroles pressées.

L'œil mauvais, le front pourpre, un effroyable menton décroché en avant, il était l'image de la furie. Bruckner n'eut que le temps de sauter à terre, de courir, de rectifier les choses.

La Nouvelle Revue Française (1er avril) : numéro brillant parmi tant d'autres. M. Armand M. Petitjean y donne sous ce titre : « Dictature de la France » un appel à la jeunesse mobilisable de notre pays. Il domine par son importance le reste de la revue. Il réclame « la dictature de la France sur les Français »,« qu'on mobilise non point seulement les hommes, mais les capitaux ».

La Revue hebdomadaire (2 avril) : Conférences de Mme Dussane sur La Clairon et de M. Maurois sur Chateaubriand.

La Revue Universelle (1er avril) : « Chronique d'un temps troublé », de M. René Benjamin. — Suite du « Corneille » de M. Robert Brasillach.

Clartés nouvelles (janv.-mars) : « le dimanche des Rameaux, à 15 heures rue Belloni, Paris xve », inauguration de « *l'Eglise Christique Primitive*, association cultuelle autorisée ».

Les Humbles (février) : « Où va l'Espagne? », par M. André Prudhommeaux.

Echanges et Recherches (mars) : Poèmes de M. Ladislas Mécs traduits du Hongrois par M. Jean Rollin. — M. E. Perroy : « Culture, humanisme et Réalité. » — « Marxisme, Racisme et Culture » par M. O. Scheid.

Scripta (mars) : « René Fauchois » par M. J. Vaneille. — Un choix abondant de poèmes. — Longtemps après le regretté Franc-Nohain, M. Mio van Loobreghe chante les « Petites gares ».

Trainent les trains,
trainants, trainards,
les petits trains
trainent la plaine

Points et Contrepoints (mars) : « Gethsemané » poème de Mme Blanche Messis où dialoguent deux personnages : Jésus *et* Christ [?].

Etudes (20 mars) : M. Gaston Fessard : « L'œuvre dramatique de Gabriel Marcel. — Lettres inédites du père de Foucauld au comte Henry de Castries. — M. J. Bousirven: « Problèmes juifs et mystères d'Israël ».

Atlantis (20 mars) : « Symbolique » par M. Paul Le Cour qui est en désaccord avec Huysmans sur celle du moyen-âge et celle de la Renaissance. Il traite cette fois des métaux : bronze, or, orichalque.

L'élan Universaliste (1er avril) : « Où allons-nous? » se demande M. Alfredo Cavalli. — « La danseuse au crépuscule », poème de M. Marius Brubach. — M. Pineau : « Le vote des femmes ».

Matines (mars) : suite de « La charité de Léon Bloy », par M. Raoul Auclair. — Poèmes de M. l'abbé F. Ducaud-Bourget. — « De Pirandello à Savonarole » par M. G. Croblanc.

Revue de Paris (1er avril) : « Une peine perdue », par M. Jacques Chenevière. — M. Roland de Marès : « Le chancelier Schuschnigg » et de ce dernier : « Allemagne et Autriche ». — M. J. E. Blanche : « le Mythe de l'Art vivant ». — « Tableaux de Paris » de M. A. Flament.

Le Courrier graphique (mars) : « Madeleine Luka » par M. Pierre Mornand qui donne aussi : « Le livre français pendant la guerre ». — « Le dernier des faux Estienne » par M. G. Dangon.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un ancien ami de Proust, comment est-ce fait? (*le Temps*, 16 février). — Lénine dans le Folklore de l'U. R. S. S. (*le Temps*, 13 février). — Le souvenir d'André Lamandé (*l'Avenir Blayais et Jonzacais*, 9 avril). — La *Société des Gens de Lettres* (*le Figaro*, 2 avril) et ses cent années d'histoire.

Une charmante jeune dame américaine, arrivant en droite ligne du Colorado — écrit M. Robert Dreyfus, dans **le Temps**, — vint un jour me voir après m'avoir annoncé qu'elle préparait sur Marcel Proust « un travail d'amateur »; je la retins à déjeuner. Mon premier soin fut de l'avertir que je n'aurais rien de bien neuf à lui apprendre sur la vie et les sentiments de l'illustre auteur d'*A la recherche du temps perdu*, puisque j'ai raconté presque tout

ce qui m'en est connu dans un recueil de souvenirs consacrés à sa grande mémoire.

Mais la voyageuse :

— Il est inutile, dit-elle, que nous parlions de Proust. Parlez-moi de ce que vous voudrez.

Et elle ajouta :

— Je désirais simplement voir de près comment c'était fait, un ancien ami de Proust.

— Mettez vos lunettes, aurait pu répondre M. Robert Dreyfus. Mais, nous dit-il :

Je compris alors qu'elle me regardait comme une sorte de derviche hurleur ou de fétiche de pierre à contempler en passant, au cours d'un saint pèlerinage, ou encore comme une de ces ruines croulantes dont la vie suffit à renseigner le touriste sur les civilisations disparues.

Et la dame de s'écrier gaiement :

— C'est exactement cela, exactement cela!

Autre souvenir, et du même ordre :

Une trentaine d'années plus tôt, à la Sorbonne, poursuit M. Robert Dreyfus, j'avais rencontré un jeune normalien très brillant, nommé Léon Blum, qui préparait comme moi sa licence ès-lettres et se montrait déjà enclin à adhérer aux théories socialistes. Un jour, il m'interrogea :

— Vous avez parait-il, un ami extraordinaire, M. Marcel Proust. Tout ce qu'on rapporte à son sujet m'intéresse au plus haut point. Ne pourriez-vous pas mieux m'éclairer encore et me faire saisir à fond l'originalité de sa nature, qui doit être si exceptionnelle?

Si exceptionnelle en effet que :

— C'est un être à part, fit M. Robert Dreyfus, se récusant. Il y a des instants où je doute s'il est vraiment un être humain, s'il ne serait pas plutôt un de ces génies fugitifs, ineffables, qui peuplent les contes de fées et défient la nature par l'aisance de leurs métamorphoses. Marcel Proust est pareil pour moi à ces personnages d'essence inconnue, invisible, mais qui prennent volontiers parfois l'aspect de créatures terrestres.

§

Il n'est pas sûr que Proust ait jamais existé, dira-t-on un jour. Cela se dit déjà de Lénine, il paraît. Aux yeux de quelque

cinquante peuples de l'U. R. S. S., Kirghizes, Yakoutes, Bouriates, Kalmouks, Tcherkesses, Tchetchènes, Tatars, et quoi encore,

Lénine n'est nullement le théoricien marxiste, le doctrinaire de la lutte de classes, l'organisateur de la dictature du prolétariat. C'est un héros de légende, — souligne M. André Pierre dans **le Temps** — un personnage quasi mythique auquel leur imagination féconde attribue une force surnaturelle et les vertus les plus étonnantes. Comment s'est transformé Lénine dans les contes et les poésies populaires des peuples primitifs de l'U. R. S. S.? Un folkloriste russe, le professeur Azadovski, l'a raconté dans un article fort curieux d'un recueil de l'Académie des sciences de Moscou.

La loi du folklore de chaque région s'impose à l'image de Lénine, la déforme et la transforme de mille manières. Dans les champs épiques des Ostiaks de l'extrême-nord, Lénine apparaît comme un valeureux chasseur de phoques. Dans les poèmes orientaux de l'Asie moyenne, il est un prophète, un élu du ciel, un chevalier qui bouscule tous les obstacles, qui terrasse des monstres fantastiques. Dans une légende uzbèke, on le voit prendre l'aspect d'un cavalier mis au monde par les étoiles [*une faucille d'or dans le champ...*] et la lune et possédant des bras et des mains en or. Dans un conte kirghize, il se sert d'un anneau magique [qui m'a pris mon anneau? exclamait Gygès, il est invisible!] pour détruire le pouvoir du *chaïtan* (le diable). Toujours dans l'épopée asiatique, il est au milieu des géants qui ébranlent la terre : quand celle-ci tremble, c'est Lénine qui lance des rochers. Dans un autre conte oriental, il apparaît sous les traits d'un *batyr* (un preux) qui retourne d'un revers de main d'énormes pierres et qui résout sans effort les énigmes les plus difficiles (l'épreuve de l'énigme étant dans le folklore mondial un des procédés habituels pour démontrer l'intelligence et la sagesse des héros).

Ce n'est pas fini :

Chez les Ostiaks encore, il joue le rôle d'un redresseur de torts, d'un vengeur : il s'en prend aux trafiquants de fourrures qui exploitent les malheureux chasseurs, il les massacre et distribue aux pauvres l'argent volé. Il y a enfin des légendes où Lénine devient le rival d'Allah dans la création et l'organisation du monde. Ainsi se modifie la physionomie de Lénine selon la vie et l'expérience des différents groupes sociaux.

Et le collaborateur du *Temps* de citer cette remarque du professeur Azadovski :

Il serait vain de rechercher dans ces nombreuses légendes le reflet de l'image réelle du chef de la révolution.

D'accord, Monsieur le professeur. Vain aussi de chercher à apercevoir les traits de Lénine dans certaine icone qu'un excellent Yacoute, si ce n'était un brave Tatar, avait découpée —pourquoi pas?— dans un vieux *Supplément illustré du Petit Journal :* « Salut à Lénine! », disait-il. C'était le portrait de Nicolas II. Vain aussi de chercher à identifier Lénine dans la gentille personne du petit Jésus, encore que, au fait : *Il est né, le « Lénine » enfant,* cela se chante.

En effet Lénine n'a-t-il pas inspiré

toute une série de petits poèmes recueillis chez les Uzbeks, les Tadjiks, les Kirghizes. C'est par exemple un Uzbek qui voit un *aryk* démoli (un petit canal d'irrigation) et qui se met à chanter :

Si Lénine avait vu cela,
Il aurait dit au gardien :
Vite, vite, répare cela!
Donne à boire au champ son plein.
Lénine, Lénine, sans toi nous sommes
Comme un essaim d'abeilles sans reine.

Sans impératrice, en tout cas.

§

Et qui n'aura pas sa légende, avec les années écoulées? Les écrivains que nous avons connus, à la faveur des célébrations ne nous apparaissent-ils pas comme dotés d'un nouveau visage? C'est eux et ce n'est pas tout à fait eux. Nous cherchions des yeux André Lamandé, lorsque, le 2 avril dernier, la foule se pressait devant la plaque qui, apposée 147, avenue du Maine, dans le XIVᵉ, rappelle — empruntons le texte à **l'Avenir Blayais et Jonzacais,** — qu' « *André Lamandé, poète et romancier, né à Blaye le 7 avril 1886, mort à Biarritz le 2 juillet 1933, a vécu dans cette maison, de 1919 à 1933* »; notre regard allait plus haut, jusqu'à sa fenêtre, et c'était notre étonnement qu'à travers un cher fantôme le cadet de Gascogne bien en chair, le dru fils de Montaigne n'apparût pas. Encore vingt ans et ces mots sous notre plume trouveront une résonance surprenante : *le Centenaire de Remy de Gour-*

mont (faut-il rappeler que c'était le 4 avril dernier le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance?) : quoi nous l'avons connu, et il aurait cent ans! Cent ans ont passé depuis que la *Société des Gens de Lettres*, — dont Balzac avait lancé l'idée dès 1833 — naissait d'une première assemblée générale, le 16 avril 1838, dans la salle de l'Athénée des Familles, passage Choiseul, à l'inspiration de Louis Desnoyers.

§

A un de ses amis qui n'entendait pas grand'chose aux travaux, à l'acquis, aux réalisations, bref à l'utilité de la *Société des Gens de Lettres*, M. André Billy donna un aperçu dont il rapporte l'essentiel dans **le Figaro** :

Je lui appris que la présidence de Mme Camille Marbo avait constitué en faveur du féminisme une éclatante démonstration d'ordre expérimental et pratique dont il fallait être un écrivain bien ignorant des choses de sa profession pour ne pas s'être rendu compte. Je lui dis le bien que tout le monde pense et proclame de Jean Vignaud, le nouveau re-président. Je lui parlai des prochaines fêtes du centenaire qui, si Dieu nous prête vie encore quelques semaines, dépasseront en éclat, et de loin, celles du tricentenaire de l'Académie. Enfin, je lui représentai le caractère avant tout utilitaire de la *Société*, et que beaucoup d'écrivains affectent de se désintéresser des chiffres, sauf pourtant lorsqu'ils se trouvent devant un relevé de comptes de leur éditeur.

La *Société des Gens de Lettres* a-t-elle à intervenir dans les relations des auteurs avec les éditeurs et avec les journaux? Le problème est posé. C'est ce qu'on appelle la question de l'inédit. Et, à propos du projet de loi Jean Zay, la *Société des Gens de Lettres* a eu plusieurs fois son mot à dire.

Je serais surpris que ce ne fût pas le commencement d'une évolution considérable. Ah! que quelqu'un qui voudrait observer de près l'inéluctable passage de nos institutions sociales du libéralisme au corporatisme aurait donc intérêt à suivre de près ce qui s'accomplit faubourg Saint-Jacques!

Et quel attrait on trouverait, ajouterons-nous, à suivre l'histoire de la *Société des Gens de Lettres*. Vrai, je l'écrirais volontiers. Sous réserve de remonter à sa naissance, j'entends : de reprendre son *Histoire* telle que feu Edouard Montagne

l'a retracée pour les cinquante premières années, — et de poursuivre. Nous disions : l'attrait. Eh! oui, car on se tromperait de ne voir que solennités là où il n'est que de parcourir les procès-verbaux pour rencontrer des raisons d'égayer d'un sourire la marche de travaux par ailleurs fort importants. C'est ainsi qu'à la date du 16 juin 1848

Mme Marie de l'Epinay dénonce les transformations d'un de ses romans, intitulé *Comment l'amour vient en causant*, en une pièce que M. Fournier a donnée au Gymnase sous le titre de : *Un jour d'Orage;* elle demande au Comité d'intervenir dans le procès qu'elle désire intenter. Le Comité déclare qu'il n'y a pas lieu de poursuivre;

que le 25 juillet 1859

M. Gagne fait hommage à la *Société* du poème de Mme Elise Gagne, intitulé *Omegar ou le dernier homme*, et ajoute qu'il a le don des miracles; il prie le Comité de déléguer auprès de lui quelques-uns de ses membres pour vérifier ses extases. Il sera répondu, quant au poème, par des remerciements; quant à l'offre d'audience, que cela ne ressortit en rien aux attributions du Comité;

que le 30 juillet 1877

un Monsieur Staahl, à Mulhouse, persuadé que les éléments de son existence, racontés par un homme de lettres habile, seraient appelés à un immense succès de lecture, sollicite un collaborateur. Par malheur, et c'est lui qui l'affi me, M. Staahl n'a d'autres ressources que son imagination, ce qui ne lui permettrait pas de rétribuer son associé, ni de payer l'impression de ses mémoires. Dans ces conditions, le Comité passe à l'ordre du jour.

Ordre du jour assez chargé, et à toutes les époques, pour que l'on mesure combien riche en événements, abondant en décisions, le siècle d'existence de la *Société des Gens de Lettres*. Il n'y a pas que la petite histoire, il y a la grande, et de Villemain, le Président des débuts, à M. Jean Vignaud, le Président du Centenaire, la *Société des Gens de Lettres* a trouvé de quoi l'occuper.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra-Comique : Première représentation d'*Une Education manquée*, opérette en un acte de Leterrier et Vanloo, musique d'Emmanuel Chabrier; reprise de *Le Médecin malgré lui*, comédie en trois actes de Molière, adaptée par Barbier et Carré, musique de Charles Gounod. — *La Caisse Nationale autonome de la Musique.*

Deux ans après avoir écrit *L'Etoile,* **Emmanuel Chabrier** composa sur un texte des mêmes librettistes Leterrier et Vanloo, une opérette en un acte, *Une Education manquée.* L'anecdote est mince : le jeune Gontran de Boismassif a tout appris de son maître Pausanias, tout, hormis ce qu'un mari doit savoir. Et le soir de ses noces avec Hélène de la Cerisaie, sa cousine (qu'une tante célibataire, sa seule parente, n'a pu instruire de ce qu'ignore Gontran), le couple demeurerait d'une chasteté totale si un bienfaisant orage ne faisait qu'Hélène apeurée vînt se blottir dans les bras de son mari. Gontran, en effet, comptait sur les recommandations que son oncle lui devait faire; mais l'oncle, retenu à la chambre par la goutte, a dépêché Pausanias près de son neveu, lui confiant une lettre fort spirituelle, mais dont le dernier mot suppose qu'un jeune homme de dix-huit ans n'a plus rien à apprendre... Et Pausanias, lui-même, n'est pas plus savant sur ce que son disciple brûle de connaître, que l'enfant qui vient de naître. Et tout cela ressemble assez à une estampe galante, mais dont le trait assez appuyé, empâté même parfois, montrerait que la planche est usée. Nous sommes sous Napoléon III, et les estampes galantes d'alors sont pareilles aux meubles Louis XV qu'on fabriquait environ 1860 : le pieds étaient massifs, le galbe mal proportionné. La grivoiserie de Leterrier et Vanloo, si convenable qu'elle veuille demeurer, fait regretter Vivant-Denon. Oui, mais c'est ici qu'intervient Emmanuel Chabrier. Dans ses mains l'ouvrage se transforme, l'esprit reprend ses droits, la musique fait oublier le livret, ou plutôt elle s'appuie sur les paroles avec tant de légèreté, elle les enveloppe de tant de poésie que l'anecdote n'est plus qu'un prétexte, qu'on en oublie l'insignifiance et la grivoiserie, séduit et charmé que l'on est par tant d'éblouissantes trouvailles, par ce jaillissement sans cesse renouvelé, imprévu, et qui fait songer au

Mozart de *L'Enlèvement au Sérail* ou des *Noces*. Invention mélodique, harmonie transparente, instrumentation exquise, Chabrier a tout cela et quelque chose de plus : un tempérament qui, malgré l'imprégnation wagnérienne, imprime à sa musique une originalité, un style absolument personnel et inimitable. Je n'en veux pour preuve que l'adorable page de *L'Etoile :* « Il faut le chatouiller pour le mieux éveiller... » Or, il y a dans *Une Education manquée,* dans les couplets de Pausanias, dans le duo : « Après vous avoir saturé d'hébreu... » dans la lettre du grand-père, dans les deux duos de Gontran et d'Hélène et encore dans le prélude, plus de verve et plus de musique que dans maints longs ouvrages pourtant célèbres.

Le cas de Chabrier est un mystère : sans doute ce gros garçon si fin, ce génie puissant et bonhomme a-t-il été victime de sa jovialité; ses contemporains ne l'ont pas pris au sérieux. Il ne fallait pas, d'ailleurs, le prendre toujours au sérieux, mais l'auteur d'*Une Education manquée* et de *L'Etoile* est aussi l'auteur de la *Sulamite,* de *Gwendoline* et de *Briséis,* l'auteur de pages auxquelles le mot sublime s'applique si jamais ce mot eut un sens. Chabrier est un des plus grands musiciens qu'ait produits la France. Ses pairs ne s'y sont pas trompés : un César Franck, un Vincent d'Indy, un Duparc, l'admirèrent. Les musiciens, d'ailleurs, l'ont toujours admiré, mais c'est le public qui n'a pas suivi. Et il y a sans doute beaucoup de la faute des théâtres et des concerts : Chabrier, pour bien des gens, c'est seulement *España* (bien heureux encore quand on ne confond pas la pièce originale étincelante avec la valse de Waldteufel); mais ce n'est que cela, et c'est aussi sommairement injuste que de faire tenir tout Mozart dans la *Marche turque* de la *Sonate à variations*. Voilà deux fois que le nom de Mozart vient ce soir sous ma plume. Eh, mon Dieu, il serait absurde de faire un parallèle entre le maître de Salzbourg et l'auteur de *L'Etoile*. Mais il y a plus d'une demeure dans la maison du Père. Et le Père n'exige point que les célestes voisins de palier se ressemblent...

LOpéra-Comique nous a donné d'*Une Education manquée* une interprétation fort satisfaisante : Mlles Jane Rolland et

Christine Gaudel chantent à ravir les rôles de Gontran et d'Hélène. M. Rousseau est un excellent Pausanias. M. Roger Desormière conduit l'orchestre avec une souple autorité. Enfin le décor de Mlle Larnaudie est délicieux.

§

C'est une excellente idée que d'avoir — à défaut de *L'Etoile,* qu'il faudra bien quelque jour se décider à nous rendre au théâtre, le succès de cet ouvrage, excellemment monté par l'Orchestre National de la Radiodiffusion sous la direction si ferme et intelligente de M. Inghelbrecht, ayant été éclatant — c'est donc une très bonne idée d'avoir repris *Le Médecin malgré lui.* Barbier et Carré ont avec tact transformé la comédie de Molière en livret d'opéra-comique, se bornant à ajouter un chœur de faiseurs de fagots au début du premier acte, à retrancher au troisième la scène de Thibaut et de Perrin, et pour le reste, respectant scrupuleusement l'original. La partition de **Gounod** est à la fois célèbre et mal connue. Elle est célèbre parce quelle a obtenu, lors de la création en 1858, quelque soixante représentations au Théâtre-Lyrique et parce qu'à l'Opéra-Comique elle fut reprise trois fois, en 1872, en 1886 et en 1902, et puis surtout parce que Fugère chanta les couplets de la bouteille tant qu'il put, car au concert comme au théâtre, il y trouva le plus grand succès. Mais les cent-quatre-vingt-deux représentations que l'opéra-comique de Gounod eut, en tout, à Paris sont déjà lointaines et bien des amateurs de musique ne savent de l'ouvrage que son titre. Il est fort réussi, d'une gaieté de bon aloi, d'une habileté consommée et la musique y est si bien appropriée au texte et aux situations, qu'on goûte un plaisir de plus sans rien perdre de l'agrément éprouvé d'ordinaire à la comédie originale. La tâche du musicien qui s'empare d'un ouvrage aussi connu est d'abord de ne point faire figure de sacrilège ou, au moins de barbare ou de maladroit. On serait presque tenté de lui demander de se faire oublier. S'il parvient à se faire non seulement pardonner mais applaudir, il faut que son mérite soit éclatant. C'est le cas de Gounod ici.

Il y a de-ci de-là quelques pastiches amusants de Lully,

et dès le début de l'ouverture; ailleurs ce sont des réminiscences de Mozart (au deuxième acte, une vingtaine de mesures semblent inspirées de *Don Juan* que Gounod connaissait admirablement). Mais il y a partout de la verve, de la légèreté, de la belle humeur. Et l'ensemble est fort réussi.

M. Louis Musy est Sganarelle comme il le fut dans l'*Ecole des Maris*. Il est un des meilleurs acteurs de nos théâtres lyriques, un acteur complet qui chante et qui joue avec un naturel parfait, et dont la voix, les gestes, les mines sont exactement ce que le texte exige et ce que la situation commande. Il est aussi bon musicien que bon comédien. M. Louis Morot est Géronte à l'Opéra-Comique comme il est Masetto à l'Opéra, avec la même aisance et le même succès. M. Louis Arnoult chante à ravir les airs de Léandre. Mlles Mattio en Jacqueline, Lecouvreur en Martine, Chellet en Lucinde sont excellentes. MM. Pujol, Bouvier et Derroja complètent une distribution qui est sans faiblesses. Le divertissement des apothicaires est réglé de manière très amusante par M. Constantin Tcherkasse. Et M. Roger Désormière a satisfait les mânes de Gounod comme ceux de Chabrier. Les décors de M. Serge Magnin— surtout le second — sont charmants.

§

L'initiative de M. A. Mangeot est particulièrement heureuse : le directeur du *Monde Musical* vient en effet de grouper tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la musique et qui déplorent la misérable part faite en France à l'art sonore, et il a fondé une **Caisse Nationale autonome de la Musique.** Avec le concours assuré du Commissariat Général du Tourisme (M. Roland Marcel a montré à la Bibliothèque Nationale, à la Préfecture du Bas-Rhin et au Tourisme qu'il était un homme d'action autant qu'un des esprits les plus éclairés), M. Mangeot se propose d'organiser une saison musicale en France, comme les Autrichiens et les Allemands le font si bien chez eux. Le tourisme et la musique doivent, chez nous aussi, se prêter un mutuel appui: la réussite des concerts mozartiens Versailles est un exemple de ce qui pourrait être fait. Une représentation de *Platée* au théâtre Montansier, une audition de l'admirable chef-d'œuvre (admirable et presque

inconnu) qu'est la Messe de Guillaume de Machault à Reims, des polyphonies du XIVe et du XVe siècle au Palais de Justice de Rouen, devraient obtenir le succès qu'ont mérité jusqu'en Amérique les représentations des Mystères données depuis quelques années sur le parvis de Notre-Dame à Paris. Il n'est pas difficile d'établir des programmes : nous sommes aussi riches qu'ignorants de nos propres richesses. D'autre part, la Caisse de la Musique doit soutenir l'action des sociétés musicales populaires, fournir aux compositeurs l'aide dont ils ont besoin, organiser des tournées de propagande dans les petites villes et bourgades de plus de deux mille habitants, ce qui sera du même coup un moyen de faire connaître et travailler de jeunes interprètes... L'entreprise doit réussir : l'accueil qui lui est fait dans les milieux musicaux est un gage de succès.

RENÉ DUMESNIL.

ART

La peinture anglaise au Louvre. — La peinture murale et les commandes de l'Etat. — Suzanne Valadon. — Mémento.

L'exposition de **Peinture anglaise** organisée au Palais du Louvre est sans doute ce qui pouvait être fait de mieux, tant au point de vue du choix que de la présentation. Les Parisiens qui n'ont pas franchi la Manche et qui ignorent à peu près tout de l'art britannique ont beaucoup à y apprendre. On a coutume de dire que l'Anglais qui voyage emporte l'Angleterre avec lui; il s'installe à l'étranger avec toutes les coutumes de son pays. De même, la peinture anglaise possède un accent si particulier que les nouvelles salles du Louvre, avec leurs parquets bien cirés, semblent imprégnées d'une atmosphère anglaise. On s'étonne d'y entendre parler français.

« Peinture de luxe », a dit quelque part M. Louis Gillet. Je prends le mot dans le sens où l'on dit : « femme de luxe ». Tout y est si aimable, si délectable, si propre et si soigné, les paysages sont si bien composés, si corrects les uniformes rouges, si roses les visages, qu'une ambiance solennelle, opulente et distinguée, règne sur l'exposition. Même les scènes pittoresques de la vie rustique ou citadine de Hogarth ou de Morland prennent un air très comme-il-faut, que nous ne trouvons

guère à ce point dans la peinture continentale. Avant de chanter la nature et la vie dans ce qu'elle a d'éternel, ces œuvres, dans leur ensemble, font d'abord un beau portrait de l'Angleterre.

On admire respectueusement les grands portraitistes : Gainsborough, Reynolds, Ramsay, Raeburn, Romney, Lawrence. On est sensible à la qualité de leur pinceau et à leur suavité mélancolique. Des tableaux comme *La promenade matinale* ou le portrait de *William Pitt* sont empreints d'un charme indéfinissable, tandis que *Lord Heathfield* ou *Lord Newton* nous donnent l'image robuste de l'Empire.

C'est pourtant devant les paysages de Constable, de Turner et de Bonington que nous sentons apparaître une vision directe et spontanée de la nature. Ces précurseurs de l'impressionnisme ont su traduire avec fraîcheur et vivacité les aspects fugitifs de l'atmosphère. Leur influence sur la peinture du XIXe siècle est incontestable et la technique même de leur métier a pu servir de modèle.

Nous venons d'indiquer les deux moments de la peinture anglaise. William Blacke et, plus tard, le mouvement esthético-philosophique du préraphaélisme avec Burne-Jones et Gabriel-Dante Rossetti, qui fit le bonheur de nos aînés, nous paraissent aujourd'hui bien insupportables. Que cette symbolique est donc périmée!

Jolie, toute d'élégance, la peinture anglaise reste toujours un peu trop souriante et superficielle. Il lui manque d'avoir eu ses primitifs. Elle souffre d'avoir trop cherché sa pâture en dehors d'elle et de sa race, et d'avoir simplement anglicisé ses modèles, — ce qu'elle fait encore à l'époque contemporaine.

On ne peut même considérer sans étonnement le singulier destin de ce grand peuple raffiné, — qui a soif de trouver des artistes et qui en trouve si peu sur son sol. Après avoir dominé l'Europe dans le domaine de la musique pendant la première partie du moyen âge, l'Angleterre n'a pas eu de musicien mémorable depuis Purcell. Elle a dû faire appel à des musiciens étrangers, — quitte à se les assimiler et à les enterrer, comme Haendel, à l'abbaye de Westminster. De même, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, ce sont les Flandres,

l'Allemagne et la France qui ont été ses fournisseurs de peintures et de peintres. Il n'en reste pas moins, par un singulier contraste, que l'art de ce pays est suffisamment fort et personnel pour rester très strictement anglais. Et il faut encore tenir compte de ce mytérieux rayonnement anglais, — de ces impondérables liens de sympathie qui ont porté tant d'artistes de chez nous à l'anglomanie, depuis le XVIII[e] siècle, avec ses estampes, ses jardins, jusqu'à Debussy et à M. Jacques-Emile Blanche.

§

Il est incontestable que M. Huisman, depuis qu'il est à la direction des Beaux-Arts, a fait en faveur des jeunes artistes des efforts intelligents et courageux. Contrairement à ses prédécesseurs, il a compris qu'il y avait en dehors de l'Institut des formes d'art qui méritaient d'être encouragées. La façon la meilleure d'encourager le talent n'est-elle pas de lui donner l'occasion de s'exercer?... En distribuant les **commandes de l'Etat** avec mesure, avec éclectisme, et avec tact, M. Huisman a conquis des sympathies dans des milieux qui n'en manifestaient pas beaucoup jusqu'ici pour les « officiels ». Il s'est attaché surtout à confier de grandes décorations d'édifices publics à des artistes qui n'avaient pu que se livrer à la peinture de chevalet. L'idée était belle. Depuis longtemps nous entendions des peintres nous dire : « Qu'on nous confie donc de grandes surfaces murales afin d'éprouver la mesure de nos forces, afin de nous dégager de cet art d'intimité qui n'est plus de notre époque, afin que nous puissions nous élever vers de nobles sujets, entrer en contact plus direct avec le public et communier avec la foule... »

J'ai eu l'occasion de signaler quelques heureux résultats de cette politique. Les artistes avaient l'impression de faire œuvre utile. Il était préférable de les payer de leurs travaux plutôt que de leur distribuer des secours de chômage. Certes! On savait qu'il y avait du meilleur et du pire. C'était fatal. Mais l'initiative était si louable qu'on fermait volontiers les yeux sur ce qui n'était pas le meilleur.

...Pourquoi M. Huisman a-t-il eu la malencontreuse idée de faire une exposition générale à l'Ecole des Beaux-Arts des

œuvres récemment commandées par l'Etat? Des croquis voisinent avec des décorations exécutées; rien n'est à l'échelle; les œuvres conçues pour un emplacement et une destination déterminées se trouvent ici sans signification. Quelle salade! Dans d'autres conditions de présentation on eût mieux remarqué quelques œuvres excellentes. Celle de Dufresne, d'un si harmonieux désordre, celle de Planson, toujours d'un charme agreste, et qui partage avec Lestrille le don de composer à la façon d'une tapisserie sans perdre ses qualités d'invention. La décoration de Chapelain-Midy est pleine de noble conscience et du métier le plus sûr : qualités qui ne sont plus toujours très bien portées. Roland Oudot est mieux à l'aise dans des œuvres de petites dimensions. Si nous avons l'impression que Francis Gruber fera de grandes choses lorsqu'il se dépouillera d'un certain goût pour le tarabiscoté, on constate avec regret que les laborieuses recherches décoratives de Gromaire pour ses panneaux de l'Ecole de Pharmacie aboutissent en définitive à beaucoup de laideur. Et puis, il y a un certain nombre d'œuvres qu'on aurait dû carrément refuser. N'aurait-on pu prier poliment leurs auteurs de se remettre à l'ouvrage? Nous ne voulons pas les citer. Plusieurs sont signées de peintres estimables. Et leur échec ne prouve qu'une chose : on ne s'improvise pas décorateur. Tels qui ont pu nous charmer avec une toile de 20 se révèlent incapables de faire tenir au mur une composition de cinq mètres carrés. Et leur aventure, somme toute, n'a rien qui puisse nous étonner.

§

Suzanne Valadon vient de mourir à l'âge de 71 ans. Depuis quelque temps sa santé inspirait de sérieuses inquiétudes. Elle semblait usée par une vie assez rude. Enfant trouvée, Suzanne avait été servante de ferme, puis acrobate. C'est à cette époque qu'elle fut modèle chez Degas, qui remarqua ses dons exceptionnels. Son dessin, en effet, avait des qualités de force, de sobriété, de suggestion et d'acuité que l'on rencontre rarement. Elle n'a pas été sans subir l'influence de plusieurs de ses contemporains qu'elle admirait, — celle de Toulouse-Lautrec, en particulier, — mais sa personnalité n'a

jamais cessé de s'affirmer avec vigueur et — ce qui est beau par le temps qui court — sans recherche spéciale d'originalité. Jusqu'à la fin de sa vie elle fût possédée de la même passion. Sa palette est toujours restée franche et jeune. L'exposition qu'elle a faite un mois avant sa mort, où l'on a pu admirer l'ardent éclat de ses peintures, prend aujourd'hui toute sa signification.

Mémento. — La discrétion de Pierre Laprade n'a pas été sans nuire à sa gloire à une époque où, pour être entendu, il semble que l'on doive employer une certain rudesse de langage. Les toiles que vient de réunir Mme Katia Granoff laissent au contraire des résonances extrêmement subtiles et ténues. L'art de Laprade est d'essence aristocratique. Il est ennemi de la vulgarité. Son chant, diversement modulé, reste toujours semblable à une tendre effusion poétique. Le choix judicieux des œuvres que nous voyons ici réunies compose un plaisir délicat : il y a des artistes qui grandissent loin des vains tapages, dans le recueillement silencieux et fervent d'un petit noyau d'admirateurs. Nous mettrons au premier rang ces « intérieurs » qui ont l'intime élégance et l'accent de vérité des meilleurs Vuillards.

C'est Vuillard aussi que nous rappelle une autre rétrospective, celle du poète Marc Lafargue. Œuvre toute de finesse, de sensibilité et de scrupules. Sans doute le poète n'eût-il jamais voulu faire de son vivant une telle exposition. Mais nous sommes heureux de voir, exprimée par le pinceau, la rare qualité de ses sentiments. En peinture, Lafargue était un autodidacte. Ses petites œuvres sont d'un goût parfait. Mais on sent un peu le travail d'amateur dans la composition de ses toiles de format plus grand.

Yves Alix a eu l'excellente idée de présenter au public (Galerie Druet), les esquisses de Peintures murales qu'il eut l'occasion d'exécuter ces dernières années. Il n'est pas douteux qu'Alix soit un décorateur né. Il a le sens de la composition décorative. Son dessin est clair; les taches de couleur sont distribuées avec science et avec goût. Ses figures sont traitées avec une intelligence aiguë — qui rejoint presque la caricature. Il est regrettable que son esprit systématique abîme beaucoup de ses toiles et notamment ses paysages. — Antral (Galerie Schoeller) n'est pas un théoricien. Son art ne subit pas de renouvellement. Il se perfectionne paisiblement. Le peintre est toujous à la recherche de ces paysages mouillés avec lesquels il se sent de secrètes affinités. Les quartiers extérieurs de Paris sous les ciels de pluie, les petits ports de Bretagne lui four-

nissent des thèmes qu'il traite avec une très grande sûreté de talent et une incomparable puissance de suggestion.

A la Galerie Contemporaine s'est ouverte une exposition sous l'aimable titre : *Visages de France.* Nous y remarquerons en particulier des œuvres de Durand-Rosé, de Ney-Lancelot, de Parturier, de Scortesco, et d'Henri d'Amfreville, dont les toiles un peu esquissées sont d'une personnelle et pénétrante vision. On notera aussi les décorations pleines de poésie de Charles Lacoste.

Les quelques expositions de graveurs qui ont eu lieu ces derniers temps sont un des signes de la haute valeur de la gravure française contemporaine. Le Breton Beaufrère est un aquafortiste d'un beau métier traditionnel et méticuleux. (Galerie Sagot). il excelle dans les grands paysages dont il traduit la vérité profonde. On aime particulièrement les gravures au burin de Cami et de Camille Berg (Galerie Guiot) concises, incisives, vigoureuses, d'un accent spirituel, d'une technique sobre et d'une sensibilité profonde.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une note inédite de Baudelaire (1857).

Revue de Paris.
Revue des Deux Mondes.
Revue française.
Artiste.
Messager de l'Assemblée.
Poëtes de l'Amour.
Magasin des familles.

Au-dessous, d'une autre main :

M. Baudelaire, indiquant à M. Rapetti les recueils qui avaient reproduit des passages des *Fleurs du Mal,* ouvrage condamné.

Cette note autographe qui m'a été obligeamment communiquée par Mme Ronald Davis et que je crois inédite, pourrait bien être plus intéressante qu'elle ne le paraît à première vue; mais, pour s'en aviser, il faut l'étudier de près.

Rappelons d'abord qui était Rapetti auquel Vapereau, dès la première édition de son *Dictionnaire universel des Contemporains* (1858) consacrait une cinquantaine de lignes.

Louis-Nicolas Rapetti (né en 1812), juriste français, avait commencé sa carrière d'une façon particulièrement brillante : à peine âgé de trente ans, il s'était vu appeler au Collège de

France, comme suppléant de M. Lerminier dans la chaire de législation comparée. A la même époque il collaborait à plusieurs feuilles de l'opposition. Rallié vers 1849-1850 au parti du Prince Président, il n'avait pas tardé à en être récompensé par des postes assez considérables. Dès 1853 c'est lui l'examinateur des livres destinés au colportage. En 1854, la Commission nommée à l'effet de recueillir, classer et publier la correspondance de Napoléon Ier, Commission qui avait pour président le maréchal Vaillant, ministre de la Guerre et comptait parmi ses membres Prosper Mérimée et le général Aupick, le choisit pour secrétaire. Son rôle y devait être assez ingrat, car l'accord ne régnait pas toujours entre les collecteurs. Arthur Chuquet qui a consacré à leurs travaux un chapitre de ses *Etudes d'histoire* (4e série), relate que parfois, entre Mérimée et le Maréchal, des dissentiments se faisaient jour, l'Académicien insistant pour donner toutes les pièces, « celles qui faisaient voir l'homme comme celles qui honoraient le grand homme ». Mais l'activité du secrétaire ne trouvait qu'excitation dans les obstacles qui en auraient découragé d'autres. Ecoutons encore Chuquet : « Rapetti, homme instruit, laborieux, infatigable, qui devait faire le gros de la besogne et qui fut, dit un contemporain, l'âme et la cheville ouvrière de la Commission. »

Ce n'est pas tout : Rapetti était auteur. Cette année 1857 où va éclater le procès des *Fleurs du Mal*, il donnera, chez Poulet-Malassis, *Antoine Lemaistre et son nouvel historien* (annoncé dans la *Bibliographie de la France* le 22 août), suivi bientôt, chez le même, de *La défection de Marmont en 1814* et de *Quelques mots sur les origines des Bonaparte* (1858).

Ceci dit, revenons à notre liste et examinons-la ainsi que la note, tracée d'une écriture étrangère, qui la définit.

Cette note est manifestement inexacte, il suffit de se reporter à une bibliographie baudelairienne quelconque pour le vérifier. En réalité, les organes nommés dans la liste n'avaient pas *reproduit* des *passages* des *Fleurs du Mal, ouvrage condamné,* mais bien *publié avant* la condamnation de 1857 des pièces recueillies dans les *Fleurs du Mal.*

D'autre part nous constatons tout de suite que la liste, elle non plus, n'est pas exacte, ou du moins n'est pas complète.

Pour qu'elle le fût, il faudrait qu'y fussent portés aussi notamment *Le Corsaire Satan, l'Echo des marchands de vin, des vignerons et des ouvriers* et *La République du peuple, almanach démocratique.*

Comment expliquer cette double inexactitude?

Pour la note, c'est assurément facile; il suffit d'admettre par exemple qu'elle put être rédigée longtemps après l'établissement de la liste, par Rapetti lui-même qui se souvenait mal des circonstances où celle-ci lui avait été remise, ou par quelque tiers amateur d'autographes auquel Rapetti avait offert ce document et qui n'avait prêté qu'une oreille distraite aux commentaires dont il avait accompagné son cadeau.

En revanche, pour la liste, c'est beaucoup plus malaisé. La liste est de la main de Beaudelaire lui-même, nous l'avons dit, et on ne peut croire que Baudelaire avait pu oublier tant de publications qui sont passées sous silence. Donc ce n'est pas en face d'une inexactitude qu'on se trouve ici, mais bien d'une omission volontaire.

Et c'est cette évidence qui va nous livrer la clef de l'énigme.

Nous avons relaté que Rapetti, par sa situation, se trouvait en rapport avec de hauts fonctionnaires; qu'il voyait périodiquement Mérimée, lequel était intervenu en faveur de Baudelaire; qu'il comptait aussi parmi les auteurs de Poulet-Malassis; enfin qu'il était juriste de sa profession. Autant de raisons pour qu'il s'employât en faveur de l'auteur et de l'éditeur des *Fleurs du Mal*, intéressés par conséquent à lui fournir tous renseignements. Et il n'y a pas de doute qu'il le fit, car le 13 avril 1858, on voit Baudelaire écrire à Poulet-Malassis :

> Avez-vous été gratifié d'une diminution d'amende? Rapetti ne s'est-il pas occupé de cela?

Or, le fait que des recueils divers avaient publié, sans soulever des protestations et sans que le parquet s'en émût, nombre de pièces entrées dans les *Fleurs du Mal*, n'était certes pas négligeable. D'où sans doute la demande et l'établissement de la liste qui nous occupe. Mais si les titres de plusieurs de ces recueils, — tels la *Revue des deux Mondes*, le *Magasin des familles*, etc. — devaient, en raison de la clientèle qu'ils

évoquaient, servir la cause des accusés, il en est d'autres, en revanche qui ne pouvaient que les compromettre. C'était le cas du *Corsaire Satan,* supprimé en 1852 et où, circonstance aggravante, Rapetti s'était vu brocarder jadis (10 avril 1846). C'était encore celui de l'*Echo des Marchands de vins* et de *la République du peuple* dont les tendances avaient été fort avancées. D'où la nécessité de les omettre.

Le lecteur voit maintenant pourquoi tout à l'heure j'écrivais que cette liste pourrait être plus intéressante qu'elle ne le paraît à première vue : je crois y trouver un document relatif à l'histoire du procès des *Fleurs du Mal* et au rôle que, dans la coulisse du ministère, y put jouer Nicolas Rapetti.

JACQUES CREPET.

NOTES ET DOCUMENTS RELIGIEUX

L'Autriche catholique et Hitler. — On se montre très ému, voire scandalisé, de l'attitude de l'épiscopat autrichien à l'égard du Führer et on lui compare celle du Cardinal Mercier pendant la guerre.

Mais ces évêques n'ont pas pris d'eux-mêmes une décision qui engage l'Eglise toute entière, et c'est le Saint-Siège qui leur a dicté une ligne de conduite à laquelle ils n'ont fait que se conformer.

Le *Mercure de France* (1) a montré — et personne ne l'a contredit — que c'était Pie XI qui « avait fait » Hitler, car ce dernier, si le « Centrum » n'avait pas été brisé par le Pape, n'aurait pu accéder au pouvoir, au moins par la voie légale. Et on ne peut dire qu'en agissant ainsi, le Vatican n'ait eu que l'intention de contraindre le clergé allemand à ne plus s'occuper directement de politique, car il eût suffi de le lui interdire — ce qui n'eût pas été un abus de pouvoir — tout en laissant au « Centrum » le temps de reformer ses cadres qui se confondaient avec ceux de l'Eglise elle-même. « Depuis dix ans que j'étais vicaire, disait un prêtre allemand quelque temps après la décision pontificale, je n'avais jamais été que secrétaire d'organisations politiques : je fais maintenant, et pour la première fois, du ministère. »

En ne laissant pas au Centre allemand le temps de se re-

(1) N° du 15-1-1931.

constituer, Pie XI a donc volontairement brisé, devant Hitler, l'obstacle que celui-ci n'aurait pu franchir.

On accuse le Führer de se montrer ingrat à l'égard de la Papauté et surtout de manquer de loyauté lorsqu'il proclame qu'il n'est pas un adversaire de la religion mais de l'Eglise, en tant que force politique. Mais sa réponse est toute prête, aussi le Pape s'est-il bien gardé, lorsqu'il a condamné l'hitlérisme, de lui fournir l'occasion de la formuler.

Cette puissance politique de l'Eglise, pour la prouver, M. Hitler n'aurait pas eu besoin de sortir du Reich, de montrer qu'en Italie le Vatican avait fait tous ses efforts pour empêcher le triomphe du fascisme (« J'ai senti passer le boulet qui a frappé Maurras », disait le Duce en automne 1926); qu'en France, le Saint-Siège avait ouvertement soutenu le « Briandisme » et contribué, sinon assuré son triomphe; qu'en Espagne, l'établissement de la République avait été décidé chez le nonce, à l'époque Mgr Tedeschini (et nous ne parlons que des pays latins); il lui eût suffi de dire : Cette force politique de l'Eglise, mais je l'ai éprouvée moi-même, à mon profit il est vrai.

Et les Eglises protestantes, objectera-t-on peut-être? Elles ne sont atteintes qu'indirectement, subsidiairement comme l'ont montré les protestants d'Autriche, saluant dans le Führer leur libérateur.

Le Vatican juge-t-il avoir commis une erreur politique en ouvrant ainsi la voie du pouvoir à M. Hitler?

Il ne le semble pas. Il est certain que le Führer fait corps avec l'hitlérisme que le Pape condamne; que les pertes matérielles et morales subies par l'Eglise catholique d'Allemagne sont incalculables; mais Pie XI voit dans le bolchevisme avec lequel, au début de son règne, il chercha à s'entendre, l'ennemi primordial, non seulement de l'ordre surnaturel, mais de l'ordre naturel. Il paraît s'être dit qu'il était plus aisé de s'accorder avec un homme qui dispose du pouvoir absolu et qui, d'autre part, confesse la nécessité de la morale ou, tout au moins, d'une morale, qu'avec le bolchevisme aux cent têtes, qui est la négation de tout ordre humain.

L'épiscopat autrichien a donc reçu au moins des « directives ». On eût pu attendre le plébiscite, dont le résultat n'était

pas douteux, ce qui eût fourni un motif juridique; mais on n'eût pas rendu service au Führer; et ce service était signalé, la joie manifestée à Berlin à la suite de la démarche de l'épiscopat autrichien en a été la preuve.

Qu'il y ait eu un échange de promesses, cela aussi est certain, de l'aveu des évêques autrichiens eux-mêmes.

Cette politique, comment l'Eglise la concilie-t-elle avec sa doctrine? L'hitlérisme a été et demeure condamné mais — nous l'avons dit — le Vatican distingue la doctrine hitlérienne et la personne du Führer; la question est donc autre : Quels motifs l'Eglise invoque-t-elle pour reconnaître comme légitime le pouvoir qui vient de s'établir, par la force, en Autriche?

Si le magistère de l'Eglise enseigne que tout pouvoir vient de Dieu, auteur de la loi naturelle qui fait de l'homme un être social, — cela contre Hobbes et J.-J. Rousseau — il ne se prononce pas sur l'origine, le principe immédiat du pouvoir humain lui-même : sur les droits d'instituer et d'investir.

La société a-t-elle le droit de les exercer? Oui, par exemple, « quant à des crises violentes, trop souvent sanglantes, au milieu desquelles les gouvernements préexistants disparaissent en fait... Dès lors une nécessité sociale s'impose à la nation (à la société); elle doit sans retard pourvoir à elle-même. Comment n'aurait-elle pas le droit, et plus encore le devoir de se défendre contre un état de chose qui la trouble si profondément, et de rétablir la paix publique dans la tranquillité de l'ordre (2)? »

Mais la société a-t-elle seule ce droit d'instituer; celui ou ceux qui s'emparent du pouvoir constituent-ils un gouvernement légitime, sans avoir obtenu son consentement au moins tacite?

Beaucoup de théologiens — la plupart même d'entre eux — enseignent que la société a seule le droit d'instituer et de désigner les personnes », de telle sorte que son consentement, au moins tacite, est nécessaire; mais le Magistère de l'Eglise est loin d'être aussi affirmatif.

Cette forme du pouvoir politique naît de l'ensemble des cir-

(2) Lettre encyclique *Au milieu des sollicitudes*, 16 février 1892.

constances historiques et nationales, mais toujours humaines (la *théorie du pouvoir de droit divin est donc à rejeter*) qui font surgir dans une nation ses lois traditionnelles et même fondamentales, et par celles-ci se trouve déterminée telle forme particulière de gouvernement, telle base de transmission des pouvoirs suprêmes (3).

« Si le pouvoir politique est toujours de Dieu, il ne s'ensuit pas que la désignation divine affecte *toujours* (*Léon XIII, à quelques mois d'intervalle, parait vouloir atténuer son jugement sur la doctrine du pouvoir de droit divin*) et immédiatement les modes de transmission de ce pouvoir, ni les formes contingentes qu'il revêt, ni les personnes qui en sont le sujet. La variété même de ces modes dans les diverses nations montre à l'évidence le caractère humain de leur origine (4).

Mais les gouvernements de fait peuvent être légitimes sans que la société ait eu à donner son consentement, même tacite, ce qui prouve qu'elle n'a pas seule le droit d'instituer, d'investir. « Les institutions heureuses les mieux constituées en droit et établies dans les vues aussi salutaires que l'on voudra, pour donner à la vie sociale une assiette plus stable et lui imprimer un plus puissant essor, ne conservent pas toujours leur vigueur conformément aux courtes prévisions de la sagesse humaine.

En politique, plus qu'ailleurs, souvent des changements inattendus se produisent. Des monarchies colossales s'écroulent ou se démembrent, comme les antiques royautés d'Orient et l'Empire romain; les dynasties supplantent les dynasties comme celles des Carolingiens et des Capétiens en France; aux formes politiques adoptées, d'autres formes se constituent, comme notre siècle en montre de nombreux exemples. *Ces changements sont loin d'être toujours légitimes à l'origine : il est même difficile qu'ils le soient.* Pourtant, le *criterium* suprême du bien commun et de la tranquillité publique impose l'acceptation de ces nouveaux gouvernements établis en fait, à la place des gouvernements antérieurs qui, en fait, ne sont plus. Ainsi se trouvent suspendues les règles ordinaires de la transmission des pouvoirs, et il peut se faire même qu'avec le temps, elles se trouvent abolies.

Quoi qu'il en soit de ces transformations extraordinaires

(3) *Idem.*
(4) Lettre encyclique aux cardinaux français, 3 mai 1892.

dans la vie des peuples, dont il appartient à Dieu de calculer les lois et à l'homme d'utiliser les conséquences, l'homme et la conscience réclament, en tout état de choses, une subordination sincère aux gouvernements constitués; il le faut au nom de ce droit souverain, indiscutable, inaliénable, qui s'appelle la raison du bien social. Qu'en serait-il, en effet, de l'honneur et de la conscience, s'il était permis au citoyen de sacrifier à ses visées personnelles et à ses attachements de partis les bienfaits de la tranquillité publique (5)? »

Dans les encycliques que nous venons de citer, Léon XIII condamnait les royalistes légitimistes français mais son enseignement a une portée beaucoup plus générale. Il tient pour légitimes les gouvernements de fait, bien qu'ils ne puissent l'être à l'origine que difficilement et ne reconnaît aucun droit d'intervention à la société.

L'épiscopat autrichien s'est donc conformé à l'enseignement de l'Eglise en s'inclinant devant le fait accompli et en recommandant aux fidèles de voter pour le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne; ce qui, d'après Léon XIII, était pour eux un devoir.

Les évêques autrichiens ont même atténué l'enseignement pontifical sur la légitimité du fait accompli et ont fait intervenir le droit de la société en rappelant que leur pays désirait depuis longtemps d'être réuni au Reich, ce qui était exact car voici plusieurs années que les Autrichiens, même patriotes, admettaient qu'un plébiscite sur le rattachement à l'Allemagne donnerait une forte minorité, ou même une majorité de votes favorables. Que les Autrichiens fidèles à leur patrie soient aussi émus de cet enseignement que les royalistes français le furent à l'époque où Léon XIII le leur imposa, soit; que le soient aussi ceux qui, dans les autres pays, ont été indignés du coup de force hitlérien, soit encore; mais il faut reconnaître que l'épiscopat autrichien ne s'est pas écarté de la doctrine de la Papauté bien que celle-ci n'ait pas engagé, sur ce point précis, son infaillibilité.

Par contre, les évêques autrichiens, en appliquant à un cas particulier, d'ordre essentiellement politique, l'enseignement général de l'Eglise, ont-ils franchi les limites de leur

(5) Lettre encyclique aux cardinaux français, 3 mai 1892.

mission spirituelle; ont-ils manqué à cette « sagesse politique » que Léon XIII tenait pour faillible, même chez les membres de la hiérarchie ecclésiastique? C'est à chacun d'en juger.

***

CHRONIQUE DE BELGIQUE

A propos des lettres françaises de Belgique. — Voici peu, un manifeste émanant du *Groupe du Lundi* (1) fit quelque bruit dans Landerneau.

Bien que d'âge varié et de tendances diverses, ses vingt et un signataires s'étaient trouvés d'accord pour mettre au point la situation présente de nos lettres.

Mais comme ils revendiquaient pour celles-ci la place qu'elles méritent au sein de la littérature française, il se trouva, comme il fallait d'ailleurs s'y attendre, des protestataires plus ou moins passionnés qui, se basant sur notre situation géographique et sur les influences contradictoires que cette situation entraîne, refusèrent d'admettre une doctrine qui, selon eux, nous asservissait erronément à la tutelle de nos voisins du Sud. Il faut reconnaître que les auteurs du manifeste n'y étaient pas allés par quatre chemins puisque, sans ambage, ils déniaient à nos lettres « le caractère d'une littérature nationale au sens complet, particulier et indépendant de cette expression. » Et ils défendaient ainsi leur thèse :

QU'EST-CE QUE LES LETTRES BELGES?

D'abord, en ce qui concerne la définition même de ces lettres :

Une opinion tend, en effet, à prévaloir qui attribue à l'ensemble des œuvres littéraires produites en Belgique le caractère d'une littérature nationale, au sens complet, particulier et indépendant de cette expression. On prétend représenter notamment les auteurs belges écrivant en français, comme constituant un groupe spirituel autonome, foncièrement distinct de l'ensemble des auteurs français, la communauté de langue n'établissant entre ceux-ci et

(1) Le groupe du Lundi se compose de MM. Charles Bernard, Herman Closson, Hubert Dubois, Paul Fierens, Mme Marie Gevers, MM. Michel de Ghelroderode, Eric de Haulleville, Franz Hellens, Pierre Hubermont, Arnold de Kerchove, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Charles Plisnier, Robert Poulet, Camille Poupeye, Gaston Pulings, Marcel Thiry, Henri Vandeputte, Horace Van Offel, René Verboom et Robert Vivier.

ceux-là qu'une relation tout extérieure. Ainsi se justifierait, dans la vie de nos lettres, un état d'esprit essentiellement particulariste, incarné dans des constitutions et des hiérarchies, fondé sur la recherche et le développement systématique de nos singularités, sur le culte jaloux de nos lacunes, sur la méfiance envers les influences étrangères. Il semble que le mot d'ordre de la *Jeune Belgique :* « Soyons nous-mêmes », mot d'ordre qui, dans un sens individuel et positif, est la devise de toute une création artistique, soit compris de plus en plus par certains dans un sens collectif et négatif. De plus en plus, ce mot d'ordre ambigu couvre une habitude de sentir et de penser en groupe, suivant des formules faciles.

Une telle conception des lettres belges constitue, à notre avis, une erreur radicale.

LITTÉRATURE ET NATIONALITÉ

S'il est vrai, d'une part, que les faits géographiques et psychologiques au milieu desquels nous vivons ne sont pas sans agir d'une manière assez caractéristique et constante sur le tempérament et l'activité de nos écrivains; s'il est vrai, d'autre part, que l'indépendance politique de la Belgique constitue pour nos lettres, à travers diverses circonstances morales ou pratiques, un facteur notable de « localisation », il tombe sous le sens que les conditions essentielles de la création littéraire ne sont pas différentes dans notre pays de ce qu'elles sont dans n'importe quel autre pays de langue française.

L'éducation générale, l'atmosphère spirituelle, les moyens d'information et de formation, le mode de constitution et d'expression des idées, le goût esthétique, le sentiment artistique à l'égard des œuvres anciennes et nouvelles, — la culture, en un mot, — sont, pour un écrivain de langue française vivant en Belgique, du même ordre que pour son confrère parisien, breton, canadien ou suisse. Non seulement la communauté de la langue crée entre notre littérature française et celle des Français un rapport de ressemblance bien plus important que les dissemblances nées de la géographie physique et politique. Mais les hasards de l'histoire, le voisinage, les relations spirituelles, le caractère éminemment universel et attractif de la culture française ont réduit au minimum, entre les littératures des deux pays, les nuances de la sensibilité. A meilleur titre encore que la Suisse de Ramuz ou le Canada de Louis Hémon, la Belgique de Maeterlinck et de Baillon fait partie intégrante de cette entité, indépendante de toutes les frontières, qu'est la France littéraire.

La preuve, c'est qu'il n'existe aucun aspect de notre littérature, aucun auteur, aucune œuvre s'y rattachant qui ne puissent être aisément situés dans la perspective de la littérature française. Rodenbach annonce le symbolisme; Verhaeren, Mockel et Van Lerberghe s'en réclament; Giraud et Séverin se rattachent au *Parnasse Contemporain;* Van Hasselt et Pirmez sont des épigones du romantisme. Et aujourd'hui encore, ne pourrait-on pas situer la plupart de nos écrivains, en évoquant, par exemple, le surréalisme, le réalisme magique, le populisme, etc.? Une des conséquences de cette constatation, c'est qu'il est absurde de concevoir une histoire des lettres belges de langue française en dehors du cadre général des lettres françaises. Toute tentative faite au mépris de cette évidence aboutit fatalement — on a pu s'en convaincre à plusieurs reprises — à des résultats éminemment arbitraires, parfois ridicules et toujours inexacts.

LES MŒURS ET L'OPINION LITTÉRAIRE

Une « littérature belge » libérée du souci de se tenir au niveau de la littérature française et en contact avec elle — naturellement plus abondante, plus variée et plus riche en talents — tendrait aussitôt à se répéter et à se rétrécir. De là, chez nous, cette prédilection pour les sujets rebattus, les idées reçues, les techniques usées, le pittoresque superficiel et les sentiments conventionnels; de là cette paresse, en un mot, qui devient fatalement la loi d'un petit milieu où la notoriété est rapide et peut-être indéfiniment conservée à peu de frais.

Le danger des campagnes en faveur du *Livre Belge* et des écrivains belges, campagnes qui partaient à coup sûr d'un louable sentiment, a été de mettre l'accent sur le mot « belge », dans l'expression *Ecrivains Belges,* alors qu'il aurait dû être mis sur le mot « écrivain ». Il a semblé qu'il suffisait dans notre pays qu'un écrivain fût de nationalité belge pour qu'automatiquement l'estime et la considération lui fussent dues, sans compter les appuis officiels. Dans un grand pays, au sein d'une littérature dont le rayon est ample, cette illusion serait inconcevable. Ses conséquences sont malheureusement déplorables; la louange systématique, l'esprit de camaraderie vulgaire, l'égalitarisme grossier et son corollaire, l'horreur de toutes les indépendances, de toutes les originalités et de toutes les supériorités, la tendance au grégarisme — maux fort communs il est vrai dans toutes les sociétés d'artistes — sévissent tout particulièrement en Belgique, et y conspirent à abaisser la fonction de l'écrivain au niveau d'une agréable manie dont toutes les victimes peuvent être confondues

dans la même indifférence. Vus de Bruxelles, par les yeux du public, tous les écrivains belges s'équivalent *grosso modo*. Rien de plus funeste que cette confusion doublée d'un préjugé.

Chez nous comme ailleurs, il convient de le proclamer, les conditions du phénomène esthétique se traduisent par de très grandes différences de *qualité* entre les artistes. En particulier, il y a de grands et de petits écrivains belges, des originaux et des banaux, des notables et des négligeables. Si, en principe, par suite de la relativité du goût, il n'est pas possible de fonder ces distinctions sur un accord universel, il n'en est pas moins vrai que certaines échelles de valeur, reconnues exactes *in-globo* par tous les bons esprits, peuvent, en pratique, être dressées. Cela se manifeste à l'étranger par des nuances très nettes dans les relations littéraires. En Belgique, les écrivains authentiques sont mis sur le même pied que les cacographes et les apprentis. La vie littéraire se réduit chez nous, d'une part à une pompe académique, respectable en soi, mais sans autorité fondée sur des noms et des œuvres, et, d'autre part à un associationnisme puéril, où l'on voit l'amateur coudoyer l'homme de métier et la mauvaise littérature faire pièce à la bonne. Ajoutons à cela un gérontisme tellement obstiné que des écrivains de soixante ans et plus, salués ailleurs comme des maîtres, font encore figure dans leur propre patrie de quasi débutants, quotidiennement raillés et discutés.

Enfin, au nombre des motifs de l'anarchie et de la vulgarité qui caractérisent nos mœurs littéraires, il faut compter l'absence d'un grand travail critique qui aurait pu dissiper les malentendus et mesurer les distances, aussi bien dans les lettres du passé que dans celles d'aujourd'hui.

LA QUESTION DU RÉGIONALISME

On a abusé de l'épithète *Régionaliste*, en l'appliquant à des livres qui, s'alimentant à des sources d'observation fournies par la réalité concrète d'un lieu déterminé, étaient cependant parfaitement viables sur le plan universel. Ce n'est pas parce que Mauriac, Châteaubriant, Verhaeren et Krains découvrent des problèmes humains dans le terroir bordelais, vendéen, flamand ou hesbignon qu'il est permis de ranger ces auteurs sous la même rubrique que tel conteur de sous-préfecture ou collectionneur d'ana cantonaux. De même, on peut admettre que le régionalisme, même pris dans un sens plus étroit, ait eu un rôle à jouer dans nos lettres à la fin du siècle dernier, époque où s'inaugurait dans notre pays l'art moderne du roman. A l'origine d'une tradition romanesque, il est possible qu'une certaine reviviscence du conte populaire soit à

souhaiter. Mais un tel avantage passager de l'esprit de terroir ne saurait faire oublier les dommages que cet esprit a causé à nos lettres depuis qu'on a prétendu le hausser au rang d'idéal esthétique et ériger ses représentants en modèles incomparables.

Autant il est naturel que la littérature qui s'inspire de la vie régionale exerce sa fonction de divertissement local et d'exercice préparatoire, à la limite de l'art et du folklore, autant il est dangereux de réduire l'activité littéraire à cette défense et illustration des particularités géographiques. Dans l'ordre psychologique, le moindre fait qui puisse intéresser l'écrivain digne de ce nom, c'est le fait humain. Dans l'ordre intellectuel, le moindre cadre qu'il puisse accepter, c'est l'ensemble d'une culture. La prédilection pour le régionalisme, au sens étroit du mot, est sans contredit l'une des anomalies qui empêchent notre littérature de revêtir l'aspect qui lui convient et de tenir la place qu'elle mérite au sein des lettres françaises.

On comprend que de pareilles déclarations aient suscité l'ire de ceux qui s'y croyaient visés. Mais, pour véhémentes que fussent certaines de leurs réactions, elles ne tardèrent pas à faire long feu. Si bien qu'au *Congrès des écrivains étrangers de langue française*, tenu, l'an dernier, à Paris, M. Albert Mockel, qui avait délibérément souscrit à tous les arguments du manifeste, n'eut pas grand peine à les faire triompher.

On pouvait donc supposer — et l'attribution du Prix Goncourt à M. Charles Plisnier semblait couper court à toute controverse — que les bons esprits de France et de Belgique s'étaient définitivement ralliés à la thèse des « lundistes », lorsque tout récemment, ceux-ci rencontrèrent sous les traits de M. Gustave Charlier un adversaire d'envergure qui, tout en rendant hommage à la valeur de leur manifeste, mit néanmoins en doute certaines de ses assertions. Sans adopter la thèse de M. Paul Hamélius qui, comme le rappelle M. Charlier, chercha, il y a quelque quinze ans, « à démontrer l'existence d'une littérature belge unitaire dont nos lettres françaises et flamandes ne seraient que deux branches distinctes », l'éminent professeur à qui nous devons tant de précieux et savants ouvrages, croit néanmoins à « une unité réelle de nos lettres françaises qui, à son avis, ne permet pas de les confondre tout à fait, avec la littérature de la France de Louis XIV, de Napoléon III et de M. Albert Lebrun ». Pour

illustrer ses dires, il cite l'exemple de quelques littératures comme l'américaine, la brésilienne et l'argentine, nées et développées dans une langue qui leur est commune avec la littérature nationale d'un autre pays.

Tout en reconnaissant le bien-fondé apparent de cette observation, il est cependant malaisé de l'appliquer à la question qui nous occupe. Car on ne peut décemment assimiler aux pays cités par M. Charlier une contrée qui, comme la nôtre, ne se contente pas d'entretenir, loin de ses sources vives, une littérature qu'il lui est loisible de modifier à son gré, mais dont l'unique préoccupation est de s'infléchir, par obligation autant que par goût, aux lois spirituelles d'un pays proche avec lequel, depuis des siècles, elle partage fraternellement ses vicissitudes, ses joies, ses douleurs et ses gloires.

Que par certaines nuances d'esprit ou de langage, elle affirme de temps à autre une originalité dont on ne peut que la louer, cela ne suffit pas pour rétrécir ses limites. Tributaire d'un verbe magnifique, elle n'a pour le servir nul besoin d'artifices frontaliers. Et de même que les différentes provinces françaises, si variées d'aspect, de mentalité et d'expression usent, pour extérioriser leur prétendu particularisme, d'un seul et même langage, la Belgique, ou tout au moins la zone belge qui s'arrête à la terre flamande, se sent et se sentira toujours préoccupée, grâce à un identique truchement, de garder le mieux possible son rang dans la grande communauté des lettres françaises.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ITALIENNES

Autour de Gabriele D'Annunzio. — Meynal : *Guy de Maupassant et Gabriel d'Annunzio. De la Normandie aux Abruzzes*, Mercure de France, n° 179, t. LII, novembre 1904, pp. 289-315. — G. A. Borgese : *Gabriele d'Annunzio*, Riccardo Ricciardi, Naples, 1909. — Benedetto Croce : *Reminiscenze e imitazioni nella Letteratura italiana durante la seconda metà del secolo XIX*, Critica, 1909, p. 168 ss., 1910, p. 22 ss., Paterza, Bari. — Angelo Sodini : *Ariel Armato*, Mondadori, Milan, 1931. — Mario Giannantoni : *La Vita di Gabriele D'Annunzio*, Mondadori, Milan, 1933. — Camillo Antona-Traversi : *Vita di Gabriele D'Annunzio*, Vallecchi, Florence, 1933. — Antonio Aniante : *Gabriel d'Annunzio, Saint Jean du Fascisme*, éd. du Mercure de France, Paris, 1934. — Tom Antongini : *Vita segreta di Gabriele D'Annunzio*, Mondadori, Milan, 1938. — Tom Antongini : *D'Annunzio aneddotico*, Mondadori, Milan 1938.

Quelque obstination que j'eusse mise à le chercher, j'étais

resté longtemps avant de pouvoir rencontrer Gabriele d'Annunzio. Je finis par le trouver dans l'endroit auquel j'eusse dû penser tout d'abord: sur le marchepied d'un sleeping-car.

Nous fîmes ensemble une partie du voyage : toute la longueur du quai de la gare d'Orsay. J'eus cependant le temps d'obtenir du poète une déclaration qui me fut précieuse : la *Laus Vitæ* était de toutes les œuvres celle qu'il préférait.

C'était en 1908, et il venait de donner la *Nave*. Par la suite, je me servis bien des fois de cet argument en discutant avec ceux, et c'est le plus grand nombre, qui mettent l'*Alcione* au sommet de la poésie du maître. Mais je ne saurais entreprendre ici une critique générale de l'œuvre de d'Annunzio. Elle a été faite synthétiquement par G. A. Borgese dont le *Gabriele d'Annunzio* parut en 1909. Critique définitive ou presque, puisque au bout de trente ans, qu'elle qu'ait été depuis lors l'activité littéraire du poète, nous ne voyons guère, sauf le ton de certains jugements, ce que nous pourrions y changer. Né en 1863, Gabriele d'Annunzio a publié sa première œuvre en 1879; et sa dernière qui est, si je ne m'abuse, *Le Dit du Sourd et Muet qui fut miraculé en l'an de Grâce 1266*, en 1936. Soit cinquante-sept ans d'activité littéraire pour ainsi dire ininterrompue. Et le fait est plus unique que rare. Cependant son roman *Forse che si forse che no*, qui parut en janvier 1910, peut être considéré comme la dernière de ses grandes œuvres; et il est certain qu'en Italie les moins de trente-cinq ans, peut-être même les moins de quarante, n'ont lu de lui ni une ligne ni un vers.

Mais essayons, sans plus, d'apporter quelques jugements de détail sur une œuvre dont il a été si abondamment parlé, surtout ces temps derniers. Parfois, en France, il arrive qu'un critique, au hasard d'une lecture, se flatte de relever une réminiscence, une imitation et parfois, dit-il, un plagiat dans tel ou tel écrit de d'Annunzio; et il mène naturellement grand bruit autour de sa découverte. Il ignore qu'en 1909 la question avait déjà suscité tant de polémiques que Benedetto Croce lui consacra plusieurs articles; et dans sa revue la *Critica*, en 1909 et 1910, lui et quelques-uns de ses collaborateurs indiquèrent un bon millier, si ce n'est plus, de ces rapprochements qu'ils avaient glanés dans l'œuvre de d'An-

nunzio. Il serait certes possible d'en découvrir bien davantage; mais nous possédons déjà les données essentielles. Gabriele d'Annunzio est un écrivain d'une puissante originalité. Il est donc hors de propos de crier au plagiat. C'est non pas un procédé, mais une manière. Elle nous indique déjà que le paysage intérieur du poète est fait en grande partie de littérature. Et qu'est-ce donc, sinon le vieux système de l'imitation classique, antithèse de l'originalité à tout prix qui fut chère aux romantiques? Personne au XVIIe siècle n'aurait pensé reprocher à Corneille d'avoir, comme il l'a fait, tiré son *Cid* du drame de Guilhem de Castro. Aujourd'hui, il aurait maille à partir avec la Société des Auteurs. Ce qui montre déjà que si, en une certaine partie de son œuvre, d'Annunzio peut nous apparaître comme un épigone du romantisme, il reste, dans le fond, classique et méditerranéen.

En outre, il est intéressant de déterminer l'aire de ces réminiscences. Elles paraissent, à première vue, fort hétéroclites, puisqu'elles vont de Tolstoï jusqu'à un livret d'opéra comme le *Prophète*. Mais à les examiner plus attentivement, on voit que le cercle où elles se tiennent est assez précisément circonscrit. Zola et Maupassant y ont d'abord une bonne part, et Flaubert les suit. Puis nous trouvons Tolstoï, Dostoiewsky, Oscar Wilde, un peu de Barrès sur le thème de la terre et des morts, Nietzsche, Wagner, les préraphaélites. En poésie, avec les classiques italiens, comme il est naturel, il y a surtout Victor Hugo qui paraît à d'Annunzio, de même qu'à la plupart de ses compatriotes, le plus grand poète français du XIXe siècle, sinon le plus grand poète français tout court. Puis les Parnassiens. Il a ignoré les symbolistes, ainsi que la littérature nouvelle. La pointe la plus audacieuse, il l'a poussée jusqu'à la *Rapsode Foraine*, de Tristan Corbière, dont nous trouvons une indéniable trace dans le pèlerinage du *Triomphe de la Mort*, au milieu d'un long passage d'une influence très nettement zolienne. L'art de Gabriele d'Annunzio exprime donc, en gros, l'ère du positivisme qui marqua son apogée, en Italie surtout, entre 1880 et 1900. Encore n'exprime-t-il cette époque que sous l'apparence tout extérieure de ses modes.

Mais ce ne fut pas inutile. Il eut ainsi le mérite, comme le reconnaît Borgese, d'avoir ramené la littérature italienne aux grands courants de l'art européen. Lorsque fut traduit son premier roman, les Français n'avaient plus lu de livres italiens depuis *Le mie Prigioni* de Silvio Pellico. Soit un peu plus d'un demi-siècle d'interruption; ce qui n'était jamais arrivé depuis François Ier. Après 1900, des groupes de jeunes Italiens doués de plus de culture philosophique et esthétique seront tout à fait au courant des choses neuves des littératures étrangères, surtout de la française, et s'emploieront à déboulonner la statue colossale de Gabriele d'Annunzio; ce n'en est pas moins lui qui leur a ouvert la voie.

D'Annunzio a-t-il lui-même vu plus loin, essayé de sortir d'un cercle dont sa vive intelligence devait certes lui montrer les limites? C'est possible; et l'on s'en doute à la lecture d'une œuvre telle que *Contemplarzione della Morte.* Mais ce ne lui était guère facile; car cet esprit matérialiste de la fin du siècle s'accordait trop à sa qualité maîtresse de plasticien. Il s'est appelé lui-même l'*imaginifico,* le créateur d'images. Il en a en effet créé à profusion; mais elles n'ont que peu, ou pas du tout, de répondances intérieures.

Là encore il est classique; et il s'en tient, comme canon, au *beau idéal* des vieilles esthétiques. C'est le fondement de toute sa poétique. Par là on peut expliquer certaines touches que ses adversaires ont trop violemment dénoncées comme morbides. C'était sa façon d'obtenir un pathétique que lui refusait la psychologie trop sommaire de ses héros, ainsi qu'une pensée sans grande amplitude. A l'égard du beau idéal, le laid c'est le mal; et tout en le considérant toujours avec un aristocratique dédain, d'Annunzio en a souvent forcé les traits. C'est gros, même osé, mais non d'une grande perversité; car l'homme n'était pas malsain, et c'est justement que Giannantoni fait remarquer que d'Annunzio ne fut jamais l'esclave des femmes, et qu'il fut toujours très maître de sa conduite.

Ce qui nous amène à l'examen de l'hédonisme qui est la seule position philosophique sur laquelle son œuvre se trouve établie. C'est dans la *Laus Vitæ* qu'il l'a le plus clairement et le plus consciemment exprimé. D'où sa préférence pour cette

œuvre. Jamais n'avait été proclamé un pareil amour de la vie : « Qui donc t'aima sur la terre avec la même fureur que moi? » Cet hédonisme a été religieusement condamné. Je ne voudrais pas friser le paradoxe en lui reconnaissant une certaine valeur morale. Toutefois considérons que, depuis un siècle et demi environ, les écrivains se complaisaient à étaler ce qu'ils appelaient leur douleur. Il n'y avait plus de place pour la joie sur terre. Cette jérémiade était d'ailleurs d'une hypocrisie complète. D'Annunzio renversa cette position. Pour lui, la joie, une joie plus dionysiaque qu'apollinienne, était la partie positive de la vie et méritait seule d'être chantée. La douleur, partie négative, ne méritait que le dédain. Ce n'était pas une pose. D'Annunzio, au début de sa carrière, connut quelque temps la pauvreté; et nous l'avons tous vu, au Moulleau, dans une médiocrité relativement désargentée, après la somptuosité précédente. Il ne s'en plaignit jamais, n'en parla même pas; de même qu'un véritable gentilhomme se garde d'accuser ses revers de fortune.

Cette discrétion s'étendit à la souffrance physique. Pour d'Annunzio, elle ne compta pas. Sa nature se trouvait de plain-pied avec le courage héroïque. Et lorsque sa conduite le démontra, elle n'étonna que ceux qui ne le connaissaient que superficiellement. On s'aperçut alors que ses préoccupations politiques n'avaient pas été, comme chez certains de ses confrères et prédécesseurs, vaine rhétorique. Son œuvre était, plus qu'on aurait pu le croire, tissue dans l'histoire; et par là, il était bien dans la tradition des poètes et écrivains de son pays. Il avait cinquante et un ans en 1914. Il fit comme avaient fait Dante, Pétrarque, Machiavel: il prit à ces événements historiques d'exception la part la plus active qu'il put, et avec une aisance que tous doivent admirer. Car il n'y avait chez cet homme rien de tendre ni de restrictif. Il n'a jamais haï personne; et je ne sais comment certains récents articliers ont cru découvrir qu'il avait éprouvé de l'envie pour tel ou tel.

Resterait à examiner ce qui survivra de son œuvre. Il faudrait d'abord se demander si dans trente ans les gens sauront encore ce qu'est un livre. Mais en raisonnant comme si les temps étaient normaux, il est permis de dire que, parmi

les parties de l'œuvre de d'Annunzio qui subsisteront, après l'éclipse passagère qu'elle subit aujourd'hui, on peut mettre sûrement la *Laus Vitæ* et *l'Innocente* (*Intrus*) en entier, ainsi que la *Figlia di Iorio* et la *Fiaccola sotto il moggio;* puis les très nombreuses belles pages du *Triomphe de la Mort,* parfaites de facture, celles plus réduites de ses autres proses, la plupart des pièces de l'*Alcione,* des vers encore de ses différents recueils; et certes, c'est une somme très appréciable.

PAUL GUITON.

LETTRES ESPAGNOLES

Francisco de Cossio : *Manolo* (Ed. Santarren, Valladolid). — Pedro de Répide : *Memorias de un Aparecido* (Tip. Americana) — Un *Gringoire* espagnol : *Domingo.* — Louis Bertrand, de l'Académie française : *L'Espagne* (Flammarion). — *Le Bulletin hispanique.* — Mémento.

Voici un document littéraire puissant sur la guerre d'Espagne. Il nous aidera à comprendre comment les forces antianarchistes ont pu triompher. L'auteur, Francisco de Cossio, conte simplement l'histoire de son fils; *Manolo.* Il situe celui qui devait devenir un héros, dans l'ambiance qui a précédé sa mort. Nous sommes dans une grande ville, en pleine Espagne, c'est-à-dire en Castille, en été 1936. Il note que, à propos de tout et de rien, des groupes se précisent. Un enterrement de socialiste notoire cristallise un parti. L'assassinat de citoyens sans défense précipite un soulèvement de consciences. L'importance du fait, grand ou petit, est mis en lumière par le philosophe. C'est le temps où personne n'ose plus, en Espagne, tenter une affaire, ou continuer la sienne : le Gouvernement a perdu à la fois la confiance, l'espoir, l'attention du pays. Peinture de mœurs extrêmement curieuse : un état d'esprit se crée, en double. Les uns, opinant que seuls la destruction de tout pourra abolir à jamais la pusillanimité de ce qui fut la république. Les autres convaincus que désormais uniquement un retour à la norme traditionnelle pourra sauver la civilisation. Mais si l'opinion est une, dans l'un et l'autre camp, le parti à prendre est divers. Chaque ville agira un peu à sa guise, c'est-à-dire improvisera la réalisation de l'ordre reçu. Donc les uns détruisent tout, pour commencer; les autres, qu'anime l'amour de leur pays, se précipitent aux postes de secours, là d'où l'on peut entre-

prendre le sauvetage et la défense des biens et des personnes. La vérité première que met en lumière M. Francisco de Cossio est que ce furent à la première heure les jeunes gens qui prirent sur eux d'empêcher la ruine à laquelle, à Vallodolid, comme ailleurs se préparaient les marxistes. Il suffit que quelques jeunes hommes, *non préparés,* se montrassent armés de revolvers pris au hasard, souvent pas chargés, pour qu'à leur vue les marxistes prissent la fuite. Dès qu'ils n'ont pas eu le temps de désarmer par surprise les gens qu'ils veulent assassiner ou piller, les marxistes refusent le combat. Mais ces jeunes qui n'hésitèrent pas, dès la menace d'insurrection des marxistes, à les empêcher de nuire, qui sont-ils? Cette définition est tout le livre, intitulé du nom de l'un de ces jeunes gars, Manolo. L'auteur nous les dépeint dans la cité pervertie, Madrid. La capitale nous est présentée comme le centre dangereux de tous les séparatismes qui, selon l'auteur, ont été la cause de la révolution. Il ajoute que Madrid lui-même est devenu un séparatisme. Une vie facile sans profondeur, toute faite d'insouciance, et sans aucun idéal patriotique, y compromet toutes les bonnes volontés. Mais quelques jeunes hommes ont décidé de remédier à cet état de choses et c'est là la jeunesse dont Manolo fait partie. Au lendemain du jour où sa vaillance et celle de ses amis ont arrêté, dès son principe, la tentative révolutionnaire à Valladolid, le mouvement d'épuration devenant général, Manolo prend part à la guerre contre le marxisme. Rien n'est plus émouvant que la bataille vue et pressentie par les parents de celui qui va devenir un héros. La guerre civile n'ayant pas lieu sur les frontières, mais celle-ci se trouvant soudain révélée au beau milieu de la nation, une incertitude angoissée pèse sur chaque parent qui veut se rendre sur le front. Où est exactement le front? Dès lors, la rencontre d'une famille et d'un combattant évoque à la fois une très aventureuse et très simple fête de famille dans un nouveau monde ou sur un quelconque point de l'Espagne de toujours, avec, brusquement l'idée qu'à quelques pas de là commence un autre pays, devenu soudain étranger. C'est contre ce pays que doit lutter Manolo. C'est contre les Russes et autres étrangers envahisseurs que Manolo sert sa mitrailleuse. Il « tient » tout seul à côté de ses camarades

morts jusqu'à ce qu'une balle l'abatte lui-même. Ainsi triomphent les jeunes gens qu'on appelait imprudemment et avec mépris des « señoritos » qui, en effet, paraissaient insouciants, mais qui, le jour venu, sont dignes des héros épiques de l'Espagne. Ce livre pourrait s'appeler *Romancero*, il reflète sans aucune littérature, sans l'ombre d'une déclamation, les sentiments de cette aristocratie espagnole pauvre, simplement héroïque qui s'est chargée de défendre la civilisation.

Un autre témoignage capital sur les événements d'août 1936 à novembre 1937 émane de Pedro de Repide, archiviste de Madrid. Ecrivain traduit en plusieurs langues, auteur dramatique, auteur connu pour son libéralisme, auteur d'ouvrages sur Bolivar, il fut surpris par les événements en Castille et vit de ses yeux de républicain les massacres, les destructions, les crimes des marxistes. Aussi le livre courageux qu'il publie suffirait-il à ouvrir les yeux des plus incroyants — si ceux-ci étaient de bonne foi. Ses **Memorias de un aparecido,** ou Mémoires d'un revenant, avec ce sous-titre : « relation fidèle du sanglant drame espagnol », n'oublient de citer aucun nom, aucun fait des responsables de la barbarie marxiste. C'est un livre d'histoire. Un fait capital est la lettre que le général Franco adressa, un mois avant les événements, depuis les Canaries, au Ministre de la Guerre d'alors, lui signalant que des mesures illégales récentes prises par le Gouvernement contre l'armée ont déterminé un esprit de « junte militaire » dans l'armée, celle-ci ne pouvant souffrir les injustices, et qu'il serait encore temps d'y porter remède. La sonnerie d'alarme déclenchée par celui qui allait devenir le sauveur de la civilisation en Espagne, ne trouva aucune oreille disposée à l'écouter. Au contraire, les pouvoirs publics laissèrent assassiner Calvo Sotelo. D'où venaient ces dispositions anarchistes en Espagne? L'auteur dénonce les anarchistes et les séparatistes. Il publie la lettre d'un officier décrivant dans quel état l'île d'Ibiza fut trouvée au lendemain de la défaite des marxistes : tout y était détruit, sale, les officiers rouges avaient pillé et les agitateurs intellectuels se tenaient à l'abri de la ligne de feu. L'attitude de Pedro de Repide est extrêmement intéressante car il s'agit, indubitablement, d'un poète qui toujours fronda le pouvoir, demeurant par-dessus tout, madri-

lène pur sang. C'est cet homme qui jugea les choses et les gens pendant le temps qu'il passa chez les rouges. Il peut parler de son amour du peuple, il l'a prouvé à maintes reprises. Donc quand il affirme que le peuple s'est laissé tromper, conduire dans une entreprise de démolition, c'est un pur populiste madrilène qui parle. Tous les épisodes principaux de la révolution rouge sont contés ici dans un ton de vérité qu'on n'invente pas. Le sac des établissements religieux de Barcelone, le pillage des maisons particulières, etc... sont rapportés par un reporter impeccable. Tout le livre est à lire : il ne respire aucune haine, même de la part d'un homme qui fut pillé, menacé par les faux prophètes du peuple qu'il aimait et pour lequel il lutta si longtemps lui-même.

Avec quelle tristesse considérons-nous aujourd'hui le petit livre : **L'Espagne,** abrégé, très illustré... des monuments qui ne sont plus (pour la plupart détruits par la barbarie marxiste) que Louis Bertrand a consacré au pays martyre. C'est surtout un essai psychologique. Louis Bertrand met à profit sa connaissance de l'histoire de l'Espagne pour en dégager dans un dernier chapitre, à travers le caractère du pays, les symptômes de la catastrophe devenue imminente dès 1936. Il rapporte entre autre anecdotes le mot d'un magnat de l'industrie catalane disant avec sympathie à un écrivain espagnol de ses amis : « Quand je pense qu'avec tout votre talent, vous n'aurez jamais en banque un pauvre petit dépôt de 100.000 pesetas! » Il montre ce que la vie facile des provinces riches apporta comme élément de corruption à un pays menacé par le communisme.

La presse espagnole vient de s'enrichir d'un nouvel hebdomadaire : **Domingo** (Dimanche) sur le patron du *Gringoire* français, et qui est dirigé par Juan Pujol. Naturellement, dans son début, *Domingo* contient surtout des reportages de guerre ou des nouvelles ayant un rapport avec la guerre. *Domingo* se distingue des journaux créés de l'autre côté de la barricade par son style, un pur castillan, par son sentiment des devoirs de l'homme civilisé.

Au **Bulletin Hispanique** (N° 4, Tome XXXIX) : « la guerre de Troie dans le Libro de Alexandre », par Georges Cirot; les « rodomontades espagnoles », par Al. Cioranesco. On y lira

aussi avec intérêt une étude de Joaquin Casalduero sur Ana Karenine et la réalité.

MÉMENTO. — *Les langues néo-latines*, Bulletin de la Société des langues néo-latines. Dans le numéro 12, compte-rendu du livre de M. Natoli sur Stendhal.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Un distique de M. Gabriel de Lautrec. — Paul Masson, dit Lemice-Terrieux, *alias* le Yoghi, ses calembours, ses pensées et son sottisier commenté. — La clé de *Maitresse d'Esthètes*, satire des mœurs symbolistes. — De l'expression « Mon homme ». — La *Pécheresse* de Henri de Régnier et celle d'Arsène Houssaye. — Vers ignorés de Théophile Gautier, récités par une héroïne de Xavier de Montépin.

M. Gabriel Brunet nous dira bientôt sans doute ce qu'il pense des *Souvenirs des jours sans souci*, de M. Gabriel de Lautrec, de qui l'optimisme n'est pas ébranlé dans ces jours pleins de soucis que nous vivons. Mais c'est un humoriste, et même le prince des humoristes, et tel l'a représenté, avec ses attributs, son féal Joseph Hémard. M. Gabriel de Lautrec nous rappelle maintes anecdotes se rapportant à ces temps révolus et regrettés, mais il a oublié, ou dédaigné, de citer ce **distique,** début d'une ballade orale, qu'on a attribué à d'autres, à M. Clément Vautel notamment, et qu'il revendiqua naguère :

Dans le wagon des dames seules
Nous étions quatre-vingts fumeurs.

Dans son petit livre trop cursif M. Gabriel de Lautrec a esquissé quelques silhouettes de camarades. L'un d'eux était **Paul Masson** qui ramenait et réduisait tout, jusqu'à son pseudonyme, Lemice-Terrieux, au calembour, qui est, disait-il, « la forme la plus basse de l'esprit; en effet, c'est le fondement de tous les autres ». Il y joignait la fumisterie, faisant suivre son nom des titres de Membre honoraire de l'Académie d'Hippone, commandeur du Nichon-Ifthikar, et inscrivant sur la page réservée aux ouvrages du même auteur, dans son premier livre, *Fantaisie mnémonique sur le salon de 1890*, deuxième *Edison*, un *Essai sur les bibliothèques des Mérovingiens*, des *Recherches sur les peintres aveugles*, et, en collaboration avec Maurice Maindron, *la Tentation de M. Antoine*.

Aucun de ces ouvrages promis, et qu'il eût été capable d'écrire, ne parut jamais, sauf les *Pensées d'un Yoghi,* qui sont de la même qualité et du même calibre que celles qui parurent chez l'éditeur Savine, sous le nom du général Boulanger, un an après que celui-ci fut allé rejoindre, au cimetière d'Ixelles, et dans un monde peut-être meilleur, sa bonne amie. La supercherie était trop grosse pour qu'on pût l'accréditer, et les pensées et réflexions prêtées au brav'général trop subtiles pour donner le change, même aux plus crédules des historiens.

On n'a guère à bon marché que ce qu'on paie trop cher, par exemple l'expérience.

Il y a des femmes tellement changeantes que ce serait vraiment leur être infidèle que de les aimer d'une façon continue.

Il y a des raffinés qui se font blanchir à Londres, moi je préfère faire venir mes chemises blanches de Castille.

On reproche souvent aux femmes de ne pas réfléchir. Elles ont joliment raison. Qu'est-ce qui pourrait bien leur venir en tête?

Héraclite ne riait jamais. Si on l'avait chatouillé pourtant?

J'entends dire que les femmes sont capables de plus grands attachements que les hommes. On voit des hommes s'attacher à un vieux chapeau, que l'on me montre donc une femme capable d'en faire autant.

Pour créer l'homme Dieu prit, dit-on, une simple motte. Il cherchait donc déjà à imiter la nature?

C'est souvent l'amour qui empêche de se marier.

Les gens fins ne se laissent jamais duper, les gens très fins toujours, mais exprès.

Bien des femmes qui semblaient devoir nous entr'ouvrir le Paradis, ne nous ont révélé, en fin de compte, que le ciel de leur lit.

En criant : « Vive le roi! », il se peut qu'on acclame le nom d'un tyran, mais en hurlant : «Vive le peuple! », on en est sûr.

Paul Masson se moquait de lui-même autant que des autres, mais il y avait beaucoup de sagesse sous la forme bouffonne de ses maximes. Il était un pince-sans-rire, naturellement, sans viser à l'effet comme MM. Tristan Bernard et Pierre Veber, dont l'esprit tant vanté par leurs camarades, et surtout leurs coreligionnaires, jadis, nous consterne aujourd'hui. Paul Masson s'apparente à Jules Renard et ce sont aussi des « sourires pincés » que ses paradoxales pensées. Sa veine est française, et même classique, et l'on s'en étonnerait moins

si on se rappelait que cet original, qui passait sa vie à lancer des calembours et des fumisteries, se réjouissait, bien avant Loyson-Bridet, autrement dit Marcel Schwob, des bévues que les journalistes et les chroniqueurs en renom, voire même tels écrivains, qui passaient pour grands, pondaient involontairement dans les journaux. Il les reprenait sur la grammaire, la syntaxe et souvent sur le bon sens, dans une manière de sottisier commenté, qu'il tenait à la *Plume* sous le masque de Trissotin, puis de Vadius, mais il avait trop d'esprit pour être aussi pédant que l'un ou l'autre. Il en avait à revendre, et il en revendit à Willy, qui avait celui de l'apprécier à sa juste valeur, et savait choisir ses « nègres ». L'un d'eux fut, dit-on, Jean de Tinan. L'auteur d'*Aimienne* serait aussi celui de **Maîtresse d'Esthètes,** qui est une satire de certains milieux symbolistes. C'est un roman à clé; — cette clé, qui était restée jusqu'ici secrète, le hasard me l'a fait découvrir, accrochée, pourrais-je dire, sur la page de garde d'un exemplaire de ce roman. Je la transcris, telle que je l'ai trouvée, sans garantir si elle est vraie ou fausse.

Ysolde Vouillard : Minna Schrader. — *Frantz Brotteaux :* Fix Masseaux. — *Jim Smiley, Henry Maugis :* Willy [on le savait déjà]. — *Sotaukrack :* Péladan. — *Sixte Mouront : Remy de Gourmont.* — *Arill Vainpur:* Camille Mauclair. — *Lug Allan:* Lugné Poe. — *Suzanne Gazon:* Suzanne Després. — *Richard Buvard:* Gaston Lemaire (1).

Minna Schrader? Peut-être M. Gabriel de Lautrec l'a-t-il connue aux jours sans souci et saurait-il nous révéler ce qu'elle fut et si elle ressemble à la jeune sphinge coiffée à la Botticelli dont M. Albert Guillaume dessina le portrait sur la couverture de ce plaisant ouvrage, qui est aussi un précieux document pour la petite histoire littéraire de la fin du XIXe siècle. Mais qui pourrait nous dire à quelle antiquité remonte l'expression « **mon homme** », dont se servent les femmes, certaines femmes, du moins, en parlant de leur amant. Ce possessif présomptueux qui marque une prise de possession complète, était déjà usité sous la Restauration, — et sans doute bien avant — c'est Théodore de Banville qui nous l'apprend

(1) Il faut ajouter à cette liste les noms de *Jef van der Kerkove:* Maurice Maeterlinck, et du compagnon Elie : Félix Fénéon.

dans sa *Vie d'une Comédienne* qui parut, en librairie, en 1855.

Tel était à peu près le couple que même dans un monde trop exempt de préjugés, personne ne le voyait sans terreur, après plusieurs mois de rapports quotidiens, écrit-il. Aussi, quand, le spectacle fini, Adolphina traversait les couloirs, appuyée sur le bras du monstre qu'elle appelait *son homme,* tout le monde s'écartait par un mouvement involontaire.

Le père de *Jésus-la-Caille* qualifierait ce monstre d'un terme plus grossier, mais la brutalité ne fait rien à l'affaire, et en nous contant la touchante histoire de Mlle Miette, Théodore de Banville a écrit un petit roman réaliste, sans doute par gageure, et pour prouver à Champfleury et à Courbet qu'un poète pouvait au besoin être réaliste, sans fadeur. Mais on ne lit plus guère les romans de Banville, qui est un grand prosateur, dont la virtuosité, qui était aussi grande en prose qu'en vers, et aussi audacieuse, parfois, que celle des Hanlon-Lee, qu'il admirait, n'exclut pas la profondeur. On ne lit plus guère, et avec plus de raison, les romans d'Arsène Houssaye qui est un auteur plus galantin que galant, et dont peu de lecteurs auraient le courage de lire jusqu'au bout **la Pécheresse.** Un roman d'Henri de Régnier, qui est un chef-d'œuvre, porte ce titre. Rien de commun entre ces deux pécheresses et ces deux livres, si ce n'est qu'ils sont historiques. Celui d'Arsène Houssaye, qui conte les amours de Théophile de Viau avec une certaine Dafné, paru en 1836, sous le titre : *Une Pécheresse,* fut réimprimé sous le titre de le *Ciel et la Terre,* et ne s'appela *la Pécheresse* qu'en 1863.

M. Jacques Crépet a brillamment résolu dans le dernier *Mercure* la petite énigme que nous lui soumettions concernant l'influence des *Filles de plâtre* sur les *Fleurs du Mal.* M. de Montépin qui avait le goût des belles choses, fait réciter certains **vers de Théophile Gautier** à une de ses héroïnes. Parlant de sa mère, et de la toilette légère qu'elle portait dans son boudoir, Mlle Vignette dit :

Cette robe était fort décolletée de la poitrine et des épaules, et je vous assure qu'il était très difficile de distinguer le ton rosé de la peau du ton rosé de la robe — et de se dire : ici finit la chair, — ici commence l'étoffe. C'est pour cet homme et pour cette femme

que semblaient devoir être faits, plus tard, ces vers ravissants de Gautier, le poète :

Que tu me plais dans cette robe
Qui te déshabille si bien,
Faisant jaillir ta gorge en globe,
Montrant tout nu ton bras païen!

Frêle comme une aile d'abeille,
Frais comme un cœur de rosé-thé,
Son tissu, caresse vermeille,
Voltige autour de ta beauté.

. . . .
. . . .

D'où te vient cette robe étrange
Qui semble faite de ta chair,
Trame vivante, qui mélange
Avec ta peau son rose clair?

Est-ce à la rougeur de l'aurore,
A la coquille de Vénus,
Au bouton du sein près d'éclore,
Que sont pris ces tons inconnus?

Ou bien l'étoffe est-elle teinte
Dans les roses de ta pudeur?
Non, vingt fois modelée et peinte,
Ta forme connaît sa splendeur.

Jetant le voile qui te pèse,
Réalité que l'art rêva,
Comme la princesse Borghèse
Tu poseras pour Canova :

Et ces plis roses sont les lèvres
De mes désirs inapaisés,
Mettant au corps dont tu les sèvres
Une tunique de baisers.

Ces vers ne se retrouvent pas dans les poésies complètes de Théophile Gautier, parues deux ans après les *Filles de plâtre*, en 1858.

AURIANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Problèmes de politique extérieure, Alcan. — Jean Bastin : *L'Affaire d'Ethiopie et les diplomates* (1934-1937;) Bruxelles, l'Edition universelle. — Anton Van Miller : *La Nation de la Mort;* Le Droit de vivre, 40, rue du Paradis. — H. Chassagne : *Le Japon contre le monde*, Editions sociales internationales. — Roger Lévy : *Relations de la Chine et du Japon*, Centre d'études de politique étrangère. — Maurice Bompard : *Mon ambassade en Russie* (1903-1908) Plon.

Problèmes de politique extérieure est un remarquable recueil de conférences organisées par la Société des anciens élèves de l'Ecole libre des sciences politiques. La première, due à M. A. Mousset, est consacrée au Danube. On connaît sa compétence. Quoique écrivant avant la destruction de l'Autriche, il trouvait déjà la situation peu rassurante. « La Tchécoslovaquie est la plus menacée », écrivait-il. La conférence sur le Rhin fut due à M. Albert Rivaud. Ses conclusions ne sont pas optimistes :

Nous nous sommes aperçus trop tard, écrit-il, que la politique de Stresemann était en réalité une forme de pangermanisme qui avait pris *pour nous mieux tromper* les dehors du pacifisme; l'évolution s'est aggravée depuis la mort de Streseman : aujourd'hui, Hitler est le maître de l'Allemagne.

Les problèmes méditerranéens furent étudiés ensuite par M. Maurice Pernot. Ils dépendent surtout de la politique italienne : les autres riverains sont partisans du *statu quo;* seul, M. Mussolini poursuit des plans révisionnistes. Sa maxime est « vivre dangereusement ». Le risque de devenir le voisin d'une Allemagne de 80 millions d'habitants ne l'a pas fait reculer jusqu'à présent. L'Anschluss ne semble pas l'émouvoir. Il ne paraît pas redouter la poussée allemande vers Trieste. M. Paul Reynaud en parlant à un diplomate qui vit à Rome et qui est un vieil ami de la France, celui-ci lui dit : « C'est en effet une objection que j'ai faite souvent aux Italiens, mais l'un d'eux m'a répondu un jour : *Oui, mais la proie est si belle!* » La proie : c'est nous!

La guerre entre l'Italie et le Négus est l'événement d'hier, mais même ceux qui ont en suivi les péripéties avec attention seront intéressés par l'exposé *très raisonné* qu'en donne M. Bastin dans l'**Affaire d'Ethiopie.** L'auteur (qui est Belge),

avec un grand souci d'impartialité, s'est défendu contre la tentation de flétrir la conduite de l'agresseur. M. Bastin me paraît même exagérer quand il écrit p. 256 : « La définition de l'agresseur n'a pas encore été trouvée ». On peut dire que toute l'histoire proteste contre un pareil scepticisme. Le besoin le plus impérieux pour les peuples a toujours été le maintien de la paix. Dans le cas qui nous occupe, la Société des Nations n'hésita pas à déclarer que « le gouvernement italien avait recouru à la guerre contrairement aux engagements » et à lui appliquer les sanctions. Celles-ci s'étant montrées insuffisantes, autre chose devra être trouvé, mais la majeure partie de l'humanité continuera à croire à la nécessité de faire régner la justice dans les rapports entre nations.

Un écrivain hollandais (?), M. Anton Van Miller, consacre un livre touffu à l'étude du problème des relations entre **Allemands et Juifs.** Jadis, l'Allemagne était comme la patrie principale des Juifs; le yiddisch (qui est une sorte de patois allemand) était la langue commune à presque tous les Israëlites européens. Aujourd'hui, la langue anglaise remplace petit à petit le yiddisch. Il y a en Amérique 4 millions et demi de Juifs. Si l'on y ajoute les autres Juifs vivant sous protectorat anglais, on voit qu'un tiers des Juifs existant actuellement sont dans la sphère anglo-américaine.

C'est soi-disant pour maintenir la pureté de leur sang aryen que les Allemands persécutent les Juifs et les contraignent à aller gagner leur vie hors du Reich. M. Van Miller établit que les Juifs ne sont pas une race particulière, ils sont tout au plus une « variété » de la race blanche. L'opposition entre Allemands et Juifs n'a donc pour base qu'une diversité de doctrine.

Les gouvernants actuels de l'Allemagne, écrit M. Van Miller, la transforment en un camp de héros qui ont besoin du commerce, devraient l'exercer, mais en sont incapables; et la nature allemande s'achemine, ainsi, à travers la gloire et la misère, vers un glorieux suicide... L'antisémitisme représente la haine contre la vie. Le Juif aime vivre et laisser vivre, l'Allemand, aujourd'hui, aime mourir et laisser mourir.

C'est pour cela que M. Van Miller qualifia l'Allemagne de **Nation de la mort.**

Les relations de la Chine et du Japon sont actuellement la plus importante des questions mondiales. M. Roger Lévy leur a consacré une excellente brochure. Une autre publication digne d'estime est le livre de M. Chassagne : **Le Japon contre le monde.** Ce second ouvrage est d'après son auteur « le premier essai de monographie marxiste d'un pays qui soit publié en France ». Il est en réalité le résumé de deux livres soviétiques, ceux de K. Popov et de Hayama, tous deux parus en 1936. M. Lévy et M. Chassagne se sont d'ailleurs abstenus de pronostics sur l'avenir de la Chine; ils constatent seulement que le mouvement nationaliste incite le peuple chinois à imiter l'Allemagne et l'Italie. Le Japon laissera-t-il ce réveil d'un grand peuple s'effectuer? C'est le problème principal de l'heure présente.

ÉMILE LALOY.

§

On pourrait écrire une histoire de la Russie durant le premier quart de ce XXe siècle rien qu'en se basant sur les différents *Souvenirs* et *Mémoires* des ambassadeurs de France qui furent accrédités auprès de la cour impériale russe pendant ce laps de temps. Evidemment une pareille histoire aurait de fâcheuses lacunes, des omissions nombreuses et montrerait une quasi complète incompréhension du passé de ce pays et de la mentalité de ses habitants, je n'écris pas : « de l'âme russe », car ce terme a été employé ces temps derniers à tort et à travers. Mais enfin, pour la consommation extérieure, une histoire faite ainsi suffirait amplement; le lecteur étranger n'y verrait que du feu et l'auteur récolterait gloire et fortune et même, qui sait? un fauteuil à l'Académie française. Cependant, toutes ces remarques ne concernent aucunement M. Maurice Bompard, qui avait réuni, peu de temps avant sa mort (survenue en 1935), ses souvenirs sur son séjour à Saint-Pétersbourg en un volume intitulé : **Mon ambassade en Russie,** qui vient de paraître en librairie.

M. Bompard représenta la France auprès de Nicolas II de 1903 à 1908, c'est-à-dire durant une période de l'histoire de ce pays particulièrement trouble, incohérente et grosse de menaces.

La guerre russo-japonaise venait de s'achever d'une façon peu glorieuse, plutôt même humiliante pour les armées impériales et particulièrement pour leurs chefs. La marée révolutionnaire ne faisait que monter. Enfin, le pays tout entier était saisi d'une sorte de fièvre qu'on pouvait appeler « constitutionnelle » et qui fut résolue en quelque sorte par la convocation d'une assemblée d'élus de la nation. Certes, la Douma d'Empire n'était pas un Parlement devant lequel les ministres étaient responsables. Les ministres étaient choisis par le souverain et n'avaient pas de compte à rendre à la Douma. Cependant le jeu de la libre critique s'exerçait et les députés ne se gênaient pas pour manifester leurs sentiments. Au surplus, même si les ministres n'étaient pas responsables, ils étaient bien souvent sur la sellette, non sans protester quelquefois.

Rappelons-nous le cri du ministre Stolypine du haut de la tribune de la Douma : *Né zapougaète!* (Vous ne me ferez pas peur!) Evidemment, la Douma exerçait sur eux une sorte d'intimidation qui les usait. M. Bompard décrit certaines séances auxquelles il assista :

> Ce fut pour moi un spectacle singulier que celui de quatre cent cinquante députés siégeant huit, dix et douze heures par jour, se tenant tout le temps silencieux dans leurs fauteuils, et écoutant religieusement, sans jamais se lasser, les mêmes redites répétées à satiété à la tribune; accueillant au cours des discours, sans nulle interruption, ni une exclamation, même approbative, mais à la fin par des applaudissements et des votes toujours unanimes, les propositions les plus excessives.

Cependant toutes les réformes proposées ou promulguées par le gouvernement semblaient bien timides aux membres des deux premières Doumas, animés d'un esprit franchement révolutionnaire.

> La Douma bouillonne, écrivait le 16 juin 1906 l'ambassadeur de France; elle cuit dans son jus, si j'ose dire; les passions s'y exacerbent peu à peu et les violents gagnent toujours du terrain. Les modérés, qui forment l'immense majorité (ce n'est pas exact pour les deux premières Doumas, mais passons), se dérobent.

On changea donc le mode d'élection pour modifier l'esprit de l'assemblée. Mais alors la pensée révolutionnaire passa dans les organisations provinciales, et bientôt après dans la rue.

Quant à la Douma, il s'y forma une minorité très agissante dont le centre fut le parti des constitutionnels-démocrates, par abréviation « cadets », qui se faisaient appeler « l'opposition de Sa Majesté » et qui rêvaient d'introduire en Russie les méthodes constitutionnelles anglaises.

Plusieurs Français notoires, note M. Bompard, vinrent même à Saint-Pétersbourg apporter aux cadets l'expression de leur amitié; ils ne doutaient pas du triomphe final de leurs amis, et ils en exultaient par avance. La plupart vinrent me voir. Je m'efforçais de dissiper leurs illusions.

Il faut rendre cette justice à M. Bompard qu'il s'est toujours refusé à transmettre au tsar ou à ses ministres les vœux de son gouvernement, quand ses vœux n'étaient qu'une ingérence indue dans les affaires intérieures de la Russie.

En somme, l'ouvrage de M. Bompard résume d'une façon claire et généralement exacte la vie politique et sociale russe du début de ce siècle, ainsi que la situation extérieure de la Russie pour la même période. Evidemment, si M. Bompard avait été plus familiarisé avec l'histoire russe (non diplomatique) il n'aurait pas écrit, par exemple, que l'idéologie démocratique ne répondait pas au tempérament slave, mais, enfin, il n'a commis dans son livre aucune de ces erreurs grossières que nous fournit un membre correspondant français de l'Institut de Coïmbre (Portugal) en citant dans un des derniers Bulletins de cet Institut certaines paroles de Maxime Gorki comme étant l'expression de la pure vérité :

L'ancien régime a pendant des siècles, avec l'aide de l'Eglise et des fonctionnaires cherché à affaiblir le peuple russe, en matière culturelle, intellectuelle et morale.

On a droit d'être crédule, dit un proverbe russe, mais il ne faut pas exagérer.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le Saint-Siège et l'Allemagne nationale-socialiste. — Dans le drame autrichien, qui a des aspects si déconcertants même pour ceux qui suivent de très près les événements politiques sur le plan européen, la question la plus intéressante peut-être qui se pose pour l'avenir immédiat est celle

de la controverse qui s'est instituée à propos de l'attitude du cardinal-archevêque de Vienne et des évêques de l'ancienne Autriche. Que tout le mouvement patriotique créé par les efforts de feu Engelbert Dollfuss et de l'ancien chancelier von Schuschnigg se soit effondré et comme évanoui à la seule approche des troupes du Reich hitlérien, cela peut s'expliquer à la rigueur par la crainte qu'inspire partout où elles ont l'occasion de s'affirmer les méthodes du national-socialisme, telles que les appliquent les maîtres de l'heure de l'autre côté du Rhin. Que des hommes en lesquels M. von Schuschnigg avait cru pouvoir placer sa confiance aient trahi le régime qu'ils s'étaient engagés à servir, on n'en a pas été trop surpris, car l'esprit de traîtrise et la lâcheté politique sont de tous les climats. Que le plébiscite du 10 avril, telle que la question était posée et telle que la consultation populaire était organisée, ait donné en Autriche la même quasi-unanimité que dans l'ancien Reich, cela donne une assez pénible idée de la conscience des foules et de leur sens de la dignité nationale. La vérité est qu'il n'y a pas d'argument d'ordre moral ou politique qui puisse prévaloir contre un fait accompli, quand celui-ci est appuyé par un appareil militaire comme celui dont dispose actuellement l'Allemagne nationale-socialiste. Dès le 13 mars on pouvait constater que la violence faite à l'Autriche indépendante était sans remède et que l'Anschluss était définitivement réalisé puisque personne en Europe, ni les grandes puissances occidentales, ni les pays de la Petite-Entente, ni la Russie soviétique, absolument personne n'était capable de s'y opposer ni même disposé à réagir sur le plan diplomatique.

Il y avait pourtant un fait de nature à donner certaines préoccupations aux dirigeants de Berlin qui se risquaient à tenter ce coup de force : c'est que l'Autriche était traditionnellement une puissance foncièrement chrétienne, que son attachement à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, était à la base même de sa vie nationale, et que chez elle la force du sentiment religieux était, en réalité, l'obstacle le plus sérieux à son rattachement à cette Allemagne nouvelle entièrement dominée par un national-socialisme dont les éléments les plus actifs se réclament d'un néo-paganisme qui

est la négation même de toute doctrine chrétienne. On pouvait concevoir que des Autrichiens s'affirmassent favorables à l'Anschluss à l'époque où la République de Weimar constituait une force d'attraction politique pour la sociale-démocratie, alors encore puissante à Vienne. On pouvait s'expliquer que les éléments pro-allemands, dont l'influence s'exerçait même au sein du parti chrétien-social, inclinassent vers une union dont ils cherchaient la justification dans le principe de l'unité du « Deutschtum ». Mais ce que nul ne pouvait prévoir, c'est qu'une Autriche catholique à raison de plus de 90 % de sa population allait se jeter d'un élan presque unanime dans les bras d'une Allemagne en lutte ouverte avec le Saint-Siège, qui s'acharne à détruire toute influence religieuse dans le cadre de l'Etat totalitaire, qui persécute le clergé catholique et même protestant presque autant qu'elle persécute odieusement, au nom du racisme intégral, les juifs. Que la lutte que soutiennent courageusement les catholiques allemands pour la défense de leur liberté religieuse n'ait déterminé de la part des catholiques autrichiens aucun geste de solidarité morale, c'est ce que le simple enchaînement des faits ne suffit pas à éclaircir.

Il semble bien que la responsabilité de cet état de choses incombe entièrement à l'épiscopat autrichien. On a assisté au spectacle affligeant du cardinal Innitzer, archevêque de Vienne, se précipitant chez le chancelier Hitler dès l'arrivée de celui-ci et rédigeant dès le 18 mars, au nom de tous les évêques de la vieille Autriche, une déclaration qui constituait une adhésion sans réserve au national-socialisme et un acte de soumission absolue à un pouvoir qui a constamment méconnu les principes de l'Eglise. On y lisait qu'à l'occasion des événements historiques récents, l'épiscopat autrichien reconnaissait avec joie que le mouvement national-socialiste, dans le domaine de la reconstruction nationale et économique aussi bien que dans celui de la politique sociale, a accompli des choses remarquables pour le peuple allemand, que les évêques autrichiens étaient convaincus que l'action du mouvement national-socialiste a écarté le péril du bolchevisme athée et destructeur, qu'ils l'accompagnaient pour l'avenir de leurs vœux et bénédictions.

Le jour du plébiscite, était-il dit, ce sera pour nous, évêques, un devoir incontestable de nous rallier comme Allemands au Reich allemand, et nous attendons de tous les fidèles chrétiens qu'ils sachent ce qu'ils doivent à leur peuple.

Par là l'épiscopat autrichien allait beaucoup plus loin que l'épiscopat allemand lui-même, qui n'avait pas encore pris officiellement position à l'égard du plébiscite et qui, en tout cas, n'a jamais fait acte d'adhésion au national-socialisme. Il était permis de croire que cette attitude n'avait été adoptée par le cardinal Innitzer qu'après s'être assuré de l'assentiment du Vatican, et on y voyait une préface à la visite que le chancelier Hitler se proposait de faire au Pape, au cours de son prochain séjour à Rome. Il n'en était rien. Quelques jours plus tard, le Vatican réagissait, en effet, par une note officieuse de *l'Osservatore romano*, lequel se disait autorisé à communiquer, à titre de constatation de fait et en faisant abstraction de toute considération d'ordre politique, que la déclaration de l'épiscopat autrichien avait été formulée sans aucune entente préalable avec le Saint-Siège, ni avec l'approbation postérieure de celui-ci. En même temps, le poste radiophonique du Vatican diffusait en langue allemande, et à titre privé, une causerie sur le catholicisme politique qui comportait une condamnation formelle de l'attitude du cardinal-archevêque de Vienne. La thèse était que lorsque les « gardiens élus de la Loi divine » sortent du domaine religieux et moral pour entrer dans celui de la politique, ils abusent de leur autorité pour persuader les croyants de la vérité de certaines affirmations de la vie politique et sociale, même quand ces affirmations sont jugées autrement par des hommes raisonnables et experts en la matière.

L'incident eut un grand retentissement dans tout le monde catholique et le gouvernement du Reich dut s'en trouver fort embarrassé, car la presse nationale-socialiste observa à son sujet un silence absolu. Mais ce n'était là qu'une réaction tout à fait officieuse et qui ne permettait pas encore de préciser avec toute la netteté désirable la position du Vatican. Le 7 avril, trois jours avant le plébiscite, il y eut un fait nouveau qui ne permettait plus de se méprendre sur la doctrine du Saint-Siège. Le cardinal Innitzer, appelé à Rome pour s'ex-

pliquer, eut deux entretiens avec le cardinal secrétaire d'Etat, et il fut contraint de signer une nouvelle déclaration dans laquelle il exposait que le document du 18 mars n'avait pas la portée d'une approbation de ce qui n'est pas compatible avec les lois de Dieu et la liberté de l'Eglise catholique, qu'il ne devait pas être interprété comme impliquant une obligation de conscience et ne pouvait être utilisé pour un but de propagande politique. Au nom de tous les évêques d'Autriche, le cardinal Innitzer demandait, pour l'avenir, que dans toutes les questions concernant le Concordat en vigueur il n'y ait aucun changement sans entente préalable avec le Vatican, que l'application de toutes les règles établies en ce qui concerne l'enseignement et l'éducation de la jeunesse continue à correspondre aux droits naturels des parents et à ce qu'exige la formation religieuse et morale des catholiques. Il était insisté sur l'interdiction de toute propagande hostile à la religion et sur la nécessité de proclamer, de défendre et de réaliser par tous les moyens les droits des catholiques, la foi catholique et les principes chrétiens. C'était, on le voit, le désavœu éclatant de tout ralliement au national-socialisme et le retour à la ligne inflexible de la doctrine de l'Eglise. On savait bien que cela ne pouvait avoir aucune influence directe sur les résultats du plébiscite du 10 avril, mais il n'en était pas moins affirmé solennellement, en face de la pression nationale-socialiste, que les croyants ont le droit de se prononcer dans toutes les circonstances selon leur conscience religieuse.

Telles sont les pièces du dossier des relations actuelles entre le Saint-Siège et le Reich hitlérien. Il est certain que les 22 millions de catholiques allemands qui se trouvent renforcés maintenant de 6 millions de catholiques autrichiens trouvent dans la position prise par le Vatican un sérieux réconfort dans la lutte qu'ils soutiennent pour la défense de leurs intérêts religieux dans le cadre du Reich unifié. Avant la violence faite à l'Autriche indépendante, on prévoyait une détente dans les relations entre le Saint-Siège et le gouvernement de Berlin. Il était généralement admis que M. Mussolini s'employait personnellement à favoriser une réconciliation et un règlement acceptable pour l'Eglise des questions

en suspens. On ne doutait pas que cette réconciliation devait être scellée au cours de la visite que le Führer se proposait de faire au Pape; mais l'incident de l'épiscopat autrichien a remis tout en question et, dans l'état présent des choses, il semble difficile, s'il ne survient pas un fait nouveau, qu'une telle démarche du chancelier allemand puisse avoir lieu. Le fait que le Saint-Siège considère que le Concordat avec l'Autriche subsiste dans sa valeur première, avec toutes les garanties qu'il assure à l'enseignement religieux et aux œuvres d'éducation de la jeunesse, prouve assez qu'il estime que sa doctrine fondamentale est impossible à concilier dans la réalité des choses avec les principes essentiels du national-socialisme. C'est là la dernière ligne de résistance au rattachement moral de l'Autriche catholique à l'Allemagne hitlérienne. Il reste à démontrer qu'elle constitue un rempart suffisamment solide contre les assauts d'une force politique qui ne recule devant aucune violence et qui n'admet aucune conscience libre dans un Reich unifié où tous les hommes sont asservis durement à l'Etat totalitaire.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Commandant Charcot : *Autour du pôle. Expédition du « Pourquoi-Pas? »*; Flammarion. 4.25

Paule Herfort : *Echec au lion.* Avec 24 photographies et une carte; Baudinière. » »

Alfred Massé : *Histoire du Nivernais.* Avec des gravures h. t.; Boivin. 27 »

Henri Tronchon : *Huit mois au Brésil.* Activité sociale. Le décor et la vie. Orientations intellectuelles; Belles Lettres. 25 »

Paul-Emile Victor : *Boréal, la joie dans la nuit.* Avec de nombreux croquis et des cartes par l'auteur et 16 pages h. t. en héliogravure; Grasset. 30 »

Ethnographie, Folklore

Paul Coze : *L'oiseau tonnerre.* Paysages et Magie Peaux-Rouges. Avec des illus.; Edit. Je Sers. » »

Histoire.

Albert Bayet : *Histoire de France;* Edit. du Sagittaire. 30 »

Divers : *Robespierre vu par ses contemporains,* témoignages recueillis et présentés par Louis Jacob; Colin. 32 »

Gambetta : *Lettres 1868-1882.* Avec des illust.; Grasset. 50 »

Littérature

Paul Allard : *Rouspéteurs sachez rouspéter;* Edit. de France. 10 »

Claude Aragonnès : *Marie d'Agoult, une destinée romantique;* Hachette. 20 »

H. de Brémond d'Ars-Migré: *Les Chevaliers du Porc-Espic ou du Camail 1394-1408;* Impr. Protat frères, Mâcon.

Henri Dérieux : *Lamartine raconté par ceux qui l'ont vu.* (Lettres, Mémoires, Documents, etc.) ; Stock. 21 »

Jeanne Faure-Sardet : *Un rêve à Tipasa;* Typographie d'art, Alger. 10 »

Pierre Forgeron : *Colères;* Edit. de La Phalange, Librairie Bernaerts, Bruxelles. » »

Pierre Jourda : *L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand. Le Romantisme;* Boivin. 40 »

Rabbin Jacob Kaplan : *Témoignages sur Israël dans la littérature française;* Lipschutz. 15 »

Keyserling : *De la souffrance à la plénitude,* texte établi et traduit par Jean Paul de Dadelsen, avec un avertissement et 2 chapitres inédits de l'auteur; Stock. 25 »

Gabriel de Lautrec : *Souvenirs des jours sans souci.* Avec 30 illust.; Edit. de La Tournelle. » »

Prosper Mérimée : *Lettres à Fanny Lagden,* texte anglais et traduction, publiées d'après le manuscrit original appartenant à Ed. Champion par Georges Connet et Pierre Trahard; Boivin. 50 »

Francis de Miomandre: *Mon Caméléon.* Avec des illust. (Coll. *Scènes de la vie des bêtes*); Albin Michel. 22 »

Georges Mongrédien : *La vie privée de Louis XIV;* Hachette. » »

Maurice Parijanine : *Contes du Pays blanc, suivis de quelques essais;* L'Amitié par le livre. 18 »

Jacques Rivière : *Rimbaud;* Emile-Paul. 18 »

André Rousseaux : *Littérature du vingtième siècle;* Albin Michel. 18 »

Maximilien Rudwin : *Les écrivains diaboliques de France;* Figuière. 12 »

Emile Schaub-Koch : *Armand Godoy;* Messein. 12 »

Paul Vaillant-Couturier : *Poésie,* œuvres choisies. Préface de Léon Moussinac; Edit. sociales internationales. » »

Jean Vignaud : *L'esprit contemporain;* Edit. du Sagittaire. 20 »

Stefan Zweig : *Magellan,* version française par Alzir Hella; Grasset. 30 »

Philosophie

Emile Rideau : *Descartes, Pascal, Bergson;* Boivin. 20 »

Léon Robin : *La morale antique;* Alcan. 15 »

Poésie

Hubert Gelz : *Mosaïques,* sonnets et rondeaux, 1re série; Les Etudes poétiques. » »

Andrée Massenet : *Le miroir voilé;* Le Divan. » »

Albert de Teneuille : *Le temple de lumière;* Libr. Istra. » »

Eugène de Villeneuve : *Les heures enchantées.* Préface de Martin Saint-René; Le Soudier. 17 »

Politique

Docteur Lavo Cermelj : *La minorité slave en Italie. (Les Slovènes et Croates de la Marche Julienne).* Traduction française; Ljubljana. » »

Fernand Fontenay : *La Cagoule contre la France;* Edit. sociales internationales. » »

Henry Lémery : *La Russie et la France;* Société des Amis de la Russie nationale. 2 »

Kurt Von Schuschnigg : *Autriche ma patrie;* Plon. 20 »

G. Ward Price : *Je connais ces dictateurs,* traduit de l'anglais par P. F. Caillé; Edit. de France. 25 »

Questions militaires et maritimes

Camille Aymard : *Le drame de la Méditerranée;* Baudinière. » »

Questions religieuses.

Pierre Mandonnet, O.P.: *Saint Dominique, l'idée, l'homme et l'œuvre*, augmenté de notes et d'études critiques par M. H. Vicaire, O.P. I.: *Etapes.* II: *Perspectives;* Desclée De Brouwer. 2 vol. » »

Roman

Mathilde Alanic : *Clélie et son destin;* Flammarion. 16 »

Vicki Baum : *La grande mise en vente*, traduction de Marguerite Thiolet; Stock. 18 »

Petre Bellu : *La parole est à la défense*, texte français de D. A. Dospinesco. Préface de Panaït Istrati; Rieder. 18 »

R. Duchateau : *Le Trèfle noir*, grand roman d'aventures. Avec des illust. de Dutertre; Edit. sociales internationales. 12 »

Pierre Lafue : *La voleuse;* Edit. de France. 18 »

Jef Last : *Zuyderzee*, traduit du néerlandais par Eckman. Préface d'André Gide; Nouv. Revue franç. » »

La Varende : *Le Centaure de Dieu;* Grasset. » »

Mme Charles Péronnet : *Au secours.* Illust. de Manon Iessel; Flammarion. 14 »

Baronne Marie Surcouf : *La princesse aux perles;* Tallandier. 15 »

Sciences

Maurice Curie et Maurice Prost : *Nécessaire mathématique. P.C.B. — S.P.C.N.— .....*; Hermann. 20 »

Mme de Mersseman : *Ondes humaines décelées par les photographies et les écrits. Le pendule magique;* chez l'auteur, rue du Saule, Steenwerck, Nord. 12 »

Y. Rocard: *Les phénomènes d'autooscillation dans les installations hydrauliques;* Hermann. 18 »

André Weil : *Sur les espaces à structure uniforme et sur la topologie générale;* Hermann. 15 »

I. Yvon : *Recherche sur la théorie cinétique des liquides.* Première partie : *Fluctuations en densité;* Hermann. 18 »

I. Yvon : *Recherches sur la théorie cinétique des liquides;* 2e partie: *La propagation et la diffusion de la lumière;* Hermann. 18 »

Sociologie

Karl Marx, F. Engels, V. I. Lénine: *Sur la famille*, textes choisis, traduits et commentés par Jean Fréville; Edit. sociales internationales. » »

J.-P. Reinach : *Du gouffre à l'espoir*, essai social et politique; Alcan. 15 »

MERCURE.

ÉCHOS

Aristide Marie. — Une académicienne : Marie Gevers. — Souscriptions pour le monument de Baudelaire. — Cunot Amiet. — Le souvenir de Claude Vignon. — Les « Amitiés méditerranéennes ». — Le problème des pierres-figures. — Le centenaire de la Société des Gens de Lettres. — « L'invasion allemande. » — Un centenaire : « L'Espoir en Dieu. » — Mermeix, mauvais prophète. — L'amour est comme les auberges en Espagne... — « Le Dante » au lieu de « Dante ». — Le sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Aristide Marie. — Il est certains noms inséparables dans l'histoire littéraire : Montaigne et La Boétie, Gœthe et Eckermann, Port-

Royal et Sainte-Beuve, Mallarmé et Gourmont... Aristide Marie vient ainsi d'aller retrouver son cher Gérard de Nerval.

Ses amis ne sauraient s'attrister de son départ à 76 ans, droit, précis, avec l'esprit intact, le jeu franc. Je ne vais pas faire l'élégiaque sur la tombe de cet amant du romantisme. Il était, au demeurant, le plus délicieux philosophe sceptique, auquel sa tenue stricte, son équipage, son monocle, ses guêtres, son quant à soi, distant, jaloux, précis, mais sa gentillesse aussi, vraiment incomparable parmi les siens ou ceux de son choix, donnaient aux yeux et à l'esprit un personnage second Empire d'une piquante et encore toute actuelle Renaissance. Il était au surplus et à l'excellence « l'honnête homme » au sens du XVIIe siècle.

Retiré dans son cabinet de Fontainebleau, parmi la plus belle collection qui soit des auteurs et des illustrateurs du temps où il avait logé sa religion, il avait achevé cette œuvre d'initiateur et de critique que nulle bibliothèque difficile et scrupuleuse, en France ou ailleurs, ne pouvait omettre de tenir. Exemple était-elle en cela, cette œuvre, de cet ordre de travaux où le procès critique, la susceptibilité de la sensibilité, l'exactitude bien mesurée du jugement font qu'ils sont appelés, sans retard et sans vain bruit, à leur séance définitive, sur les rayons mêmes ou continuent de vivre les personnages de leur religion.

Si dans cette revue où, depuis déjà Alfred Vallette et l'autre siècle, il avait tant d'amis, on n'a jamais vu sa signature, d'ailleurs exclusivement consacrée à ses livres, par contre — et c'est ce qui m'autorise à lui donner ici un adieu que le *Mercure* a accoutumé d'inscrire envers les siens — c'est aux Editions du *Mercure de France* qu'il a donné et où paraîtra son ultime ouvrage, le second pour l'importance historique avec son *Gérard de Nerval, l'homme et l'œuvre* (Hachette, 1914). Ouvrage consacré à *Barbey d'Aurevilly, connétable des lettres.*

A une ingéniosité et une prudence de Sioux à ramasser, à découvrir et à cribler les informations et les documents, il ajoutait une judiciaire à la fois détrompée et généreuse, une connaissance très avertie du fond humain, où sa profession d'avoué, tâche de sa vie pratique, n'avait pas manqué de le conforter.

Si Fontainebleau lui dédie un des beaux chênes de sa forêt, de cette *Forêt symboliste* dont Aristide Marie a décrit la faune littéraire, depuis Mallarmé, son ami, et jusqu'à Guillaume Apollinaire, je gage qu'on y verra un jour, gravés au canif, deux noms : *Sylvie et Gérard...* — ANDRÉ ROUVEYRE.

§

Une académicienne : Marie Gevers. — L'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique a un esprit large et hospitalier : elle est ouverte aux étrangers et ne dédaigne pas d'accueillir les femmes. C'est au titre d'étranger qu'elle nomma Vielé-Griffin et la comtesse de Noailles. On sait que celle-ci a été remplacée par Mme Colette. Mais jusqu'à présent aucune femme belge n'était académicienne. Cette lacune vient d'être comblée par la nomination de Marie Gevers.

Domiciliée dans un village des environs d'Anvers, où elle est née et qu'elle n'a jamais quitté, Mme Gevers est une Belge des plus authentiques, par ses origines, par son talent vigoureux et évocateur, par sa parenté avec un grand poète tel que Verhaeren. Très chère à celui-ci et à sa femme, elle débuta elle-même par un recueil de vers. Mais c'est dans le roman qu'elle devait trouver la renommée. On cite surtout d'elle *La Comtesse des Digues, Madame Orpha, Le Voyage de Frère Jean.* Son dernier roman, *La Ligne de Vie*, publié voici quelques mois, se déroule dans un milieu de paysans de la Campine aux landes sauvages, et c'est un ouvrage singulièrement puissant, pathétique, hallucinant.

Les lecteurs du *Mercure* se souviennent que Marie Gevers a collaboré à cette revue, où elle a fait paraître notamment une impressionnante nouvelle, *La Grande Marée* (n° du 1er octobre 1936). — L. M.

§

Souscriptions pour le monument à Baudelaire. — Le Comité du monument nous a communiqué cette première liste :

	Francs
MM. Albert Lebrun, Président de la République	500
Jules Jeanneney, Président du Sénat	1.000
Edouard Herriot, Président de la Chambre	100
Société des Gens de Lettres	500
Société des Poètes français	300
Maison des Intellectuels	250
MM. Calmann-Lévy	500
Garnier frères	100
Albin Michel	100
Payot	100
Mercure de France (Editions)	100
Mercure de France (Revue)	300
Nouvelle Revue française	200
Nouvelle Revue critique	100
MM. Emmanuel Aegerter	50
André Bellivier	40
Mme Maria-Pia Cafagna	10
MM. Pierre Champion	50
Marcel Coulon	30

MM. Jacques Crépet	50
Léon Deffoux	20
Désaymard	5
Daugère	50
Mme Yvonne Ferrand-Weyher	50
MM. René-Albert Fleury	10
André Foulon de Vaulx	300
Edmond Haraucourt	100
Yves Gérard Le Dantec	50
Maurice Janets	50
Grégoire Le Roy	100
Louis Le Sidaner	80
Marcello-Fabri	100
Mme Marguerite Jules-Martin (Société de Poésie)	200
MM. Henri Mazel	10
Paul Michel	20
Jules Mouquet	100
Mlle Marie Noël	10
M. André Payer	20
Mme la Comtesse Pierre de Pimodan	50
MM. Louis Pize	20
Louis Renault	3.000
Jean Tenant	25
Mlle Marie-Louise Vignon	20
M. Ambroise Vollard	100
Un jeune poète français de Belgique	10
Souscriptions remises directement au trésorier par Fix-Masseau (provenances diverses et anonymes)	1.500
Total au 1er avril	10.380

Prière d'adresser les souscriptions à M. Emmanuel Aegerter, trésorier du Comité, 33, rue de Coulmiers, Paris XIVe (Compte-*Chèques postaux : Paris* 596-32.

§

Cuno Amiet. — Pour fêter les soixante-dix ans du peintre Cuno Amiet, la Suisse vient de consacrer tout un cycle de manifestations à l'œuvre de ce découvreur sagace d'harmonie et de lumière. Peu d'artistes ont échelonné, au long de leur carrière, — et celle-ci compte plus d'un demi-siècle — des recherches aussi multiples, aussi évoluées et toutes rayonnantes d'une curiosité sans cesse en éveil. Son premier maître fut, à Soleure, Frank Buchser, qui peignit tour à tour dans ses toiles l'enthousiasme écarlate des Garibaldiens, l'Espagne des guerillas, le Maroc inconnu et la vie américaine au temps de la guerre de Sécession.

Les cérémonies qui se sont déroulées à Berne où vient de s'ouvrir une importante réprospective, et les conférences que le Professeur Conrad de Mandach, le meilleur commentateur de l'artiste, vient de dédier à Cuno Amiet, ont situé à leur réelle valeur la place de l'artiste et son rôle dans la peinture suisse d'aujourd'hui. — ÉLIE MOROY.

§

Le Souvenir de Claude Vignon. — Dans le *Mercure de France* du 1er avril, nous mentionnions le nom de Mme Claude Vigon parmi les personnalités dont avril 1938 marquait le cinquantenaire de la mort. Il fallait lire : Mme Claude *Vignon*, et M. P. Chacornac veut bien nous le faire remarquer.

Notre correspondant nous précise, aussi, que contrairement au texte dont nous avions tiré notre écho, il convient d'écrire Eliphas *Lévi* et non pas Eliphas *Lévy*. M. P. Chacornac connaît bien la question, puisque l'auteur d'un ouvrage consacré à *Eliphas Lévi* (1810-1875), présentation de Paul Redonnel, préface de Victor-Emile Michelet, Paris 1926. *Eliphas Lévi*, ces deux noms hébreux sont la traduction des deux prénoms de celui-ci : *Alphonse-Louis*, son patronyme étant Constant.

Nous l'avons dit, Eliphas Lévi fut le premier mari de Mme Claude Vignon née Noémi Cadiot, le second étant Maurice Rouvier, l'homme politique. Un décret en date du 26 août 1865 l'avait autorisée à ajouter à son nom de jeune fille celui de Claude Vignon, à s'appeler Cadiot-Claude Vignon. De l'intéressante lettre de M. P. Chacornac nous citerons ces lignes, qui permettent de mieux connaître Mme Claude Vignon, qui, journaliste et femme de lettres, eut surtout du talent comme statuaire.

Ses principales œuvres sont à Paris. Elle a fait la décoration de l'escalier qui conduisait autrefois à la bibliothèque du Louvre, et qui est à présent l'escalier d'honneur du Ministère des Finances; le bas-relief de la fontaine Saint-Michel, le buste de Mignet, à l'Académie française, etc., etc.
Celui qui signait Eliphas Lévi fut son initiateur en tout : art, phlosophie, science. Mme Claude Vignon fut son œuvre, et ce n'est pas trop dire puisque Eliphas Lévi était et demeure un magicien.

Quand il nous arrivera de nous rendre à la librairie générale des sciences occultes (Chacornac frères), quai Saint-Michel, nous aurons un salut désormais pour le bas-relief de la fontaine. — G. P.

§

Les « Amitiés méditerranéennes ». — Il a été rendu hommage dans le *Mercure* du 1er avril, sous la plume de M. Robert Migot, aux écrivains algériens. C'est l'occasion de signaler l'action d'une société, *Les Amitiés méditerranéennes*, dont le siège est à Monte-Carlo, et qui s'est donné la mission suivante :

Contribuer à faire cesser les préjugés et les fanatismes qui opposent encore les civilisations ou les traditions gréco-latines, chrétiennes, juives et islamiques qui ne sont en réalité que des aspects différents ou successifs de la civilisation méditerranéenne.

Répandre dans les esprits la conviction que la Mer Méditerranée, sur les bords de laquelle s'épanouirent toutes nos civilisations, peut encore rassembler des peuples proches d'un même idéal et allier en une même éthique les élites de ses rives.

Organiser des échanges intellectuels entre les diverses nations ou régions méditerranéennes; favoriser l'organisation de hautes études méditerranéennes en Europe, en Afrique, en Asie Mineure; faire connaître les civilisations les unes aux autres; adapter les dernières conquêtes de la science et de la mécanique à des fins humanistes.

Rappeler en toute circonstance que la civilisation a la paix pour condition et que rien de durable ne peut s'établir dans le monde lorsque l'esprit ne gouverne pas.

Cette société se préoccupe particulièrement de faire connaître au public français les foyers intellectuels qui existent tout autour de la Méditerranée, les écrivains et les poètes qui, au Caire, à Oran ou au Maroc, ont publié des œuvres de valeur et mériteraient d'être mieux connus. C'est dans cet esprit que récemment M. Jean Desthieux, secrétaire général des *Amitiés Méditerranéennes*, a fait avec succès à Paris une conférence sur les poètes de l'Afrique du Nord. Après la conférence, on entendit des poèmes égyptiens et des œuvres de Marc Brimont, Edmond Jabès, Albert Tustes, Robert Boissy, interprétées par Mlle Rose Malhamé. — RENÉ DE BERVAL.

§

Le problème des Pierres-Figures. — Mon compte-rendu du 1er mars 1938 sur l'ouvrage de M. Milice était peut-être faible; du moins n'était-il pas aussi méchant qu'il aurait pu, et selon la grande majorité des préhistoriens vraiment compétents, qu'il aurait dû l'être. Tant que sur les prétendues pierres-figures on n'aura pas constaté des marques indéniables de travail humain; tant qu'on n'aura pas trouvé une collection, disons de dix à vingt pierres dites figurées, dans la terre, mêlées à de vrais instruments et selon une fouille conduite comme il faut, la théorie générale et les interprétations personnelles ne pourront être qu'une amusante fantaisie.

Dans la pierre où j'ai cru voir un ours ou la tête d'une vieille femme, M. Milice voit un profil d'anthropoïde « rayonnant d'intelligence et presque empreint d'humanité ». Allons, tant mieux : ça prouverait, fait qu'on ne soupçonnerait guère, que la Picardie a été colonisée par des gorilles ou des orangs-outangs. Je ne crois pas manquer à l'impartialité ni à la courtoisie quand je répète ici que M. Milice ne m'a pas plus convaincu que ses prédécesseurs parce que ses « preuves » ne sont pas plus scientifiques que les leurs. — A. VAN GENNEP.

§

Le centenaire de la Société des Gens de Lettres. — On lit dans *le Charivari* du lundi 29 janvier 1838 :

Une association à l'instar de celle qui existe entre les auteurs dramatiques vient de se former entre les gens de lettres. Cette association repose sur les droits qu'assurent à la propriété littéraire la législation et la jurisprudence.

...L'association a donc pour objet, comme ses considérans le font pressentir :

1. D'assurer aux écrivains et éditeurs primitifs de leurs œuvres une juste indemnité de la part des éditeurs qui les reproduisent dans des publications périodiques ou des auteurs qui les imitent sur la scène;

2. D'empêcher par tous les moyens la contrefaçon à l'étranger et à l'intérieur;

3. De prêter l'appui et les forces de l'association aux droits individuels de ses membres;

4. De fonder une caisse de secours mutuels.

Cette association est administrée par un comité pris dans son sein, et qui se renouvelle par l'élection tous les ans; elle est représentée dans ses rapports avec les tiers par un agent central, placé sous la surveillance et la direction du comité.

...Les gens de lettres ne peuvent qu'applaudir à la pensée et à l'organisation de cette société, qui a pour elle l'équité, le droit, les convenances, et qui, demeurant étrangère à la politique, concilie parfaitement la libre circulation de la pensée avec la juste rémunération des travaux de l'esprit.

Le comité se compose de MM. Villemain, pair de France, secrétaire perpétuel de l'Académie française, président; Louis Desnoyers, vice-président; André Delrieu et Jules-A. David, secrétaires, Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; Alex. Dumas; Léon Gozlan, Granier de Cassagnac; Eugène Guinot; Victor Hugo; Lamennais; Hippolyte Lucas; Désiré Nisard; Louis Reybaud; Alphonse Royer; Frédéric Soulié; Louis Viardot.

L'article du *Charivari*, qui a tout l'air d'un communiqué, ajoutait que l'agent central de la société était M. Pommier, rue de la Michodière, n° 14, et se terminait par ce *Nota* :

Nota. — L'acte de Société est déposé chez M. Maréchal, notaire, rue des Fossés-Montmartre, n° 11.

On sait que la Société des gens de lettres naquit chez Louis Desnoyers, qui après avoir fondé *le Charivari*, avait contribué à la fondation du *Siècle*, le 10 décembre 1837. Mais on fixe généralement sa fondation à l'élection de son premier comité au 16 avril suivant.

Le *Charivari*, qui pouvait être bien renseigné, nous apprend que, dès le mois de janvier, le comité était constitué, et que le bureau avait déjà été choisi, sinon élu. — J.-G. P.

§

« L'Invasion allemande ». — Sous ce titre, n'était-ce pas un des plus grands succès de librairie qui paraissait il y a tout juste cinquante ans (mai 1888) sous la forme de livraisons?

Cet ouvrage du général Boulanger, à en croire une gazette de l'époque, était tiré à deux millions cinq cent mille exemplaires. — G. P.

§

Un Centenaire : « L'Espoir en Dieu ». — Cent ans ont passé depuis l'époque du plein romantisme. Et, n'en déplaise à Bossuet, cent ans, c'est quelque chose, pour notre siècle de continuels bouleversements. Comment, après toutes les tempêtes qui se sont succédé depuis sa parution, comment un poème peut-il nous intéresser encore? C'est que le thème de l'espoir en Dieu, que Musset composa en février 1838, éveille un nouvel écho dans notre temps d'angoisse.

Bien des œuvres de l'école romantique ont sombré dans l'oubli; mais Musset n'est pas d'une école. C'est un homme de génie qui a souffert; il a laissé « s'élargir sa blessure » et l'a livrée à l'humanité telle quelle. Par l'expression de sa souffrance, Musset déborde les cadres du romantisme. Il ne s'agit plus d'un être qui se prend en pitié et pleure sur lui-même, au bord de quelque cascatelle de convention, mais bien d'une âme déchirée par le doute. Et qui ne doute pas à son heure, qui ne se demande pas un jour, avec angoisse, s'il faut dire « oui » ou « non » à une confiance, à une foi, à un espoir? « Nier, croire et douter bien », comme dit Pascal, « sont à l'homme ce que le courir est au cheval ». Douter bien, c'est-à-dire, non point se reposer sur le « mol oreiller » du doute, de l'indifférence, mais chercher si l'on doit répondre « oui » ou « non ». Il n'est homme qui, en présence de soi-même, ne se trouve en présence des problèmes moraux et métaphysiques — questions qui le torturent — et ne connaisse, de ce fait, le tourment d'hésiter entre l'affirmation d'un « oui » et l'affirmation d'un « non ».

En quelque domaine que ce soit, le grand supplice de Musset est celui du doute : doute en amitié, doute en amour, doute en religion : doute de Cœlio envers Octave, doute continuel envers l'amour, doute d' « un enfant du siècle » que l'amour a une fois trahi. Ce doute s'achève dans la conviction douloureuse de la solitude intérieure, solitude qui naît d'un constant malentendu des cœurs.

Se détachant enfin du vide humain, Musset interroge les cieux et se tourne vers Dieu. Là aussi, doute; mais l'affirmation d'un « non » ne peut satisfaire sa soif d'infini. Il faut donc arriver à l'affirmation d'un « oui ». Certes, Musset est effrayé par l'idée d'un Dieu lointain et redoutable; mais, pense-t-il, la souffrance

rachète les fautes. Laissons-nous donc emporter par l'intuition que nous avons de la présence d'un Dieu bon. Il faut prier :

> Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance,
> Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
> . . . .
> Il est juste, il est bon, sans doute il nous pardonne,
> Tous vous avez souffert, le reste est oublié.

Cet abandon, auquel il arrive peu à peu après deux ans de doute, fait pour lui s'estomper la douleur; la résignation commence. L'espoir en Dieu lui permet d'essayer de se remettre au-dessus des événements et de ne plus se laisser écraser par eux; effort facile quand l'amour de Dieu nous soutient.

Les ans, certes, ont passé depuis l'exubérance du romantisme. Ce « moi », insupportable à Montaigne et dont les romantiques ont abusé, nous paraît, aujourd'hui, petit, mesquin. Ce ne sont plus les vicissitudes misérables de notre « moi » restreint, mais les graves problèmes du « moi » humain qui nous occupent. C'est pourquoi le poème de Musset est comme un écho de notre actuel « mal du siècle ».

Nous avons vu passer des guerres, nous avons vu des tyrans répandre du sang pour oublier la couleur du sang déjà versé, nous avons vu des dictateurs se faire dieux d'argile pour oublier Dieu, toujours présent... Plus nous voyons d'iniquités, plus nous voyons de malheureux hommes sacrifiés à des haines incompréhensibles, plus l'incertitude terrestre grandit autour de nous et menace de nous engloutir, plus aussi grandit en nous le besoin de croire en une vie future de justice et de paix, plus notre « espoir en Dieu » se fortifie. Ce n'est pas un seul homme désolé par une seule souffrance, mais tous les hommes, avec le poids des souffrances de la terre, qui s'agenouillent et prient :

> Une immense espérance a traversé la terre
> Malgré nous, vers le ciel, il faut lever les yeux.

A. LEFAY-ALAUX.

§

Mermeix, mauvais prophète. — Mermeix, qui se souvient aujourd'hui, trois ou quatre ans après sa mort, de Mermeix qui publia (pourquoi?) avant de quitter ce monde une volumineuse *Histoire romaine*, sauf, ô ironie! des lecteurs de Léon Bloy qui, par deux fois, l'exposa au pilori, d'abord, dans le n° 4 du *Pal* (2 avril 1885), puis, l'année suivante, dans le *Désespéré*. Hippolyte Maubec, M. Joseph Bollery nous l'a révélé en nous livrant la clé

de ce livre douloureux, rageur, enragé et autobiographique (1), c'est lui, c'est Mermeix, l'émule et le rival des Scholl, des Idolff, des Fouquier, des Deschaumes, et autres « maréchaux de la chronique », et qui fut *Roi de la presse,* il y a un demi-siècle, ayant été assez malin pour instaurer,

a son usage une sorte de royauté de l'espionnage et de l'intimidation. Il donne aussi, prétendait Bloy, des mots d'ordres à la Presse entière, organise le scandale, décrète le bruit, promulgue le silence et, aussi savant délateur que redouté complice, fait tout trembler de son omnipotente ignobilité (2).

Le *Courrier français,* prototype des journaux et magazines patronés par les laboratoires de produits pharmaceutiques, qui devait, grâce aux subsides d'un fabricant de pastilles anti-rhume, faire une concurrence désastreuse au *Chat Noir* du gentilhomme-cabaretier Salis, débauchant ses rédacteurs, ceux du crayon et ceux de la plume, les bons comme Willette, et les médiocres, comme Uzès (3), Goudeau, Mac Nab et Alphonse Allais, — d'où, sans doute, la raison de la sortie de Bloy, ami, provisoirement, et collaborateur de Salis, le *Courrier français* que dirigeait, avec la commandite de Géraudel, un homme d'affaires plutôt que de plume, Jules Roques, s'était attaché, en mai 1886, comme leader, Mermeix, lequel ne s'appelait pas comme le croyait Bloy, Vermont ou de Vermont, mais Gabriel Terrail et était natif de la Basse-Terre (île de la Guadeloupe), où il était né le 27 juillet 1859 et où il était venu pour faire, « aux frais de l'Etat, en qualité de boursier, dans un lycée de province », ses études en France, et, aussitôt après, dès l'âge de 17 ans, du journalisme par-ci par-là, et enfin à *la France* (4) anecdotier, du genre moraliste, omniscient, outrecuidant, tranchant de tout avec morgue et assurance, boulangiste et antisémiste, mais par-dessus tout arriviste, ce gaillard chroniquait sur le crime ou le scandale de la semaine, et jetait son encre.

Contre les huissiers qui faussent l'esprit de la loi et qui la rendent haïssable, contre les bookmakers, contre les faussaires de l'art, contre les paresseux, les inutiles, contre les nuisibles contre les ennemis déclarés ou hypocrites de notre pays et de notre temps (5).

Parmi les « faussaires de l'art », le malheureux, qui n'y enten-

(1) Joseph Bollery : *Le Désespéré de Léon Bloy,* Edgar Malfère, édit. 1937 p. 233. On retrouve des phrases de l'article du *Pal* dans le portrait de Maubec.

(2) Léon Bloy : *Mermeix, roi de la Presse* « Le Pal », n° 4.

(3) Voyez le *Prototype de la « Sapho »* de Daudet, « Mercure de France », et *Valentin, dit Lemot, alias Uzès,* ib.

(4) Mermeix : *A monsieur J. Roques, Directeur du Courrier français.* « *Courrier français* », 9 mars 1886 p. 2 (voyez p. 1 son portrait charge par Uzès).

(5) *Ib.*, même article.

dait rien, rangeait Stéphane Mallarmé, Verlaine et Villiers de l'Isle-Adam, qu'il confondait avec l'illustre Sapeck et autres gais lurons de la bande à Jules Lévy.

L'Exposition des Incohérents qui se tient à l'Eden-Théâtre est peu intéressante cette année, écrivait-il dans le *Correspondant français* du 24 octobre 1886 (6). Elle contient peu de « fumisteries spontanées ». Il y a là trop de platitudes et trop de laborieuses fantaisies. En élargissant son cadre l'exposition s'est diminuée. Dans dix ans l'idée de réunir dans un local les « blagues d'atelier » sera peut-être une bonne idée. Depuis quatre ou cinq années qu'on exploite cette mine elle est appauvrie et ne donne presque plus rien. Il faudrait laisser « reposer » l'imagination des « fumistes » qui paraît fatiguée d'avoir trop produit. Les farceurs sentent si bien que dans la drôlerie il n'y a presque plus rien à faire qu'ils se font solennels et tristes. Beaucoup de jeunes gens qui auraient été, il y a dix ans, de joyeux rapins sont de moroses décadents. Le décadent vise comme tous les jeunes élèves et les vieux ratés à « épater » le public. Il se distingue des autres à ceci qu'il veut « épater » en ennuyant. Le décadentisme est une des formes de l'incohérence. C'est la forme pédante et navrante. Introduire des inversions dans la phrase et employer des mots peu usités, c'est tout le procédé décadent. Le décadent ne *crie* pas, il *clame*. Il n'a pas de *talent*, il est *talentueux*. Son *désespoir* est de la *désespérance*. Jamais il n'a connu l'ennui, mais l'*angoisse*. C'est un homme dont les sensations sont toujours très intenses à en juger par les *verbes* violents dont il se sert pour les exprimer.

Les pauvres garçons qui perdent ainsi leur temps à tenir des gageures contre le bon sens, le bon vieux sens commun! Ils ont cependant sous les yeux des exemples qui devraient les instruire. Où sont les « paradoxistes » de lettres? Leurs maîtres Stéphane Mallarmé, Verlaine, qui ont tant de talent, n'auront écrit que pour fournir des petites notes de bas de page aux professeurs qui écriront l'histoire de la littérature au dix-neuvième siècle. M. Viliers de l'Isle-Adam, qui a de si belles envolées, est toujours retombé et ne restera que comme un personnage anecdotique de notre temps. Le génie qui ne se trompe pas arrive à faire mieux que tout le monde avec les moyens communs à tous. Les grands artistes aiment la simplicité qui est encore la meilleure servante de la maîtresse de tous les artistes, la Vérité (6).

On eût été curieux de connaître les « grands artistes » auxquels, dans sa prud'hommesque homélie, Mermeix faisait si vaguement allusion, bien qu'à vrai dire nous nous doutions un peu, par ses dégoûts, de ses goûts littéraires et artistiques. Cinquante ans après, Bloy, Mallarmé, Verlaine et Villiers de l'Isle-Adam sont définitivement entrés dans la gloire, que leur contempteur ne connaîtra jamais, même comme polémiste. La postérité n'aura de lui que les portraits vengeurs que Léon Bloy a laissés de lui. Dès le lendemain de son décès on eût pu, en guise d'épitaphe, graver sur la tombe de cet ex-roi de la Presse et sous le nom dont il signa des milliers de « papiers » des lignes tranchantes comme une épigramme.

Elles sont de Léon Bloy, qui lui, en ce qui concerne Mermeix, fut bon prophète. — AURIANT.

(6) Mermeix : *Courrier de la Semaine*, « Le Courrier français », 24 octobre 1886.

§

L'amour est comme les auberges en Espagne... — Dans le dernier n° du *Mercure*, 15 avril 1938, où M. Emile Henriot continue ses récits amusants et pittoresques d'une époque assez différente de la nôtre, et qu'il nous est permis de préférer à celle-ci, l'auteur de la *Vie de mon Père* (p. 330, note 1), a cherché quel pourrait être l'auteur de cette phrase, qu'employait Hébrard.

La question a été posée en 1914, dans l'*Intermédiaire des Chercheurs*, tome XLIX, col. 113, et fait encore l'objet de deux citations à la table : en 1919, t. LXXX, c. 287, et LXXXI (1920), c. 30.

Peut-être y a-t-il une réponse intéressante, ici ou là. — J. G. P.

§

« Le Dante », au lieu de « Dante ». — Dans sa seconde communication relative à *Un amour de Carpeaux*, M. Pierre Dufay, dans le *Mercure* du 1er février 1938, page 662, écrit : « quand au souvenir du Dante », etc.

Bien que d'autres écrivains l'aient déjà commise et que d'autres doivent la commettre encore, c'est une faute que les bons dictionnaires évitent avec soin.

En effet, les auteurs de grammaire de la langue italienne, et pour n'en citer qu'un seul, H. Guichard (1), dont les exemples paraissent choisis à souhait, nous disent que : s'il est d'usage de faire précéder de l'article défini les noms propres de la famille et surtout ceux des hommes célèbres (ex. *l'*Alighieri, *il* Tasso), il ne faut pas dire *il Dante*, car Dante est un prénom (Durante.)

Dans la même communication, une citation de M. Gaston Prinet, qui attribue à Carlo Colonna, duc de Castiglione, et mari de « Marcello », la qualité de « noble napolitain », est également erronée.

Si nous en croyons le dictionnaire de Vapereau, (3e édition), « la famille Colonna est une maison princière italienne qui fut au moyen-âge la plus puissante des familles de la noblesse romaine, et longtemps la rivale de la papauté. Elle se divise en trois branches : celle de Paliano, de Svigliano et de Sciarra ». C'est à la branche de Paliano qu'appartenait le duc Carlo Colonna Castiglione.

D'autre part, Bouilhet nous enseigne que l'« illustre famille Colonna est originaire du bourg de Colonna, près de Rome. » — ALBERT DEFAUX.

(1) H. Guichard, *Grammaire italienne*, p. 18. Paris, Hachette et Cie.

§

Le Sottisier universel.

Mentez, mentez toujours! disait Voltaire, il en restera quelque chose. — *La France réelle,* mars.

Je vous présente Taku Karivonen, unique chômeur de Finlande. [Titre au-dessus d'un cliché portant cette légende : Le dernier chômeur letton.] — *Paris-Soir,* 18 mars.

Pendant ce temps, à Prague, M. Hodza parlait avec mesure et autorité. A toutes les menaces hitlériennes, le président du conseil yougoslave répondait simplement. — *L'Œuvre,* 29 mars.

Allons, messieurs les Anglais, comprenez que votre sévérité à l'égard de notre rugby n'a que trop duré. La mise en quarantaine se prolonge à notre détriment. — *L'Epoque,* 27 mars.

La maréchale Balbo, femme du gouvernement général de la Libye, est arrivée hier au Bourget. — *Le Jour,* 8 septembre 1937.

Vouloir faire de cette nomination une monnaie d'échange, c'est mettre la charrue avant les bœufs. — *Le Jour,* 16 avril.

La ligne en noir figure approximativement le front actuel des armées frankiste, qui poursuivent leur progression vers Tarragone, ayant franchi l'Elbe. — *Le Petit Provençal,* 16 mars.

L'offensive de Franco. — ... Le terrain conquis en six jours par l'armée française forme un rectangle de 90 kilomètres de profondeur sur 60 de large. — *Marseille-Matin,* 16 mars.

La mort remontait à une douzaine d'heures après la découverte du crime. — *L'Indépendant des Pyrénées-Orientales,* 24 mars.

La cour d'assises de la Seine a acquitté M. Paul Cusinberche, industriel, qui avait tiré en l'air au cours d'une occupation de ses ateliers par ses ouvriers en grève et en avait tué un. — *Le Courrier de Flers,* 29 mars.

COQUILLES

Ce qui a démoli le christianisme, c'est la Révolution française, dont les orateurs s'appelaient Mirabeau, Vaugirard, Danton... — *La Victoire,* 22 mars.

La collection, déjà, en est imposante, et les 130 litres qui la composent constituent un véritable florilège de la pensée française. — *Marianne,* 2 mars.

§

Publications du « Mercure de France ».

Fantaisies créoles, suivies de Rêveries floridiennes, par Lafcadio Hearn. Traduit de l'anglais par Marc Logé. Un volume in-16 double couronne. Prix 15 francs.

Race, hérédité, folie, par le Dr René Martial. Un volume in-16 double couronne. Prix 15 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXXXIII

—

CCLXXXIII N° 955. — 1er AVRIL

L. Bergé.................. *Sur Sigmund Freud*.......... 5
Émile Henriot............ *Vie de mon Père*............ 45
Jean-Marie Guislain...... *Poèmes*...................... 65
Antonio Aniante.......... *Gabriel d'Annunzio*.......... 70
Marcello-Fabri........... *Regards sur le Destin des Arts. Renaissance de l'Orgue*...... 78
Frédéric Hirth........... *Wagner et Meyerbeer*.......... 89
Jacques Scherer.......... *Notes sur les Contes indiens de Mallarmé*.................. 102
Wolf Franck.............. *Rilke et Paris*.............. 117
Man'ha................... *Pacifique*, nouvelle.......... 134

REVUE DE LA QUINZAINE. — André Fontainas : **Les Poèmes**, 151 | John Charpentier : **Les Romans**, 156 | A. van Gennep : **Ethnographie**, 162 | Robert Migot : **Chronique nord-africaine**, 165 | Pierre de Pressac : **Sciences religieuses**, 171 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 175 | Gaston Picard : **Les Journaux**, 184 | René Dumesnil : **Musique**, 189 | André Villiers : **Art et Technique dramatiques**, 193 | Jacques Crepet : **Notes et Documents littéraires.** *Baudelaire et Montépin*, 197 | Emile Bernard : **Notes et Documents artistiques.** *Léo Gausson ou les injustices du sort*, 203 | *** : **Notes et Documents religieux.** *Chez les catholiques belges*, 204 | Paul Guiton : **Lettres italiennes**, 207 | Jean Lescoffier : **Lettres danoises**, 212 | Jean-Marie Carré : **Variétés.** *Rimbaud marchand d'esclaves*, 215 | Auriant : **Petite Histoire littéraire et Anecdotes**, 218 | Divers : **Bibliographie politique**, 224 | Roland de Marès : **Chronique de la Vie internationale**, 232 | Mercvre : **Publications récentes**, 238; **Échos**, 240.

CCLXXXIII N° 956. — 15 AVRIL

Général Daubert.......... *Défense nationale*............ 257
Hoang-Xuan-Nhi.......... *Deux Contes d'Extrême-Orient*.. 298
Albert Flory............. *Airs Comprimés*.............. 304
G. Peytavi de Faugères.... *Giosue Carducci, Poète de la Romanité*.................... 307
M. Bronstein............. *Yidich ou Ivrith?*............ 324
M. L. Bidal.............. *Le Groupe de l'Abbaye, Tentative de Synthèse dans l'Histoire littéraire*................ 333
Gabriel Louis-Jaray....... *Les Nouvelles Conceptions de l'Univers et de la Matière*... 352
Émile Henriot............ *Vie de mon Père* (II).......... 363

REVUE DE LA QUINZAINE. — ÉMILE MAGNE : **Littérature,** 406 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes,** 411 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans,** 417 | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre,** 422 | EMILE LALOY : **Histoire,** 425 | MARCEL BOLL : **Le Mouvement scientifique,** 430 | HENRI MAZEL : **Science sociale,** 435 | A. VAN GENNEP : **Folklore,** 441 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues,** 445 | GASTON PICARD : **Les Journaux,** 454 | RENÉ DUMESNIL : **Musique,** 459 | JEAN ALAZARD : **Histoire de l'Art,** 463 | **Notes et Documents littéraires.** AURIANT : *George Sand et Louise Colet,* 469; JACQUES CRÉPET : *Documents sur Baudelaire,* 473 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : **Lettres russes,** 476 | SKENDER ABDEL MALEK : **Lettres orientales,** 480 | RENÉ DE BERVAL : **Variétés** : *Prophètes et Prophéties,* 484 | **Questions actuelles.** LÉON RIOTOR : *Baudelaire au Luxembourg,* 491; GEORGES MULLER : *Pour la défense du livre,* 496 | ROLAND DE MARÈS : **Chronique de la vie internationale.** *Le drame de l'Europe Centrale,* 498 | MERCVRE : **Publications récentes,** 503; **Echos,** 506.

CCLXXXIII N° 957. — 1er MAI

AMBROISE GOT	*L'Engouement du Nazisme pour l'Histoire*	514
MARIE LE FRANC	*Montréal, Ville des Neiges*	529
RAYMOND-NAVES	*Vivaces,* poèmes	554
MAURICE MAGRE	*Le Moloch de Freud*	560
HOWARD C. RICE	*Le Séjour de Kipling aux Etats-Unis*	570
ROGER REBOUSSIN	*Nature aux Cent Visages*	599
A. MABILLE DE PONCHEVILLE	*L'Œuvre de Jérôme et Jean Tharaud*	612
ÉMILE HENRIOT	*Vie de mon Père* (fin)	629

REVUE DE LA QUINZAINE. — GABRIEL BRUNET : **Littérature,** 662 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes,** 670 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans,** 675 | GEORGES BOHN : **Le Mouvement scientifique,** 680 | A. VAN GENNEP : **Préhistoire,** 684 | MARIUS-ARY LEBLOND : **Questions coloniales,** 688 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues,** 692 | GASTON PICARD : **Les Journaux,** 701 | RENÉ DUMESNIL : **Musique,** 707 | BERNARD CHAMPIGNEULLE : **Art,** 711 | JACQUES CREPET : **Notes et Documents littéraires.** *Une note inédite de Baudelaire,* 716 | ***Notes et Documents religieux.** *L'Autriche catholique et Hitler,* 719 | GEORGES MARLOW : **Chronique de Belgique,** 724 | PAUL GUITON : **Lettres italiennes,** 729 | ADOLPHE DE FALGAIROLLE : **Lettres espagnoles,** 734 | AURIANT : **Petite Histoire littéraire et Anecdotes,** 738 | DIVERS : **Bibliographie politique,** 743 | ROLAND DE MARÈS : **Chronique de la Vie internationale** : *Le Saint-Siège et l'Allemagne nationale-socialiste,* 747 | MERCVRE : **Publications récentes,** 752; **Échos,** 754 ; **Table des Sommaires du Tome CCLXXXIII,** 767.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

CHOIX DES “ PLUS BELLES PAGES ” DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano de Bergerac. — Diderot. — Gustave Flaubert. — Frédéric II — Henri Heine. — Helvetius. — Prince de Ligne. — Alfred de Musset. — Gérard de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal. — Tallemant des Réaux. — Alfred de Vigny. Format in-16 double-couronne.

Chaque volume. . . . . 15 fr.

Maurice de Guérin. — Saint-Amant. — Théophile. — Tristan L'Hermite. Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . 10 fr.

R. C. SEINE 688.933

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA

LIBRAIRIE DES LIRERTÉS FRANÇAISES

22, rue de Condé, Paris-VIe

—

UNE COLLECTION A BON MARCHÉ
DE TEXTES COMPLETS TIRÉE EN IN-16 JÉSUS

—

Les 4 premiers volumes sont rognés et mesurent 18,5 × 13,5
Les 8 autres, brochés par 16 pages, sont du format 19 × 14

—

1. — HENRI DE REGNIER : LA PÉCHERESSE, roman .... 7 fr. 50
2. — H.-G. WELLS : L'ILE DU DOCTEUR MOREAU, roman .... 7 fr. 50
3. — RUDYARD KIPLING : DU CRAN! Histoires de terre et de mer pour les Scouts et les Éclaireurs .... 7 fr. 50
4. — GEORGES DUHAMEL : VIE DES MARTYRS .... 7 fr. 50
5. — JEAN JACOBY : LE FRONT POPULAIRE EN FRANCE ET LES ÉGAREMENTS DU SOCIALISME MODERNE .... 7 »
6. — H.-G. WELLS : LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE, roman .... 7 fr. 50
7. — JOHN CHARPENTIER : LA LUMIÈRE INTÉRIEURE CHEZ JEANNE D'ARC, FILLE DE FRANCE .... 7 »
8. — G. DE LA TOUR DU PIN : LE RETOUR DU GUERRIER MORT, roman (couverture illustrée en camaïeu) .... 6 fr. 50
9. — H.-G. WELLS : MISS WATERS, roman d'une Sirène .... 7 fr. 50
10. — LAFCADIO HEARN : YOUMA, roman martiniquais..... 7 »
11. — W. DRABOVITCH : LES INTELLECTUELS FRANÇAIS ET LE BOLCHÉVISME .... 7 fr. 50
12. — Capitaine CANOT : VINGT ANNÉES DE LA VIE D'UN NÉGRIER, grand récit d'aventures (384 pages) .... 10 »

—

Pour paraître prochainement :
(Renseignez-vous chez votre libraire)

RUDYARD KIPLING : L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI .... 7 fr. 50

BOCCACE : CONTES, traduction de MIRABEAU, complète en 1 volume (400 pages) .... 12 »

JEAN JACOBY : NAPOLÉON EN RUSSIE. L'Empereur et le Tsar. La Famille impériale et la Société russe. Les causes de la campagne de Russie. 1807-1812. *Nouveaux Documents* .... 7 fr. 50

ANDRÉ VILLIERS : JEANNE D'ARC, miracle en 18 tableaux.... 7 fr. 50

LOUIS PERGAUD : DE GOUPIL A MARGOT, *Histoires de Bêtes* (Prix Goncourt 1910) .... 7 fr. 50

Un *inédit* en français de R.-L. STEVENSON, l'auteur de L'ILE AU TRÉSOR, traduit par LUCE CLARENCE........................ 7 fr. 50

Prix Littéraires

En vue de découvrir les lauréats des prochains concours littéraires, dotés de prix d'une valeur de 3 à 10.000 francs, nous recevrons, à partir d'aujourd'hui, tous les manuscrits, prose ou vers, que les auteurs voudront soumettre à notre examen.

Voici notre adresse : « Les Livres Nouveaux » (Service Bazin), 56, rue de l'Université, Paris (7e). Les manuscrits non agréés seront rendus dans le délai d'un mois.

L'AGE NOUVEAU

Paris VIe. — 86, Rue d'Assas, 86. — Paris VIe.

Une trentaine d'écrivains et d'artistes ont décidé de donner le jour à cette publication, afin de vérifier si l'intellectualité était vraiment lasse d'elle-même comme certains le pensent, ou si un effort réellement idéaliste vers des buts élevés avait encore chance d'intéresser, ainsi que nous le croyons, un certain nombre d'hommes cultivés.

Cette tentative est faite par des hommes de lettres qui placent assez haut leur mission pour être convaincus qu'ils ne peuvent prétendre à vivre de leur art. Ils ont tous un métier-second qui leur permet de créer-en-liberté, sans aucun fil-à-la-patte.

Ils ambitionnent de se donner à quelque grand espoir nouveau, susceptible de libérer l'homme, durant un instant d'éternité qu'ils savent court, mais sur lequel ils espèrent influer tant soit peu. Ils conservent donc une foi dans notre siècle de matière. S'ils pensent, assurément, que l'évolution humaine ne peut pas connaître de point mort, ils se proposent de juger sévèrement, mais jamais en partisans, la société moderne, ses méfaits, ses désastres, et de confronter civilisations et cultures pour en mettre en évidence les noblesses et les grandeurs.

Ils veulent donc essayer de montrer ce-que-l'on-peut-faire. Ils ne prétendent pas atteindre du coup la perfection que cependant ils envisagent. Ils ne se dissimulent pas les difficultés du rôle à assumer, difficultés aussi bien abstraites que matérielles. Ils sont résolus à ne demander d'argent à personne. Une petite association fraternelle comme la leur doit suffire à leur permettre de trouver leur public. Ils prient simplement ceux qui liront ceci de leur manifester leur sympathie de manière quelconque, et surtout par des critiques : il n'est pas un intellectuel au monde qui n'ait son mot à dire sur l'art humain, sur le monde social, sur la guerre et sur la paix, sur la révolution et sur la politique comparée. *Que chacun en s'exprimant, nous aide à créer la vraie-revue-de-l'intellectualité.* Que ceux, pourtant, qui savent que le désintéressement, l'idéal et l'amour du grand et du beau ne suffisent pas à satisfaire l'imprimeur et le marchand de papier, s'instituent nos propagandistes. S'ils contribuent à nous faire découvrir, de par la terre, les quelques milliers d'êtres qui, en l'esprit, ont des soucis parallèles aux nôtres, ils auront fait quelque chose, et notre groupe les en remerciera par l'envoi de quelque volume pour bibliophiles. Enfin, il est nécessaire qu'ils sachent que nous ne montons pas une affaire plus ou moins habilement camouflée d'idéalisme. Nous entendons vendre au prix coûtant ce-que-nous-savons-n'avoir-pas-de-prix : l'art et l'idée sont une religion et un don absolu, ou sont bien peu de chose...

Si, comme nous le supposons, le mouvement d'intérêt suscité par nos dix premiers numéros largement diffusés nous confirme dans la certitude que notre temps attend une offrande et non un maquignonnage de plus, nous poserons aussitôt les bases d'une organisation suffisante pour tenir avec efficacité le rôle que nous choisissons de remplir.

Que ceux qui sympathisent avec les volontés exprimées dans ces lignes n'éprouvent pas la moindre gêne à nous écrire. Nous aspirons à devenir le lien : entre tous les gens de cœur, pour qui la vraie culture représente quelque chose de solide, entre tous les amoureux de l'art, pour qui la vie sociale est de plus en plus dure, mais qui continuent, malgré tout, à vouer à leur culture et à leur art la même ardeur passionnée.

Spécimen contre deux timbres-poste. — Envoi des quatre numéros déja parus contre un carnet de timbres-poste.

« MEN ARE TO BE »

LOUIS MANDIN

L'Aurore du Soir

— *POÉSIES* —

ARIEL ESCLAVE. — LES SAISONS FERVENTES.
L'AGE DE FOUDRE. — LA CARESSE DE JOUVENCE.
LES TÉNÈBRES SACRÉES

Cette édition rassemble, joints à des poèmes nouveaux, les poèmes, revus et corrigés, des recueils auxquels à été décerné en 1937 le grand prix de la **Maison de Poésie**, fondé par Émile BLÉMONT pour récompenser chaque année l'œuvre entière d'un poete.

Un volume in-16 double-couronne, prix. . . **15** fr.

Si Lamartine est le poète de l'idéal et Musset le poète de l'amour, M. Louis Mandin est le poète de la solitude. C'est elle qui donne à ses vers leur vibration intime, non que sa poésie soit désespérée. Elle exprime au contraire un perpétuel effort pour tirer de la solitude la ferveur et l'extase.

ANDRÉ DUMAS, *Poètes nouveaux*,
DELAGRAVE, 1937.

Qui n'aime pas la poésie pour elle-même, pour ce qu'elle a de suave, de divinement absurde et de délicieusement vain, ne saurait se laisser séduire par les vers de M. Mandin, qui se vante d'avoir mis « de la volupté jusque dans le *de profondis* » et qui voulait donner ce titre général à son œuvre : *L'aurore du soir*.

Il y a de l'héroïsme dans l'attitude de cet élégiaque, si féminin par certains côtés. Narcissien, peut-être ? Mais sur la surface de cette eau où se reflète le mensonge des apparences, la figure qu'il contemple jusqu'à l'extase, ce n'est pas la sienne, c'est celle de Psyché.

JOHN CHARPENTIER, *Mercure de France*,
15 juillet 1930.

Louis Mandin est une des figures originales de la rue de Condé, où elles ne manquent pas. Comme son collaborateur Paul Léautaud, il est Parisien de Paris, étant né rue de l'Hirondelle. Comment ne pas naître poète, lorsqu'on naît rue de l'Hirondelle ?

ANDRÉ BILLY, *Le Figaro*.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE LAFCADIO HEARN

ROMAN

KWAIDAN ou *Histoires et Études de choses étranges*, traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Avec un portrait. Vol. in-16.. 15 »

FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGES. *Histoires reconstruites d'après les livres des Anvari-Soheïli, Batial-Pachisi, Mahabharata, Pantchatantra, Gulistan, Talmud, Kalewala.* Traduites et précédées d'une préface par MARC LOGÉ. Vol. in-16.. 15 »

CHITA. *Un Souvenir de l'Ile dernière.* Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18.. 15 »

LA LUMIÈRE VIENT DE L'ORIENT. *Essais de psychologie japonaise.* Traduits de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18........................ 15 »

KOTTO, traduit de l'anglais par JOSEPH DE SMET. 1 vol. in-18.................. 15 »

FANTOMES DE CHINE, *Six Légendes.* Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18.. 15 »

YOUMA, roman martiniquais. Traduit par MARC LOGÉ. Vol. in-16........... 15 »

CONTES DES TROPIQUES, traduits de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-16.. 15 »

LITTÉRATURE

LE JAPON. Vol. in-16.. 15 »

LE ROMAN DE LA VOIE LACTÉE. Vol. in-16.................. 15 »

ESQUISSES MARTINIQUAISES. Vol. in-16.................. 15 »

EN GLANANT DANS LES CHAMPS DE BOUDDHA. Vol. in-16.. 15 »

LETTRES JAPONAISES 1890-1893. Vol. in-16.................. 15 »

AU JAPON SPECTRAL. Vol. in-16.................. 15 »

ÉTUDES BOUDDHISTES ET RÊVERIES EXOTIQUES. Vol. in-16.. 15 »

UN VOYAGE D'ÉTÉ AUX TROPIQUES. Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-16.. 15 »

PÈLERINAGES JAPONAIS. Vol. in-16.................. 15 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JOSEPH DE SMET

LAFCADIO HEARN. *L'Homme et l'Œuvre.* Vol. in-18.................. 15 »

FERNAND FLEURET

Au temps du Bien-Aimé

— NOUVELLES —

Un volume in-16. — Prix. . . . . **15** fr.

DU MÊME AUTEUR :

De Gilles de Rais à Guillaume Apollinaire. Vol. in-16. — Prix. . . . . **15** fr.

De Ronsard à Baudelaire. Vol. in-16. — Prix. . . . . **15** fr.

Serpent de Mer et Cie. Vol. in-16. — Prix. **15** fr.

La Boîte à Perruque. Vol. in-16. — Prix. **15** fr.

ŒUVRES DE LOUIS PERGAUD

DE GOUPIL A MARGOT. *Histoires de Bêtes* (Prix Goncourt 1910). Vol. in-16 .... 15 »

LA REVANCHE DU CORBEAU. *Nouvelles Histoires de Bêtes.* Vol. in-16 .... 15 »

LA GUERRE DES BOUTONS. *Roman de ma douzième année.* Vol. in-16 .... 15 »

LE ROMAN DE MIRAUT, *Chien de chasse.* Vol. in-16 .... 15 »

LES RUSTIQUES, nouvelles villageoises. Préface de Lucien Descaves. Vol. in-16 .... 15 »

LA VIE DES BÊTES, études et nouvelles suivies de **LEBRAC BUCHERON,** roman inachevé. Introduction d'Edmond Rocher. Vol. in-16 .... 15 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

EDMOND ROCHER

LOUIS PERGAUD CONTEUR RUSTIQUE
(Collection *Les Hommes et les Idées*). Avec 2 portraits. Vol. in-16 .... 2 50

CHARLES LÉGER

LOUIS PERGAUD (1882-1915). SA VIE, SON ŒUVRE. Avec la reproduction du Monument et un portrait de Louis Pergaud. En appendice : *L'Aube, L'Herbe d'Avril et autres Poèmes.* Essai de Bibliographie. Lettre-Préface d'Antoine Bourdelle. Vol. in-16 .... 15 »

ÉDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin, sa Vie et ses Œuvres (1810-1849). *George Sand, la Comtesse d'Agoult, Jane W. Stirling, Frantz Liszt, Balzac, Delacroix.* Préface de M. C. Saint-Saens, de l'Institut.

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **20** fr.

Dans le Souvenir de Frédéric Chopin. *(Le Génie de Frédéric Chopin et la Pologne. Les œuvres héroïques et nationales. Le square d'Orléans. La dernière élève de Chopin. Le 26e prélude. Jane Stirling et sa correspondance. Frédéric Chopin à Nohant. Comment Chopin est aimé. Au tombeau de Chopin. L'invention harmonique de Chopin et sa technique du piano. Les manuscrits et les œuvres posthumes).*

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **15** fr.

Voyages avec Frédéric Chopin. *(L'origine française de Chopin. Frédéric Chopin, sujet polonais. Chopin en Pologne, à Majorque, en Écosse; L'Œuvre de Chopin dans l'Édition d'Oxfora. L'Interprétation et le sens des œuvres de Chopin. Aspect physique et caractère de Chopin. La 4e Ballade. L'influence psychologique de Chopin. Une élève inconnue. Frédéric Chopin au Wawel. Louange à Frédéric Chopin).*

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **20** fr.

Souffrances de Frédéric Chopin, essai de médecine et de psychologie. *(Prolégomènes. L'Anémie. Schizoïdie et Psychasténie. Le Processus pathologique. La Thérapeutique et le Diagnostic. Psychophysiologie de George Sand et de Chopin. L'Art de Chopin et sa morbidité. Appendice.)*

Avec 4 illustrations hors-texte. Vol. in-8 écu. **20** fr.

ŒUVRES DE MARC TWAIN

Contes Choisis, traduits par GABRIEL DE LAUTREC et précédés d'une Étude sur l'Humour. Vol. in-16. 15 »

Exploits de Tom Sawyer détective *et autres nouvelles,* traduits par FRANÇOIS DE GAIL. Vol. in-16 . . . . 15 »

Un Pari de Milliardaires *et autres nouvelles,* traduits par FRANÇOIS DE GAIL. Vol. in-16. 15 »

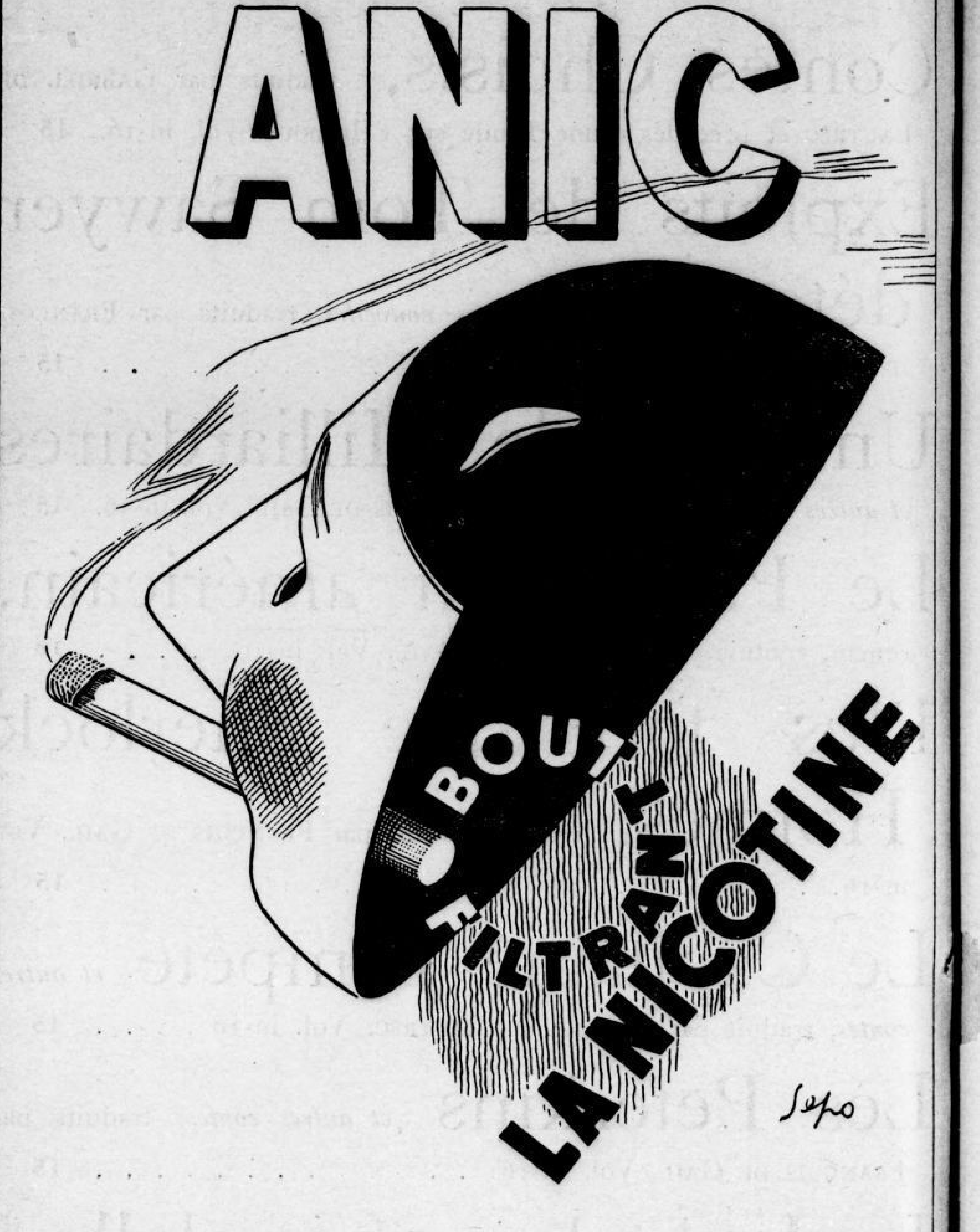
Le Prétendant américain, roman, traduit par FRANÇOIS DE GAIL. Vol. in-16. . . . . 15 »

Plus fort que Sherlock Holmes, roman, traduit par FRANÇOIS DE GAIL. Vol. in-16. . . . . 15 »

Le Capitaine Tempête *et autres contes,* traduit par GABRIEL DE LAUTREC. Vol. in-16 . . . . 15 »

Les Peterkins *et autres contes,* traduits par FRANÇOIS DE GAIL. Vol. in-16. . . . . 15 »

Le Legs de 30.000 dollars *et autres contes,* traduits et précédés d'une étude par MICHEL PUY. Vol. in-16. . . . . 15 »


CIGARETTES EXTRA-DOUCES
ANIC
BOUT FILTRANT
L'ANICOTINE
Sepo
CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT